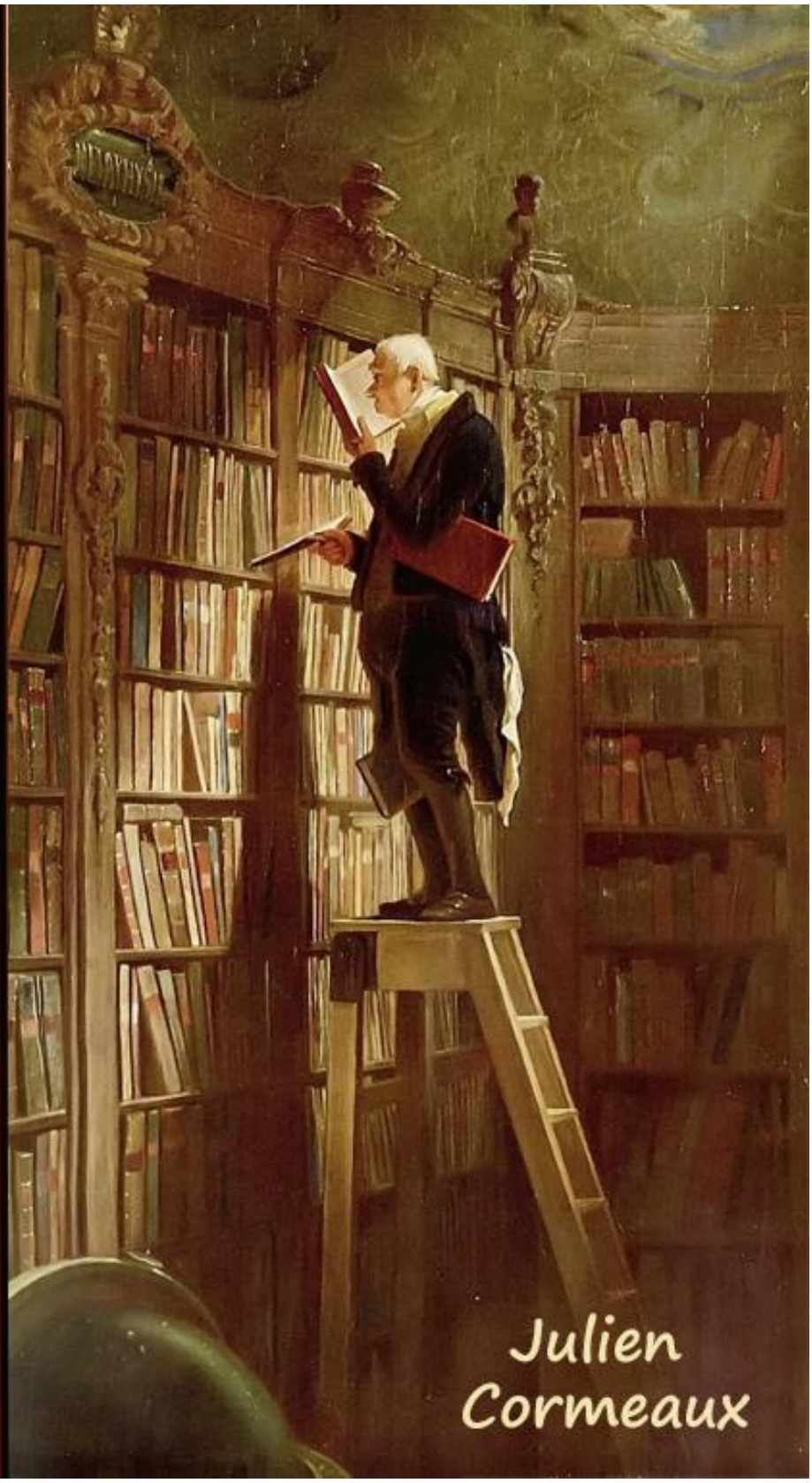
Paul M.



Julien Cormeaux

.

L'un des vertiges apportés par la lecture c'est de se découvrir partout de la famille. Quelqu'un, quelqu'une, dont vous n'aviez jamais entendu parler, vivant tout près ou à l'autre bout de la planète, contemporain ou vieux de cinq mille ans, vous devient frère ou sœur, même père, même mère, même désespoir dans le sang.

Erik Orsenna*, Briser en nous la mer gelée*.

Retour à la Catiche : https://lacaticheauxmuses.com/textes-divers/

MENU

JE. — Envoi : Paris, 14 juillet 1885 5
JE. — Jacquot Bec-de-Coq 7
IL. Paul M. une succession aux enchères. 8
JE. — *Le Bourgmestre en bouteille* 8
JE. — *L'Avocat Pédicure* 14
IL. — L'Académie d'Hippone 15
JE. — le bombardement de Strasbourg (1870) 15
IL. — le bombardement de Strasbourg 18
JE. — Vesoul, 1875, acquittement du cordonnier 19
JE. — 1877 entr'actes à Paris 21
IL. — Au Bal masqué 25
IL. — Bilan d'un crime et la Morgue en spectacle. 27
IL. — Le massacreur de Pantin, dix ans avant Billoir 35
IL. — Les affaires sont les affaires. (la Bourse ou la vie) 39
JE. — 1877 juge-suppléant à Bône 42
IL. — Le choléra à Marseille 49
IL. — Les documents de l'abbé Janson 55
Monument de Saint Augustin 55
Pèlerinage au tombeau de Saint Augustin 57
La relique de Saint Augustin 61
Les restes de Saint Augustin rapportés à Hippone. Retour. 70
JE. — 27 février 1879 juge d'instruction à Tlemcen 72
JE. — La Malle de l'Inde 79
IL. — sur la piste des brahmes 81
IL. — la pêche aux huitres perlières 86
IL.— le voyage à Londres de Des Esseintes 89
JE.— à Chandernagor 92
été 1880 92
3 avril 1881 : on joue *Les Contes d'Hoffmann* à Paris 101
IL. Les Contes d'Hoffmann 102
IL. — le spiritin de Pondichéry 104
IL. — la mission Paul Bert 105
Je. Foin des mutations, je change de peau. 107

IL. Lettre d'un colon de Guelma à *la Mahouna.* 114
IL. — 1882 président du tribunal à Guelma 116
IL. La prise de Sfax 117
JE. 77 boulevard St Michel 123
IL. Les obsèques de Jules Vallès 125
IL. *La Taverne du Bagne* de Lisbonne 137
IL. Une visite au *Cri du Peuple*, dans *Paris qui passe*, de Paul Belon et Georges Price, 1888 144
IL. L'absinthe de trop… 145
JE. Mon journal 148
13 février 1886 départ mission Paul Bert 148
Mon journal : 1er juillet 1886 150
Mon journal : 12 octobre 1886 150
Mon journal : 19 février 1887 flânerie au froid 154
Mon journal : 20 février 1887. La divine drogue. 158
Mon journal : septembre 1887. Affaire Pranzini. 159
IL. — le *rastaquouère* : dans *Paris qui passe* de Paul Belon et Georges Price,1888 161
Mon journal : 10 janvier 1889. Comme un complément à l'affaire Pranzini 162
Mon journal : 1er avril 1889 Boulanger à Bruxelles 163
Mon journal : 6 mai 1889 irai-je voir l'expo ? 165
Mon journal : 20 mai 1889 je vais à l'expo 166
IL. Les almées du café Égyptien 170
IL. Les panoramas 172
http://histoire-bibliophilie.blogspot.com/2021/02/damascene-morgand-1840-1898-le-napoleon.html 178
Damascène Morgand (1840-1898), le Napoléon de la librairie 178
IL. Buffalo Bill 180
Mon journal : 25 décembre 1889 mort de Jules Garnier 184
Mon journal : 27 janvier 1890, je travaille… 184
Mon journal : 1er avril 1890 libertés de la Presse 186
IL. Nouvelles à la main 187
IL. La Chanson des Réacs 188
Mon journal : 10 mai 1890 194
Mon journal : 5 mars 1891 je me marie…pour rire 194
Mon journal : 12 avril 1891 : Qui suis-je ? 196
Mon journal : 5 mai 1891. Le Figaro ne sera plus dupe… 198
Mon journal : 3 avril 1891 : j'opère aussi en province 198

Mon journal : 5 avril 1891 : le salon poil et plume 199
IL. Salon poil et plume 202
Mon journal : 5 mai 1891 on fait parler la dynamite… 204
La Lanterne de Boquillon du 10 mai, annonce ma mort dans sa « Chronique Impertueuse » 207
Mon journal : 14 juillet 1891 le général Boulanger, auteur malgré lui… 208
Mon journal : 10 septembre 1891 grâce à moi les conséquences des catastrophes ferroviaires seront moins… catastrophiques, à l'avenir… 209
Mon journal : 29 septembre 1891 : dans *La Croix* : on ne prête qu'aux riches… . 210
IL. Les fausses confidences 210
IL. le général Boulanger croqué à Pont-à-Mousson 213
Mon journal : 18 juin 1893 : la ménagerie humaine à Paris 215
IL. Les Dahoméens au Champ-de-Mars. 215
Mon journal : 5 juillet 1893 : je suis une éminence grise ! 222
Mon journal : 31 octobre 1893 bouquinistes et bouquineurs 223
IL. bouquinistes et bouquineurs 223
Mon journal : 3 avril 1894 : on parle de moi dans *Le Journal* 228
Mon journal : 3 avril 1894 : j'irai à Belle-Île cet été 230
Mon journal : 25 novembre 1894 : à défaut d'être un bourreau des cœurs… 230
Mon journal : 5 janvier 1896 décorations 231
Mon journal : 3 août 1896 : fini de rire… 232
Mon journal : 8 septembre 1896 : retour à Strasbourg, ou je suis né… 236
POST MORTEM 237
Post mortem — obituaires 237
Post mortem —Masson vu par Colette 237
Post mortem —1897 portraits intimes Adolphe Brisson 247
Post mortem —chez Paul à Meudon ? 250
Post mortem —en guise d'épitaphe 251



JE. — Envoi : Paris, 14 juillet 1885

« Eh bien oui, j'écris mes mémoires, les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, expert en écriture, je ne m'en cache pas ! élève de Brard et Saint-Omer, je m'en glorifie !

« Le ciel m'en est témoin ! je n'y songeais pas, mais puisqu'on s'occupe sans cesse de mes actions, qu'on me fait parler à tort et à travers, qu'on m'élève au rang de personnage de comédie, je ne reculerai pas devant cette extrémité de me mettre moi-même en scène.

« Mes contemporains l'ont voulu, je vais poser devant eux, il est temps qu'ils sachent enfin qui je suis, d'où je viens, ce que je veux.

« La postérité pourrait bien m'oublier ; je prétends, selon l'usage universellement adopté aujourd'hui, me dresser de mon vivant un piédestal sur lequel les siècles futurs pourront me contempler tout à leur aise.

« Je serais bien bon de me gêner, et de me marchander la gloire ! On ne la vend même plus dans ce siècle-ci ; chacun en prend ce que bon lui semble. » (1)

J'aurais pu voler au Prudhomme d'Henry Monnier, qui m'a beaucoup inspiré, le début de ses mémoires. Il me va comme un gant, jusqu'à : « On a dit que j'étais le type du bourgeois… »

Chez moi le « bourgeois » ne passe pas, j'en ai contracté la haine avec mes maladies infantiles auxquelles le bourgeois tente d'échapper :

> « Mon père, homme de progrès, comme je viens de le dire, n'hésita pas à me faire inoculer malgré l'opposition qu'il trouva chez mon oncle et chez ma tante, fort hostiles en général aux inventions nouvelles ; ils avaient presque séduit ma mère, mais mon père brava tous ces vieux préjugés. Je subis heureusement l'épreuve de l'inoculation ainsi que la crise dentaire. La Providence me préserva de la coqueluche, mais j'eus la rougeole. J'atteignis ainsi, toujours frais et bien portant, l'âge où les fils de roi passent des mains des femmes dans celles des hommes. »

Mon père à moi, qui faisait commerce de tabac, s'appliquait à mener une vie bourgeoise que mes lectures et mon expérience du siècle Badinguet me firent bientôt détester.

Pauvre grand Henry Monnier qui devait mourir de façon pitoyable lors de mon séjour à Paris, avant mon départ pour l'Algérie.

J'ai depuis longtemps renoncé à écrire autrement que par aphorismes et le présent écrit, qui par nécessité doit prendre une autre forme, ne se privera pas d'en faire usage de temps à autre.

J'ai fait le projet de publier un jour tout un recueil de ces pensées pour contribuer à la sagesse du monde. Et si cela semble présomptueux, sachez je resterai humble et anonyme. Je l'appellerai : *Les Pensées d'un Yoghi*. J'en ai déjà rédigé l'exorde et annoncé mes intentions. (2

ÔM !

À LA TRÈS SAINTE MÉMOIRE DE

ÇAKYA MOUNI

LE ROI LIBÉRÉ DE KAPILAVASTU
CET ASSEMBLAGE DE FEUILLES
QUI NAGUÈRE FUT CHIFFONS
ET BIENTÔT RETOURNERA EN CHIFFONS
EST PIEUSEMENT CONSACRÉ
PAR
SON INDIGNE DISCIPLE

1

Je n'écris que par aphorismes. J'ai remarqué, en effet, qu'on lisait rarement un article d'un bout à l'autre, une pensée toujours.

2

---

1 Paul M. aime bien coller des coupures de journaux dans son manuscrit et cite aussi d'abondance ses auteurs favoris.

2 *Les Pensées d'un* Yoghi, seront publiées en 1896, l'année de sa mort.

Tout ce qui verse à l'homme quelque consolation ici-bas, qui lui parle d'infini, de justice ou d'amour, porte, comme les anges, un vêtement flottant : la femme, le magistrat, le prêtre.

ETC…



JE. — Jacquot Bec-de-Coq

J'avais dix ans à peine. C'était en effet le jour de mon anniversaire, le14 juillet 1859, un jeudi, et je m'ennuyais à mourir. Jouer des tours de pendard à mes stupides cousines ne m'avait distrait qu'une heure ou deux. Ce n'était pas drôle longtemps de les voir se précipiter dans le jardin à la recherche du lapin bleu à lorgnons ou même d'aller voir là-bas si j'y étais. Elles arrivaient certains beaux jours avec leurs petites baguettes et leurs petits cerceaux pour me défier, ou me séduire, au *jeu des grâces* qui faisait fureur à cette époque.

Naître un 14 juillet ! (Au n°6 de la Place des Grandes Boucheries !). C'était comme si la France, en personne, m'avait engendré. On aurait pu m'appeler François, on me prénomma Paul. Ce prénom a l'avantage d'offrir aux petits enfants deux fêtes par an ; l'une en juin, l'autre en janvier. Mais moi je suis un petit veinard parce que chez nous on fête aussi un Saint Paul lorrain, 13ème évêque du diocèse de Verdun.

Habituellement, à part le **kougelhopf rituel et la réception d'un habit neuf, rien de bien enthousiasmant ne se produisait le jour de mon anniversaire. Surtout que l'habit neuf arrivait toujours accompagné d'un nouveau** morischelskapp, le chapeau morille, tricoté par ma grand'mère que j'adorais bien plus que je n'aimais porter un chapeau.

Mais je savais qu'il suffisait d'attendre le lendemain pour qu'enfin libéré des contraintes du protocole, de vraies réjouissances puissent enfin commencer. Je retrouverais les autres vauriens du voisinage. Et comme, heureusement, le couvre-chef attendrait jusqu'aux premiers signes de l'hiver, c'est tête nue que j'irais les rejoindre. Après une journée bien remplie de jeux plus ou moins autorisés par les parents, nous nous retrouvions, au crépuscule, pour la chasse aux hannetons. C'était un rituel immuable. Les coléoptères une fois débusqués et capturés passaient la nuit dans des petites boîtes percées de trous en attendant l'apothéose de leur brève destinée, le matin suivant. Nous nous regroupions dans une clairière et là, sortant les hannetons, un à un des boîtes nous les attachions à un fil avant de les lancer dans un vol circulaire du plus bel effet. Les bestioles faisaient un bruit continu de crécelle, et nous, comme autant de petits pestiférés cyniques, nous tordions de rire jusqu'à la transe, jusqu'à ce que l'insecte épuisé s'affale et se taise enfin. Un autre hanneton montait au supplice. Le même joyeux brouhaha l'accompagnait dans son agonie, et l'on entendait, comme à l'ordinaire, par-dessus le chœur des bourreaux, les accents excités de mon caquet pointu. D'ailleurs, mon oncle Eugène, qui avait l'ironie facile, ne m'avait-il pas surnommé Jacquot Bec-de-Coq ? Les barbes de ma petite tête toujours secouées de bas en haut au gré de mes coléreuses plaidoiries.

Mais même ces jeux que des générations de cancres avaient perfectionnés à notre profit, avaient leurs limites, et bientôt, comme disaient les parents, nous ne « savions plus quoi inventer » pour nous distraire. L'ennui jouait la basse continue de nos étés.



Après les moissons l'école reprenait. À défaut de nous distraire, elle nous occupait. Moi je ne souffrais pas en permanence, j'aimais bien jouer avec les mots, inventer des histoires improbables.

IL. Paul M. une succession aux enchères.

Je dénichai un jour (c'était en 1975, je crois) à une vente aux enchères de Strasbourg, une belle malle qui semblait toute fraiche débarquée d'un paquebot à vapeur, d'un « steamer », comme on disait à l'époque pour faire chic. Le genre de bagage qui accompagnait jadis les voyageurs dans leurs périples en orient.

Elle avait dû servir d'objet décoratif, léguée d'une génération à l'autre, montant au grenier ou en redescendant selon l'humeur des brus. Elle faisait partie d'un lot, principalement la bibliothèque d'un magistrat alsacien érudit, qui avait choisi de vivre en France après la défaite de Sedan. Les livres et la malle avaient dû être rapatriés de Paris en 1896, à la mort de ce-dernier. Le commissaire-priseur, qui connaissait bien mes goûts m'assura que je ne serais pas déçu, et les quelques écrits que j'eus le loisir de feuilleter avant la vente, achevèrent de me convaincre.

Elle contenait de vieux papiers ; essentiellement des extraits de journaux datant de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, et deux manuscrits. J'allai d'abord au manuscrit qui semblait avoir été écrit en premier, et qui commençait ainsi :

> « Eh bien oui, j'écris mes mémoires, les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, expert en écriture, je ne m'en cache pas ! élève de Brard et Saint-Omer, je m'en glorifie ! ».

L'auteur était-il naïf au point de prendre pour modèle le Prudhomme d'Henry Monnier qui est un parangon de bourgeois ridicule ? Je soupçonnai quelque ironie. En effet, il prend vite le contre-pied, en affirmant : « Chez moi le 'bourgeois' ne passe pas ».

Comment un vieux rat de bibliothèque comme moi pouvait-il résister à la curiosité ? C'était une sorte de journal intime, une confession, je ne sais trop, même aujourd'hui, quelle avait été la motivation profonde, d'un homme, (appelons-le Paul M pour l'instant) dont les autres documents révélaient qu'il avait fait beaucoup parler ses contemporains. Je décidai de mettre un peu d'ordre dans tout cela et de trouver à ce personnage, auquel je me suis peu à peu attaché, des lecteurs pour des manuscrits qu'il n'avait manifestement pas l'intention (ou pas eu le temps) de publier de son vivant.

Doc Tréjeur-Trove

NB: les chapitres **JE** correspondent au manuscrit. Les chapitres **IL** aux documents et annexes trouvés dans la malle, ou ajoutés par mes soins, pour aider à mieux cerner le personnage. Ces derniers peuvent se lire à part. J'ai eu beaucoup de scrupules à les abréger ou, même, à corriger les orthographes curieuses, et il se peut que le lecteur moderne perde patience s'il n'accepte pas la « manière » propre à cette époque-là.



JE. — *Le Bourgmestre en bouteille*

J'avais 15 ans (1864) et je venais de finir ma seconde. Je m'étais pris de passion pour l'activité théâtrale.

Au collège, à Metz, je faisais l'acteur, jouant les hommes, heureusement ma voix ayant mué, je résonnais bien, maintenant, dans les graves (adieu Jacquot Bec-de-coq !). J'incarnais aussi les femmes, mais il fallait m'appliquer pour retrouver les accents flutés de l'enfance. Il y avait parfois des couacs, mais l'effet comique produit semblait combler de joie mes condisciples. J'aimais aussi aider à la mise en scène.

C'était une singularité de l'enseignement chez les jésuites que d'engager les élèves dans la pratique du théâtre.

Cet été-là, 1864, de retour à Strasbourg pour les vacances, je voulus faire un petit spectacle à la maison ; je mis à contribution l'oncle Eugène, toujours prêt à plastronner devant un public. Lui qui fréquentait les tavernes autour de la cathédrale, qui y chantait et déclamait sans se faire prier, fut enthousiasmé par le sujet. Il va sans dire que les pièces que nous jouions au collège étaient d'une élévation beaucoup plus grande que celle que je proposai à l'oncle Eugène.

Je m'étais inspiré d'un conte écrit par nos deux gloires alsaciennes, Erckman et Chatrian. Le fantastique de ce récit était certainement d'autant plus fascinant pour moi que je pressentais certainement un rapport mystérieux avec les rites religieux du collège. Le titre, *Le Bourgmestre en bouteille*, plut sur-le-champ à l'oncle Eugène. Il prit le personnage principal, Hippel. Moi, j'étais Ludwig, son ami, et le narrateur de l'histoire, qui a une telle vénération pour le noble vin du Rhin qu'il entreprend de faire un voyage vers la Rhingau.

> « En 1846, vers la fin de l'automne, je m'étais décidé à faire un pèlerinage au Johannisberg. Monté sur une pauvre haridelle aux flancs creux, j'avais disposé deux cruches de fer-blanc dans ses vastes cavités intercostales, et je voyageais à petites journées. »

J'arrive sur scène chevauchant un balai qui figurait, nécessairement, la haridelle du récit. J'agite au bout de mon bras une baguette afin de donner du cœur à ma monture tout en me trémoussant de bas en haut pour qu'on imagine bien le mouvement du cheval. Je récite le texte avec emphase, faisant volontairement le mauvais acteur :

> « Quel admirable spectacle que celui des vendanges ! L'une de mes cruches est toujours vide (je la montre qui pend à mon balai), l'autre toujours pleine »

On entend dans la coulisse « clop-pe-di-clop, clop-pe-di-clop », dit lentement ; C'est mon oncle, (Hippel, mon ami), qui me rattrape sur scène, lentement.

> Hippel — Sais-tu Ludwig, qu'il me faut fixer mon opinion sur la nuance de certains coteaux du Rhingau qui m'ont toujours laissé quelques doutes ; je t'accompagnerai si tu le veux bien et je tracerai notre itinéraire dans les vignobles. Mais pour l'instant, si nous faisions une halte pour donner une accolade à nos cruches et écouter ce silence au loin.
>
> Moi : — Il commence à faire nuit. Mais n'est-ce pas une auberge accroupie au versant de la côte ? Je vois une lampe qui brille à l'intérieur ; approchons-nous. Il y a une vieille femme qui dort sur sa chaise.
>
> Hippel : — Hé ! ouvrez la mère !

C'était la cousine Liette, que j'avais grimée en vieille ; le rôle lui allait bien car elle n'avait pas grand-chose à dire et son frère Edmond, un grand dadais peu loquace, qui jouait son rustre de fils.

La vieille sibylle tressaillit, se lève, et s'approchant de la fenêtre, elle colle sa figure ratatinée contre l'une des vitres, grimace et finit par ouvrir la porte.

> La vieille : — Entrez, Messieurs, entrez, dit-elle d'une voix chevrotante, je vais éveiller mon fils ; soyez les bienvenus.
>
> Hippel : — Un picotin pour nos chevaux, un bon souper pour nous.

Elle se dirige vers un escalier plus raide que l'échelle de Jacob. Hippel court à la cuisine et revient bientôt, radieux comme un Silène qui s'apprête à festoyer :

Hippel : — Il y a plusieurs beaux quartiers de lard dans la cheminée. Nous souperons, dit-il en se caressant le ventre, oui, nous souperons !

Les planches crient au-dessus de nos têtes, et presque aussitôt Edmond, vêtu d'un simple pantalon, la poitrine nue, les cheveux ébouriffés, ouvre la porte, oublie un instant ce qu'il doit faire, et sort sans nous dire un mot (comme convenu).

La vieille fait mine d'allumer un feu, de mettre du beurre à frire. Sur la table il y a un jambon en papier mâché et deux bouteilles, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc.

La vieille : — Lequel préférez-vous ?

Hippel : — Il faut voir…

Il présente son verre à la vieille, qui lui verse du vin rouge. Elle remplit aussi le mien.

Hippel : — Fameux ! fameux ! D'où le tirez-vous, bonne mère ?

La vieille : — D'un coteau voisin, dit la vieille avec un sourire étrange.

J'avais eu beaucoup de mal aux répétitions pour faire faire à Liette un « sourire étrange » et j'avais insisté pour qu'elle n'oublie pas ce détail dans son interprétation ;

Hippel : — Fameux coteau !

Et il se sert une nouvelle rasade. Moi je dis en aparté en me tournant vers le public : « Ne dirait-on pas qu'il boit du sang ? »

Hippel : — Quelle diable de figure fais-tu, Ludwig ? Est-ce que tu as quelque chose ?

Moi : — Non, mais je n'aime pas le vin rouge.

Hippel : — Il ne faut pas disputer des goûts…, dit-il en vidant la bouteille et en frappant sur la table… Du même, toujours du même, et surtout pas de mélange, belle hôtesse ! Je m'y connais. Morbleu ! ce vin-là me ranime, c'est un vin généreux

Hippel se rejette sur le dossier de sa chaise. Sa figure semble se décomposer. (Difficile aussi pour un acteur de faire une telle mimique).

D'un seul trait, je vide la bouteille de vin blanc, je prends un air joyeux, et d'un geste je fais comprendre que la préférence de mon ami pour le vin rouge me parait ridicule, mais excusable. (En fait, il m'a fallu deux gestes.)

Nous continuons à boire jusqu'à une heure du matin. Edmond, dans la coulisse sonne douze coups en tapant sur une clochette. Nous buvons derechef, Hippel son fameux vin rouge, moi mon vin blanc. Georges Autner, un de mes condisciples du collège qui était venu passer une semaine à Strasbourg, joue le chœur antique revisité, et déclame côté cour :

Georges : — Une heure du matin ! C'est l'heure d'audience de madame la Fantaisie. Les caprices de l'imagination étalent leurs robes diaphanes brodées de cristal et d'azur, comme celles de la mouche, du scarabée, de la demoiselle des eaux dormantes. Une heure ! c'est alors que la musique céleste chatouille l'oreille du rêveur, et souffle dans son âme l'harmonie des sphères invisibles. Alors trotte la souris, alors la chouette déploie ses ailes de duvet et passe silencieuse au-dessus de nos têtes.

… applaudissements mérités…

Moi : — Une heure, il faut prendre du repos, si nous voulons partir demain.

Nous nous allongeons, moi sur une couche rustique, lui assis dans un vieux fauteuil à l'avant-scène, sans même nous déshabiller. On comprend qu'Hippel est très agité dans son sommeil.

[Entracte de vingt minutes.]

Reprise. Nous sommes toujours endormis. Je me lève et m'approche d'Hippel qui, alors qu'il dort encore, doit exprimer tantôt la terreur, tantôt la tristesse, tantôt la mélancolie, par moments sa figure se contracte comme s'il allait pleurer. Tout à coup il se lève, ses paupières s'ouvrent, le regard éperdu, les muscles de son visage tressaillent, sa bouche semble vouloir jeter un cri d'horreur ; puis il retombe sur son siège et l'on entend un sanglot ; (il fut, ce jour-là très convaincant, mon histrion d'oncle !)

Moi : — Hippel ! Hippel !

… je lui verse une cruche d'eau sur la tête…il s'éveille…

Hippel : — Ah ! Dieu soit loué, c'était un rêve ! Mon cher Ludwig, je te remercie de m'avoir éveillé.

Moi : — C'est fort bien, mais tu vas me raconter ce que tu rêvais.

Hippel : — Oui… demain… laisse-moi dormir… j'ai sommeil.

Moi : — Hippel, tu es un ingrat ; demain tu auras tout oublié.

Hippel : — Cordieu ! j'ai sommeil… je n'y tiens plus… laisse-moi… laisse-moi.

Moi : — Hippel, tu vas retomber dans ton rêve, et cette fois je t'abandonnerai sans miséricorde ;

Hippel : — retomber dans mon rêve ! Vite mes bottes, mon cheval, je pars ! Cette maison est maudite. Tu as raison, Ludwig, le diable habite entre ces murs. Allons-nous-en !

Moi : — Hippel, pourquoi nous sauver ? Il n'est que trois heures du matin (Edmond, qui veille, frappe trois coups sur la clochette). Reposons-nous.

J'ouvre une fenêtre et l'air frais de la nuit qui pénètre dans la chambre semble dissiper toutes ses craintes, et il commence à raconter :

Hippel : — Nous avons parlé hier des plus fameux vignobles du Rhingau. Quoique je n'aie jamais parcouru ce pays, mon esprit s'en préoccupa sans doute, et le gros vin que nous avons bu donna une couleur sombre à mes idées. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que je m'imaginais, dans mon rêve, être le bourgmestre de Welche, le village voisin, et je m'identifiais tellement avec ce personnage, que je pourrais t'en faire la description comme de moi-même. Ce bourgmestre était un homme de taille moyenne et presque aussi gros que moi ; il portait un habit à grandes basques et à boutons de cuivre ; le long des jambes, il y avait une autre rangée de petits boutons tête de clou. Un chapeau à trois cornes coiffait sa tête chauve ; enfin, c'était un homme d'une gravité stupide, ne buvant que de l'eau, n'estimant que l'argent, et ne songeant qu'à étendre ses propriétés.

Comme j'avais pris l'habit du bourgmestre, j'en avais pris aussi le caractère. Je me serais méprisé, moi, Hippel, si j'avais pu me connaître. Animal de bourgmestre que

j'étais ! Ne vaut-il pas mieux vivre gaiement et se moquer de l'avenir, que d'entasser écus sur écus et distiller de la bile ? Bien, me voilà bourgmestre. Je surveille les ouvriers qui travaillent ma vigne.

Je pourrais te faire la description de la route, de la montagne, je les ai sous les yeux. Est-il possible qu'un homme, dans ses rêves, puisse se figurer ainsi un paysage ? Je voyais des champs, des jardins, des prairies, des vignobles. Je pensais : celui-ci est à Pierre ; cet autre à Jacques. Je suivais un sentier qui allait aboutir derrière les décombres d'un vieux château.

J'étais tout essoufflé en pénétrant au milieu des ruines, je fis halte pour reprendre haleine ; le sang bourdonnait dans mes oreilles, et mon cœur heurtait ma poitrine, comme un marteau frappe l'enclume. Le soleil était en feu. Je voulus reprendre ma route ; mais tout à coup je fus atteint comme d'un coup de masse, je roulai derrière un pan de muraille, et je compris que je venais d'être frappé d'apoplexie.

Je sentis mon âme se détacher du cadavre, mais elle resta debout à côté. Elle était là… là, pendant des minutes, qu'elle comptait comme des siècles : son enfer commençait. Au bout de deux heures lentes comme l'éternité, un chuchotement, des pas se firent entendre, et mon âme vit gravir lentement… lentement… M. le juge de paix, suivi de son greffier, et de plusieurs autres personnes. Je les reconnus tous. Ils firent une exclamation à ma vue : « c'est notre bourgmestre ! »

Quand ils me descendirent dans la fosse, le désespoir s'empara de mon âme : tout était perdu ! C'est alors que tu m'éveillas, Ludwig ; et je crois encore entendre la terre crouler sur mon cercueil.

(À noter la prodigieuse mémoire de l'oncle Eugène, qui jamais ne faillit de toute la tirade).

Aux chants des différents coqs (Edmond et Georges dans des coulisses opposées) nous renfourchons nos balais et nous voilà repartis. En chemin, Hippel, tout à coup reste immobile, la bouche ouverte, les mains étendues dans l'attitude de la stupeur ; puis, rapide comme une flèche, il se retourne pour fuir, mais je saisis la bride de son « cheval ».

Moi : — Hippel, qu'as-tu ? Est-ce que Satan s'est mis en embuscade devant toi ?

Hippel : — Laisse-moi, dit-il en se débattant, mon rêve, c'est mon rêve ! Ludwig, il se passe dans ce monde des choses tellement étranges, que l'esprit doit s'humilier en tremblant. Tu sais que je n'ai jamais parcouru ce pays. Eh bien, hier je rêve, et aujourd'hui je vois de mes yeux la fantaisie du rêve se dresser devant moi ; regarde ce paysage, c'est le même que j'ai vu pendant mon sommeil. Lorsque nous aurons tourné le coude du chemin, nous verrons au fond de la vallée, le village de Welche. À gauche de ma maison, c'est-à-dire la maison de bourgmestre, tu verras une grange, une écurie. C'est là que j'enfermais mon bétail. Enfin mon cher Ludwig, tel que je suis, me voilà ressuscité. Le pauvre bourgmestre te regarde par mes yeux.

Nous arrivons à un village au fond de la vallée. Nous nous attablons à l'auberge et l'hôtesse (Liette sans rides et capitonnée de partout) s'approche :

Hippel : — Madame, lui dit-il avec un sourire flatteur, vous avez sans doute connu l'ancien bourgmestre de Welche ?

L'hôtesse : — Est-ce celui qui est mort, il y a trois ans, d'un coup d'apoplexie ?

Hippel : — Précisément.

L'hôtesse : — Ah ! si je l'ai connu ! cet original, ce vieux ladre qui voulait m'épouser. Si j'avais su qu'il mourrait si tôt j'aurais accepté. Il me proposait une donation mutuelle au dernier survivant.

Lorsque l'hôtesse eut fini de réciter sa litanie de récriminations et empoché notre argent, Hippel se tourna vers moi et dit d'une voix brusque : « Partons ! »

Moi : — Un instant mon cher ami, tu vas d'abord me conduire au cimetière où repose le bourgmestre.

Hippel : — Non ! non, jamais ! Tu veux donc me précipiter dans les griffes de Satan ?... Moi ! debout sur ma propre tombe ! mais ce serait contraire à toutes les lois de la nature. Tu n'y songes pas Ludwig ?

Moi : — Calme-toi, Hippel. Tu es en ce moment sous l'empire des puissances invisibles. Elles étendent sur toi leurs réseaux si déliés, si transparents, que nul ne peut les apercevoir… Il faut restituer l'âme du bourgmestre, et cela n'est possible que sur sa tombe. Voudrais-tu être larron de cette pauvre âme ? Ce serait un vol manifeste ; je connais trop ta délicatesse pour te supposer capable d'une telle infamie.

Hippel : — Suis-moi, Ludwig, je vais te conduire. (Nous marchons)

Moi : — Tiens voici le cimetière. Demandons à ce brave homme qu'il nous conduise à la tombe du bourgmestre. Ce doit être le fossoyeur qui sculpte cette croix.

Hippel : — C'est inutile, je la connais. (Il ouvre la porte qui donne sur le cimetière et se prend à courir comme un insensé, sautant par-dessus les tombes). C'est là !... là… Nous y sommes. (Le fossoyeur et moi nous le suivons de loin).

Moi (au fossoyeur) : — Vous avez là une vigne qui doit vous rapporter beaucoup.

Le fossoyeur (Georges, qui arbore un sourire diabolique) : — Oh ! Monsieur, cette vigne ne rapporte pas grand-chose. Personne ne veut de mon raisin, ce qui vient de la mort retourne à la mort. (Nous rejoignons Hippel devant la tombe du bourgmestre, près du mur).

Nous avions peint un décor sur du carton qui évidemment ne parvenait pas à communiquer toutes les subtilités du texte du conte qui parlait d'un « énorme cep de vigne, gonflé de suc et qui semblait gorgé comme un boa. Ses racines pénétraient sans doute jusqu'au fond des cercueils, et disputaient leur proie aux vers. De plus, son raisin était d'un rouge violet, tandis que celui des autres était d'un blanc légèrement vermeil » ; mais le message essentiel y était. Edmond au début de la scène avait discrètement posé le décor et des tombes en carton côté jardin.

Moi (au fossoyeur) : — Vous ne mangez pas ce raisin, mais vous le vendez.

Il pâlit en faisant un geste négatif.

— Vous le vendez au village de Welche, et je puis vous nommer l'auberge où l'on boit votre vin. C'est à l'auberge de la *Fleur de lis*.

Le fossoyeur se met à trembler de tous ses membres. Hippel fait mine de se jeter à la gorge de ce misérable ; j'interviens pour l'empêcher de le mettre en pièces.

Hippel : — Scélérat, tu m'as fait boire la quintessence du bourgmestre. J'ai perdu ma personnalité !

Tout-à-coup il claque son pouce droit contre le majeur, signifiant par là qu'une idée lumineuse avait frappé son esprit. Il se tourne contre la muraille, prenant, dit le conte, certaine attitude favorite des peintres flamands. Un jet de liquide rougeâtre frappe le mur et s'étale en

une tache de vastes proportions. (J'avais doté l'oncle Eugène d'une poire à lavement pleine de vinasse qu'il tenait prête, dissimulée dans sa poche et qui communiquait avec l'extérieur à l'aide d'un tuyau de caoutchouc). L'artifice était grossier, mais le sens en était on ne peut plus clair.

Hippel : — Dieu soit loué, dit-il, en revenant à moi. J'ai rendu à la terre l'âme du bourgmestre. Je suis soulagé d'un poids énorme.

Et le succès de la représentation aussi, si mon souvenir ne me trahit pas, fut « énorme ».

J'espère, cher et improbable futur lecteur, que tu as eu la patience d'aller jusqu'au bout de cette anecdote de mon enfance. Cette histoire m'a longtemps poursuivi. Peut-être à cause des relents de blasphème qui inconsciemment venaient chatouiller mon âme, qui à l'époque, à l'école des Jésuites, était inféodée à une très stricte orthodoxie. Je devais vaguement percevoir l'audace de cette communion à rebours d'Hippel. De ce calice maléfique qu'il eut l'imprudence de boire : une concentration alchimique de tout ce que le bourgmestre avait de vil en lui. Récemment, en lisant l'*À Rebours* de Huysmans, j'ai pu vérifier une fois de plus, la jouissance que peut ressentir l'écrivain à pratiquer le blasphème. À créer un envers — doit-on le qualifier de diabolique ? — à la réalité médiocre et pétrie d'ennui à laquelle ce siècle nous condamne.

Pour la première fois aussi, j'avais ressenti le malaise qui accompagne souvent le sentiment qu'il existe une frontière floue entre notre monde et cet autre chose que l'on soupçonne, un peu au-delà ; où circulent des fluides incompréhensibles qui parviennent parfois jusqu'à nous pour, sait-on comment, ou pourquoi, tenter de nous empoisonner.

Et ce Bourgmestre, qui a presque réussi à tuer, ou à rendre fou un homme, des années après sa propre mort ; n'est-ce pas là l'accomplissement d'un crime qui a failli être parfait ? Je n'avais pas encore lu *Les Histoires Extraordinaires* d'Edgar Poe, qui mourut l'année de ma naissance, et de qui je devins par la suite un admirateur forcené, mais je ne m'étonne pas de mon enthousiasme d'alors pour *Le Bourgmestre en Bouteille*.



JE. — *L'Avocat Pédicure*

Je faisais à Paris mon stage pour devenir magistrat lorsque l'oncle Eugène me fit une de ses visites inopinées. Cette fois-là nous allâmes voir un vaudeville, *L'Avocat Pédicure*, donné par la troupe du Palais Royal, hélas sans Luguet, ni Germain, ni Lhéritier, qu'il avait applaudis en son temps. C'était assez plaisant, mais je me souviens surtout de ses regards en coin, guettant mes réactions chaque fois que l'avocat Barbenchon se faisait tourner en ridicule par Philoctète, pédicure de son état. Mon oncle s'amusait de la farce qu'il me faisait en se servant d'une farce qui se jouait devant nous. Mais je sentais qu'il tentait aussi de m'inculquer quelque leçon subtile, à demi-mot pour ainsi dire.

Je me suis servi plus tard d'un stratagème semblable en offrant à la bibliothèque de l'Académie d'Hippone, (3) dont je suis devenu membre lorsque j'ai pris mon poste de juge suppléant à Bône en 1877, un livre de Champfleury, *Les Bourgeois de Molinchart*, où il ridiculise (entre autres) un archéologue amateur. J'espérais en secret que le livre, comme mu par une volonté propre, irait se faire ouvrir par le président de ladite Académie, Monsieur…Papier !!! dont les travaux savants d'archéologue amateur sur l'Algérie enterrée occupaient pratiquement tout l'espace du *Bulletin* de cette glorieuse Académie. J'ignore à ce jour, si le sieur Papier n'a jamais eu la curiosité de feuilleter l'ouvrage, ou si, après l'avoir lu il a eu le bon goût de faire comme si de rien n'était, ou encore si, l'ayant lu, il n'a pas trouvé l'archéologue ridicule car il lui était impossible d'en concevoir un qui le fût.

---

3 Voir le chapitre : IL. *L'académie D'Hippone*

Ce livre mal écrit se moque aussi d'un personnage présomptueux, retors et sans scrupules, un … magistrat méprisable qui fait insulte à sa profession. Pas du tout mon genre. Cela aurait pu me servir à m'exonérer de cette plaisanterie si Papier avait réagi. Est-ce que je n'en prenais pas aussi pour mon grade ?

J'ai cependant quelques remords concernant cette blague à laquelle je n'ai pas su résister. Monsieur Papier Auguste, contrôleur de la culture des tabacs en Algérie, un Strasbourgeois d'origine, ami de mon père, était un homme tout à fait respectable et affable. C'est lui qui m'avait proposé de rejoindre l'Académie.



IL. — L'Académie d'Hippone

Bulletin de l'Académie d'Hppone
Société de recherches scientifiques et d'acclimatation

Quærite quos agitat mundi labor.
LUC. Phars. 1. 1.

N°14
Bône
Imprimerie de J. Dagand
1879

Le conservateur du musée annonce qu'il a reçu de M. Puiméral nombre de fossiles de Tebessa, dont l'Académie doit la détermination à M. Papier.

La bibliothèque a reçu :

De M. Masson, juge suppléant au tribunal (4) :

Congrès archéologique de France, XLIII[e] session tenue à Arles en 1876 ; la *Saga des Niebelungen dans les Eddas du Nord* ; *Molière et Bourdaloue* ; *Les Bourgeois de Molinchard.*



JE. — le bombardement de Strasbourg (1870)

P. Raymond Signouret, ancien rédacteur en chef de *l'Impartial du Rhin*, qui a décidé comme moi de rejoindre la France après l'annexion, a choisi de laisser un témoignage sincère de cette période douloureuse pour les Alsaciens. Il était évidemment mieux renseigné et plus actif que moi qui n'étais qu'une victime qui tentait d'échapper aux caprices du hasard. J'emprunte ici certaines de ses observations qui me touchent tout particulièrement.

Au début, lorsque nous étions encore confiants, c'était comme si l'été rayonnant nous interdisait toute pensée tragique. Plus la menace grandissait, plus nous nous disions invulnérables.

« C'était à Strasbourg que devait se concentrer le 1[er] corps, placé sous ordres de Mac-Mahon, Le mouvement de concentration avait commencé le 15 au soir ; le 16 et les jours suivants arrivèrent à la file de nombreux bataillons ou escadrons, des batteries d'artillerie, des détachements du génie, du train des équipages, des infirmiers, des marins

4 Notre Paul M.

; les roues des canons rebondissaient nuit et jour sur le pavé avec un lugubre retentissement.

La plus grande animation régna bientôt dans la ville entière, sillonnée en tous sens et à toute heure par des militaires de toutes armes : dans les rues, sur les places et les promenades fourmillaient soldats et officiers de tous grades.

Les uniformes si pittoresques, mais si incommodes, des zouaves et des turcos avaient surtout le privilège de captiver les regards. À chaque instant on voyait entrer dans la ville ou en sortir des caissons, des fourgons, des voitures de munitions de toutes sortes, et ces innombrables embarras que traîne après elle une armée en campagne.

Ces troupes sur les glacis des remparts ou du Polygone, et leurs campements improvisés devinrent bientôt un but de promenade. On se faisait une fête d'aller visiter cette installation provisoire : c'étaient de véritables parties de plaisir, et tandis que l'ouvrier partageait fraternellement avec les soldats sa provision de tabac ou lui offrait une chope au cabaret voisin, installé en plein vent par quelque spéculateur besogneux, les belles dames et les beaux messieurs leur distribuaient à profusion, du champagne, des cigarres et toutes sortes de friandises, assaisonnées de bonnes paroles et de patriotiques encouragements.

Presque chaque soir aussi quelque musique militaire, soit de la garnison, soit des régiments de passage, se faisait entendre sur la promenade du Broglie, et chacun de ces concerts se terminait invariablement par *la Marseillaise*, demandée et redemandée à grands cris par la foule, qui en entonnait le refrain avec enthousiasme, avec délire. Des cortèges s'improvisaient, des drapeaux flottant à leur tête, et parcouraient les rues en chantant encore et toujours le premier couplet et le refrain de *la Marseillaise* et d'autres hymnes nationaux.

Les tables des cafés du Broglie et du Globe étaient encombrées de cantinières hautement empanachées et d'officiers de tous grades, rutilants de galons, de broderies et de décorations ; on s'attroupait autour d'eux, et l'on se montrait du doigt tel ou tel général, qui avait fait tant et tant de campagnes, qui avait remporté tant et tant de victoires, et dont le nom seul était, ou du moins paraissait être un gage certain de succès.

À Berlin ! À Berlin !

On sait comment nos troupes avaient été fêtées et abreuvées tout le long de la route, durant leur mouvement de l'intérieur vers la frontière ; on comptait sur elles avec tant d'assurance qu'on les choyait comme si déjà elles avaient remporté quelque avantage décisif. À chaque station on avait organisé des distributions de vivres, de tabac, mais surtout de vin, de bière et d'alcools ; c'était une bombance continuelle ; les consommations ne manquaient pas alors aux consommateurs, mais bien plutôt les consommateurs aux consommations, et toutes ces rasades étaient versées et englouties aux cris incessants de : « À Berlin ! À Berlin ! »

Assurément, le sentiment qui portait les populations riveraines des chemins de fer à si bien traiter nos soldats était des plus louables, mais il était irréfléchi, et ceux qui avaient conservé leur sang-froid au milieu de cette orgie auraient dû blâmer hautement, sévèrement, ce gaspillage insensé ; au besoin, l'empêcher par la force : il n'est pas douteux que ces distributions, surtout celles de ce mélange alcoolique que l'on appelle « eau-de-vie » et que le brave et tant regretté Gustave Lambert, appelait « eau-de-mort » ont largement contribué à nos premiers échecs. Lorsque les régiments arrivaient à destination, ils étaient en proie à une sorte d'affaissement, d'hébétude, qui avait singulièrement compromis la discipline. »

Le 12 juillet, on apprit l'arrivée du général Frossard, mais j'ai cru comprendre que ce n'était pas pour fêter mon anniversaire. Le cœur n'y serait pas cette année-là. Il était chargé de préparer la défense de la ville car on avait perdu tout espoir de voir le conflit se dénouer à l'amiable après l'accueil hautain et dédaigneux fait par le roi Guillaume à M. Benetti, l'ambassadeur de Napoléon III.

Tout en n'ignorant pas la gravité de la situation, nous gardions confiance, même si l'enthousiasme que décrit Signouret n'était plus de mise. Mais nos murailles nous protègeraient, d'autant qu'elles allaient être réparées et renforcées, là où cela serait nécessaire.

Jacquot Bec-de-Coq avait fini de se faire, presque naturellement, avocat ; n'était-il pas doué depuis son jeune âge pour faire entendre sa vérité ? cependant, un incident qui se déroula vers la fin du siège, ce devait être le 24 septembre, m'amena à réfléchir plus sérieusement sur la difficulté d'établir la vérité tout en gardant son sang-froid et sa lucidité en matière de justice.

Le bruit courut qu'un drapeau badois était apparu à une fenêtre du n°8 rue de Sébastopol, près de la gare. Aussitôt une foule hostile voulut mettre à mort le traitre, le scélérat qui voulait nous livrer à l'ennemi. Ces instincts vengeurs furent cependant contrariés par l'arrivée simultanée sur les lieux du 87^{e} de ligne qui, posté sur le rempart avait aperçu le drapeau et était accouru pour l'enlever et arrêter le coupable. Deux soldats appréhendèrent M. Beyer, propriétaire de l'immeuble et directeur pour la ville de Strasbourg de la compagnie d'assurances sur la vie *Le Monde*. Hélas ses polices de papier ne pouvaient rien contre la force armée, mais je doute que l'humour dont le père Beyer usait abondamment l'ait conduit, ce jour-là à se faire ce genre de réflexion. Je faisais partie des badauds et, ayant souvent entendu parler du lui à la table familiale comme d'un honnête homme qui aimait la France (l'oncle Eugène fréquentait ses bureaux), je trouvai que la foule exaltée qui voulait l'étriper, le brûler vif sur-le-champ, le jeter dans le canal, jugeait un peu trop rapidement ce brave bonhomme.

On le conduisit à l'état-major de la place, il fut incarcéré en attendant le résultat de l'enquête. Il est vrai qu'à première vue, sa culpabilité était patente.

Mais l'accusé, réussit à s'expliquer : — d'après ce que l'on a pu lire dans la presse quelques jours plus tard,

> « …au rez-de-chaussée de sa maison est établi un Comptoir d'expédition pour le duché de Bade mais aussi pour toute l'Allemagne ; M. Beyer, qui depuis longtemps cherchait un moyen de mettre son immeuble et lui-même à l'abri du bombardement, s'est imaginé que puisqu'il avait pour locataires des Badois il pouvait sans inconvénient arborer le drapeau du grand duché ; il n'a cessé de protester de son civisme et d'exprimer ses vifs regrets de n'avoir pas prévu que sa précaution donnerait prise à de fâcheuses interprétations ; il faut souligner que son honorabilité était notoire et plusieurs personnes des plus recommandables en ont témoigné
>
> Le malheureux imprudent n'en a pas moins été traduit devant le conseil de guerre, et — acquitté. »

On connaît l'issue tragique de ce conflit avec les Prussiens, mais on n'insistera jamais assez sur les souffrances endurées pendant le siège par les habitants.

> « La nuit du 18 (août) fut plus terrible encore pour les Strasbourgeois que l'avait été celle du 15. Dès 9 heures du soir, l'ennemi lança presque sans interruption des projectiles sur la ville, et, comme précédemment de préférence sur les quartiers populeux. Jusqu'au matin les obus éclatèrent dans les rues, dans les cours, sur les maisons, exerçant partout les plus grands ravages.
>
> Un peu après minuit, un incendie, déterminé, dit-on, par une bombe à pétrole, se déclara dans le pâté de maisons situé entre le faubourg National et la rue Sainte-Aurélie. Les flammes firent des progrès rapides, et bientôt une dizaine de bâtiments, appartenant à six ou sept propriétaires différents, ne formèrent plus qu'un immense brasier.

Le tocsin ne se fit pas entendre, car, en état de siège, il est d'usage de ne pas sonner la cloche d'alarme en pareil cas ; les secours n'en arrivèrent pas moins promptement sur le lieu sinistre.

En faisant la part du feu, on parvint à préserver les maisons situées de l'autre côté de la rue Sainte-Aurélie, rue tournante, très-étroite son débouché dans le faubourg National ; mais les habitants de l'îlot incendié ne purent sauver qu'une partie de leur mobilier, quelques bestiaux et quelques provisions.

Ce sinistre ne fut pas le seul malheur occasionné à cette date par les assiégeants. Dans la rue de l'Arc-en-Ciel, vers 7 heures du matin, un obus éclata dans l'ouvroir de l'asile Saint-Antoine, dirigé par M^{lle} Glaysal. Deux jeunes filles furent tuées sur le coup ; l'obus décapita littéralement l'une d'elles ; neuf autres furent horriblement blessées et mutilées. Quelques gendarmes, un officier et des soldats de service au magasin de campement, le docteur d'Eggs, un prêtre, et d'autres voisins accoururent aussitôt. C'était un navrant spectacle que de voir transporter ces pauvres créatures dans l'ambulance la plus proche, celle du Petit-Séminaire : les jambes de quatre d'entre elles étaient presque entièrement détachées et retenues seulement par des lambeaux de chair pantelante. Deux furent amputées de la jambe gauche au-dessous genou, une autre de la cuisse gauche ; les deux premières ont guéri, l'autre a succombé. Trois de ces pauvres enfants avaient été tellement déchiquetées par les débris du projectile qu'elles expirèrent après quelques heures d'atroces souffrances, supportées avec la plus touchante résignation.

Au moment où les civières sur lesquelles on avait couché ces malheureuses arrivaient à l'ambulance, on y apportait aussi un ouvrier qui venait d'être mortellement blessé dans la même rue, en se rendant au travail. »



IL. — le bombardement de Strasbourg

Dans la malle un extrait de *l'Impartial du Rhin* du 28 septembre 1870 :

Depuis hier soir à cinq heures le bruit affreux, les épouvantables détonations du bombardement ont complétement cessé ; on n'entend plus que le silence, et ce silence est plus lugubre que l'horrible vacarme de la canonnade à outrance, plus lugubre que tant de massacres et de ruines amoncelées chaque jour par les opérations du siège et de la défense.

Si ce qui est fait était à refaire, quel est celui de nos concitoyens qui oserait aujourd'hui insister pour la reddition de la place ?

Quel opprobre pour les égoïstes, pour les poltrons qui ont exercé sur l'autorité militaire une pression capable de la réduire à cette extrémité !

Et la France, que pensera-t-elle, que dira-t-elle de nous ?

Quels reproches elle aura le droit de nous adresser ! car en trois ou quatre jours que d'événements peuvent se produire qui auraient modifié du tout au tout, notre situation ?

Comme au lendemain du désastre de Frœschwiller, nous ne pouvons que répéter : Il fallait vaincre, ou il fallait mourir.

Fidèles à notre conviction, qui n'a été ébranlée ni par nos malheurs publics, ni par nos malheurs intimes, nous protestons, pour notre part, de toute notre énergie, sans réserve, contre la capitulation qui nous livre pieds et poings liés, à la discrétion de la Prusse.

Midi. — Nous venons d'assister au spectacle le plus navrant ; l'imagination ne saurait atteindre à ce degré d'horreur : nos soldats, sombres, farouches, abattus, désespérés, défilent dans les rues d'Austerlitz, du Vieux-Marché-aux-Poissons, des Grandes-Arcades et sur la place Kléber, pleurant et maudissant le sort qui les domine, qui les étreint, qui annihile leur résistance ; — en passant sur les ponts, ils jettent leurs armes dans la rivière et les fossés, ou ils les brisent

sur le pavé ; le sol est bientôt jonché de leurs débris, sur lesquels défile l'armée ennemie, tambours, fifres et musique en tête, avec un ordre, une précision, une discipline qu'on est forcé d'admirer malgré la honte et le dégoût qui débordent à cette heure de tout cœur français, de tout cœur alsacien.

D'ailleurs, point de forfanterie dans l'allure de nos vainqueurs, point de démonstrations blessantes, point de cris provocateurs ; ils sont joyeux de leur triomphe, mais cette joie, ils ne l'ont manifestée que par leurs trois *hourra* ! de rigueur poussés au moment où ils franchissaient les portes ; à partir de ce moment ils ont observé une réserve dont il n'est que juste de leur tenir compte.

Heureux sont les morts ! Ils n'ont pas à subir cet excès d'humiliation d'avoir, pendant 48 jours et nuits, supporté tant d'angoisses, tant d'épreuves, tant d'horribles douleurs, et de voir ces sacrifices, si héroïquement subis, aboutir à un résultat si navrant.

Sommes-nous tombés assez bas ! sommes-nous assez profondément enfoncés dans le bourbier !... Pauvre France ! mais surtout malheureuse Alsace ! Proie du vainqueur, il lui faut subir la loi du plus fort et se résigner — jusqu'au jour de la rédemption.

P. Raymond Signouret.



JE. — Vesoul, 1875, acquittement du cordonnier

Je m'ennuyais à mourir dans les soirées mondaines auxquelles il m'était difficile d'échapper car j'y étais convié par les épouses de mes collègues magistrats. Les assauts de bienséance m'exaspéraient, les banalités bien formulées, les arias de Julie, le clavecin de Germaine, l'odeur de naphte et de cuisine, que j'étais apparemment le seul à sentir, m'écœuraient régulièrement. Le comble était atteint chez le président de la Cour d'assises, où la fumée des cigares portait aux nues l'option légitimiste. On y cassait de l'Alboche, de l'Alsacien-Lorrain à la moindre occasion. J'étais présumé innocent des trahisons de ces derniers puisque j'étais un *optant*, j'avais décidé d'émigrer en France après l'annexion. Mon amour supposé de la France me qualifiait pour figurer sur la liste des gendres disponibles. M. Séguier essayait de m'embrigader, madame de me marier. Que de ruses il me fallut inventer pour échapper à leurs manigances.

Ma liberté me vint du cœur que je mis à défendre, non pas ma cause, mais celle d'un bon bougre qui s'était laissé prendre dans les filets de ces bourgeois bien-pensants.

Je vis un jour arriver à mon étude un homme jeune qui désirait me parler d'une affaire sérieuse.

— Je viens de la part d'Hans Schmiel, c'est mon voisin, il est accusé de vol, et ne sait pas vers qui se tourner pour trouver de l'aide. Il dit que vous le connaissez.

— Mais je ne l'ai pas revu depuis le temps où j'habitais Strasbourg.

— Lui sait que vous êtes avocat à Vesoul, il vous voit passer quelquefois devant son échoppe lorsque vous vous rendez au Palais. Il a aussi opté pour la France, mais il n'a pas osé vous importuner.

Tous les membres de ma famille, surtout les hommes, se faisaient faire à l'époque leurs souliers, chez Hans, qui était d'une habileté diabolique dans son métier. Sa personne me faisait penser à chaque fois que je le voyais, à un personnage de cordonnier que Champleury utilise brièvement au détour d'une page, dans *les Bourgeois de Molinchart*. C'est à croire qu'il lui avait servi de modèle.

> « Le rez-de-chaussée était occupé par un cordonnier strasbourgeois qui était parvenu à prononcer en français les mots relatifs à son état, à son entretien, à sa nourriture, mais qui, une fois sorti de ce petit dictionnaire, ne parlait qu'un baragouin capable de faire frissonner un Allemand lui-même. »

J'allai voir Hans en prison, et je parvins, difficilement, bien que connaissant l'allemand, à débrouiller les fils de son histoire.

Une bourgeoise de la ville, que je connaissais du cercle Séguier, avait découvert son talent de bottier et choisi de ne plus faire venir ses chaussures de Paris. Il suffisait de montrer un catalogue de modes à Hans et il faisait une merveilleuse copie, à moindre coût... Pour être honnête, me dit-il, il fallait tout de même agrandir la taille du modèle ! J'ai pu traduire son humour, en m'appliquant !

La semaine précédente, les gendarmes étaient venus l'arrêter, l'accusant d'avoir volé un collier de perles, lors d'une prise de mesures au domicile de cette dame. Il y avait eu effraction du coffret, cela relevait de la Cour d'Assisses. Je sus d'emblée que ce ne pouvait être Hans.

Lorsque je pus l'interroger, je finis par comprendre qu'il s'était présenté chez la vicomtesse de M. à 11 heures du matin comme prévu. La femme de chambre arriva bientôt tenant un billet à la main pour sa maîtresse. Dès qu'elle le lut la vicomtesse vacilla, au bord de l'évanouissement, puis se ressaisissant, elle alla s'habiller à la hâte et sortit, accompagnée de la femme de chambre. Hans suivit dans leur sillage et rentra chez lui comme on le lui avait demandé.

Au cours de l'enquête qui suivit la déclaration de vol du collier, censé avoir disparu au moment de l'incident, Joséphine, la femme de chambre déclara qu'elle avait reconnu le porteur du billet comme étant le fils de Hans, qu'elle avait aperçu une ou deux fois alors qu'il accompagnait son père au marché.

Le billet était un leurre pour faire sortir précipitamment la dame de chez elle. Hans sous prétexte qu'il avait oublié son mètre n'était-il pas retourné en arrière ? C'était à n'en pas douter un coup monté.

En effet, je flairai aussitôt le piège tendu au pauvre Hans. Je menai ma petite enquête, et, après avoir fouillé un peu du côté de la vie pas si privée de Joséphine, je me rendis chez Séguier pour lui annoncer que j'allais défendre Schmiel.

Le président s'empourpra, s'emporta, monta sur son fier destrier :

— Vous n'y pensez-pas mon jeune ami. Cet homme est un espion allemand bien connu de la police. Il essaye de s'assurer les bonnes grâces des bourgeois respectables et patriotes. Mais presque toutes les portes lui sont désormais fermées à Vesoul. Seule la vicomtesse, qui est d'origine alsacienne, s'est obstinée à le faire venir chez elle. Je ne peux pas vous y forcer, mais je vous conseille vivement de renoncer. Dans votre intérêt.

Au procès j'eus à subir la morgue, le sourire condescendant de Séguier, certain qu'il allait rabattre le caquet de Jacquot Bec-de-Coq. J'avoue que ma haine pour cet homme aurait peut-être pu, en d'autres circonstances, faire de moi un meurtrier. En tout cas j'accomplissait le geste fatal dans mon for intérieur !

Je plaidai avec conviction. Je révélai que Joséphine avait pour ami un voyou connu pour son ingéniosité ; qu'elle avait un petit frère de l'âge de Jeannot.

Le petit Léon avoua qu'il avait porté le billet qu'Hans aurait eu bien du mal à écrire. Joséphine, confondue, dénonça son amant qui n'avait pas encore eu le loisir, étant très occupé à jouer au piquet, d'écouler la marchandise.

Le jury ne se fit pas prier pour acquitter Hans.

Le président Séguier fit une attaque d'apoplexie et mourut promptement.

Cette histoire fit résonner en moi une vieille scie de mes années d'étudiant. La force de la parole qui est parfois plus puissante et efficace qu'un acte. On peut tuer un homme en lui enfonçant un couteau de cuisine dans le ventre ; mais on peut y arriver en semant dans son esprit, les mots qui, une fois germés, vont produire le même effet. Est-on coupable alors ? D'une certaine façon, j'avais assassiné Séguier, sans me salir les mains sinon la conscience, qui restait mon affaire.

Lorsque, plus tard j'aurai renoncé à mes ambitions d'homme de lettres, par manque d'imagination peut-être, ou parce que le roman me paraissait insipide, quoi que je fasse, comparé à la richesse des choses vécues, je cultiverai à l'envi l'art de la parole assassine.

À présent, me voilà en chemin pour Paris une paire de bottines neuves à mes pieds…



JE. — 1877 entr'actes à Paris

Dès novembre 1876, je savais que je serais affecté aux colonies, c'était mon souhait. Ma tête était pleine des récits de voyageurs revenus d'orient ; des littérateurs, des peintres ; mes chers Goncourt avaient aiguisé mon envie d'aller voir au-delà des mers. J'avais demandé l'Algérie sachant que le Guide Quétin de mes illustres devanciers, ne me servirait guère, mais comptant sur l'aide de M. Papier pour m'aider à m'acclimater, mais on pouvait m'envoyer n'importe où, peut-être à l'autre bout du monde, à Chandernagor ou Pondichéry, comme cela se produisit plus tard. Le ministère, on ne sait pourquoi, condamne les magistrats qui s'éloignent de la métropole à un perpétuel chassé-croisé entre eux, et aucun ne reste longtemps au même poste. Mais, puisque j'avais cédé aux appels des sirènes de l'orientalisme, il me fallait en accepter les aléas.

En attendant le verdict du Ministère, je profitai de la vacance du tribunal pendant la période des fêtes de fin d'année pour aller me gaver, à Paris, de nourritures un peu plu relevées que les rogatons réchauffés de Vesoul.

Je conviai Achard au café Riche, Boulevard des Italiens, sachant que lui aussi aimait ce genre d'endroits fréquentés par le Tout-Paris littéraire et journalistique ; mais je ne savais pas si nous pourrions nous y offrir un dîner, c'est pourquoi nous commençâmes par boire une absinthe et fêter nos retrouvailles, en attendant d'y voir plus clair. Au pire nous irions chez Hardy, à deux pas de là, pour un repas « à la fourchette ».

Mais pour apercevoir Flaubert et Huysmans, qui commençait alors à acquérir de la notoriété, il aurait fallu ne pas rater le coche en allant s'embarquer trop tôt pour Alger, et se trouver le 16 avril suivant chez Trapp près de la gare Saint-Lazare, un quartier que je ne fréquente pas beaucoup, pour assister à la naissance du naturalisme.

> « MM. Paul Alexis, Henri Céard, Léon Hennique, J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau et Guy de Valmont (la Demi-Douzaine, dira en se moquant le rédacteur des *Cloches de Paris*, ce même Paul Alexis, sous le pseudonyme de Tilsitt) traitent leurs maîtres : Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt, et Émile Zola. »

Le journal qui annonça l'événement poursuivait ainsi :

> « Un des convives nous a communiqué le menu : Potage purée « *Bovary* » ; truite saumonée à la « *Fille Élisa* » ; poularde truffée à la « *Saint-Antoine* » ; artichauts au « *Cœur simple* » ; parfait « naturaliste » ; vin de Coupeau ; liqueur de *l'Assommoir*. »

Achard collaborait au *Figaro*. Il me parla de la vie parisienne, des soirées au cours desquels ses collègues et lui essayaient, sans se l'avouer, de faire revivre celles qu'avaient si bien décrites les Goncourt dans *Charles Demailly* : les repas de viveurs, les assauts de bons mots, ou de paroles assassines à l'adresse de rivaux en notoriété, les lorettes à disposition. Il connaissait Champfleury, qui donnait quelquefois un feuilleton au journal. Il n'apparut pas au Café Riche ce soir-là, mais Achard, qui connaissait mon intérêt pour l'auteur des *Bourgeois de Molinchart*, tout en avouant ne pas le comprendre, promit de me le faire rencontrer.

Les journaux à ce moment évoquaient à longueur de colonne l'affaire de la femme coupée en morceaux. Son assassin, que la police désespérait d'attraper et qui était pourtant déjà sous les verrous, venait d'avouer. Achard me raconta l'histoire non sans critiquer la manière dont Adrien Marx, son supérieur, avait rendu compte du crime. Sur le ton vaudevillesque très-en-vogue à cette époque. (5)

Ce crime affreux me rappelle une affaire encore plus sordide qui, en septembre 1869 avait fasciné les lecteurs du *Petit Journal*, et assuré à ce dernier des tirages énormes. Au début le journal vendait 260000 exemplaires ; au moment de l'exécution du « massacreur de Pantin », il revendiquait environ 500000 lecteurs.

Je terminais alors mes études de droit et sachant qu'un jour ou l'autre j'aurais à défendre ou à juger d'odieux criminels, je collectionnais ces articles qui en disaient long sur le goût morbide du public d'alors pour le mélodrame, avant que le vaudeville ne vienne ajouter aux affaires criminelles une épice nouvelle.

Mon intérêt s'accrut lorsque j'appris que l'assassin, Jean-Baptiste Troppmann, avait le même âge que moi, vingt ans en 1869, et qu'il était alsacien lui aussi, natif de Mulhouse. (6)

.❖

Je logeais à l'Hôtel Vivienne, près des Grands Boulevards, où les distractions sont infinies. La rue Vivienne, proche de la Bourse est très animée. (7)

Quand la mode des processions extérieures reviendra, c'est autour de la Bourse que devra se faire la principale, car c'est là que les récoltes sont toujours le plus compromises.

Pensées d'un Yoghi

Je fréquentai assidument les théâtres et j'y découvris des coutumes étranges. Si par exemple vous y alliez, comme moi cette première fois, avec une dame (ma cousine Liette, en tout bien tout honneur, maintenant parisienne, et dont je reparlerai), il fallait se résigner à payer une sorte d'impôt dit du *petit banc*. L'ouvreuse plaçait un petit banc sous les pieds de la dame, ce qui signifiait pourboire de 10 à 50 c. à la fin de la représentation. Le système du *vestiaire* était moins étrange mais bien aussi déplaisant. Il était organisé au profit des ouvreuses, qui ne se gênaient pas pour vous demander de reprendre vos effets au dernier entracte : autre pourboire de 25 à 50 c.

« Tomber amoureux, » quelle jolie expression ! Mais pourquoi faut-il qu'on tombe toujours sur la tête ?

Pensées d'un Yoghi

Une autre fois, Achard et moi allâmes voir *L'Abbé de l'Épée* à l'Odéon, un dimanche en matinée. Il m'avait fait lire auparavant une critique du *Monde Illustré*.

---

5 Voir le chapitre : *IL.* **. —** *Bilan d'un crime* .

6 Voir le chapitre : *IL.* **. —** *Le massacreur de Pantin* .

7 Voir le chapitre : *IL. — Les affaires sont les affaires.*

> …M. Talien a été plein d'onction dans le principal rôle, et M. Monval a prêté sa distinction naturelle à l'avocat Franval. C'est Mme Hélène Petit qui représentait le jeune sourd-muet créé par une autre Petit, Mme Petit-Talma, la femme de l'illustre tragédien. Mme Hélène Petit s'est complètement identifiée avec son rôle, pour lequel elle avait été chercher des leçons à l'École même des Sourds-Muets.

La pièce tint ses promesses ; Je fus particulièrement attentif au personnage de l'avocat. Est-ce que j'étais capable de la même « distinction » ? L'article évoquait un incident savoureux concernant Mme Petit-Talma :

> Un soir, une machine qui servait à faire mouvoir les décorations tombe tout à coup du cintre à grand bruit derrière la toile de fond. La salle entière se lève avec effroi, Baptiste, M^lle^ Thénard et M^lle^ Bourgoin, qui étaient en scène, se précipitent dans la coulisse. Ils reviennent presque aussitôt pour rassurer les spectateurs en déclarant qu'aucun accident n'a eu lieu. — Alors seulement, on s'aperçoit que pendant ce temps-là, Mme Petit-Talma n'a pas bougé de sa place et qu'elle est restée comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, examinant avec attention une mappemonde posée sur une table. Je laisse à penser si les applaudissements éclatèrent. C'est le plus beau trait de présence d'esprit qu'on puisse citer au théâtre.

Je ne connaissais pas l'argument de la pièce. J'y ai relevé quelques bribes de dialogues qui ont résonné plus particulièrement à mes oreilles de magistrat.

Par exemple :

> Mme. FRANVAL s'appuie sut le bras de son fils.
>
> Oui, mon fils, il est peu de familles dans Toulouse qui soient d'un nom plus ancien que le vôtre... J'espère vous vous en montrerez toujours digne, quoique vous ne soyez qu'un avocat.
>
> FRANVAL
>
> Cette profession, ma mère, ne peut qu'honorer celui qui l'exerce…quel qu'il soit.

Et plus loin :

> … le devoir que m'impose ma profession, de défendre le faible contre le puissant, de tendre les bras à tous les opprimés.

Bref, Franval est chargé par l'Abbé de l'Épée de faire restituer au jeune Théodore, sourd-muet, son patrimoine usurpé dans sa tendre enfance. Il s'acquitte de cette tâche de façon… magistrale (sans avoir même à plaider), et me donne par là-même une leçon de déontologie.

❖

Piéton incorrigible, je me promenais dans Paris à la moindre embellie.

Le hasard me porta rue Neuve-des-Petits-Champs ; on n'y apercevait rien d'insolite, mais tournant à droite dans la rue d'Argenteuil, je fus frappé d'étonnement.

Tout le versant septentrional de la Butte-des-Moulins était devenu une plaine jonchée de moellons et entrecoupée de catacombes à jour. Cela ressemblait d'une manière frappante aux ruines pompéiennes. C'était une ville morte au milieu d'une cité vivante et ces aspects de désolation sont impossibles à décrire. Il faut avoir vu ces monceaux de platras, ces grands murs noircis et ces trous béants pour en avoir une idée. On avait peine à croire que cela put exister en plein Paris.

Ajoutez à cela l'air sinistre des fonctionnaires en blouse qui vous faisaient passer en courant sur les points encore menacés. À peine étiez-vous de l'autre côté qu'un pan de mur s'écroulait avec un fracas épouvantable. Le sol tremblait sous vos pieds, et des nuages de poussière vous enveloppaient. On eut dit des explosions de mine ou la chute d'une avalanche.

Je suis heureux d'avoir vu ce mémorable spectacle : une vaste et lugubre trouée et des cyclopes modernes qui s'affairaient. Je me disais qu'il fallait que le Parisien se hâte d'aller voir ces travaux gigantesques avant que la brillante avenue de l'Opéra ne prenne la place de ces ruines poudreuses.

L'Opéra, maintenant boulevard des Capucines. Il ne s'agit plus de la salle de la rue le Peletier, détruite par un incendie en 1873 et que je connaissais, pour ainsi dire, grâce à *Charles Demailly*, où l'on trouve une évocation talentueuse des bals masqués qui s'y donnaient du temps de *La Lanterne*. (8)

Mon ambition d'écrire un vrai roman s'exacerbait, dans ce bain de choses littéraires et artistiques qui inondait Paris, en proportion des doutes concernant mon aptitude à le faire. La plume me démangeait mais l'imagination, à l'évidence, me faisait défaut ; Je sentais que je ne serais jamais capable d'inventer ne serait-ce qu'un motif digne du *Bourgmestre dans la bouteille*, que j'avais pris tant de plaisir à mettre en scène dans ma jeunesse.

Je savais me moquer, comme Henry Monnier, qui venait de mourir ; j'étais un farceur-né, je pouvais faire un croc-en-jambe au destin (des autres), faire que les faits se carambolent à mon avantage ; mais quoique je ne puisse m'empêcher de ferrailler avec des mots, je ne serais jamais un artiste capable de faire une œuvre.

Pourtant, le chemin qu'avait suivi Henry Monnier m'inspirait. Je finirais peut-être un jour par dénicher mon Joseph Prudhomme au fond de ma cervelle stérile. Une trouvaille qui me permettrait de lâcher la bride à mon goût maladif pour la dérision et l'ironie. Après tout, nos vies ne se terminent-elles pas presque toujours sur une note ironique ? Ne se résument-elles pas souvent, comme pour Henry Monnier, dans un billet écrit dans un petit journal, par un petit écrivaillon qui ne connait bien qu'une seule lettre de l'alphabet :

> « Henri Monnier est mort, Henri Monnier le créateur du type immortel de Joseph Prudhon.
>
> Singulière destinée ! Cet homme d'esprit, de génie presque, est mort dans l'imbécillité, l'intelligence éteinte et le cerveau paralysé.
>
> Henri Monnier a répandu de par le monde des collections de réparties et de saillies spirituelles, qui ont été une mine inépuisable de mots de la fin.
>
> Nous n'en connaissons guère de plus drôle que celui-là :
>
> Assistant à un enterrement et se trouvant à côté du médecin du mort, Henri Monnier lui demande gravement :
>
> — Voyons, la vérité, docteur ; croyez-vous franchement qu'il n'y ait plus d'espoir ? »

---

8 Voir le chapitre *IL .Au Bal Masqué*

signé Zède, dans *La Renaissance* du 14 janvier 1877

Avant de m'embarquer pour Bône, où je fus nommé juge suppléant, le 10 mars 1877, expulsé outre-Méditerranée par le courroux de Thémis, je pris le temps de remplir mes malles de livres.

IL. — Au Bal masqué



Dans la malle :
l'ouvrage des Goncourt : *Charles Demailly*
en voici un extrait caractéristique :

À une heure, Demailly et ses amis sortirent en bande de chez madame de Mardonnet. Couturat (9), le long du chemin, éveillait en sursaut les cochers endormis sur leurs sièges, en leur criant avec les intonations de l'acteur Félix.

— Cocher ! Hé ! là-bas ! ... nous sommes des fils de famille en train de manger notre patrimoine !

— Est-ce qu'on se couche ? — dit Nachette.

— Entrons au bal de l'Opéra : ce sera un prétexte pour souper.

Demailly, Couturat et Nachette (10) entrèrent tous les trois au foyer. Au second tour, Nachette disparut avec une femme masquée jusqu' aux dents.

— C'est embêtant ! — fit Couturat, — je connais toutes ces dames comme... comme ma poche, parbleu ! — Qu'est- ce que tu veux, mon petit chat ? — dit-il à un domino qui venait à lui, — m'intriguer ? eh bien intrigue-moi, ma petite Louise... Vois-tu, Demailly, il n'y a pas de position plus bête que de reconnaître tout le monde au bal de I 'Opéra... J'aimerais presque autant ne connaître personne. Non, à la fin, je t'assure, ça impatiente de mettre le petit nom sur tous les masques: venir ici pour réciter le calendrier, tu conviendras... ce n'est pas une position ! ... Bonjour ! bonjour ! ...

Et Couturat distribuait des inclinations de tête.

Tiens ! une femme que je ne connais pas ! … Tu vas voir ma chance ! Je parie que c'est une femme que je ne connais plus !...

Et Couturat manœuvra au milieu de la presse pour arriver à une femme blonde auprès de laquelle un tout jeune homme était assis.

Couturat regarda la femme à travers son masque, se pencha, et lui glissa à l'oreille :

— Hermance !

Le domino tressaillit.

— Je savais bien ! ... Dis donc, tu les élèves donc à la brochette, maintenant? Qu'est-ce que c'est que ce petit monsieur ?

Des millions ! mon cher.

— Sur quoi ?

— Sur une vieille tante.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il m'aime.

— On ne lui présente donc pas les amis ?

---

9 Couturat : inspiré de Nadar

10 Nachette inspiré d'Aurélien Scholl, chroniqueur vedette du *Figaro*

— Impossible... Il est jaloux comme un vieux... Même, tu serais bien gentil de t'en aller, parce que s'il croyait... il me croit une femme bien, mon cher.

— Mes excuses, beau masque !

Et Couturat s'inclina de l'air le plus respectueux et le plus désappointé.

— Hein ! qu'est-ce que je te disais ? dit-il à Demailly, — c'est une femme, figure-toi... Enfin, dire que nous nous sommes trouvés avec trois sous ! ... un cinq janvier ! ... Nous avons été entendre un sermon dans une église où il y avait des paillassons !

— Couturat ! Couturat ! J'ai quelque chose à te dire…Deux minutes...

Et une femme lui prit le bras d'autorité et l'entraina dans une loge.

Demailly, resté seul, descendit dans la salle où il trouva, affaissé sur une banquette, les yeux écarquillés, Giroust, (11) qui, dans un costume de paysan badois, semblait un poussah sur lequel on aurait passé une paire de bretelles.

— Demailly... mon cher... Je suis *ranplan*.

— Toujours ?

— Tiens ! Vous êtes en pékin"... Moi, ma culotte !... hein ? Je crève dedans... J'ai envie de tirer des oies, comme à la fête de chez nous, un grand bâton... mais ce n'est pas tout ça. J'ai mon idée... Je suis venu pour voir ce tremblement de là-haut… positivement. Mais je ne peux pas... non, jamais je ne pourrai y arriver... Aussi pourquoi font-ils des escaliers pour monter ? C'est exprès: ils ne veulent pas qu'on monte, voyez-vous... Les pompiers se payent des salades d'oranges là-haut... C'est pour ça, ils ne veulent pas... Montons, hein, voulez-vous ? ... Ah ! ce que c'est que mon costume ? ... badois... Forêt-Noire...Y venez-vous cet été ? Nous serons cinq... à pied... superbe... kirsch... excellent ! Nous montons, n'est-ce pas ?

Charles avait pris Giroust sous le bras et le remorquait, non sans peine, dans l'escalier.

Mon cher, c'est bête, j'ai du roulis dans les jambes, disait Giroust, pendu à Charles et tirant sur son bras à chaque enjambée. — Je suis bien ennuyé, allez, maintenant : je ne sais plus ce que je jauge... Tant que je suis assis, ça va, mais… Un instant, que je souffle. Vous savez bien, Elisa ? Nous sommes fâchés... Je vous dis ça, à vous, Demailly, parce que je sais... Ce soir, mon cher, je monte avec le cocher à cause de l'air, j'aime l'air, moi... Il me parlait, ce cocher... Je lui disais : Ne me parlez pas ! Il me parlait !... Je vous demande un peu l'air que ça me donnait... Ce n'était pas pour moi, vous comprenez, mais pour le monde... À la fin, voilà qu'il donne des coups de fouet à ma maîtresse, qui était dans la voiture... Ça ne fait rien, c'était un insolent, ce cocher... Moi, d'abord, les femmes... Oh ! les femmes ! ... Mais je lui ai dit, à ce cocher, qu'il y avait deux gendarmes, le gendarme physique et le gendarme moral, le gendarme qui nous patrouille dans l'intérieur, sans cheval ni bonnet à poil, ni sardine... la conscience, quoi ! ... et le gendarme de grande route... oui... ouf !

Charles avait enfin échoué Giroust sur une banquette des quatrièmes loges. Giroust s'allongea sur le rebord de la loge, mit les deux coudes sur le velours, et appuya son menton sur ses deux mains. Charles s'accouda, et tous deux contemplèrent quelque temps, sans rien se dire, la salle et le bal.

Au-dessus d'eux, au plafond, ici et là, un morceau de pourpre, une chair rose, un flanc de déesse, un pan de manteau, sortent confusément d'un ciel effacé et de nuées qui s'enfuient. Au-dessous d'eux, un ciel de lustres, un voile éblouissant de feux blancs : les guirlandes d'or des balcons, les cordons de feuillages balançant les instruments d'or ; du haut en bas des loges, sur le repoussoir de leur fond rouge, des cravates blanches, des visages rougis par la chaleur, le triangle blanc des chemises d'hommes, des chapeaux noirs, des habits noirs ; des ombres de femmes noires, des paires de gants blancs qui rabattent ou relèvent en causant la barbe d'un masque sur un menton ; en bas, aux deux côtés de la salle sur les deux escaliers rouges, entre les municipaux effarés, des flots de masques, des flots de femmes qui piétinent de marche en

11 Giroust : dessinateur inspiré de Paul Gavarni

marche et piaffent déjà la danse ; en bas, la salle qui engloutit tout ; du blanc, du rouge, du rose, du vert, des plumes, des casques, des épaules, des jupes, des chamarres, des chapeaux, des bouffettes, des diamants faux... Une mer d'éclairs qui toujours sautent ! Manches en l'air, jupes qui tournent, avant-deux brouillés et heurtés, galops brisés, plumets et rubans au vent... et la musique, le déchaînement des cuivres, la batterie des tambours, le tonnerre de l'orchestre ; et le bruit de la salle, les hourras, les vivats, les refrains, les chœurs, les huées, les appels du pied, le cri des crécelles, la claque des danseurs sur leur cuisse, et le plancher qui toujours ronfle sous la danse... L'arc-en-ciel et le sabbat, tout leur monte aux yeux et aux oreilles dans un brouillard de rayons, dans un murmure de rumeurs, dans une nuée chaude, dans une vapeur fauve, dans la poussière et l'haleine d'une bacchanale...

— Est-ce beau ! — dit tout à coup Giroust, que ce spectacle de vertige semblait avoir dégrisé. — Est-ce beau ! Mais rendre ça ! ... le tripotis, le roulement, ça ! Cristi ! un rude monsieur qui fera danser ces chaudrons-là, ces soleils-là et ces fusées-là dans un dessin du diable !... Concevez-vous, hein, Demailly ? Quelque chose d'enragé comme cet avant-deux !... Du poché, du claquant... et que ça tourbillonne ! Peindre la musique, le cancan, tout ! Et des coups de pistolet comme cette jupe jaune... Pan ! pan !

Et, du pouce, Giroust fit le geste d'un homme qui pose des tons de premier coup sur une toile.

— Et penser à tant de belles choses modernes qui mourront !... qui mourront, mon cher, sans un homme, sans une main qui les sauve ! . Ah ! que de crânes décors, et que de crânes bonshommes, les boulevards, les Champs-Elysées, les Halles, la Bourse, Mabille, est-ce que je sais ! ... C'est pourtant ce gredin de journal… Quand je pense que je suis assez lâche pour... Tenez ! Demailly, vous vous dites : Pourquoi Giroust boit-il ? ... Si vous ne vous le dites pas, il y en a d'autres qui le disent pour vous... Eh bien ! voilà pourquoi je bois... Parce que je sens, et que je ne peux pas ! ... Je vois des choses... Impossible d'y monter ! C'est comme pour l'escalier tout à l'heure... Je voudrais vouloir, et je ne peux pas... et je bois ! ... Oui, c'est beau, ça !...

Deux minutes après, Giroust s'endormait sur la banquette. Charles le laissa à ses rêves et redescendit.



IL● — Bilan d'un crime et la Morgue en spectacle.

Dans un porte-cartes trouvé dans la malle :
Le Figaro du 6 janvier 1877, dans lequel, outre un article sur Henry Monnier figurait ceci :

LE BILAN D'UN CRIME

Ceci se passait, avant-hier, dans le couloir d'un théâtre subventionné — le soir du jour où Billoir fit des aveux.

Certain reporter se promenait, durant l'entr'acte, en compagnie d'un homme de quarante ans que son air froid, ses traits accentués, son front haut et ses joues rasées de près, pouvaient faire prendre pour quelque notaire de province ou pour un membre de l'Institut.

— Vous triomphez ! monsieur Jacob, disait mon confrère à ce grave personnage.

— Oui, répondait-il, je suis fier de cette victoire pour la police de sûreté dont je suis le chef. Au surplus, ce succès nous était bien dû. Nous nous sommes donné, mes collaborateurs et

moi, un mal inimaginable. Ah ! S'il m'était permis de vous montrer les paperasses de cette affaire…

— Qui vous en empêche ?

— Les obligations de ma charge. À moins d'un ordre formel de mon préfet...

—Alors si votre préfet consentait ?

— Ce serait différent. Mais mon préfet ne consentira jamais !

En cet instant parut M. Voisin, se dirigeant vers sa loge. Le journaliste — un brin superstitieux — vit dans cette coïncidence une invite à la hardiesse et s'approchant, sans façons du nouveau venu :

— Monsieur le préfet, lui dit-il, trouveriez-vous mauvais que le dossier des recherches relatives au crime de Saint-Ouen me fût communiqué ?

— Après les aveux de Billoir, nullement.

— Eh bien, monsieur le préfet, voulez-vous exprimer votre sentiment à M. Jacob que voici ?... Il n'ose mettre sous mes yeux les volumineux témoignages du zèle et de l'intelligence de son personnel, mais, sur un simple mot de vous, il me laissera prendre connaissance de ces pièces intéressantes.

Le « simple mot » fut dit...

Et voilà comment, hier matin, je feuilletais *cent quatre-vingt-quatre rapports* et plus de *deux cents lettres* concernant la « femme coupée en morceaux ». Ce sont les notes prises durant ce curieux examen, qu'on va lire. À ceux de mes confrères qui, jaloux de ma bonne fortune, s'aviseraient de parler d'exception, de partialité ou de passe-droit, je dirai que M. Voisin eût accordé la même faveur à quiconque la lui eût demandée. L'important était d'arriver premier et au bon moment.

❖

Le jour même où l'on tirait sur la berge de Clichy les deux moitiés submergées du cadavre de la femme Le Manach, M. Jacob convoquait son monde et choisissait, dans l'élite de sa brigade, dix hommes auxquels il disait : « Allez !» comme on dit « cherche ! » aux chiens de chasse. Qu'on ne voie pas, dans cette image une injure à l'adresse des infatigables agents que leur courage et leurs aptitudes jettent sur la piste des malfaiteurs. Autant nous ressentons de répugnance pour le policier politique, autant nous professons d'admiration pour l'être qui risque sa vie dans la capture des assassins et consume ses forces physiques et morales au bénéfice de la sécurité publique.

Les agents de la sûreté ont carte blanche. Ils opèrent à leur, gré — en troupe ou isolément. S'ils le jugent nécessaire ils peuvent se travestir : j'en sais qui dans les « rôles à tiroir » laissent Brasseur bien loin derrière eux, se griment d'une manière étonnante et entrent, comme on dit, « dans la peau du bonhomme » plus avant qu'aucun artiste dramatique connu. Le nom m'échappe de celui qui mit une telle conscience et une telle habileté à se déguiser en femme, qu'il s'entendit demander sa main, au bout d'une heure d'entretien, par le meurtrier dont il voulait s'assurer.

❖

Nous ne trouvons peut-être pas des faits aussi saisissants dans les odyssées qui résultèrent du crime de Saint-Ouen. — Mais nous en constatons d'autres d'un intérêt et d'un « pittoresque » dignes d'être relatés ici.

Dès que la femme Le Manach fut posée à la Morgue, trois agents de la sûreté, en costumes d'ouvriers, se mêlèrent à la foule des badauds attirés par cet affreux tableau. Se basant sur l'expérience qui constate que, huit fois sur dix, le meurtrier, subjugué par je ne sais quel magnétisme, vient voir sa victime, les agents s'étaient postés de manière à suivre les impressions de tous les visages. L'individu dont les traits trahissaient certaines émotions, perceptibles seulement pour l'œil du policier, était immédiatement observé. Les haut-le corps, la pâleur, le

tremblement, les mouvements d'horreur franchement accusés étaient dédaignés par les agents— mais si un visiteur exagérait l'indifférence, affichait un calme excessif, ou confiait, avec ostentation, des réflexions banales à son voisin, vous eussiez vu leurs prunelles s'allumer et leur attention redoubler. Et dire que ces hommes ont épié ainsi deux cent mille curieux !

Ils crurent souvent tenir le bout du fil qui mène au succès !... Un jour, c'est une commère qui tombe en syncope devant la barre qui sépare le public de la funèbre vitrine.

On la transporte dans la pièce voisine ; on la fait revenir à elle, on l'invite à parler. Et l'évanouie, d'une voix de rogomme, balbutie ces mots :

— Je vas vous dire. J'ai bien déjeuné et j'ai pas le cœur solide.

Là où l'on s'attendait à trouver une piste, on n'avait ramassé qu'une femme soûle !

Une autre fois, un gaillard dépenaillé reste comma atterré à l'aspect de la femme mutilée. Et puis il semble se remettre. Il contemple avidement la victime, cligne des paupières en se reculant, et finalement, transforme en lorgnette ses mains qu'il porte à ses yeux.

— Étonnant ! étonnant ! murmure-il.

Et il sort. Les agents, intrigués, se jettent sur sa trace. Après une promenade d'une demi-heure dans le dédale des ruelles de la Montagne-Saint-Geneviève, le *filé* se retourne et dit aux *fileurs* :

—Eh bien quoi ? Je suis modèle. J'aime la couleur : j'ai été frappé un moment de la façon merveilleuse dont la tête de la morte était éclairée... et je me suis dit qu'il y avait une crâne toile à brosser... Ç'aurait pas été un tableau de boudoir ni de salle à manger, mais ça eût donné une étude à la Rembrandt... Ces yeux enfoncés, ces pommettes saillantes cette bouche ouverte et la teinte générale corsée par le jour cru d'en-haut... Tout ça traité à la manière noire...

Inutile d'ajouter que les agents abandonnèrent le modèle et « sa manière noire. »

Parlerai-je du vieux badaud qui fondit en larmes devant les restes de l'infortunée Le Manach ? Celui-là — nature sensible —pleurait parce que la victime ressemblait à son beau-père récemment décédé. Un voyou, présent à la scène, désigna les yeux du Prudhomme transformés en robinets de fontaine et lui demanda « *quel était le côté filtré ?* »

❖

Pendant que nos trois observateurs opéraient à la Morgue, dix de leurs collègues agissaient au dehors, et CENT QUATRE-VINGT-QUATRE PISTES les faisaient voyager de l'est à l'ouest, du nord au midi. Paris, la banlieue, la province et l'étranger les ont vus tenaces, ardents et acharnés, L'un d'eux, pris d'un accès de découragement à la suite de longues et infructueuses démarches, s'écria moitié riant, moitié furieux :

— C'est à croire que le coquin, après avoir coupé la victime en deux, s'en est fait autant, et est allé s'enterrer lui-même dans les catacombes !

—Les catacombes ! s'écria un de ses compagnons, je n'y avais pas songé.

Et les voilà tous deux dans les vastes souterrains, ou ils passent six jours et six nuits, vivant Dieu sait comme... Quand ils en sortent, leurs yeux, accoutumés à la pâle clarté des bougies, ne peuvent supporter la lumière du jour, et ils sont menacés de perdre la vue !

Sur la feuille où sont consignés jour par jour, depuis la découverte du cadavre, les agissements de la police de sûreté, ses déceptions, et jusqu'à ses moindres présomptions, j'ai remarqué que l'aventure de la fille Barusse tient une place plus importante que les autres. Le *Figaro* a relaté — *grosso modo*, faute de place, — cette épopée qui donna de vaines espérances. Une cuisinière de Ville-d'Avray reconnait une de ses amies dans le portrait de la femme coupée en morceaux, Le chef de la police de sûreté est informé du fait. Il prend, à l'heure, un fiacre dans lequel il saute avec deux de ses officiers d'état-major : « Cocher, à Ville-d'Avray. »

J'abrège... Après mille déconvenues, ces messieurs mettent enfin la main sur le cordon bleu et ils le ramènent à la Morgue. Dix heures du soir sonnent à Notre-Dame... La Morgue est

fermée. On l'ouvre. La troupe entre. Voyez-vous la scène ? La chandelle tenue par M. Jacob jette sur la victime des lueurs vacillantes qui semblent agiter sa face exsangue et piquent d'une touche lumineuse ses prunelles décolorées. La cuisinière, demi-morte de peur et soutenue sous les bras par les agents est approchée du cadavre. Elle détourne les yeux. Elle ne veut pas regarder... On l'y décide. Elle s'écrie alors en sanglotant :

— Ahl c'est bien elle... c'est Clémence !... C'est son jupon, je le lui ai vu cent fois !

Et reprenant courage, elle adresse un discours à ces chairs informes et putréfiées :

— Voilà, termine-t-elle entre deux hoquets, voilà, malheureuse, où t'a menée ton inconduite

Mais sur le point de défaillir, elle demande à se retirer. Et M. Jacob et ses agents, dans le but d'avoir des détails et éclaircissements la reconduisent à Ville-d'Avrey, où le fiacre — toujours le même— n'arrive qu'au petit jour. Chemin faisant on a fait parler la cuisinière, car il ne suffit pas d'être fixé sur l'identité de la victime, il faut aussi tenir le coupable... Dans ses confidences la fille Barusse (la cuisinière) a raconté que Clémence Barbari, son amie (la femme coupée en morceaux), menait une existence irrégulière et dépourvue de toute morale. Elle raconte que sa camarade « s'égarait » souvent dans les bois de Villeneuve-l'Etang sous la protection de troupiers incandescents. La fille Barusse donne même le nom de l'un d'eux. On court immédiatement à la caserne voisine. Le soldat désigné comparait devant M. Jacob. La photographie de la morte et un tnorceau.de son jupon sont exhibés.

— Le portrait est ressemblant, dit-il, mais pour ce qui est du jupon, vous savez... Nous nous promenions à la brune. Par exemple, j'ai un camarade qui pourra vous en dira plus long...

— Allez nous le chercher.

— Je vais vous dire : il a changé de régiment. Il est présentement à Rueil. Voici son nom.

— Cocher, à Rueil crie M. Jacob.

À Rueil, le militaire déclare que Clémence, (qu'il reconnait aussi dans le portrait) a disparu, mais il croit pouvoir affirmer qu'elle est domiciliée rue Lamartine.

— Cocher, rue Lamartine ! recrie M. Jacob.

Là, on apprend que Clémence a déménagé pour aller habiter 26 boulevard de Strasbourg.

Les chevaux du fiacre sont fourbus, le cocher rompu, le chef de la police de sûreté respire à peine, ses compagnons ne se soutiennent qu'en buvant de temps à autre une gorgée de cognac. La petite troupe, surmenée mais soutenue par l'espoir de toucher au terme de ses épreuves, débarque à l'endroit indiqué. M. Jacob monte trois étages *sans dire quoi que ce soit à qui que ce soit.* En gravissant les degrés, l'un de ses suivants murmure :

— Quelle veine, si nous pincions le meurtrier là-haut, tout de suite.

On touche au but. Le cordon de la sonnette est discrètement tiré, car un coup trop violent pourrait effaroucher l'assassin, lui donner l'éveil et lui suggérer l'idée de fuir par une issue secrète. Au bout de quelques secondes qui paraissent des siècles aux agents, la porte est entre-baillée par une femme dont les traits, noyés dans l'ombre du palier, ne sont pas nettement visibles.

— Mlle Clémence Barbari *habitait* ici ! fait M. Jacob avec assurance. Elle a disparu, nous le savons… et nous savons aussi qu'elle est à la Morgue. Donc, abrégeons et dites-nous d'abord...

— Mais, monsieur, s'écrie la femme, Clémence Barbari n'est pas assassinée, elle n'est pas à la Morgue, elle demeure encore ici, elle se porte à merveille, Clémence Barbari, c'est moi !

Je renonce à vous peindre le visage des trois agents.

—Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas morte ! s'écria brusquement sur le ton du reproche, M. Jacob à Clémence Barbari, tout interloquée.

Et comme complément à cette suprême déconvenue, il fallut régler au cocher vingt-sept heures de voiture !

Quand le chef de la police de sûreté me conta cette expédition, il termina en me disant :

— Nous croyions bien, cette fois, à la réussite, allez ! Nous avions toutes les certitudes... La femme coupée en morceaux avait deux doigts de la main visiblement plus courts que nature, et Clémence Barbari avait, à la même main, cette même particularité ! Elle eut la cruauté de nous le faire remarquer !

Cent quatre-vingt-trois déceptions de ce genre étaient réservées à la police de sûreté. Elles n'affaiblirent point l'énergie et la persistance de ses investigations. Malgré l'arrestation de Billoir, les recherches continuèrent.

❖

Le cas de Billoir nous fournit un autre exemple de la sagacité des agents. On se souvient qu'attirés à la Morgue par le portrait de la femme Le Manach, deux clients du café Charles, situé à Montmartre, reconnurent dans le cadavre exposé la maîtresse de Billoir ; ils en informèrent aussitôt la police qui demeura d'abord hésitante. Il était téméraire autant qu'injuste d'arrêter un homme sur la culpabilité duquel on ne pouvait rien établir. Il fallait pourtant le faire parler : mais ce genre d'interrogatoire à domicile, sans mandat officiel, outre qu'il est irrégulier, a ses écueils. Si l'individu est coupable, on lui crie gare : il se tait et il arrive parfois à fuir. S'il est innocent on jette du discrédit sur sa réputation, et l'on a persécuté, en somme, un citoyen honnête et paisible.

Le *desideratum* par excellence c'est d'amener la personne soupçonnée à donner d'elle-même des éclaircissements qui établissent d'une façon irréfutable que le zèle de la police s'est fourvoyé. Tel est le but à atteindre, sans éclat et sans froissement.

Je ne m'attarderai pas à vous conter les difficultés présentées par la recherche de Billoir qui, en un court espace de temps, avait déménagé trois fois. La dernière, il avait disparu, emportant son maigre mobilier dans une voiture à bras. Bref, l'adresse tant désirée fut découverte, et l'agent Lecras se rendit rue des
Trois-Frères, chez Billoir. Il le trouva en train d'écumer son pot au feu.

Billoir n'a pas la physionomie d'un scélérat, — quoi qu'en disent ceux auxquels j'ai montré sa photographie. — Si je leur avais présenté ce portrait comme celui d'un sauveteur, récemment honoré du prix Montyon, tous se seraient écriés :

— On sent, dans cet homme, une loyale et courageuse nature.

En annonçant Billoir-le-meurtrier, chacun fronce les sourcils et déclare « qu'il a bien l'air d'un atroce bandit ».

Celui qui pour un verre cassé a tué sa maîtresse, (que lui eût-t-il fait pour une carafe !) — l'assassin Billoir — n'a même pas la physionomie brutale...Il n'a pas « le physique de l'emploi ». Son apparence est celle d'un ouvrier bonhomme. L'observateur le plus exercé n'aurait certes pas lu dans gon regard gris et sans expression saillante, les appréhensions et les remords qui l'agitaient certainement lorsqu'il a dévoilé son secret. Il fallait, pour pressentir, en cet homme, l'auteur du crime de Saint-Ouen, un don surnaturel : j'allais dire du génie… Mais passons.

Quand l'agent pénétra chez lui, Billoir leva les yeux. Sa figure placide n'exprima que la surprise naturelle causée par la visite d'un inconnu.

— Monsieur, lui dit l'agent, d'un ton dégagé, je suis parent d'un garçon du café Charles auquel vous devez quinze francs et je viens vous les réclamer en son nom.

— Je ne dois rien !..... fit Billoir en se levant.

— Le diriez-vous, en face, à l'individu qui prétend être votre créancier ?

— Sans doute.

— Eh bien ! venez avec moi au café Charles…

— Allons !

La police de sûreté savait que la femme Le Manach possédait des économies représentées par quelques actions d'un charbonnage dont je ne me rappelle plus le gisement. Durant la route, l'agent résolut de sonder Billoir sur ce sujet. Il fallait d'abord amener l'entretien sur sa maîtresse disparue.

— Alors comme ça, monsieur Billoir ; vous vivez seul... sans femme ?

— Oui.

« J'aurai du mal, pensa l'agent. Le sujet n'est pas expansif. »

— C'est pourtant commode une femme, poursuivit Lecras, et vous ne seriez pas obligé de soigner votre soupe…

—-0h ! j'ai le temps. Et puis les femmes qui ont du bon sont parfois bien ennuyeuses. Le mieux est de s'en passer.

Et Billoir redevint silencieux.

Lecras et son compagnon croisèrent à ce moment, un lourd tombereau, rempli de sacs de charbon de terre. « Charbon de terre, charbonnage, je tiens ma transition, » se dit l'agent.

— Tenez, fit-il en montrant les sacs à Billoir, voilà de la chère marchandise à cette heure… C'est ça qui se vend bien ! Il vaut mieux, aujourd'hui, être intéressé dans une affaire de charbons de terre que dans une maison de banque.

Billoir murmura un « peut-être » indifférent et ne desserra plus les dents.

La plume d'un Balzac saurait seule rendre les silences éloquents et les imperceptibles nuances de ce colloque heurté, ainsi que les finesses du policier échouant devant la réserve de l'habitant de la rue des Trois-Frères. Billoir resta impénétrable... Comme on s'en doute, le prétexte — le garçon du café Charles, où Billoir n'avait pas mis les pieds depuis trois semaines — avait disparu. Il servait dans un antre établissement. Lecras reconnut qu'il perdait son temps. Il quitta l'estaminet, toujours suivi par Billoir et, au détour d'une rue, jouant cartes sur table, il avoua sa qualité et son dessein. Billoir ne broncha pas et continua de cheminer aux côtés de l'agent, qui commençait à perdre contenance.

— Savez-vous, fit tout à coup ce dernier, ce que je ferais à votre place ? Je viendrais carrément répondre aux questions de la justice ; C'est une démarche de quelques minutes. Que risquez-vous ? Rien, puisque vous êtes blanc comme neige. Vous éclairerez la situation et on vous laissera bien tranquille après.

— Soit, répliqua Billoir, allons-y.

Devant le chef de la sûreté, Billoir ne se départit pas une seconde de son flegme. Il formula simplement ses explications, atténuant par un sang-froid sans relâche, le mauvais effet de certaines contradictions,

— Et pourtant vous l'avez fait écrouer, dis-je, avec surprise, à M. Jacob.

Il me répondit :

— Vous dire pourquoi et à propos de quoi, me serait impossible. J'obéissais aux inspirations de la muse policière. Un habile commissaire de police, M. Tenaille, auquel on demandait à quoi il avait reconnu la culpabilité d'un criminel, arrêté, comme Billoir, sans arguments et sans preuves, s'écria : « Il y a des cas où la culpabilité ne se reconnaît pas, elle se flaire. »

❖

Abordons maintenant le *Chapitre des insanités*…

Les crimes — une fois divulgués — font pleuvoir sur la préfecture, un déluge de lettres qui n'éclairent jamais la justice et ne sont d'aucun secours aux brigades de sûreté. Cette correspondance comique (surtout quand elle est sérieuse), émane généralement de farceurs ou de naïfs.

Toutes les épitres gardées, classées et réunies sous la rubrique énoncée plus haut, constituent la partie amusante des affaires criminelles. Un sous-chef, — habitué de l'Ambigu — les appelait les « Colbrun », par allusion aux rôles désopilants réservés jadis dans les mélodrames à cet acteur défunt.

Voici quelques « colbruns » du meurtre de la rue des Trois-Frères.

> Monsieur, dit à M. Jacob un citoyen judicieux, le jupon qui enveloppait le cadavre était fixé à l'aide de cinquante épingles. — Donc, le coupable avait beaucoup d'épingles sous la main… C'est un tailleur ou une couturière.

Que dites-vous de la proposition suivante adressée au préfet par un policier-amateur.

> Monsieur, j'ai un flair sans pareil et je m'engage à découvrir, en quatre jours, l'auteur du crime de Saint-Ouen. Mais comme je suis négociant et gagne environ mille francs par jour, vous voudrez bien me faire compter 4,000 fr. — par avance — comme compensation à la fermeture obligée de ma boutique.

Pas un mot, n'est-ce pas, du facétieux qui écrit :

« C'est moi qui ai fait le coup » et signe : « Marquis de Z… », ni du mauvais plaisant qui trace d'une main folâtre un « quand vous recevrez cette lettre, moi, l'auteur du coup, je serai loin ».

Signalerai-je le maniaque qui, dans une lettre de dix pages, relie sérieusement la cherté du sucre et la hauteur barométrique au drame de Clichy et — et le charitable monsieur qui réclamant l'indulgence pour le coupable, finit sa requête par « l'esprit est prompt…la chair est faible ».

Je veux noter en passant certain magnétiseur qui, après avoir vanté les qualités extraordinaires de sa femme, raconte de bonne foi qu'elle a vu tel jour, telle rue, tel numéro, l'assassin disséquant Le Manach. La police, qui veut même avoir l'impossible dans son jeu, n'admet pas le scepticisme en matière d'éclaircissements. Elle envoie à l'endroit indiqué et l'on y trouve... la veuve d'un pharmacien clouée depuis dix ans, dans un fauteuil, par des rhumatismes articulaires !

C'est par l'offre d'une personne de bonne volonté au préfet de police, que je veux clore cette étrange revue :

> Paris, le 25 novembre 76.
>
> Monsieur le préfet,
>
> Il paraît que je ressemble comme deux gouttes d'eau à la victime de Saint-Ouen. Ses restes, déposés à la Morgue, sont en pleine décomposition, et, sous peu, ses traits seront méconnaissables. Je vous propose de me coucher à la place de la femme coupée en deux, jusqu'à ce que je sois reconnue. *(sic)* Je ne me fais pas illusion sur les fatigues qui m'attendent, mais la justice avant tout.

❖

Ce travail serait incomplet si je n'insistais pas sur cette particularité inhérente aux forfaits retentissants, qu'ils en révèlent d'autres — heureusement plus bénins. C'est le cas du chasseur qui tue une linotte dans une battue de sangliers ; mais, en somme, la justice trouve son compte à ces fausses pistes. L'affaire de Saint-Ouen — affaire menée à l'américaine —a fait découvrir plus de cinquante femmes dont la trace avait été perdue. Elle a déterminé, de tous les points de l'Europe, l'envoi de lettres où amants, maris et familles annonçaient à l'autorité la

disparition d'une maîtresse, d'une femme, d'une parente. Et sur l'affaire elle-même, se greffaient les investigations nécessitées par ces révélations *parasites*. C'est ainsi que fut appréhendée l'épouse d'un charbonnier déguerpie du domicile conjugal en emportant sous son bras — non point un dragon — mais un sac contenant 16,000 francs en or. Cette femme — née pour épouser un caissier plutôt qu'un brave Auvergnat, — fut arrêtée au moment où elle réduisait à néant son dernier louis.

Si les rapports ne mentent pas, le pauvre homme aurait dit à l'agent qui lui apprit, du même coup, la capture et l'épuisement de la somme dérobée :

— Vous me rendez ma femme sans argent ?... ça fait deux malheurs !

Plaignons cet infortuné Fouchtra…mais félicitons la police.

Adrien Marx

À cette époque le public était autorisé à venir voir les cadavres exposés à la Morgue. Emile Zola y fait référence dans *Thérèse Raquin*.



La Morgue est un spectacle à la portée de toutes les bourses, que se payent gratuitement les passants pauvres ou riches. La porte est ouverte, entre qui veut. Il y a des amateurs qui font un détour pour ne pas manquer une de ces représentations de la mort. Lorsque les dalles sont nues, les gens sortent désappointés, volés, murmurant entre leurs dents. Lorsque les dalles sont bien garnies, lorsqu'il y a un bel étalage de chair humaine, les visiteurs se pressent, se donnent des émotions à bon marché, s'épouvantent, plaisantent, applaudissent ou sifflent, comme au théâtre, et se retirent satisfaits, en déclarant que la Morgue est réussie, ce jour-là.

Laurent connut vite le public de l'endroit, public mêlé et disparate qui s'apitoyait et ricanait en commun. Des ouvriers entraient, en allant à leur ouvrage, avec un pain et des outils sous le bras ; Ils trouvaient la mort drôle. Parmi eux se rencontraient des loustics d'atelier qui faisaient sourire la galerie en disant un mot plaisant sur la grimace de chaque cadavre ; ils appelaient les incendiés des charbonniers ; les pendus, les assassinés, les noyés, les cadavres troués ou broyés excitaient leur verve goguenarde, et leur voix, qui tremblait un peu, balbutiait des phrases comiques dans le silence frissonnant de la salle. Puis venaient de petits rentiers, des vieillards maigres et secs, des flâneurs qui entraient par désœuvrement et qui regardaient les corps avec des yeux bêtes et des moues d'hommes paisibles et délicats. Les femmes étaient en grand nombre ; il y avait de jeunes ouvrières toutes roses, le linge blanc, les jupes propres, qui allaient d'un bout à l'autre du vitrage, lestement, en ouvrant de grands yeux attentifs, comme devant l'étalage d'un magasin de nouveautés ; il y avait encore des femmes du peuple, hébétées, prenant des airs lamentables, des dames bien mises, trainant nonchalamment leur robe de soie.

Un jour, Laurent vit une de ces dernières qui se tenait plantée à quelques pas du vitrage, en appuyant un mouchoir de batiste sur ses narines. Elle portait une délicieuse jupe de soie grise, avec un grand mantelet de dentelle ; une voilette lui couvrait le visage, et ses mains



Les personnes qui reconnaîtraient quelqu'un sont priées d'en informer le Gardien

gantées paraissaient toutes petites et toutes fines. Autour d'elle trainait une senteur douce de violette. Elle regardait un cadavre. Sur une pierre, à quelques pas, était allongé le corps d'un grand gaillard, d'un maçon qui venait de se tuer net en tombant d'un échafaudage, il avait une poitrine carrée, des muscles gros et courts, une chair blanche et grasse ; la mort en avait fait un marbre La dame l'examinait, le retournait en quelque sorte du regard, le pesait, s'absorbait dans le spectacle de cet homme. Elle leva un coin de sa voilette, regarda encore, puis s'en alla.

Par moments, arrivaient des bandes de gamins, des enfants de douze à quinze ans, qui couraient le long du vitrage, ne s'arrêtant que devant les cadavres de femmes. Ils appuyaient leurs mains aux vitres et promenaient des regards effrontés sur les poitrines nues. Ils se poussaient du coude, ils faisaient des remarques brutales, ils apprenaient le vice à l'école de la mort. C'est à la Morgue que les jeunes voyous ont leur première maîtresse.

MENU

IL. — Le massacreur de Pantin, dix ans avant Billoir

Dans le même porte-cartes que Bilan d'un Crime :

Le Petit Journal du mercredi 22 septembre 1869

Tirage du Petit Journal 261151

.

L’événement d’hier

HORRIBLE TRAGÉDIE

Quelle épouvantable phase d'aveuglement, de barbarie et de haine traversons nous donc ? Quel mauvais génie pousse ainsi au mal les natures perverses ?

Dans ce Paris, si fier de son intelligence, de ses splendeurs, de sa civilisation, il ne passe de jour où quelque attentat contre les personnes ne vienne affliger les consciences honnêtes ; mais le crime que nous avons à vous raconter aujourd’hui dépasse toute mesure et met le comble à l'horreur.

⁂

Mais nous devons maîtriser notre émotion et nous efforcer de mettre quelque ordre dans notre récit.

Hier matin, cheminant au hasard, allant l'aventure, suivant notre habitude nous arrivâmes au grand marché de la Villette, où tout d'abord une rumeur d'indignation et de colère frappa nos oreilles.

Qu'était-ce ?

Des groupes nombreux étaient formés çà et là et l’on y devisait avec une animation inaccoutumée.

⁂

Nous approchâmes d'un de ces groupes et nous ne pouvions croire ce qui s'y disait, tant c'était hideux.

— Ah ! vous n'y voulez pas croire, vous non plus, me dit un brave homme que j'interrogeai. J'étais comme vous, je ne pouvais pas ajouter foi de telles abominations, mais je crois maintenant parce que j'ai vu, et jamais je n'oublierai cela, dussé-je vivre cent ans !

⁂

Je me mis aussitôt en devoir de connaitre exactement les causes de cette agitation et voici les faits que je recueillis.

Hier matin, lundi, à cinq heures, un sieur Langlois, cultivateur, se rendait avec ses outils de travail sur sa propriété, voisine de pantin, à l'endroit dit le *Chemin- Vert*.

Ce terrain se trouve situé à environ 1 kilomètre et derrière la gare de Pantin, chemin de fer de l'Est, dans la direction d'Aubervilliers, à cinq cents mètres environ de route de Paris.

Pour se rendre à sa propriété, M. Langlois suivait à travers champs, un sentier battu qui abrégeait le chemin qu'il avait à parcourir.

⁂

Arrivé sur la lisière d’un champ ensemencé de luzerne, il remarque tout à coup une mare de sang. Il s’approche pour s'en rendre compte et constate que le sang a été fraichement répandu ; de plus, les traces se poursuivent ; il les suit pas à pas et à peu de distance du premier endroit

quatre mares plus étendues que la première, apparaissent à ses yeux, et, semblent contenir des matières cérébrales.

Effrayé et de plus en plus intrigué, il poursuit ce chemin sanglant et arrive près d'une *jachère* fraîchement labourée et dont une surface assez étendue présentait cette particularité étrange, qu'elle formait un mamelon sur le plan général du champ.

Les traces ensanglantées prenaient cette direction, il les suit, il arrive à cet accident de terrain.

Tremblant, ému, sous le coup d'un sinistre pressentiment, il écarte la terre avec un de ses outils ; il met à jour un foulard.

Il fouille encore et bientôt il se trouve en présence du cadavre d'une femme, vêtue encore d'une robe de soie.

Il veut dégager plus de terre encore, afin de mettre le cadavre à l'air, et bientôt il aperçoit la tête meurtrie d'un enfant.

⁂

Épouvanté, il court à Pantin, distant, de six cents pas environ, pour donner l'alarme et prévenir l'autorité municipale ou le brigadier de gendarmerie.

M. Roubel, commissaire de police de Pantin, accompagné de M. Alphonsi, son secrétaire et de M. le docteur Lagague, suivent en toute hâte le cultivateur.

En un instant, cinquante personnes sont sur pieds. On croit encore à quelque exagération de la part de M. Langlois, et on se rend sur le lieu où il a fait l'horrible découverte.

Il faisait grand jour alors.

On exhuma d'abord le cadavre de la femme, qui paraît avoir de trente-cinq à quarante ans ; les assistants poussent un cri d'horreur…

Mais un autre cadavre se présente, c'est celui d'un garçon de quatorze ans.

Les assistants palissent et se regardent terrifiés.

Un cadavre encore, celui d 'une petite fille de trois ans...

Les assistants se détournent avec épouvante !

Ce n'est pas tout.

Un quatrième cadavre est retiré ;

Puis un autre !...

Puis un autre encore !!..

Bref, six cadavres sont successivement découverts.

Ils avaient été entassés, — c'est le mot juste, — dans une fosse longue de trois mètres environ, sur une largeur de 80 centimètres au plus et fort peu profonde, car c'est à peine si 20 centimètres de terre recouvraient cette hécatombe humaine...

⁂

Immédiatement informée, l'autorité judiciaire arriva à son tour et ordonna toutes les mesures nécessaires en une si épouvantable circonstance.

On chercha dans les vêtements de la femme et, dans les poches de la robe de soie, on y trouva une centaine de francs. Elle avait en outre aux oreilles de petites boucles d'or.

Les quatre garçons étaient vêtus en collégiens ; les boutons de leurs tuniques portent le nom d'un fabricant de Roubaix ; l'aîné avait cinq francs dans son gilet.

Ce n'était donc pas le vol qui avait été le mobile du crime ! Mais alors, quel est le mot de cette sinistre énigme ? quelle est cette fureur ? À l'heure où j'écris ces lignes, on ne le sait pas encore, mais les investigations les plus actives ont été immédiatement combinées et il est impossible que l'identité des victimes ne soit pas établie dès aujourd'hui.

⁂

En examinant de près les cadavres et en voyant leurs vêtements, quelques personnes ont cru se rappeler que cette femme et ces enfants étaient arrivés dimanche soir à Pantin, par le train de onze heures ; un homme les accompagnait.

Où sont-ils allés en sortant de la gare ? Qu'est devenu cet homme ? On le saura certainement bientôt.

Ce qui parait certain, c'est que le crime n'a pas été commis sur le lieu où les cadavres ont été retrouvés.

On suppose que la mère et les cinq enfants ont été assassinés dans quelque maison des environs et que leurs cadavres ont été conduits dans un véhicule quelconque jusqu'à la limite du champ où la fosse a été ouverte.

Détail important : des laboureurs du pays assurent que cette fosse a été creusée par une main habituée à manier les outils de culture : « Ça n'a pas été fait par un bourgeois ! » disent-ils.

⁂

Ce qui confirme l'opinion que les cadavres ont été transportés jusqu'à la limite du champ, c'est d'abord qu'on a trouvé l'empreinte des roues sur le chemin vicinal où la voiture s'est probablement engagée, et qu'à partir du point où elle a dû s'arrêter on a trouvé d'abondantes traces de sang.

⁂

On s'accorde à dire que la mère était enceinte, ce qui rendrait le crime plus odieux encore, si c'était possible.

Toutes les blessures paraissent avoir été faites avec un instrument pointu et tranchant.

La pauvre petite fille, âgée de trois ans, avait le ventre littéralement ouvert.

Les petits garçons sont âgés environ de huit, dix, douze et quatorze ans.

On croit généralement que la mère, les enfants et l'homme qui les accompagnait avaient dîné au Raincy. On sait combien toutes ces localités des environs de Paris sont fréquentées le dimanche par la population parisienne. Qu'on juge de l'émotion que ce douloureux événement y a produite !

Parmi les témoignages recueillis sur les lieux au premier moment, en voici deux qui présentent quelque importance :

Entre minuit et une heure matin, un habitant assez éloigné de l'endroit, désormais lugubrement célèbre, aurait entendu des appels et des cris de détresse, parmi lesquels il aurait saisi ces mots : maman ! maman !

On a, trouvé également à deux cents mètres de là un manche de contenu de de table et un peu plus loin une lame s'y adaptant fort bien ; l'un et l'autre de ces objets étaient maculés de sang ; la virole du manche était tordue.

Dernière particularité.

On a trouvé dans la fosse et parmi les cadavres, trois morceaux de saucisson et la moitié d'un petit pain au beurre !...

À trois heures, les constatations légales étant terminées les cadavres ont été, par les soins de M. le commissaire de police, transportés à la Morgue, sur deux voitures de maraîchers escortées par la gendarmerie ; ils vont y être soumis à l'autopsie, après avoir été préalablement

photographiés.
C'est ce funèbre cortège qui a si vivement impressionné, hier dans l'après-midi, les personnes qu'il a rencontrées dans son parcours.

⁂

Il serait inutile de se livrer à des conjectures plus ou moins hasardées sur les causes de ce sextuple assassinat. La vérité tout entière ne tardera pas être dévoilée.

On saura quels motifs ont pu inspirer un crime si horrible, qui, nous le croyons, est sans précédents ; quelles haines farouches ou quel monstrueux intérêt out pu armer le bras de l'assassin.

L'imagination a peine à se représenter l'accomplissement d'un pareil forfait.

Pauvre mère ! pauvres enfants ! Les plus jeunes n'ont dû opposer aucune résistance : mais la mère, mais le fils aîné ! Oh ! je veux éloigner ma pensée de cette scène abominable, et toujours je l'ai sous les yeux, comme si j'en avais été témoin, tant je me la représente dans toute son horreur.

⁂

Ah ! quelle horrible chose que le crime ! Aimons-nous, les uns les autres, tendons-nous des mains fraternelles, et dès qu'un mauvais sentiment se fait jour en nous, arrachons-le sans pitié comme on arrache du milieu des blés la mauvaise herbe !

THOMAS GRIMM. (12)

Je suis allé ce matin à la Morgue.

J'aurais voulu voir les six cadavres étendus sur les dalles de marbre, dans cette salle lugubre où viennent échouer les personnes décédées par suite de mort violente.

Une foule énorme stationnait aux alentours de la Morgue.

Mais les cadavres n'ont pas encore été exposés.

Rien n'a été découvert jusqu'à ce moment sur l'identité des victimes de l'horrible assassinat de Pantin. — T. G.

On voit bien qu'en dix ans, la façon rendre compte des crimes dans la presse à totalement changé. La compassion à cédé la place au divertissement macabre. On écrit désormais pour ce public friand de sensationnel qui défilait devant les vitrines de la Morgue.

Quelle pouvait bien être l'intention de Masson lorsqu'il a conservé,



II. — Les affaires sont les affaires. (la Bourse ou la vie)

Dans la malle :
Le Carillon de saint-Georges 1er avril 1882

HISTOIRES VRAIES

12 Pseudonyme collectif utilisé pour signer les chroniques quotidiennes du "Petit journal" qui succèdent aux chroniques signées Thimotée Trimm. - Henri Escoffier rédigea la plupart des chroniques signées Thomas Grimm (source : data BNF)

LES AFFAIRES
(MONOLOGUE)

Il n'y a que ça : les affaires ! Faire des affaires ! Si vous n'êtes pas dans les affaires, vous n'êtes bon à rien. La poésie, la musique, la peinture, la pêche à la ligne, ce n'est rien ; ce ne sont pas des affaires.

Mon père, qui m'a laissé une grosse fortune, m'a tracé ma voie en mourant— C'était un lutteur, mon père. — J'ai recueilli fiévreusement sa dernière parole : « Les affaires ! »

J'ai fait énormément d'affaires... Maintenant, je n'ai plus le sou.

Ma première affaire, je l'ai faite sur les terrains. On achète des terrains à vingt sous le mètre ; on les revend douze cents francs. Voilà une affaire. — Il y a aussi la bâtisse ; mais ça, c'est dangereux. Il arrive des accidents. On est obligé de faire des pensions à des veuves et à un tas de petits enfants qu'on ne connait pas ; c'est ennuyeux, et puis ça fait de la poussière. —Non, il n'y a rien de tel qu'un bon terrain, tout nu, tout sec. J'en ai acheté un qui a deux mille mètres de superficie, à Roqueustuc, une petite plage bretonne... station de famille... un coin délicieux... beaucoup d'avenir. J'ai payé ça quarante-cinq mille francs… une bouchée de pain. Comptant, bien entendu. — je paye toujours comptant : c'est moins cher. — Il y a dix ans de cela. On ne vient pas encore à Roqueustuc, parce que la mer y est mauvaise ; mais c'est une question de temps.

Voilà une affaire.

Mais je vous entretiens là de détails infimes. Ce sont bien des affaires, si vous voulez, mais ce ne sont pas *les affaires*...

Les affaires, Il n'y a qu'un endroit Où l'on en fasse, c'est à la Bourse. Ah ! voilà ! Je sais bien ce que vous dites : « Un tas de filous... le vol organisé... caverne de brigands... pauvres mères de famille... ta ta ta ta » Eh bien, non, ça n'est pas ça... Je vous assure. J'y suis entré, ainsi... Oui, un jour qu'il pleuvait, j'ai eu l'indiscrétion de monter, pour voir. Je mentirais si je vous disais que je trouve ces gens-là tranquilles et raisonnables. Non, ils sont plutôt remuants et ils vous font des niches qui ne peuvent pas plaire à tout le monde. Ainsi, quand j'ai voulu entrer, j'ai poliment demandé pardon, en cherchant à me faire un passage. Eh bien, ils m'ont bousculé et ont joué à la balle avec mon chapeau, en poussant des hurlements sauvages, à travers lesquels je distinguais un mot plaisant : «Envoyez!» — Les affaires marchaient bien probablement..., Ils étaient gais...

Pas tous, cependant. Il y en avait trois ou quatre qui n'étaient pas bien fiers: ils criaient d'une voix déchirante : « J'ai deux sous pour demain ! » — Quelle misère On ne devrait pas permettre cela.

Un autre, plus calme, plus sérieux, adossé contre une colonne, répétait toutes les secondes, patiemment, sans se fâcher : « J'ai du nouveau... J'ai du nouveau ! » — Vous devinez si je me suis approché. Je comptais apprendre quelque bonne nouvelle qui me permit de gagner beaucoup d'argent. — Il m'a reconnu ; oui, il m'a dit qu'il « faisait » pour mon père, et il m'a demandé si je voulais du nouveau. — Cette question ! Pourquoi pas !...

— Il m'a dit de le laisser faire. Je ne demandais pas mieux. Je voulais entrer, voilà tout, en payant, bien entendu...

Ça n'a pas été facile, mais j'y suis parvenu tout de même. J'ai trouvé devant moi un grand escalier. Je suis monté tranquillement. Quand je suis arrivé en haut, j'ai cru qu'il y avait le feu, tant on criait. Je me suis approché d'un balcon qui est là, et j'ai vu d'où cela venait. Ils étaient plus de deux mille en bas qui hurlaient tous à la fois. Rien que des hommes : mais quels braillards ! Et turbulents ! Ah ! Ils ne peuvent pas rester en place. Du côté de l'horloge, ils sont plus tranquilles, mais à l'autre bout, c'est effrayant.

Ils sont là une quarantaine, autour d'un grand bassin rond, qui s'insultent et se menacent du poing. — Ça s'appelle la corbeille, je ne sais pas pourquoi. —À chaque instant, je croyais

qu'ils allaient se battre ; mais il paraît qu'ils règlent cela à la sortie... C'est égal, ils doivent en avoir des affaires ! Il y a des sergents de ville qui leur apportent tout le temps des cartes. — Voilà des sergents de ville complaisants ! — Autour d'eux, il y a un tas de gens qui les regardent en prenant des notes... Sans doute des journalistes.

Par exemple, je n'ai jamais pu savoir à quoi servent ces quatre ou cinq grands livres ouverts devant des hommes studieux qui n'arrêtent pas d'écrire. Quelle idée de se mettre là au milieu d'un pareil vacarme ! Ils ne doivent pas faire de la bonne besogne... Enfin, ça, c'est leur affaire...

Drôle de maison, tout de même ! Il doit y avoir des pensionnaires, car à trois heures, — en voilà une heure ! — on sonne le dîner, et il y en a qui ne s'en vont pas. Moi, je suis parti. Je ne m'ennuyais pas ; mais j'avais quelques bourdonnements dans la tête.

Je suis rentré chez moi. Le lendemain, je recevais une lettre qui m'apprenait que j'étais acheteur de 25,000 nouveau, à 86 75. Vous devinez ma joie ! C'était ma première affaire... la vraie !

J'étais acheteur de « nouveau. »

— Vous ne savez pas ce que c'est ?... Moi non plus. Sans doute c'est ce qu'ils appellent un « fonds public, » quelque Compagnie de chemin de fer, un nouveau réseau ? Mais qu'importe ? C'était une affaire !

Quelque temps après, dans les premiers jours du mois suivant, j'ai reçu une page de chiffres. Je gagnais 33 fr. 25. Il parait que j'étais *liquidé*... Je ne pouvais pas en rester là. D'ailleurs, ils me demandaient tous des ordres. Que d'affaires !!!

… Malheureusement j'ai traversé une mauvaise période... La politique, vous savez… On ne peut pas empêcher cela. — J'ai perdu quinze cent mille francs en six mois...

(*Avec ivresse*.) Ah ! les affaires !!!

Vous avez entendu parler de la fameuse Banque de coulage ? En voilà une affaire ! J'étais du conseil d'administration. Nous étions sept, tous décorés... excepté moi. On ne peut pas tout avoir. — En un jour j'ai donné plus de vingt mille signatures. Le lendemain j'étais arrêté.

Vous savez comment cela s'est terminé : Nous avons tous passé en police correctionnelle. —Ça c'est un autre genre d'affaires. — Il parait qu'il y avait quelque chose du côté des écritures. Enfin, j'ai été acquitté. Je n'avais pas d'avocat...

En sortant de l'audience, un monsieur très agité, me saute à la figure en m'appelant « canaille ! » — Je trouve cela un peu vif… Je venais d'être acquitté. — Il parait que c'était un actionnaire. Il écumait.

— « Monsieur ! ça ne se passera pas comme ça ! Vous m'avez ruiné ? Je vous tuerai. Allons sur le terrain !

— « Moi ! je vous ai ruiné ? Quelle plaisanterie ! je n'ai plus rien ! Si, au fait, j'ai justement un terrain. Allons-y, puisque vous y tenez. Je ne suis pas fâché de le voir une fois. »

Et nous sommes partis pour Roqueustuc. J'espérais lui vendre mon terrain, mais mes témoins m'ont fait observer qu'ils n'étaient pas venus pour cela.

D'ailleurs, c'était une falaise. Oui, j'avais acheté une falaise sans le savoir.

Nous nous sommes alignés. Je n'avais jamais tenu une épée... J'ai été touché quelque part par là (il montre son dos) en me retournant... Je suis resté six mois dans mon lit… Ce fut ma dernière affaire...

Depuis, j'ai cherché ; mais les bonnes affaires deviennent rares...

Vous n'avez rien à me proposer ?... Non ? Vous ne faites pas d'affaires ?... Qu'est-ce que vous faites donc ?... Allez-vous en ! Vous n'êtes bon à rien ?.

xxx.

Pour copie conforme :

ONÉSIPHORE.

Le sort de ce Joseph Prud'homme a dû émouvoir Masson aux larmes.



JE. — 1877 juge-suppléant à Bône

Je partis avec, en tête, les récits de voyageurs célèbres, qui m'avaient précédé sur cette route tracée par des rêves exotiques. Chateaubriand, Flaubert, Lamartine, Eugène Fromentin, Théophile Gautier, Eugène Delacroix, Jules et Edmond de Goncourt. Rêves d'une nature étonnante, surprenante, généreuse, capable de stimuler les sens des Européens blasés. Rêves d'unions lascives et sans complications, de paradis opiacés pour artistes dont l'imagination se tarit.

Le chemin de fer PLM, qui permettait à un train express d'atteindre une vitesse moyenne de près de 57 kilomètres par heure (déduction faite des arrêts dans les stations), promettait à cette époque de me mener jusqu'à Marseille, en à peine quinze heures.

Comme j'empruntai cette ligne pour la première fois, ma curiosité était en éveil. À la Gare de Lyon, la voiture monta la rampe oblique qui conduit, par la gauche, à la cour de départ, me déposant à la porte du long vestibule où l'on distribue les billets. Près de la rampe on voit un passage qui donne accès aux voitures ou chaises de poste, que leurs maîtres emmènent à leur suite. Des *trucs*, construits *ad hoc*, et dont le remisage est situé entre la halle des voyageurs et ce petit embarcadère, servent à les transporter dans les convois. (13) Dans le vestibule se trouvent à la fois le bureau de distribution des billets, le passage qui conduit aux salles d'attente, le magasin de dépôt des bagages, et, un peu plus loin, les longues tables où viennent se heurter et jucher les unes sur les autres les malles de toutes formes et de toutes dimensions, les *colis* lourds et légers, élégants ou informes, que la foule bigarrée des voyageurs emporte dans sa route.

Il y a, paraît-il, trois classes de voyageurs : les gens inquiets, qui arrivent deux ou trois heures avant le départ, dans la crainte de le manquer ; les retardataires, qui accourent tout essoufflés, au moment où le fouet du postillon claque, ou bien quand le sifflet de la locomotive retentit ; enfin la classe beaucoup moins nombreuse des hommes exacts, comme le banquier Ziel, que j'aperçus à quelque distance, sans me faire voir, qui tirent triomphalement leur montre de leur poche, en vérifient l'exacte concordance, à une demi-minute près, avec l'heure de la gare, puis s'asseyent avec confiance, sûrs de leur fait, et satisfaits de leur méthodique exactitude, à côté des bagages qu'ils font enregistrer. J'avoue être un capon de première classe !

Mais hélas, au milieu de l'empressement général, là où le départ du train est fixé avec une précision qui n'attend pas les retardataires, nous ne reverrons plus ces scènes curieuses ou touchantes d'autrefois. Les adieux que se faisaient jadis les parents, les amis, avant de monter en voiture, se répétaient vingt fois au moment du départ, et les mouchoirs agités par la portière, à l'angle de la rue où la diligence finissait par disparaître, étaient un dernier échange de sentiments, que ne permet plus le chemin de fer avec ses salles d'attente, véritables salles de séparation.

Le long du trottoir de départ, un train attendait sous la grande halle. L'énorme machine qui crachait de temps à autre de petits jets de vapeur semblait piaffer d'impatience sans parvenir à effrayer les pigeons, nombreux sous cette immense toiture à charpente de fer recouverte de verre ; certes le ciel pour eux s'était abaissé, et ils n'ont plus les promesses roboratives qu'offrait jadis le sillage des diligences, mais le climat leur est maintenant doux toute l'année. Six voies parallèles sont ainsi protégées par cette nef transparente. En tête de la halle, se trouvent les salles de bagages, qui s'ouvrent sur le trottoir par de larges et nombreuses portes ; ce qui facilite

13 Paul a, de toute évidence, beaucoup « emprunté » pour son récit, à Amédée Guillemin, *Les chemins de fer* (5e éd. 1876)

le chargement dans les fourgons. Les salles d'attente sont chauffées par des calorifères installés dans des caves qui règnent au-dessous de leur plancher.

❖

Le voyage se fit de nuit et je pus arpenter à mon gré les rues de Marseille le lendemain. Toutes les nations s'y retrouvent et mon reste d'accent alsacien, s'il se remarque, paraît-il à Paris, ne fit dresser aucune oreille dans cette Babel moderne. Avant de prendre la mer, j'allai souscrire une manière d'assurance auprès de Notre-Dame-De-La-Garde, sur recommandation d'un poète provençal, François-Henri Durbec :

Voyageurs aux rives lointaines ;
Enfants des déserts africains ;
Hôtes des parages voisins ;
Habitants des monts et des plaines :

Vous qui de ces pays divers,
Venez pour visiter Marseille,
Voyez cette lampe qui veille
Comme une étoile sur les mers.
……
Montez, montez au Sanctuaire,
Montez, montez, montez toujours ;
Allez invoquer le secours
De cette bonne et tendre Mère.
…….
Allez sur la sainte colline,
Le matin au lever du jour ;
Allez déposer votre amour
Aux pieds de la Vierge divine.
……
Et quand vous quitterez ce bord
Pour voguer vers une autre plage,
Jamais la tempête et l'orage
Ne vous éloigneront du port.

J'avais atteint le « Sanctuaire » par un chemin qui prend côté ouest de la promenade Pierre Pujet. Au retour de mon pèlerinage, je rencontrai dans ce jardin un vieux bonhomme à la poitrine bardée de médailles qui, comme beaucoup de Marseillais parlait volontiers aux inconnus. Il en savait long sur le passé de sa ville. C'est lui qui me dicta, de mémoire, ces vers sur Notre-Dame-De-La-Garde, ainsi que d'autres sur une des épidémies de choléra qui avaient ravagé Marseille entre 1832 et 1838. Ils sont du même auteur, qui paraissait être son poète préféré.

Avant de regagner mon hôtel, mon aède décoré m'invita en son logis du boulevard de la Corderie, où nous goûtâmes les navettes (des biscuits à l'anis) préparées par sa femme et bûmes le vin rosé prisé de ceux qui déclament ; Il m'offrit un exemplaire de *Le choléra à Marseille, ou le triomphe de la Charité*. Poëme, par F.-H. Durbec, 1838, dédié à la jeunesse marseillaise, prix : 1 franc. (14)

14 Voir le chapitre : *IL. — Le choléra à Marseille*

Je vis une larme furtive au détour de certains des passages qu'il me récitait, comme :

[…]
Et ces prêtres, sacrés ministres des autels,
Voyez-les recueillis dans leurs seins paternels ;
Les soupirs étouffés de l'âme qui s'envole,
Des sublimes vertus la touchante auréole
Brille d'un vif éclat sur leurs fronts radieux ;
Rien ne peut refroidir leurs soins religieux ;
Un zèle ardent préside à leur saint ministère :
Tels les apôtres saints de l'église première,
De la contagion bravant le vain effort,
D'un œil tranquille et calme envisageaient la mort.
Rien ne peut refroidir l'ardeur qui les anime ;
Rien ne peut effrayer leur courage sublime :
Dans le cœur des mourants, qu'ils ne quittent jamais,
Ils raniment bientôt l'espérance et la paix ;
Ils opposent aux traits du fléau redoutable
Les sublimes efforts d'un zèle infatigable, […]

La religion se fera de plus en plus commode. On finira par monter au ciel en ascenseur.

Pensées d'un Yoghi.

❖

Je m'embarquai le jour suivant pour l'Algérie (la république me défrayait en partie) sur un de ces splendides transatlantiques dont s'enorgueillit le port de Marseille. C'est à cinq heures précises, avec la même exactitude qu'un train de chemin de fer, que nous avons levé l'ancre. Le soleil descendait derrière les îles de Pomègue et de Ratoneau, lorsque la cloche du dîner m'arracha, trop tôt, à la contemplation du dernier crépuscule, avant longtemps, sur la terre de France. Après le repas je montai à la dunette. La terre avait disparu ; la lune laissait tomber ses rayons d'argent sur la mer calme, et Planier brillait à l'horizon. J'ai gagné ma couchette, chassé par le froid ; mais je n'ai pas pu y trouver le sommeil. Le grincement des chaînes et la respiration puissante de la machine m'ont tenu longtemps éveillé. Ce matin, le soleil s'est levé dans un ciel nuageux, et ses premiers rayons ont glissé sur la mer en la colorant un moment d'une rougeur fugitive, bientôt noyée dans la teinte grise qui envahissait l'horizon tout entier. (15)

Je n'eus à souffrir pendant la traversée que d'un léger roulis (grâce, sans doute, à la Bonne Mère). Encore quelques heures, et j'allais poser le pied sur ce continent d'Afrique, mystérieux et plein d'attraits ! Je contemplerais l'intéressant spectacle de la vieille société musulmane en contact avec la jeune société française, et j'observerais jusqu'à quel point elle a été modifiée par ce contact. Je verrais des Arabes sous la tente et des Kabyles dans leurs montagnes ; je visiterais des Européens aux prises avec le pénible labeur de la colonisation ; je parcourrais des pays étranges, et j'étudierais des mœurs peu connues. Déjà mon cœur bondissait en pensant que chaque battement de l'hélice me rapprochait de cette Algérie que depuis si longtemps mon imagination s'efforçait de me peindre.

Quand je songe que sur cet immense Océan, où l'on peut naviguer durant des semaines sans rencontrer la moindre

15 Paul emprunte à Ernest Fallot : *Par-delà la Méditerranée*.1885

voile, d'innombrables navires suivent inflexiblement la route qui doit les faire s'éventrer l'un l'autre, je me demande comment on peut encore douter de la Providence.

Pensées d'un Yoghi.

⁂

L'arrivée à Bône fut un éblouissement à l'heure matinale où nous jetions l'ancre. Les brumes qui montaient des collines qui encerclent la ville, prenaient sous l'effet des rayons du soleil, l'aspect d'un gigantesque incendie.

Le port était alors dans un état rudimentaire, et l'adjudication des travaux concernant son aménagement venait juste de se faire. Nous abordâmes sur une jetée ancienne à la bien-nommée porte de la Marine. Je me fis conduire à mon logement dans la ville européenne. Une promesse de villa confortable dévolue aux magistrats nommés dans la cité des jujubes ou des dattes, ou encore du corail. Comme on voudra.

En chemin la première impression fut d'un grouillement coloré, de bêlements, de blatèrements, de sons grinçants de trompettes, et de tant d'autres bruits impossibles à identifier.

❖

La charge de juge suppléant n'est pas très difficile à supporter. J'eus donc du loisir pour m'imprégner de l'atmosphère africaine. J'allai au marché arabe, à la porte de Constantine, comme on va au théâtre. Ma domestique Zohra s'occupait de la préparation des denrées qu'elle allait acheter elle-même. Les vendeurs sont presque exclusivement des indigènes ou des Italiens ; ceux-ci, vendent les plus beaux fruits. Cependant l'étalage des Arabes, quoiqu'il soit fourni par le potager plutôt que par le verger, commence à lutter de bonne mine avec celui des Italiens. Quel spectacle que celui de ce marché maure pour un peintre de fruits !

Les Italiens disposent les leurs avec un art qu'on ne rencontre qu'à Paris ; ils les étagent dans des corbeilles doublées de papier blanc ou de feuilles vertes. Sans doute ce sont des revendeurs ; mais la beauté de leur étalage, l'habileté de leur exposition, et surtout la facilité qu'on trouve à s'entendre avec eux, grâce à leur idiome, qu'on appelle *sabir*, mélange de toutes les langues, les font préférer par les colons de Bône aux Arabes silencieux et monoglottes.

Un jour je surpris au marché un groupe de Français récemment débarqués qui ne se lassaient d'admirer l'ampleur et la gaieté de grosses négresses qui vendaient du pain. Ces négresses riaient à gorge déployée, — c'est le cas d'employer cette expression, — en donnant le sein à des négrillons les plus drôles du monde. Elles découvraient presque entièrement leur buste de marbre noir et paraissaient bien plus appétissantes que les Mauresques plus ou moins voilées qui passaient dans le marché, vêtues d'indiennes aux couleurs criardes.

On sait que les nègres ont horreur du noir et qu'ils choisissent toujours des professions leur permettant de manier du blanc : ils sont tous ou boulangers, ou blanchisseurs, ou badigeonneurs, ou de quelque autre état où les matières blanches sont employées d'une façon presque exclusive. Les négresses du marché vendaient du pain en forme de galette.

Au marché donc, je tombai sur Albrecht Müller, un alsacien camarade d'enfance qui s'était installé à Bône en qualité d'apiculteur. Il possédait un rucher sur la route de Constantine, au-delà d'Hippone. Outre qu'il vendait son miel au marché, il allait de ferme en ferme s'occuper des ruches des colons français. Il m'invita à venir lui rendre visite. J'y allai précisément un jour de marché où l'on n'avait pas besoin de mes services au tribunal.

La route de Constantine sur laquelle je m'aventurai était gaie au possible. Les Arabes et les colons y circulaient en foule, ceux-ci en voiture, ceux-là à cheval, à âne ou à mulet, quelques-uns poussant devant eux un ou plusieurs chameaux. Sur les bords de la route se dressaient des

maisons basses n'ayant qu'un rez-de-chaussée, ressemblant aux baraques d'un camp et paraissant construites de la veille par des colons récemment débarqués. Ces humbles maisons étaient occupées par des colons, en effet, ou par des Arabes industrieux. Quelques-unes servaient de magasins pour les céréales, et on y voyait le blé amoncelé en tas énormes. D'autres abritaient des moulins où des chevaux, attelés à l'arbre d'une meule de grande dimension, réduisaient le grain en farine.

Dans d'autres s'étaient installés des bourreliers arabes qui, sur le seuil de leur boutique, fabriquaient avec de la paille des bâts énormes pour les petits ânes. Ils couvraient ces bâts de cuirs maroquinés tout étincelants de fils de soie, d'argent et d'or : c'était plaisir de voir travailler ces indigènes. Plus loin, des cabarets à la française, par la nomenclature détaillée des vins exquis qui, paraît-il, se trouvaient à l'intérieur, invitaient de l'extérieur le passant à se rafraîchir. Les enseignes parlantes et les rébus n'étaient point oubliés sur la devanture, parmi les moyens de séduction.

Puis on voyait de grandes cours toutes remplies de chameaux couchés : c'étaient des fondouks, sortes d'enclos où ces grandes caravanes, ces troupes de chameaux qui viennent de l'intérieur des terres au marché se reposent pendant quelques heures. Autour des fondouks, dans des bâtiments d'apparence médiocre, des niches plutôt que des chambres étaient disposées pour recevoir les chameliers.

Le gardien du fondouk a les clefs de toutes les cellules de son étrange hôtellerie ; il ne les remet qu'à son locataire d'un jour, et celui-ci peut être sûr d'y retrouver tout ce qu'il y a laissé. Un gardien de fondouk ne volerait pas un centime ni cent mille francs.

Les fondouks se succédaient à de rares intervalles, et tous étaient pleins. Combien était-il venu de chameaux portant leur faix au marché ? Des centaines, des milliers même.

Si les Arabes paraissaient innombrables, les Européens se montraient aussi nombreux. Il y avait des fermiers-colons amenant les produits de leurs champs : six petits bœufs, les uns jougués, les autres tirant avec un collier fait d'une simple tringle recourbée traînaient un chariot à quatre roues. Le plus souvent, les six bœufs étaient précédés d'un cheval placé en arbalète.

L'Arabe, lui, n'emploie pas la voiture ; il transporte tout à dos de bête, tout, même sa longue et mince personne. Il consentirait peut-être à atteler sa mule, mais son cheval, jamais : ce serait déshonorer le plus noble animal de la création.

Le Français, grand ou petit propriétaire, n'a pas de ces scrupules. Il passe dans son char-à-bancs ou son cart attelé d'un fier cheval qui trotte, rapide, sur le macadam bien uni.

Tout en cheminant, je laissais errer mon regard aux abords de la route rendus visibles par la rareté des maisons. À ma droite, des grandes plaines humides étaient drainées par des canaux traversant la voie sous des ponts et allant se jeter dans l'Oued-Bou-Djema, rivière qui coulait à ma gauche. Grâce aux canaux de dérivation, la plaine de Bône, d'où s'échappaient jadis des miasmes pestilentiels, avait été transformée en un sol très-riche. Toutefois, il me semblait que ce travail de défrichement était encore incomplet.

À deux kilomètres, la route se bifurquait ; à droite s'ouvrait un carrefour au centre duquel une sorte de grand marabout était passé à la chaux par un nègre vêtu de blanc. Le noir africain était armé d'un pinceau, disposé à angle obtus au bout d'un bâton, comme l'instrument d'un vulgaire badigeonneur européen ; seulement, au lieu d'étendre sur le mur crépi le liquide blanchâtre qu'il puisait dans un pot mauresque, il le lançait sur la muraille en l'aspergeant. Coupole, et cube de pierre la soutenant, tout jusqu'à la porte en bois était blanchi de cette façon. Après cette leçon de badigeonnage, je laissai le marabout à droite, et, m’engageant sur un vieux pont romain, encore très-bien portant, j’arrivai sur l'autre bord de l'Oued-Bou-Djema.

Deux routes s'offrirent à moi : l'une large et fréquentée, l'autre étroite et solitaire. Laquelle conduisait à Hippone ? Je pouvais le demander aux Européens nombreux qui passaient par là, ils se seraient fait un plaisir de me renseigner, mais, fidèle à mes habitudes d'aventure, je préférai aller au hasard, quitte à me tromper, ce qui arriva en effet.

Toutefois, quelles compensations je rencontrai ! D'abord la route était très-agréable, bien ombragée, bordée à droite de champs où l'on voyait le laboureur herser la terre fraichement défoncée ; bordée à gauche de propriétés défendues par de terribles aloès et des figuiers de Barbarie aux feuilles piquantes. Et puis je n'aurais pas vu la Seybouse, la seule rivière navigable de l'Algérie. Je la rencontrai un peu au-dessous d'un mamelon nommé R'arf el Autran, où est construit un établissement pénitentiaire pour les soldats français.

L'oued Seybouse était large à cet endroit et coulait doucement et à pleins bords. Au loin on apercevait un bateau à vapeur et plus près un bac sur le point de passer l'eau. De l'autre côté du fleuve, des Arabes s'établissaient avec leurs montures sur la large plate-forme du bac. Pendant la traversée, la plupart des Arabes avaient mis pied à terre ; mais à peine sur la rive où je me trouvais, ils remontaient sur leurs chevaux, leurs mulets ou leurs ânes. Les braves animaux, quoique déjà chargés de lourdes denrées, se laissaient surcharger encore du poids de leurs maîtres, trop heureux quand ils n'avaient pas deux Arabes à porter. Il y en avait dont l'échine fléchissait.

Quelques chevaux, quelques ânes étaient montés par des femmes indigènes, les unes le visage découvert, les autres voilant leurs traits sous le yachmach. Parmi celles chevauchant sans voile, peut-être des Kabyles, il en était une, jeune fille presque blanche, qui me sembla la plus gracieuse créature que l'on pût voir. Elle faisait partie d'une cavalcade de femmes dont les montures soulevaient un nuages la poussière du chemin. Je la suivis des yeux, et, quoique la route m'eût fatigué, je ne fus pas fâché d'être venu jusqu'à la Seybouse. La vue de ces femmes m'avait bien payé de ma peine.

Hippone n'était qu'à 2 kilomètres de Bone : or, j'avais fait près de 4 kilomètres sans rencontrer les ruines, je les avais donc laissées sur ma droite ou sur ma gauche. Sans doute s'y rendait-on par ce chemin entr'aperçu au débouché du pont romain. Je me rappelai que la maison d'angle de la voie négligée par moi portait dans une niche un Saint-Augustin qui, la main étendue, semblait inviter le voyageur à venir le voir. Je résolus de rétrograder jusqu'au pont. Arrivé là, je suivis la route solitaire que d'abord j'avais dédaignée.

Quoique peu large, cette voie était bien entretenue comme, paraît-il, toutes les routes en Algérie. Sur les bords, de belles exploitations se faisaient remarquer. Ce n'était partout qu'oliviers, grenadiers, jujubiers. Sous les arbres, des laboureurs effleuraient le sol fertile avec des charrues à coutre peu profond.

Sur la haie, on voyait l'aloès aux lames de sabre immenses, se dressant comme une menace et dardant, pour ainsi dire, le voyageur au passage. On préparait la terre où du blé de Turquie s'élancerait bientôt, en roseau flexible, de la haie de terre complantée de distance en distance d'un olivier ou d'un grenadier séculaire.

Sur le chemin, je rencontrai quelques Arabes isolés, aux formes athlétiques, à la démarche lente et solennelle, l'œil farouche et languissant tout à la fois. En passant près de moi, ils me disaient : « Bonjour, » fiers de montrer qu'ils savaient le premier mot de notre langue civilisée ; leur politesse me rappelait celle de nos paysans : après tout, les Arabes ne sont-ils pas les paysans de l'Algérie. Quelques soldats passaient aussi, mais sans mot dire.

Je continuais de marcher, plein d'une sécurité parfaite.

Un chemin de traverse grimpant une colline me séduisit ; il me mena tout droit aux restes d'Hippone. Ces restes sont peu de chose, mais ils ne sont guère moindres que les ruines de Carthage, tant vantées par les archéologues beaux diseurs. (Papier tes oreilles cornent-elles ?)

Hippone, le grand Ubbo, cette colonie de Carthage, qui devait recevoir des Romains le titre glorieux d'Hippo Regius, n'offrait plus à nos yeux que de vastes citernes plus ou moins bien conservées. Encore ces citernes ne datent-elles pas de l'époque carthaginoise, mais du temps où, comme la grande cité punique, Ubbo fut relevé par les Romains.

La statue du saint s'élevait sur les ruines de la ville et semblait, du haut de la colline, bénir la plantureuse vallée de la Seybouse, ce jardin de l'Algérie. Il étendait sa main protectrice

sur Bone et sur cette Méditerranée qu'on apercevait au loin couverte de sandales arabes, de voiliers et de steamers européens. Derrière la statue se trouvaient les citernes d'Hippone, qui auraient été bien conservées si l'humidité n'en avait rongé les fondements. Plusieurs colonnes étaient tombées, mais, phénomène curieux, les voûtes, appuyées les unes contre les autres, se soutenaient elles-mêmes. Cependant, pour plus de sûreté, quelques colonnes avaient été remplacées récemment par des pilastres en briques.

De vastes figuiers, des jujubiers et mille pariétaires avaient poussé, grandi et grossi dans ces ruines, élevant leurs têtes au-dessus des voûtes à travers quelque crevasse. Ces végétations, loin de nuire à l'effet, le complétaient au contraire et ajoutaient au pittoresque, là comme à Heidelberg, comme dans les burgs des bords du Rhin et dans toutes les ruines.

Après avoir admiré le splendide panorama, je rebroussai chemin jusqu'au carrefour, et je m'acheminai ainsi vers la ferme d'Albrecht. (16)

La famille (nombreuse) au complet m'accueillit. L'anisette Gras qui depuis cinq ans présidait en Algérie à l'incipit de toute réunion familiale se matérialisa tout à coup, la chaleur de midi fournissant une excuse de convenance. On me présenta à un ancien prêtre de Sainte-Anne, Albrecht précisa, avec un clin d'œil complice, qu'il savait tout sur Saint Augustin.

Verre en main nous allâmes visiter le rucher. Le miel provenait des jujubiers que j'avais aperçus le matin. Il a, paraît-il, toutes sortes de vertus curatives, et je devais m'assurer de sa saveur exquise, au dessert, en dégustant les grouech, ces délicieux gâteaux algériens dont Louise avait apparemment maîtrisé la recette. Le couple en avait justement vendu un bon nombre, le matin-même au marché. Je remarquai un animal à tête de dragon qui se tenait immobile sur le tronc d'un jeune grenadier. Je reconnus l'arbuste mais non le lézard dont on me dit que c'était un caméléon. Aussitôt je me suis souvenu d'avoir lu quelque chose au sujet de cette bestiole dont la peau changeait de couleur suivant le support sur lequel il se trouvait. C'était précisément ce qui avait attiré mon attention : deux yeux globuleux, sur une absence de corps !

Nous nous repûmes des bonnes choses préparées par l'hôtesse qui s'était inspirée, en mon honneur, des spécialités locales, supposant, je pense, que mon choix de l'Afrique cachait une recherche de sensations exotiques. J'avoue que je ne m'étais pas encore tout à fait habitué à un exotisme trop pimenté.

L'abbé Janson raconta la longue démarche de Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, pour faire venir des reliques de Saint Augustin à Bône. Sa quête le mena à Pavie d'où il ramena l'*ulnus* droit du saint en 1842. C'est de cette époque que date le monument avec sa statue qui fut érigé sur le mamelon d'Hippone. Il me promit de me prêter des documents décrivant les cérémonies si j'allais lui rendre visite à Allelik, un nouveau faubourg, à l'ouest des remparts.

Je fis faire des copies de ses documents, tous chantent dans un style, au mieux grandiloquent, au pire effrontément amphigourique, la grandeur d'une France conquérante dont l'ambition est d'apporter la « vérité vraie » aux peuples barbares qui ne connaissent ni foi (la foi catholique), ni loi (la nôtre). L'Église, l'Armée, l'Administration coloniale, y sont décrites comme les piliers de cette Nouvelle Jérusalem en construction.

Et je compris donc qu'il fallait que j'y prenne ma part. (17)

Cette nuit-là je me vis en rêve. J'étais ce caméléon fixé à l'arbre dont l'écorce historiée semblait faite de papier imprimé. Ma peau avait pris l'aspect d'une page écrite tirée d'un livre ou d'un journal. Mes yeux roulaient sur eux-mêmes, chacun suivant sa guise. Dès qu'un humain passait à portée, je dardais ma langue qui se déployait à plus de trois mètres et envoyait une décharge électrique qui transformait la créature en statue de sel. Au réveil je me dis que cet

16 Paul s'est largement servi de *Tunis : l'orient africain, arabes, maures, kabyles, juifs, levantins, scènes de mœurs, intérieurs maures et israélites...*, Michel, Léon, 1867.
17 Voir le chapitre : *IL. Les documents de l'abbé Janson*

animal que je venais de découvrir résumait bien, par ses caractéristiques, ma personnalité, et je décidai, un peu par plaisanterie, étant donnée sa laideur extrême, d'en faire, comme le font les Indiens d'Amérique, mon blason, mon emblème. Ils disent un totem, animal tutélaire qu'ils sculptent dans des grands poteaux de bois placés devant leurs huttes ou leurs sépultures.

Les peuples civilisés s'offrent entre eux les vérités au bout d'une baïonnette, comme les gens mal élevés se présentent le pain à la pointe d'un couteau,

Pensées d'un Yoghi

L'Évangile ne sera apprécié à sa réelle valeur que quand on le lira comme les Védas

Pensées d'un Yoghi

Le christianisme a retiré l'âme humaine de roture en lui octroyant pour lettres de noblesse l'Évangile et la croix pour blason

Pensées d'un Yoghi

❖

Deux ans passèrent pendant lesquels je menai une vie de Pacha : bonne chère et chair facile grâce au bon office de Madame Azaïs, qui savait s'entourer de grisettes incandescentes.

Enfin un poste de juge d'instruction me fut offert à Tlemcen. J'y trouvai les mêmes rites coloniaux, l'omniprésente Madame Azaïs, qui n'avait changé que de nom, ainsi que l'inévitable marieuse des sociétés restreintes qui me poursuivait depuis Vesoul.

En mariage il ne doit y avoir qu'un corps et qu'une âme. Rien de plus facile à réaliser, puisque le mari n'y entre que quand sa carcasse est déjà fort entamée et qu'il a éparpillé son âme aux quatre coins du globe.

Pensées d'un Yoghi



IL. — Le choléra à Marseille

(Poëme de François-Henri Durbec,1838) extraits à lire avec modération...

Souvent quand des mortels la foule audacieuse
Méconnaît du vrai bien la morale pieuse,
Et que ce Dieu, puissant et sévère à la fois,
Frappe d'un bras vengeur les peuples et les rois,
Terrible est son courroux, terrible est sa vengeance.

Marseille, ce Paris de l'antique Provence,
Avait vu depuis peu le vieillard languissant,

Le jeune homme, la vierge et le débile enfant,
Victimes à la fois d'un fléau redoutable.
Le CHOLÉRA!!.. (j'ai dit son nom épouvantable)
De ses ongles de fer déchirait la cité
Et vomissait la mort sur le peuple attristé.
…….
Que de sages vieillards, que de jeunes victimes
Descendent tour à tour dans la nuit des abîmes !
Le terrible fléau frappe indistinctement
Le vieillard décrépit et le débile enfant,
Le riche vaniteux et l'artisan modeste :
Tout périt, tout succombe à son souffle funeste.
…….
Celui que respecta le feu de cent batailles,
Qui vit tomber d'Alger les superbes murailles,
Tombe à son tour, frappé du fléau destructeur,
Plus digne de mourir, hélas ! au champ d'honneur !
Là du moins le laurier eût ombragé sa tombe ;
Mais en ce jour funeste où tout meurt et succombe,
Dans la foule des morts indignement couché,
À nos yeux son tombeau demeurera caché ;
Nulle marque d'honneur, nul insigne de gloire
Ne gravera son nom au temple de mémoire
Peut-être même, hélas ! ses amis inconstants
Oublieront qu'avec gloire il combattit vingt ans.
…….

Ces tableaux effrayants, ces scènes lamentables,
D'un fléau destructeur résultats déplorables,
Ont glacé les esprits de crainte et de frayeur :
Le peuple épouvanté recule avec horreur ;
L'imagination augmente les alarmes ;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Partout les noirs replis du crêpe de la mort
Annoncent qu'un mortel vient de finir son sort.

Le son lugubre et sourd de la cloche voisine,
Le funèbre cercueil qui lentement chemine,
Et ces noirs chariots de cadavres puants,
Agitent les esprits d'affreux pressentiments.
Le riche qui naguère, au sein de l'opulence,
Savourait les plaisirs d'une heureuse abondance,
À l'aspect de la mort d'épouvante glacé
Abandonne son or avec peine amassé ;
Il a vu le péril qui menaçait sa tête :
Dès lors, pour l'éviter il n'est rien qui l'arrête ;
Il vole respirer, sous un ciel plus serein,
Un air plus agréable et plus pur et plus sain.
Le modeste ouvrier qui vit de son salaire,
Le pauvre qui gémit au sein de la misère,

Tout s'éloigne, tout fuit, redoutant l'affreux sort
De ceux qu'à moissonnés le glaive de la mort ;
Tant la vie au malheur est précieuse encore !
Quelquefois un venin qui brûle et qui dévore
Sous un ciel étranger poursuit le malheureux
Que la crainte et l'espoir conduisaient en ces lieux ;
II succombe à la fin au poison qui le tue.

Cependant, dans les murs de Marseille éperdue,
L'autorité, prudente, annonce aux habitants
Que, voulant arrêter les progrès effrayants
Qu'avait faits depuis peu l'affreuse maladie,
On allait établir dans la ville chérie
Un asile où des cœurs tendres et généreux
Prodigueraient les soins les plus officieux
Aux malades frappés du fléau redoutable ;
Les généreux bienfaits du riche charitable
Avec reconnaissance y seraient recueillis.

La charité déjà remue les esprits ;
Déjà le cœur brûlant d'une aimable jeunesse
À soigner le malade avec ardeur s'empresse :
Rien ne peut arrêter leurs soins affectueux ;
L'image de la mort n'effraye point leurs yeux ;
Au chevet des mourants leur foule répandue
Cherche à dompter un mal qui dévore et qui tue ;
La ville, insuffisante à leurs soins vigilants,
Ouvre à leur piété ses faubourgs et ses champs,
Et tant qu'ils ne voient point le fléau disparaître,
Leur vive charité brille et se fait connaître.
Sublime dévoûment ! ô cœurs trop généreux,
Puissiez-vous respecter le mal contagieux !
Puissiez-vous, au milieu de nos places publiques,
Voir briller sur vos fronts les couronnes civiques !..
Puisse encore ma voix, puissent mes faibles chants
Redire à l'avenir vos services touchants !
Et que vos noms chéris, répétés d'âge en âge,
Rappellent les vertus de votre grand courage.
Ah ! si, par le décret d'un funeste destin,
À tant de charité vous succombez enfin,
Mes amis, dans les cieux, la couronne immortelle
Brillera sur vos fronts et plus riche et plus belle
Digne prix de vos soins et de tous vos bienfaits,
Votre bonheur là-haut ne finira jamais.

Et ces prêtres, sacrés ministres des autels,
Voyez-les recueillis dans leurs seins paternels ;
Les soupirs étouffés de l'âme qui s'envole,
Des sublimes vertus la touchante auréole
Brille d'un vif éclat sur leurs fronts radieux ;

Rien ne peut refroidir leurs soins religieux ;
Un zèle ardent préside à leur saint ministère :
Tels les apôtres saints de l'église première,
De la contagion bravant le vain effort,
D'un œil tranquille et calme envisageaient la mort.
Rien ne peut refroidir l'ardeur qui les anime ;
Rien ne peut effrayer leur courage sublime :
Dans le cœur des mourants, qu'ils ne quittent jamais,
Ils raniment bientôt l'espérance et la paix ;
Ils opposent aux traits du fléau redoutable
Les sublimes efforts d'un zèle infatigable,
Versant à pleines mains dans ces cœurs malheureux
De la religion les trésors précieux.
Ainsi ces hommes saints, sans crainte et sans alarmes,
Consolaient tous les cœurs, séchaient toutes les larmes.
Puissent du moins les traits du fléau inhumain
Respecter à jamais leur trop généreux sein.

Et ces hommes savants, dont l'étude sévère
Perça du corps humain le ténébreux mystère,
Aux hommages publics ont aussi quelques droits :
Puissent mes faibles chants, puisse ma faible voix
Célébrer sur le ton de la reconnaissance
Les sublimes efforts de leur vaste science.
Ils ne se lassent point ; aussi l'heureux succès
Vint parfois couronner leurs habiles essais.
…….
En vain de nos docteurs le zèle infatigable
S'efforce d'appaiser le fléau redoutable :
Son invincible bras est toujours le plus fort ;
Eux-mêmes sont frappés d'une funeste mort.

Hâte-toi d'accourir, religion puissante !
Viens montrer aux humains ta force triomphante
Seule tu peux fléchir le céleste courroux ;
Ce superbe géant va tomber sous tes coups !...
…….
Charles de Mazenod, cet auguste vieillard,
Successeur de Belzunce, a porté son regard
Sur les maux que souffraient ses ouailles chéries ;
Son cœur en est frappé de douleurs inouïes ;
De vaincre le fléau sa grande âme, en secret,
Nuit et jour devant Dieu médite le projet :
Par ses soins vigilants, la troisième journée
Dans Marseille verra, saintement ordonnée,
Une procession dont les heureux effets
Du fléau destructeur arrêteront l'excès.

Le peuple a su déjà la propice nouvelle,
Et les cœurs ont brûlé de ferveur et de zèle.

Dans le malheur, jamais le chrétien vertueux
N'oublia de tourner ses regards vers les cieux,

Elle est venue enfin cette heureuse journée
Qui doit des Marseillais changer la destinée.
La cloche a retenti ; la foule des mortels
S'empresse d'accourir au pied des saints autels.
À ce signe sacré que le chrétien révère
Ils adressent leur vive et touchante prière :
Vieillards, mères, époux, jeunes filles, enfants,
Tous viennent devant Dieu brûler un pur encens.

Jamais la piété du peuple de Marseille
Dans ces jours solennels n'offrit plus de merveille :
Des hommes, dont la haute et superbe raison
Naguère s'amusait de la religion,
Prosternés, en ce jour de deuil et de misère,
Ils supplient le ciel d'appaiser sa colère :
Nobles et roturiers, bourgeois et artisans,
Ensemble confondus, prient le Tout-Puissant
D'éloigner le fléau qui gronde sur leur tête.
Déjà la ville a pris un grand aspect de fête ;
Dans l'air flottent épars de riches pavillons,
Insignes respectés de toutes nations ;
Des drapeaux aux couleurs vives et éclatantes,
Des tentures de soie aux nuances brillantes ;
Leurs replis onduleux, balancés par le vent,
Tour à tour charmaient l'œil d'un tableau ravissant.
Le ciel brillant d'azur, la paisible marée,
Tous les signes certains d'une belle soirée,
Et l'éclat vif et doux d'un soleil radieux
Achevait de former ce spectacle pompeux.

Sous ce dôme brillant de la voûte éthérée,
À pas lents s'avançait la colonne sacrée :
Un silence profond règne dans tous les rangs ;
Les vierges du Seigneur, vêtues d'habits blancs,
Précèdent le cortège, et leurs bouches pudiques
Répètent de Sion les sublimes cantiques.
À ces chants doux et purs le cœur tout transporté.
Semblait voir un moment l'éternelle cité !

Qu'ils étaient beaux les rangs de ces vierges candides
À la marche modeste, aux paupières timides ;
D'un pas grave, mais doux, un cierge d'une main,
De l'autre un livre ouvert, appuyé sur le sein,
Elles vont célébrant de leur voix virginale
Du cortège sacré la marche triomphale.

Après elles venait, rangés sur quatre rangs,

L'élite des vieillards et des adolescents.
Sur leurs traits vigoureux la piété réside ;
À leur grave maintien la décence préside.

Puis viennent tour à tour ces nombreux pénitents
Que la règle commune a dénommés *voyants* ;
Ils marchent appuyés sur leurs bâtons gothiques,
Et leurs fronts sont voilés de capuchons antiques.
Du *Parce Domine* les versets suppliants
Se mêlent quelquefois à leurs lugubres chants.
Ces cris du repentir en échos se prolongent,
Et des milliers de voix tour à tour y répondent.

Des bannières, des croix et de riches guidons
Séparent du Très-Haut les saintes légions.
D'un tout harmonieux ces parties brillantes
À l'œil du spectateur défilaient imposantes.
Une troupe d'enfants, en lévites vêtus,
Autour du dais sacré doucement répandus,
Versaient à pleines mains des roses effeuillées,
Et les rues bientôt en étaient émaillées.
Deux cents prêtres, vêtus de soie, d'or et d'argent,
Précédaient à la fin le Très-Saint Sacrement.
Ils étaient beaux leurs rangs aux couleurs magnifiques !
Les diacres portaient de riches dalmatiques ;
Des chasubles ornaient de leur drap précieux
Le clergé de paroisse en ce jour si nombreux.
Les curés et recteurs, chanoines honoraires,
Et l'auguste chapitre, aux membres titulaires,
De chappes revêtus, brillaient d'or et d'argent-
Et formaient du Très-Haut le cortège imposant.
Sous un dais précieux, Monseigneur d'Icosie
Dans ses pieuses mains tenait le Pain de Vie,
Le Très-Saint Sacrement, ce signe respecté
De l'amour d'un Dieu saint mort et ressuscité.
Le maire et ses adjoints suivaient le dais antique,
Et fermaient noblement sa marche symbolique.
En foule prosterné, silencieusement,
Le peuple contemplait ce spectacle touchant.
Depuis longtemps, hélas ! la ville infortunée
Voyait la piété dans le temple enchaînée :
Aussi quel zèle ardent et qu'elle vive ardeur
Animent les esprits et remuent le cœur !
Malheur à l'insensé dont la voix sacrilège
Oserait un moment troubler le saint cortège ;
Mais partout le silence et le recueillement
Accompagnent le cours du Très-Saint Sacrement.
Mille beaux reposoirs, élevés dans la ville,
Au fils de l'Eternel offraient un doux asile ;
Un superbe soleil brillait devant l'arc triomphal :

C'est là, qu'ayant vêtu l'habit pontifical,
Monseigneur Mazenod, vieillard nonagénaire,
De la solennité consomma le mystère.
Au bruit rapide et sec de dix tambours roulants,
Aux sons harmonieux de divers instruments,
Aux tintements lointains des cloches argentines,
Dans ses pieuses mains les reliques divines
Ont béni tour à tour ces milliers de mortels,
Humblement prosternés au pied des saints autels.
Ici, la poésie, en beaux vers si féconde,
Voudrait tenter en vain de raconter au monde
Quels sublimes pensers, quels divins sentiments
Font naître dans le cœur ces solennels moments !
Le chrétien vertueux lui seul peut les entendre ;
Seul il peut les sentir, seul il peut les comprendre.
Ainsi finit ce jour si grand, si solennel,
De la religion monument éternel...

Le ciel toujours propice à l'ardente prière,
A vu de tous les cœurs le repentir sincère,
Il écoute les vœux d'un peuple infortuné,
Par le glaive de mort tristement moissonné.
Le fléau disparaît de Marseille éperdue
Et va cacher son front dans le sein d'une nue.

Les navires déjà, reprenant leur essor,
Sur la plaine des mers, au loin voguent encor ;
Marseille, enfin renaît avec toute sa gloire ;
Mais de ses maux passés garde encor la mémoire,

MENU

IL. — Les documents de l'abbé Janson

Tiré de *Vie de Mgr Dupuch*,.. par M l'abbé E Pioneau,.... 1865. p.213

J'ai voulu un moment ne conserver de ces documents que quelques passages significatifs. Mais à chacune de mes tentatives tout l'édifice semblait s'écrouler. Il fallait décidément conserver toutes les pierres de cette construction rhétorique d'un autre siècle. Ainsi parlaient-ils ! Le lecteur patient y fera, dans certains recoins, des découvertes qui justifient cette (longue) visite.

Doc Tréjeur-Trove

Chapitre XII

Monument de Saint Augustin

Mgr Dupuch était rentré dans sa ville épiscopale écrasé de fatigue et brûlé par un soleil en comparaison duquel, écrivait-il, celui de Bordeaux n'est que rosée. Après quelques jours passés, non dans le repos, mais dans l'exercice du saint ministère, il se disposa à se mettre de nouveau en mer pour exécuter un projet qu'il avait formé lors de sa visite à Hippone. Tandis qu'il offrait l'auguste sacrifice de la messe sur l'emplacement de la cité d'Augustin, il avait eu, au moment de la consécration, une pensée qui lui semblait venir du ciel. « Je m'arrêtai quelques instants, dit-il, car j'étais tout saisi. » Puis, avant de quitter ces ruines vénérables, à genoux, et s'appuyant sur une pierre brisée, il avait écrit à tous les évêques de France une lettre pressante, par laquelle il les engageait à souscrire chacun pour cent francs, afin de l'aider à élever sur ces lieux-mêmes un monument à la mémoire du grand docteur. L'épiscopat français, qui eut toujours le sentiment des grandes et belles choses, goûta l'idée de l'évêque d'Alger, et s'y associa avec empressement.

La pose de la première pierre du monument devant avoir lieu le 28 août, fête de saint Augustin, Mgr Dupuch partit d'Alger le 23 du même mois, pour se rendre à Hippone et y présider la cérémonie. […]

Enfin, le 27 au matin, le bateau à vapeur était en face de Bone. La gracieuse colline sur les flancs de laquelle sont semés les débris d'*Hippone royale*, et où l'image d'Augustin allait bientôt s'élever comme une céleste apparition, se montra aux regards avides des voyageurs, qui la saluèrent avec transport.

« Au moment où nous jetions l'ancre joyeusement, dit Mgr Dupuch, un vaisseau arrivait de Malte, chargé d'une multitude de pèlerins musulmans qui venaient de la Mecque, et dont les burnous éclatants de blancheur couvraient au loin les barques légères qui voguaient autour de la nôtre sur les flots paisibles. Ils me reconnurent, et aussitôt me firent demander la permission de venir m'offrir leurs hommages et leurs vœux. » Singulière coïncidence, sur cette terre où, il est vrai, tous les extrêmes se touchent : des disciples du Coran arrivant d'un pèlerinage au berceau du fondateur de l'Islamisme, et des enfants de l'Évangile, pèlerins aussi, venant à la suite d'un évêque, prier et élever un monument sur le tombeau du Grand chrétien de l'Afrique

Les habitants de Bone réservaient l'accueil le plus cordial à leur évêque, qui venait célébrer avec eux les premières joies de la fête de saint Augustin. Le lendemain, en effet, devait être un jour de joie et de religieux enthousiasme. Ecoutons Dupuch : « Oh quel jour, s'écrie-t-il, quel jour ! car Dieu y était. .... Dès cinq heures du matin, vous eussiez rencontré, le long de la grève, sur le vieux pont romain, dans les mille sentiers de myrthes, de jujubiers et d'oliviers qui parcourent en tous sens les immenses ruines, une foule de pèlerins empressés, en habits de fête, le bonheur peint sur le visage. À leur tête marchaient les troupes d'élite avec leur musique guerrière ; puis, le général, l'excellent général Gringret avec son état-major, le sous-directeur de l'intérieur, le maire de Bone, le procureur du roi, le président du tribunal, le commandant supérieur du port, les principaux officiers de marine, la cavalerie, etc., etc. À six heures précises j'arrivais, le cœur bien ému; un autel était déjà dressé au-dessus des magnifiques citernes de l'hôpital de Saint-Augustin, dans la plus admirable position, et sur le terrain même où va s'élever le monument filial et fraternel. Comme par enchantement les broussailles avaient disparu, des fleurs avaient été cueillies. Au milieu de cet appareil si extraordinaire à cette heure, en ces lieux, de pauvres sœurs de charité achevaient de parer l'autel sur lequel je célébrai immédiatement, en habits pontificaux et avec la pompe la plus solennelle, le sacrifice qu'Augustin, à cette même place, y avait, il y a quatorze cent onze ans, célébré pour la dernière fois. Et depuis ces quatorze siècles que s'est-il passé ?

« C'était la même colline, la même mer, les mêmes échos. Ce jour, ce même jour, on entendait là-bas, au-delà du pont, les cris des barbares, les gémissements, les sanglots du peuple d'Augustin : aujourd'hui, des fanfares guerrières, le hennissement des chevaux des chrétiens vainqueurs, les acclamations d'un peuple nouveau. Et pendant cette messe, à laquelle s'unissaient tous les Evêques, mes frères de France, quelles prières ! Les sœurs y communièrent

; les Arabes eux-mêmes, accourus, étaient agenouillés et priaient. J'essayai de parler ; ma mitre étincelait des feux déjà ardents du soleil qui montait à l'horizon, au-dessus des flots ; j'appuyai mon bâton pastoral sur le gazon, sur des pierres où peut-être... Ne me demandez pas ce que j'éprouvai, ce que je dis, ce qui nous transportait tous ; quels vœux nous formâmes, quels serments nous renouvelâmes ! Je ne pourrais vous le dire, Oh ! non, mille fois.

« Puis, aux accords d'une musique triomphale, je descendis quelques pas, toujours revêtu de mes plus riches ornements ; et, accompagné de ce cortège étrange, je bénis la première pierre, déjà façonnée il y a peut-être deux mille ans et plus ; après moi, mes heureux prêtres, le général, le sous-directeur, le maire, l'affermirent sur sa base sanctifiée. »

Les lettres des évêques en réponse à l'appel de Mgr Dupuch avaient été enfermées et scellées dans cette première pierre. Elle les conservera comme un témoignage éclatant d'admiration, rendu par l'épiscopat français à la mémoire de l'illustre docteur. Le nom de chaque prélat devait aussi être gravé sur une plaque de marbre pour être transmis à la postérité.

Ainsi fut fondé le monument qui se dresse aujourd'hui sur ce mamelon où les rois de Numidie avaient bâti un palais que saint Augustin remplaça ensuite par un hôpital. Ce monument est un autel en marbre, surmonté d'une statue en bronze représentant le grand évêque. Augustin, la face tournée du côté de la France, semble solliciter de la fille ainée de l'Église, des mesures efficaces pour faire refleurir sur ces côtes devenues barbares, le christianisme, et avec lui la civilisation. Puisse sa voix être entendue de ceux qui, après Dieu, tiennent en main les destinées de cette colonie. Qu'ils n'oublient pas qu'elle nous a été léguée par un roi très chrétien.

Ce jour et ces lieux furent encore marqués par une cérémonie bien touchante. Non sur de riches tapis ou des parvis superbes, mais sur le gazon et les ruines sacrées d'Hippone, Mgr Dupuch ordonna son premier prêtre, le premier prêtre de l'Église d'Afrique ; il posa, selon ses propres expressions, sa première pierre vivante.

Le prélat bénit ensuite la multitude qui l'environnait, sans oublier sa chère France. « Alors, dit-il, les trompettes et les clairons saluèrent cette matinée, aurore de tant de saints et beaux jours, car vraiment le doigt de Dieu était là.

« Le reste du jour, nous le passâmes en prières, en actions de grâces, en épanchements d'amitié, parmi les ruines et à l'église de Bone, partout et toujours sous cette même impression inexprimable en aucune langue. A neuf heures, la première communion des enfants ; à trois heures, les vêpres et le panégyrique de saint Augustin, par son indigne successeur. Je croyais rêver, mon émotion me suffoquait ; par intervalles, je croyais voir le ciel s'ouvrir ; il me semblait que des torrents de lumière, que de douces ardeurs en descendaient : mon Dieu ! quels sentiments me font éprouver encore ces souvenirs !»

Enfin, le soir à huit heures, le canon rappela les voyageurs à bord. Il fallut dire adieu à Hippone, et reprendre la route d'Alger.

Vie de Mgr Dupuch,... par M. l'abbé E. Pioneau,.... 1865.

MENU

p.305

Chapitre XVII

Pèlerinage au tombeau de Saint Augustin

Pour obéir aux prescriptions des médecins, Mgr Dupuch avait dû se résigner à quitter de nouveau son diocèse et à repasser en France. Mais après un repos de quelques jours, pendant lesquels il ne laissa pas de s'occuper, dit-il, « des questions les plus intéressantes pour l'établissement et le développement de la foi dans son étrange diocèse, » il se hâta de revenir auprès de son troupeau. Il allait s’en séparer bientôt encore pour accomplir son pieux pèlerinage au tombeau de saint Augustin.

C'est au sein de l'Italie que reposaient les restes de l'illustre évêque d'Hippone. « Les Vandales qui avaient troublé ses derniers jours, dit Mgr Donnet, menacèrent sa tombe. II fallait leur dérober les dépouilles du glorieux défenseur de la foi. Elles furent portées en Sardaigne, les prélats qui survécurent à Augustin n'ayant point voulu, en prenant la route de l'exil, laisser les restes de celui qui fut si longtemps leur guide, leur père et leur modèle, à la merci de l'Arianisme persécuteur. Un des plus vénérables proscrits, saint Fulgence de Ruspe, né d'une famille sénatoriale, accomplit cette mission. C'est la lecture d'un sermon de saint Augustin qui l'avait soudainement déterminé à renoncer au monde ; il était naturel qu'il prît sous sa garde ce qui restait de son illustre maitre.

« La Sardaigne méritait l'honneur de servir d'asile aux restes mortels de saint Augustin, elle qui, de bonne heure, s'était émue à la parole évangélique, et dont les enfants avaient confessé la foi sous la hache des bourreaux. Deux siècles après, les Sarrasins qui venaient de laisser des traces sanglantes dans le midi de la France et de l'Italie, se rendaient maitres de la Sardaigne, et le corps de saint Augustin tombait en leur pouvoir. Un pieux roi lombard, Luitprand, racheta ces sacrées dépouilles, qui trouvèrent à Pavie un abri digne de leur gloire. » (18)

Placées dans la crypte de la basilique de Saint-Pierre du Ciel-d'Or, elles y furent l'objet d'un culte solennel qui s'est perpétué à travers les siècles. Il était juste que le successeur immédiat du grand docteur allât aussi les visiter et recueillir une partie de ce précieux trésor. Nous nous arrêterons aux diverses stations de cet intéressant pèlerinage ; nous en ferons remarquer tous les incidents. Ce sont des détails qui appartiennent, comme l'a dit le prélat, à l'histoire de l'Église d'Afrique, de cette Eglise ressuscitant après tant de gloires et de malheurs. Nous le laisserons autant que possible raconter lui-même ses impressions.

Mgr Dupuch, accompagné de M. l'abbé Suchet, son grand vicaire, se mit en mer au mois de février 1842, et, après une rapide traversée, aborda à Marseille. Profitant de quelques heures qu'il avait à passer dans cette ville, il dirigea ses pas vers la *baume* sacrée de l'illustre amante du Sauveur.

« Si vous voulez savoir pourquoi, Frères bien-aimés, écrivait-il peu de jours après à ses diocésains, nous visitions d'abord la grotte encore humide des pleurs de Magdeleine, nous vous dirons naïvement que c'était pour goûter tous les jours davantage la miséricorde de Celui à qui nous devrions ressembler, et que respire de la façon la plus touchante ce sauvage et tendre asile de celle *à qui tant de péchés furent pardonnés parce qu'elle avait beaucoup aimé*... Et puis, ne vous semble-t-il point que c'était un gracieux premier pas vers le tombeau de cet amant célèbre du même Sauveur qui avait tant péché lui aussi et qui aima pourtant bien plus encore ?,.. Lui, notre modèle principal dans la ressemblance divine, notre père, notre ami, notre prédécesseur immédiat sur la terre d'Hippone notre commun héritage !

Après cette première station, Mgr Dupuch se remit en mer et toucha bientôt à l'Italie, où quelques villes eurent le bonheur de le recevoir à son passage. À Gênes, il s'occupa, mais en vain, de rechercher la famille de cette Aïcha qui était venue, comme on l'a vu, lui demander asile et protection, et qui avait si heureusement persévéré dans la foi chrétienne. À Pise, il baisa dans le *champ sacré* la terre qu'y avaient autrefois apportée des bords du Jourdain des hommes d'une foi vive et ardente. À Naples, aux ruines de Pompeï, il regardait avec une sorte de stupeur le paganisme surpris tout vivant au milieu de ses fêtes par le feu et la lave bouillonnante du Vésuve, et il s'écriait dans un saint transport : « Quelle différence entre ces dieux prétendus et vous, immortelle beauté, vérité immortelle! que nous devrions être fiers d'être chrétiens ! Non loin de là, sans s'arrêter au tombeau de Virgile endormi sous les lauriers de Parthénope, aux flancs du Pausilippe, il se hâtait d'aller vénérer à Pouzzoles les traces du grand apôtre, puis il

18 Lettre pastorale de l'archevêque de Bordeaux, sur son voyage en Afrique à l’occasion de la translation des reliques de saint Augustin.

accourait aux portes de Nòle, de la ville de saint Paulin de Bordeaux, pour s'agenouiller sur la glorieuse tombe de sainte Philomène, de l'angélique vierge de Mugnano, pour laquelle il eut toujours une si confiante dévotion. À Rome, il est comblé des faveurs les plus touchantes, des caresses paternelles les plus tendres de l'Évêque des Évêques, visite une seconde fois les catacombes, et, avant de quitter la ville éternelle, offre sur le corps même de sainte Monique le sacrifice que cette pieuse mère, à son lit de mort, recommandait à Augustin d'offrir fidèlement à sa mémoire chérie. »

Cet acte religieux accompli, les voyageurs prirent la route d'Ostie, de la ville où Monique mourut entre les bras de celui dont elle était doublement la mère. « Durant notre pèlerinage, dit Mgr Dupuch, avec quelle douceur nous nous entretenions de la mère, du fils, de l'autre enfant si aimant, de l'ami le plus tendre, d'Adéodat, d'Alype ! Nous sortions par la porte Saint-Paul, le long de sa basilique renaissante, près des trois fontaines qui jaillirent ardentes, moins brûlantes, glacées, selon qu'avait bondi sa tête enfin victorieuse à jamais sous le glaive du bourreau, pendant que Pierre, sur la colline lointaine, expirait, crucifié, la tête en bas. Nous cheminions sur la voie romaine, *via ostiensi* ; ses larges pavés portaient encore l'empreinte des roues pesantes des chars ; le nôtre y glissait avec peine. Quel silence aujourd'hui sur ces voies désolées, quel silence dans ces immenses campagnes ! À notre droite coulait non moins silencieux le Tibre dont ils avaient suivi les mille contours, quand ils descendirent pour la dernière fois à sa bouche plus illustre par leur mémoire que par la gloire des trirèmes romaines ou l'arrivée des légions victorieuses.

« Enfin, vers le déclin du soleil, par un temps magnifique, au-delà de ces étangs et de ces grands bois, de ces moissons de roseaux desséchés, c'est Ostie !...

Il reste une tour, deux vieux pins avec leur verte et éternelle couronne, des colonnes renversées, des lampes, des inscriptions, mille débris confus ; là où baignait la mer, où sont encore les anneaux des trirèmes, une porte à demi ruinée; et au lieu de quatre-vingt-dix mille habitants , à peine trente-cinq personnes qui ne revenaient pas de leur étonnement en nous voyant ainsi arriver ardents, attendris , empressés, les accablant déjà de questions de toute sorte ; quand tout-à-coup, et sur l'arcade irrégulière d'une chapelle enfoncée, nous avons lu : *C'est ici la petite chambre où Monique , prête à repasser en Afrique avec Augustin son fils, tomba malade de la fièvre dont elle mourut le neuvième jour, etc.* »

L'évêque d'Alger pénètre alors avec respect dans ce sanctuaire ; il tombe à genoux et demeure un moment dans une sorte d'extase. « Le gardien de ce lieu sacré, dit-il, touché de notre joie et de notre attendrissement, plaça devant nous, qu'il en soit béni ! une portion des restes vénérables de Monique... Avec quels saints transports nous les embrassions, nous leur unissions, en les couvrant de nos baisers et de nos larmes, les reliques d'Augustin, celles qui nous furent données par le Pontife de Rome après notre consécration épiscopale ! Depuis quatorze cent cinquante ans, elles n'avaient plus sanctifié cette demeure !... Il nous semblait que les ossements s'animaient, tressaillaient, devenaient ardents entre nos mains tremblantes... Puis, nous examinâmes ce lieu bien digne de notre attention. Elle est petite cette chambre maternelle, du côté où Monique mourut, là où est l'autel nous sacrifiâmes dès les premiers feux du jour, le lendemain matin. De l'autre côté, elle s'étend davantage ; c'est la même parure qu'au temps où cette sainte femme y demeurait avec Augustin et Alype. En avant de l'autel est la fenêtre d'où la mère et le fils, s'entretenant ensemble, quelques jours avant la mort de Monique, crurent avoir entrevu, un peu touché le ciel ; *paululùm attigimus*..... Quelle soirée nous passâmes, presque appuyé sur cette fenêtre et regardant coucher le soleil du côté même où s'étaient abimés leurs regards ! La lune argentait déjà depuis longtemps la terre, les pins, les lacs immenses, la mer lointaine, que nous ne pouvions détacher nos regards confondus avec les leurs. Quelle nuit passée avec elle, avec lui !... Quel sacrifice après cette nuit divine !... puis, quel départ ! et jusqu'au soir, jusqu'au lendemain, sur les flots qui s'agitaient vainement autour de notre frêle bateau, jusqu'à Pavie enfin, en dépit de Florence et de ses trésors tant vantés, des riches

campagnes de Bologne ou de Parme, quels entretiens, quels épanchements continuels de nos cœurs !

Le 24 mars, après avoir traversé la ville de saint Ambroise et de saint Charles Borromée, Mgr Dupuch arrivait à Pavie, terme de son pèlerinage. « C'était le soir tard, dit-il ; nous ne savions où était le corps d'Augustin, mais nous le devinions. Nous étions comme l'aiguille à la pointe inquiète et agitée qui se tourmente en tous sens jusqu'à ce qu'elle ait pu s'attacher à l'aimant vers lequel elle se tourne et retourne sans cesse. »

Le lendemain, qui était le Vendredi saint, l'évêque du lieu l'invita à présider à l'office, après lequel il reçut les visites empressées du peuple, des podestats et du clergé. Mais il avait hâte d'accourir au tombeau de saint Augustin, qui devait lui être ouvert. « Le premier podestat, écrivait-il, avait apporté sa clé, le doyen du chapitre remettait la sienne, l'évêque se traînait, les deux siennes à la main, murmurant doucement : *ubi amatur, ibi non laboratur*; les flambeaux des clercs brillaient de vives flammes , la foule se pressait recueillie , avide; déjà l'habile ouvrier a détaché les premiers gonds, il a ôté le premier cristal , les mains des prêtres lui viennent en aide, ils soulèvent le cercueil d'argent et entre les deux évêques à genoux, le déposent sur l'autel préparé à côté, sur l'autel d'honneur lui-même ; ce n'est pas assez, l'enveloppe d'argent est enlevée, et alors.....

« Figurez-vous, si vous le pouvez, ce moment ! le cristal et le bronze admirablement mariés s'unissent et découvrent le corps sacré ; il est presque entier... Voyez-vous ces restes du cercueil de plomb d'Hippone, de la châsse de bois de cèdre artistement travaillée, du voile dans lequel ils furent d'abord enveloppés, ces ossements maintenant si pressés, comme si leurs gardiens fidèles craignaient encore. Les deux ampoules parfumées d'huile et de nard ou mieux de la piété de Possidius et de ses amis, sont là. Le visage du Sauveur, son chiffre entrelacé, le signe de Luitprand décorent la châsse d'argent. ....

« Oh ! quelle scène ! nous ne respirions plus ; nos joues étaient brûlantes, nos yeux s'emplissaient goutte à goutte des plus délicieuses larmes ; nous voulions parler, nous ne pouvions pas ; nos regards, notre cœur, notre âme étaient agglutinés à ces ossements de notre père, de notre frère ; seul au monde, et le premier depuis tant de siècles, nous lui pouvions donner ce nom. Sur terre, nul n'éprouva jamais, ne pourra sentir, nous ne sentirons jamais plus ce qui accablait notre âme embarrassée de tant de douceurs et de grâces... Nos lèvres s'ouvraient pour prier pour tous les nôtres, pour nos premiers comme pour nos nouveaux enfants, pour notre patrie bien-aimée, pour nos guerriers, pour tous !... Le plus souvent nous écoutions... Il nous semblait entendre sortir de la bouche entr'ouverte d'Augustin, il nous semblait voir couler des flots d'or pur... Nous cherchions quelle main avait écrit tant d'admirables livres, quel bras avait si souvent tenu le bâton pastoral, s'était si souvent levé sur Hippone, sur Calame, sur Cirtha, sur Julia-Césarée pour les bénir. Les instants se succédaient rapides et pleins comme ceux d'une apparition du ciel ; n'en était-ce pas une que cette entrevue ? ... Et déjà il fallait se séparer !... »

Mais avant la séparation, le prélat devait se dépouiller en faveur du tombeau d'Augustin d'un objet bien cher à son cœur ; il voulut laisser au grand évêque d'Hippone un souvenir symbolique qui signifiât une indissoluble alliance. Laissons encore ici la parole à Mgr Dupuch.

« Vous rappelez-vous, dit-il, notre second anneau, celui qu'avait porté avant nous et jusqu'à sa mort bienheureuse le glorieux évêque, notre père dans la foi, celui qui nous envoyant à Saint-Sulpice, l'école, la mère bien-aimée de notre jeunesse sacerdotale, nous disait d'un cœur qui débordait : *Fils, va, sois heureux* ! Il portait les traces de ses apostoliques travaux ; depuis trois ans et plus il ne nous quittait pas ; c'était celui que nous chérissions davantage... Anneau sacré , anneau de mon père, toi qui fus si souvent couvert de ses larmes, de ses embrassements, toi qui brillais si doucement pour mon cœur des baisers de mes enfants et des siens, quand je t'ôtai pour la dernière fois de mon doigt, quand je t'attachai avec les bandelettes couleur de feu à l'ange qui couronne la châsse auguste, quand me relevant pour la dernière fois et lui disant un long et solennel adieu, je te disais adieu aussi , quand pour la dernière fois nos lèvres te

pressèrent si tendrement , si longtemps (j'avais toujours cru qu'elles se colleraient en mourant, comme les siennes , sur ton humble pierre à la couleur du ciel), je pleurais, tous ceux qui m'entouraient pleuraient aussi, dit-on ; je répétais les noms d'Hippone, de Calame!... Je pleure encore, douces larmes ! et toi, signe précieux que je n'eusse pas cédé au prix de l'or ou des plus magnifiques diamants, que je n'eusse rendu qu'avec la vie, avec qui je voulais être enseveli ; adieu encore, adieu ! reste là, reste longtemps, reste toujours !... que tous ceux qui visiteront jusqu'à la fin le tombeau d'Augustin te saluent avec moi, t'embrassent aussi, prient pour mon Église , pour son pauvre évêque... Heureux anneau dont j'envie le sort ! oh ! qui m'eût dit, qui eût dit à mon père ta destinée ! »

Quelques instants après, la châsse était replacée dans son asile, la foule s'était écoulée et l'évêque d'Alger s'arrachait à ces bienheureux ossements. Mais il emportait des impressions qui ne devaient s'effacer jamais de son cœur. « Il nous semble, disait-il, qu'Augustin est avec nous, qu'il ne nous quittera plus ; nous sommes avec lui partout. En nous éloignant de son tombeau, nous lui demandions de le revoir un jour dans sa gloire, nous lui demandions une de ses plus vives paroles, que nous pussions goûter en l'emportant. « *Ama, et fac quod vis ; aimez et faites ce que vous voudrez,* » semblait-il nous dire. Et nous n'aimerions pas ! nous n'aimerions pas Dieu ! nous n'aimerions pas l'Église ! nous n'aimerions pas les âmes !... Plutôt mille fois anathème ! »

Cependant Mgr Dupuch n'avait pas encore atteint le but qu'il s'était proposé dans son pèlerinage. Il voulait, nous l'avons dit, obtenir une portion des restes sacrés de saint Augustin. Avant donc que de repartir pour l'Afrique, il adressa une demande dans ce sens au podestat, au chapitre, à l'évêque de Pavie et au Souverain-Pontife. Ayant ensuite reçu l'assurance que ses vœux seraient exaucés, il s'empressa de retourner vers son troupeau, que deux lettres, datées l'une d'Ostie, l'autre de Milan, n'avaient pu consoler de la longue absence du pasteur. II emportait comme gage d'un don plus considérable quelques fragments des doigts d'Augustin, de sa tête, de ses pieds et des côtes sous lesquelles avait brûlé le cœur de ce grand pénitent qui racheta ses péchés par tant d'amour et tant de larmes.

MENU

CHAPITRE XVIII.

La relique de Saint Augustin

Mgr Dupuch était à peine de retour dans son diocèse, lorsqu'il reçut du Chapitre de Pavie une lettre qui mit le comble à ses vœux. Les vénérables chanoines commençaient par lui témoigner la joie qu'ils avaient éprouvée en voyant parmi eux, au sein de leur cité, le pontife de l'église renaissante d'Hippone, « l'auteur de tant et de si éclatantes actions dans cette chrétienté encore au berceau; » ils le remerciaient ensuite de la lettre dont il les avait honorés, « lettre éloquente, disaient-ils, que nous serons jaloux de conserver éternellement dans nos archives comme un trésor, un précieux mémorial de votre bonté ; puis, arrivant à ce qui intéressait surtout le prélat, ils s'exprimaient ainsi :

« Vénérable pontife, les chanoines et Chapitre de la sainte église de Pavie n'ont eu qu'un cœur et qu'une voix ; ils vous accordent avec bonheur ce que vous demandez... Et comment aurions-nous pu demeurer froids et indifférents à l'allégresse, aux saints transports de tant d'illustres évêques de France, à vos tendres et ardentes prières approuvées depuis longtemps par le père commun de tous les fidèles, le saint pontife Grégoire XVI ?

« Ce don sacré que vous désirez d'un si passionné désir, vous l'aurez, et il sera tel qu'il répondra assurément à votre attente. Son Excellence très Révérendissime notre évêque chéri, à la sagesse duquel nous avions confié le choix, la désignation de la part des saintes dépouilles qui devait vous être accordées, a voulu par l'inspiration divine signaler sa piété généreuse en vous donnant l'*ulna*, c'est-à-dire, l'os du coude du bras droit, de la longueur d'environ un pied

de Paris. La très illustre municipalité de notre ville et le Chapitre de la cathédrale ont du même cœur adhéré à ce choix providentiel.

« Fortuné prélat ! vous serez donc possesseur de ce bras, soutien de l'infatigable main qui écrivit tant de volumes si remplis de la sagesse divine, de ce bras qu'il étendit tant de fois pour bénir son peuple bien-aimé, qu'il éleva si souvent vers le ciel pour en faire descendre sur l'Afrique les divines faveurs !... Puisse ce bras qui fut autrefois si puissant vous venir en aide, et opérer par vous de nouveaux prodiges !... Puisse-t-il vous fortifier dans les plus difficiles entreprises de votre laborieux apostolat ! »

Les seigneurs et administrateurs de la cité écrivirent aussi à Mgr Dupuch pour lui exprimer avec quel bonheur ils se rendaient à ses pieux désirs. Enfin l'évêque de Pavie, Mgr Tosi, plein d'un saint enthousiasme, laissa éclater sa joie dans une lettre que nous voudrions pouvoir citer tout entière. Mais il faut nous borner aux passages suivants :

« Le vœu que vous exprimiez en notre présence, il y a si peu de jours encore, dans l'effusion d'une ardente charité, vient d'être accompli dans sa plénitude, vénérable frère, et c'est avec un joyeux empressement que nous vous l'annonçons, le souverain pontife Grégoire XVI ayant adhéré à votre demande...

« Laissez s'épancher ici de notre cœur qui déborde les émotions trop vives dont nous fûmes saisis dès le premier moment et comme accablé en vous voyant arriver inopinément. Est-il donc bien vrai que j'aie reçu sous mon toit le plus proche successeur du divin Augustin après tant de siècles ? Est-il vrai que nous ayons contracté avec lui les plus sacrés devoirs d'une piété nouvelle, et, pour ainsi parler, plus étroitement resserré l'alliance de la foi ?...

« Assurément, mon frère, de ce que j'ai pu vous voir, vous qui en de si longs voyages poursuivez les sacrés vestiges d'Augustin, recherchant ses sentiments, ses pensées les plus intimes aux lieu-mêmes qu'il foula de ses pieds, de ce que j'ai pu converser avec vous, à l'autel où reposent ses bienheureux ossements, mêlant dans ces épanchements de nos âmes nos joies, nos espérances, nos larmes ; de ce que par mes propres dons et par mon secours , il vous est offert une portion choisie du trésor insigne qui fait tout à la fois le plus bel ornement et le plus ferme rempart de cette Église de Pavie, ma bien-aimée, unissant ainsi nos deux Églises dans la possession de ce même gage ; certes, de toutes ces choses si merveilleuses et si touchantes, il me semble avoir recueilli, dans cette vie qui s'enfuit, le fruit le plus doux de la profonde et tendre vénération dont je me sentis pénétré dès mon plus jeune âge, pour ce très saint docteur et défenseur de la foi.

« Ah ! il ne s'effacera jamais de notre cœur ni de celui de tous ceux qui nous entouraient, le jour où vous et moi, nous tenant étroitement embrassés sur ces cendres sacrées, nos cœurs se dilataient, se confondaient, s'ouvraient à je ne sais quelle fraicheur des célestes rosées, alors que nous renouvelions avec transport les exemples des premiers athlètes de la foi chrétienne, qui, accourant aux tombeaux des saints martyrs, *ad memorias*, et y prolongeant leurs pieuses veilles dans la ferveur de leurs prières, y recueillaient de nouvelles forces pour de nouveaux combats.

« Pour moi, qu'un âge de plus en plus avancé pousse enfin vers le terme de mon pèlerinage, il m'est bon de m'asseoir à l'ombre de ce monument auguste, et j'aime à contempler la place que je me suis choisie à moi-même et où bientôt ma chair reposera dans l'espérance. À toi les glorieux périls et la récompense des grands travaux ! alors que ma course est presque achevée, il ne me reste plus qu'à proposer en répandant mes dernières larmes avec mes dernières prières et d'une voix presque éteinte, à la vénération, à l'imitation de mes frères bien-aimés, des fils que le Seigneur m'a donnés, le divin Augustin, le vainqueur des hérésies, le vengeur de la vérité, la lumière de toute l'Eglise, le modèle de la piété embrasée d'amour ; à toi, conduit par sa main , de parcourir ces vastes contrées de ruines ; de crier à cette terre déserte, sans chemin et sans eaux, de rendre ses morts ; de commander à ces ossements desséchés de revivre et de prophétiser ; de faire lever du tombeau au souffle nouveau de l'Esprit divin cette portion de la maison d'Israël, et de commencer, d'une voix qui retentira dans les âges perpétuels, un cantique

de louange au Dieu qui conduit aux portes des enfers et qui en retire quand il lui plait. Tandis que dans l'attente du jour qui est proche, ma vieillesse consolée se reposera dans le Seigneur Jésus, toi, sois rempli de courage et de force, sois robuste, songe à la grandeur de la mission qui t'est imposée, à celle des espérances de tous, dont les âmes sont fixées sur toi ; mais pour ne pas succomber par l'infirmité humaine sous le poids du divin fardeau, tourne ton regard vers ton protecteur et le mien, vers le patron de nos Églises chéries. Celui qui défendit invinciblement et avec tant d'éclat et de lumières les droits sacrés de la grâce, t'obtiendra, n'en doute pas, à toi son successeur, celle qui t'est nécessaire et avec laquelle tu conduiras enfin jusqu'à sa plus parfaite consommation l'œuvre que tu as si bien commencée. »

Mgr Dupuch inonda de ses larmes cette lettre du saint vieillard. Ivre de joie, il ne songea plus qu'à faire les préparatifs nécessaires pour rendre à l'Afrique les restes du grand évêque d'Hippone. Mais il voulait que dans cette circonstance solennelle tout fût digne de l'illustre docteur. Pensant donc qu'il était de son devoir d'inviter l'épiscopat français à envoyer ses représentants pour faire cortège au pontife qui avait tant honoré l'Église par son génie et par ses vertus, il écrivit la lettre suivante à tous ses collègues de France :

« Je touche enfin au moment si désiré de la translation des restes de saint Augustin. Je suis impatient de recommander à vos prières et à celles de votre troupeau cet acte prodigieux auquel l'excès de mon bonheur m'empêcherait de croire, si tous les préparatifs n'étaient pas à peu près terminés. Ce sera le 12 octobre qu'aura lieu à Pavie la remise sacrée du dépôt qui lui fut confié il y a tant de siècles. La translation solennelle jusqu'à Toulon, par terre, durera jusqu'au 22 ou 23 octobre. Ce jour-là même nous nous embarquerons. Enfin, le 28 octobre, jour anniversaire du sacre de l'indigne successeur d'Augustin, nous aborderons sur les rivages d'Afrique. Que nous serions heureux si votre Grandeur pouvait se joindre à nous à Toulon, et venir consacrer avec nous le monument élevé sur les ruines d'Hippone par tous nos vénérables frères les archevêques et les évêques de France ! »

On pense bien que Mgr Dupuch ne pouvait pas oublier ce qu'il devait à l'archevêque de Bordeaux dont il aimait à reconnaitre la paternelle bienveillance. Aussi, ne se borna-t-il pas à lui envoyer la lettre commune à tous les autres prélats, il y joignit ces lignes qui respirent un amour tout filial : « Oh ! si mon bien-aimé consécrateur pouvait présider cette magnifique cérémonie ! Il lui faudrait si peu de temps ! Qu'il me permette de le conjurer à genoux de venir ; il sera reçu avec tant de bonheur dans le diocèse de son très respectueux et tendrement dévoué fils!»

Cet appel, nous le verrons bientôt, devait être entendu.

Quand tout fut prêt pour la cérémonie, Mgr Dupuch, suivi de plusieurs membres de son clergé, repassa la Méditerranée, et le 12 octobre 1842 il était de nouveau à Pavie. Sans perdre de temps, il réclame le trésor qu'on lui a promis. L'évêque, le chapitre, les représentants de la cité, la population tout entière l'accompagnent au tombeau du grand docteur. Là, après lecture de la bulle du Pape autorisant la translation, Mgr Tosi place dans un bassin d'argent la précieuse relique, fait constater par les hommes de l'art que c'est bien l'*ulna* du bras droit du saint docteur. L'évêque d'Alger l'enveloppe dans de riches tissus, et tandis que le clergé et le peuple chantent les louanges d'Augustin, il s'avance, environné d'un nombreux cortège, jusqu'à l'autel où resplendit une châsse magnifique destinée à recevoir le sacré dépôt. Pénétrés de respect, les assistants tombent à genoux, les fronts s'inclinent vers la terre, et le bras de l'évêque d'Hippone, soutenu par celui de son successeur, bénit cette multitude attendrie.

Mgr Dupuch se remet bientôt en marche sur la route de Milan. Le peuple de cette ville vient à sa rencontre ; l'archevêque le reçoit à la porte de la basilique ambroisienne, et l'introduit sous ces voûtes où le fils de Monique écouta si souvent la parole qui prépara sa conversion. L'air retentit de cris de triomphe ; des milliers de bouches répètent à l'envi : *Vivat Ambrosius Vivat Augustinus ! Vivat Antonius*! Le soir, la ville entière est illuminée jusque bien avant dans

la nuit, et le lendemain, quand l'heureux prélat est remonté en voiture, il passe sous des arcs-de-triomphe, à travers les flots d'une population qui lui envoie les adieux les plus touchants.

À Verceil, même triomphe. Là, dans la cathédrale, est le tombeau de saint Eusèbe, l'ami de saint Augustin. Mgr Dupuch s'agenouille sur ce funèbre monument et y dépose quelques instants son précieux fardeau !

Une réception royale l'attendait à Turin. C'est qu'alors un prince vraiment digne de la maison de Savoie régnait dans cette ville où depuis... Le pieux Charles-Albert, qui avait eu occasion de voir et d'apprécier Mgr Dupuch en France, voulut lui faire tous les honneurs dus à son rang et à la mémoire de celui dont les restes sacrés traversaient la capitale du Piémont.

Nous n'en finirions pas, si nous voulions raconter toutes les scènes touchantes qui se multipliaient sous les pas de l'évêque d'Alger, à mesure qu'il s'avançait, chargé de son riche trésor, à travers les religieuses populations de l'Italie. Il arrive enfin en France ; il s'arrête à Fréjus. Le vieil évêque de cette ville, après avoir fait à l'illustre pèlerin l'accueil le plus enthousiaste, ranime ses forces presque éteintes par l'âge et se met en devoir de l'accompagner jusqu'à Toulon, où la sainte relique devait être embarquée pour l'Afrique.

À leur arrivée, les deux prélats trouvèrent une foule immense qui les attendait sur le Champ-de-Mars. Plus de vingt mille âmes étaient là depuis le matin, les yeux tournés du côté de la route d'Italie ; les paroisses de la ville et les pieuses congrégations, portant croix et bannières, entouraient l'autel où devait, en arrivant, être déposée la châsse vénérée. Six prélats, partis des divers points de la France, étaient aussi venus à la rencontre des restes du grand docteur : c'étaient Mgrs Donnet, archevêque de Bordeaux ; de Mazenod, évêque de Marseille ; Sibour, évêque de Digne ; Chatrousse, évêque de Valence ; de Monyer de Prilly, évêque de Châlons, et Dufêtre, évêque de Nevers. Les flots de la multitude, que ne contenait aucune mesure d'ordre et de police, ne leur permirent pas d'arriver jusqu'au Champ-de-Mars ; ils furent contraints de se rendre à l'église Majeure de Sainte-Marie et d'y attendre les reliques.

Quand Mgr Dupuch, assisté de l'évêque de Fréjus, eut offert la châsse à la vénération des fidèles, il la déposa sur l'autel préparé pour la recevoir. Une hymne fut chantée alors par le clergé en l'honneur du docteur-pontife, puis la procession se remit en marche et rentra bientôt, à l'éclat de mille flambeaux, dans l'église de Sainte-Marie. Les six évêques, debout dans le sanctuaire, attendaient l'entrée du cortège. Dès que les reliques furent placées sur le maître-autel, ils s'empressèrent de les vénérer ; tous, l'un après l'autre, baisèrent avec attendrissement le bras d'Augustin, ce bras qui avait porté si haut le sceptre du génie chrétien, ce bras qui avait terrassé tant d'hérésies, ce bras qui avait été l'un des plus fermes soutiens de l'église, ce bras enfin qui avait répandu tant de bénédictions sur la terre d'Afrique.

Le lendemain, 23 octobre, l'évêque de Fréjus célébra une messe solennelle. Pendant toute cette journée l'église de Sainte-Marie fut constamment remplie de fidèles qui venaient rendre leurs hommages aux restes sacrés d'Augustin. Le soir, après le chant des vêpres présidées par l'archevêque de Bordeaux, Mgr Dupuch essaya de rendre dans une chaleureuse improvisation quelques-uns des sentiments qui remplissaient son cœur. « Le prélat, dit un écrivain qui assistait à cette grande fête, a raconté ensuite brièvement son voyage de Pavie à Toulon : La vieille cité lombarde, si heureuse du trésor que la piété de ses rois lui avait confié, si fière de l'avoir fidèlement gardé pendant plus de onze siècles, et aujourd'hui le partageant généreusement avec la nouvelle église d'Afrique ; toutes ces populations religieuses de l'Italie et de la Provence, émues par des évènements si extraordinaires, se pressant partout sur les pas d'Augustin et de son successeur et changeant leur marche en un long triomphe. Ces consolants souvenirs, ces impressions si récentes et si vives animaient l'orateur ; son visage était enflammé; il y avait des larmes dans sa voix. Mais son émotion et la nôtre ont augmenté lorsque, jetant un rapide coup d'œil sur l'avenir de son église : « Réjouissons-nous, s'est-il écrié, ce jour qui se lève sur l'Afrique est pour elle le plus beau des jours; c'est le Seigneur qui l'a fait: *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in eà*. Nous emportons avec nous un gage certain

de miséricorde. Appuyé sur le bras d'Augustin, nous retournons pleins de confiance et de joie. Il fécondera de nouveau cette terre que sans lui et le secours d'en haut nous arroserions en vain de nos sueurs. Oui, c'est notre espoir, Dieu renouvellera par ce bras puissant d'Augustin les prodiges qu'Augustin nous raconte lui-même, dont il fut le témoin, et qui signalèrent la translation en Afrique de quelques ossements du premier des martyrs. Ce n'est point par hasard que l'église nous mettait, ce matin, sous les yeux ces paroles de paix et d'espérance : *Ego cogito cogitationes pacis*. Il y a dans les conseils éternels des pensées de miséricorde pour l'Afrique. Ces pensées se manifestent dans les événements merveilleux qui depuis douze ans s'accomplissent et que l'heureux évènement d'aujourd'hui vient couronner. Hâtons, par nos prières, cet instant marqué pour la régénération de l'Afrique. Unissons-nous à Augustin qui, sans doute, intercède sans cesse pour la conversion de ces contrées qui lui furent si chères. Prions aussi pour les vénérables pontifes accourus à cette fête et qui représentent si dignement l'église des Gaules. Priez tous Augustin d'obtenir pour moi, son indigne successeur, quelque chose de cette humilité et de cette bonté charitable qui distinguent le premier pasteur de ce diocèse... »

Le discours fini, une procession triomphale eut lieu à travers les rues de la cité. Le ciel d'abord sombre et menaçant, s'éclaircit tout-à-coup et sembla sourire à Augustin, dont les restes sacrés furent promenés à la lueur de mille flambeaux, au bruit des fanfares guerrières et au chant de l'hymne ambroisienne.

Le lendemain, 25 octobre, les reliques furent portées, dès le matin, au lieu de l'embarquement. Les cloches sonnaient à toute volée, les tambours battaient aux champs, l'artillerie des forts et de la rade mêlait ses salves aux accords de la musique militaire ; l'enthousiasme animait tous les cœurs.

Au moment où la caravane allait quitter le rivage pour regagner les navires, une dernière scène, et qui ne fut pas la moins touchante, arrêta les voyageurs. Mgr l'évêque de Fréjus, à qui son âge ne permettait point une traversée aussi longue, embrassait, les larmes aux yeux, ses vénérables collègues. « Recevez mes adieux, disait le saint vieillard, qui restait à regret enchaîné au port ; Oh ! comme je voudrais vous accompagner ! Du moins mes vœux vous suivront. Daigne la divine Marie, l'étoile de la mer, devenir votre boussole et luire sur vous pendant la traversée ! Puisse l'ange du seigneur vous accompagner ; puisse-t-il apaiser sous vos pas les flots soulevés, vous diriger, vous conduire jusqu'au port, heureux terme de vos désirs ! Puissiez-vous bientôt rendre à sa chère Hippone les restes précieux d'Augustin. Je prierai pour vous, tout mon clergé, tous mes enfants prieront avec moi. Nous demanderons au Seigneur un heureux voyage et un heureux retour.

À dix heures, Mgr Dupuch, emportant son précieux trésor et suivi des autres prélats, monta sur le bateau à vapeur le *Gassendi*. Le *Ténare* reçut à son bord les ecclésiastiques et les autres personnes qui devaient faire partie du pèlerinage.

Deux jours après, on longeait les côtes de la Sardaigne, où les reliques d’Augustin avaient trouvé un asile pendant deux siècles. Les vêpres des confesseurs furent solennellement chantées en l'honneur du grand docteur d'Hippone, et l'évêque de Châlons, élevant la châsse sacrée, bénit avec le bras du saint l’île hospitalière.

Le 28, au point du jour, on se trouvait en face de Bône. Mgr Dupuch, qui ne craignait pas la mer, était debout sur le pont du navire. « Couvert d'un beau burnous blanc dont j'admirais le fin tissu, dit un des voyageurs, on aurait pu le prendre pour un marabout du désert, ou bien, au milieu de l'obscurité qui régnait encore, pour le fantôme de l'église d'Afrique ressuscitée. » Quand le *Gassendi* eut jeté l'ancre dans la rade, le canon de la Casbah en avertit la ville. À ce signal toute la population s'émeut ; elle se précipite au-devant des pèlerins. Le rivage est couvert de personnes de tout âge, de tout culte, de toute nation. Pour voir de plus près, on entre dans la mer ; plusieurs hommes et plusieurs enfants ont de l'eau jusqu'à la ceinture. « C'était, sur les

collines de l'Edough, comme dans la plaine de la Boudjemma, un mouvement, une vie extraordinaire ; jamais l'Afrique, depuis les jours d'Augustin, n'avait rien vu de semblable.

À huit heures, sous un soleil radieux, les voyageurs descendirent dans les embarcations destinées à les porter au rivage ; la flotille, composée d'une douzaine de canots, s'avança lentement, en ordre de procession, et formant dans la rade une légère courbe. « Dans le canot d'honneur, dit M. l'abbé Sibour, seul, avec l'évêque d'Alger revêtu de ses plus beaux ornements pontificaux, s'avançait Augustin, dont la châsse de cristal et d'argent brillait sous le soleil d'Afrique d'un éclat inaccoutumé. Les autres évêques suivaient en rochet et en mitre, et après eux les prêtres, distribués sur différents canots, tous en habits de chœur. Une chaloupe portait des religieuses de la doctrine chrétienne, une autre des frères hospitaliers. Du sein de chaque embarcation le chant des psaumes s'élevait comme la voix du Seigneur du milieu des flots. Nous répétions les cantiques de la joie et des espérances accomplies, le *Lœtatus sum*, le *Benedictus*, cet autre cantique dans lequel Israël célèbre sa délivrance de l'exil égyptien, et son retour dans la patrie : *In exitu Israël*. Ces psaumes, composés il y a trois mille ans, semblaient faits pour la circonstance présente, tant ils offraient de belles et touchantes applications.

« *Béni soit le Seigneur qui nous visite et qui vient racheter son peuple,* disait la voix qui s'élevait de la mer. — *Qu'il soit béni !* répétaient tous les échos du rivage. — Nous poursuivions : *Il l'avait promis : il nous avait promis sa miséricorde ; un jour nous devions être tirés des mains de nos ennemis et le servir sans crainte et en liberté.* — Et de toutes ces plages, de toutes ces collines où dormait depuis tant de siècles, dans son linceul de sable et de verdure, l'église d'Afrique, des voix sublimes s'élevaient en répétant : « Miséricorde ! liberté ! » — *Oui, il vient,* chantions-nous avec enthousiasme*, il vient éclairer ceux qui sont dans les ténèbres ; tous ces peuples qui nous regardent assis à l'ombre de la mor*t.— Et les montagnes de l'Edough, d'où le Kabyle caché nous regarde sans doute et nous écoute avec étonnement, semblaient répéter nos accents et accueillir nos espérances. »

La procession débarqua sur le port où avait été dressé un arc-de-triomphe en verdure, portant cette inscription : *Augustin, Hippone renaissante*. Les autorités civiles et militaires, avec toute la garnison, étaient venues rendre hommage aux restes du grand docteur. M. Pépin, maire de Bône, adressa à Mgr Dupuch un discours plein de convenance, de dignité et de sentiments chrétiens.

« C'était déjà pour Bône chrétienne, dit-il, pour Bône française, une magnifique espérance que celle d'être appelée à renouer la chaîne des temps dans la double histoire de l'Église de Jésus et de la civilisation des peuples aux lieux mêmes où la religion catholique et l'esprit humain furent glorifiés avec tant d'éclat et de retentissement !...

« Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les deux collines de la royale cité que possèdera Bône ; ce ne sont plus seulement des souvenirs, des empreintes, c'est l'homme même qui les a rendues à jamais célèbres ; c'est le corps même ou partie du corps de ce prince de l'Eglise, si grand devant les hommes, si grand devant Dieu !... Aujourd'hui enfin, voir refleurir sur ce continent la civilisation avec la religion du Christ, qui est la religion du progrès, ce n'est plus seulement pour Bône, à cette heure, une espérance magnifique, c'est une de ces certitudes que l'intelligence et le cœur peuvent saisir avec autant de confiance que de joie et de légitime orgueil, à la vue de cette solennité et de cette châsse; car, le bras que renferme cette châsse semble être venu pour bénir nos bannières et assurer à nos armes tous les trophées de la victoire, semble n'être restitué aux lieux où il fit des choses immortelles, que pour y opérer de nouveaux prodiges, pour commander aux sources fécondes de la foi religieuse et de la science humaine de jaillir de nouveau sur cette terre altérée , et de lui rendre sa beauté et sa richesse premières.»

Mgr Dupuch ne répondit qu'en peu de mots ; son émotion étouffa sa voix.

M. l'abbé Suchet prit aussi la parole. Il commença par ce texte dont l'application était pleine d'à-propos : *Simon accepit ossa Jonathæ fratris sui, et sepelicit ea in Modin civitate patrum ejus*.

« Monseigneur, poursuivit-il , de même que Simon, souverain pontife et chef du peuple de Dieu, alla chercher les ossements de son frère Jonathas, à qui il avait succédé , pour les rapporter dans la cité de ses aïeux ; ainsi vous, Monseigneur , le frère et le successeur du grand Augustin, vous êtes allé, bravant les fatigues de longs et périlleux voyages , chercher, sur une terre hospitalière, ses reliques sacrées pour les rapporter en triomphe dans sa chère Hippone, depuis longtemps veuve désolée de son bien-aimé pasteur.

« Depuis que nos armes ont conquis cet héritage, qui est devenu le vôtre, il vous a semblé entendre du haut du ciel la voix d'Augustin, comme autrefois après que Bélisaire eut reconquis l'Afrique sur les farouches Vandales, l'évêque Létus entendit à Carthage celle de Cyprien, qui criait vers Dieu : *Terram tuam tuis redde; redde meis ossa mea*. Et voilà que, exécuteur ardent des volontés du Très-Haut, vous avez ramené, à la suite de nos armées victorieuses, sur cette antique terre chrétienne, les enfants de Dieu, ses légitimes héritiers, et vous rendez aujourd'hui à ses heureux enfants les ossements de leur père.

« Prélat fortuné ! soyez béni de cette double mission que vous accomplissez d'une manière si admirable.... »

Quand l'évêque d'Alger eut répondu à son grand-vicaire, la procession entra dans la ville et s'avança jusque sur une vaste place, au milieu de laquelle s'élevait un autel décoré de colonnes de verdure, de festons de lauriers roses, de guirlandes de fleurs et de riches étoffes. Là, sur cet autel, furent déposées les saintes reliques, et Mgr Dupuch célébra la messe. Le maire, tous les officiers civils et militaires, le cadi ou juge musulman à la tête d'une députation, le commandant de la garde nationale, la troupe et une foule immense, soit d'Européens, soit d'Africains, bravant les rayons d'un soleil ardent, assistèrent au saint sacrifice. La multitude couvrait non-seulement la place, mais les terrasses des maisons environnantes, et jusqu'au toit de la grande mosquée.

Après la messe, pendant laquelle la musique militaire n'avait cessé d'exécuter des airs choisis, Mgr Dupuch, du haut de l'autel, tira de son cœur des accents qui émurent profondément l'immense auditoire dont il était environné. D'une voix animée, il retraça les principales circonstances qui se rattachaient au grand événement du jour : l'apostolat de l'illustre docteur sur cette terre où tout parle encore de lui ; sa mort au sein d'Hippone assiégée par les Vandales ; ses restes partant pour l'exil lorsque, la ville étant tombée au pouvoir des barbares, on entendait retentir sur ces plages des voix lamentables sortant la nuit du sein des ténèbres et criant aux fidèles épouvantés : *Sortons d'ici, sortons d'ici !...* enfin le retour glorieux de ce grand génie et de ce grand saint sous la protection du drapeau de la France. « Ce retour, dit-il, ne va-t-il pas marquer une ère nouvelle pour le pays ? Quand Augustin partit, les anges protecteurs de ces contrées s'exilèrent avec lui ; ne vont-ils pas revenir aujourd'hui et accompagner de nouveau ses pas? »

À la fin de son discours, où il avait dit, avec des expressions brillantes, ce qu'il éprouvait de joie et de bonheur, il eut une belle inspiration qu'il rendit de la manière la plus pathétique. Posant sa main sur la châsse sacrée : « Joignons nos mains, s'écria-t-il, *jungamus dextras !* Ô vous que je ne sais plus de quel nom appeler ! Si je vous appelle mon père (Oh ! certainement vous l'êtes), je tremble d'usurper le grand nom de votre fils. Si je vous appelle mon frère, je rougis d'être aussi peu digne d'une telle parenté. Si je vous appelle mon prédécesseur, mon ami, oui, vous l'êtes sans doute ; mais que suis-je pour succéder à Augustin ? Joignons donc nos mains , *jungamus demtras* ; vous qui êtes à la fois mon père, mon frère, mon prédécesseur et mon ami ; joignons nos mains pour bénir cette nouvelle Hippone, qui tressaille de joie aujourd'hui en vous recevant dans ses murs, pour bénir ce peuple que vous n'avez pas connu, mais qui veut être et s'appeler votre peuple ; joignons nos mains pour bénir ces valeureux guerriers qui nous environnent et dont la bravoure a préparé ce triomphe ; joignons nos mains pour bénir ceux qui sont nos frères aussi , quoique séparés de nous par une foi étrangère; pour bénir enfin ces lieux , cette mer , cette terre que vos yeux contemplèrent jadis, et qui si souvent retentirent des accents de votre éloquence. »

II serait difficile de rendre l'impression produite par ces paroles qui sortaient d'un cœur enflammé. Après la bénédiction donnée par tous les évêques avec le bras droit d'Augustin, la procession se remit en marche et se rendit à l'église de Bône, hélas ! bien petite et bien pauvre. Les reliques y furent exposées tout le jour à la vénération des fidèles. Le soir, Mgr l'archevêque de Bordeaux, entouré des autres prélats, célébra solennellement les vêpres et adressa à l'assistance une chaleureuse allocution.

Le lendemain, 29, Mgr l'évêque de Digne , après une messe pontificale , donna la communion et la confirmation à une foule nombreuse composée de Français, de Sardes, de Maltais et d'Espagnols, qu'on avait préparés par les exercices d'une retraite. Vers le soir, les prélats, suivis de toute la caravane, d'un interprète et d'un corps de spahis, que le général Randon, commandant à Bône, avait mis à leur disposition, allèrent visiter les ruines d'Hippone et quelques tribus arabes de la contrée, où leur était réservé un accueil bienveillant et respectueux.

Mais le dimanche, 30, devait être le grand jour de cet immortel épisode. Des témoins oculaires peuvent seuls nous en donner une juste idée. C'est pourquoi nous leur laisserons la parole, persuadé que leur récit offrira un puissant intérêt.

« Le 30, le soleil semble se lever plus resplendissant, pour éclairer ce beau jour de fête. Dès les huit heures du matin, la procession sort, dans toute sa pompe, avec ses enfants de chœur, ses vierges, ses prêtres, ses pontifes. Les restes bénis de l'illustre évêque d'Hippone sont portés par quatre prêtres revêtus des ornements les plus précieux. En avant, sur un brancard, se voit une élégante cassette renfermant ses œuvres, qu'ombrage une branche d'olivier, chargée de ses fruits mûrs, symbole ingénieux, tout à la fois, de l'abondance des écrits du saint docteur, de l'onction dont ils pénètrent les âmes, et de la lumière qu'ils répandent dans l'Église. La statue d'Augustin nous avait précédés à Hippone, comme pour marquer d'avance la dernière station de notre pèlerinage. Posée de la veille, elle domine déjà le monument, et appelle de loin les regards.

« La procession, accompagnée des autorités civiles et militaires, ayant en tête une brillante musique, et suivie d'une foule immense de tout âge, de tout sexe, de toute nation, se développe entre deux haies de nos braves soldats. Elle s'avance au chant des psaumes et des cantiques, sous un ciel d'azur, par une magnifique avenue le long de la mer et des rives de l'Abou-Dgemma. Pendant cette marche grave et solennelle, l'horizon en face de nous, rehaussé des plus riches teintes de la lumière, varié par les plus beaux accidents de la nature, arrête d'abord nos yeux sur le gracieux paysage d'Hippone ; puis, laissant fuir le regard par-delà ses vertes collines dans un bleuâtre lointain, à travers des montagnes agréablement ondulées, il semble, à la prière d'Augustin, nous ouvrir le portique des cieux...

« Après le passage du pont, sous le premier arc de triomphe, élevé à l'entrée de l'ancienne ville d'Augustin, Mgr l'évêque d'Alger nous avertit que nous mettions le pied sur le sol de la célèbre Hippone. Puis, s'adressant à Mgr de Bordeaux : « Prenez en ce moment, lui dit-il, le bâton pastoral que je reçus de votre main le jour où vous me conférâtes l'onction sainte, et soyez aujourd'hui archevêque de Bordeaux et évêque d'Hippone. » —Alors on chante l'antienne *Move te, surge, sancte Dei, ad loca festina quœ tibi parata sunt ! Du fond de votre glorieux sépulcre, levez-vous, ô saint de Dieu, hâtez-cous de consoler, par votre présence, ces lieux désolés qui vous furent si chers, et où nos cœurs nous ont préparé ce triomphe !* Et le pontife vénère les reliques, il les encense, et il prie haute voix.

« Nous avançons, environnés de la multitude des spectateurs, qui se répandent dans la forêt d'oliviers, qui montent sur les tertres, qui remplissent les sentiers, qui couvrent la colline. Tous les points du ravissant amphithéâtre, que domine le monument avec sa statue en bronze, sont occupés ; de tous côtés s'agite et se presse une foule avide de recueillir sa part du spectacle ; des groupes se forment jusque sur les arbres pour voir passer le triomphe d'Augustin. À travers les branches des oliviers, ou parmi les lauriers roses, apparaissent de riches turbans et des

bonnets grecs mêlés aux costumes européens. Ce mélange de peuples frappait partout le regard, vous eussiez dit que l'orient et l'occident s'étaient donné rendez-vous pour assister à cette fête.

« Nous arrivons au monument. Mgr l'archevêque de Bordeaux bénit l'autel et célèbre la messe au milieu d'un admirable recueillement. Il adresse ensuite à la foule une allocution pleine de feu. Jamais semblable auditoire, jamais semblable coup d'œil !... À voir l'attention que prêtaient à l'orateur tant d'étrangers qui ne pouvaient pas comprendre ses paroles, on pouvait croire que le miracle des langues se renouvelait.

« Le discours de Mgr l'archevêque de Bordeaux s'adressait particulièrement aux soldats. Il a parlé à ces braves, dont la conduite est si belle en Afrique, de la mission civilisatrice de la France, et leur a dit que la religion seule pouvait accomplir cette mission. II a appliqué cette vérité à la conquête de l'Algérie. Plusieurs traits heureux de son improvisation ont vivement frappé l'auditoire. «La religion dont nous sommes les ministres, s'est-il écrié en un endroit, est celle qu'honorèrent et pratiquèrent les Clovis, les Charlemagne, les Condé, les Turenne, celle dans les bras de laquelle Napoléon a voulu mourir. Il savait bien, cet habile appréciateur des hommes et des choses, que la religion ne fait qu'accroître la bravoure ; il le savait bien, lui qui, frappant un jour sur l'épaule d'un de ses généraux, lui disait : *Drouot, tu es le plus brave de mon armée, parce que tu es le plus dévot.* »

« Après le discours, tous les évêques ont donné la bénédiction avec les saintes reliques. Leurs mains réunies, étendues sur les campagnes d'Hippone, demandaient au ciel la rosée qui doit féconder ces germes de foi qu'on vient d'y déposer. À la fin de cette touchante cérémonie, Mgr Dufêtre ne pouvait plus contenir les sentiments qui débordaient de son âme, et, de cette voix puissante qui remplit les plus vastes voûtes de nos cathédrales, il a fait retentir les collines d'Hippone de son amour et de son admiration pour Augustin. Il a demandé au grand évêque de lui obtenir les grâces de l'épiscopat qu'il allait bientôt recevoir, et il en a placé les travaux sous les auspices de son nom, qu'il ajoutera désormais au sien.

« Un peu plus haut que le monument, presque au sommet de la colline, Mgr l'évêque d'Alger avait fait dresser une tente. Tous les prélats s'y sont réunis, et là, chacun a pris la détermination de consacrer par une fête l'heureuse translation qui venait de s'accomplir.

« Il était midi, la foule s'était dispersée et prenait son repas sous les oliviers. Le général Randon avait fait dresser des tables dans les citernes, et tous les prélats sont venus s'asseoir avec leur suite à un banquet qui leur a été offert.

« Nous ne devions plus retourner à Bône. Le *Gassendi* et le *Ténare* avaient envoyé leurs canots dans la Seybouse. C'est au port même d'Hippone que nous nous sommes embarqués pour nous rendre à bord. II était environ deux heures. On leva bientôt l'ancre, et en quittant ces rivages, dont nous ne perdrons jamais le souvenir, nous adressions un dernier adieu aux collines d'Augustin.

« Ce qui venait de se passer sous nos yeux avait quelque chose du charme qui entoure les faits antiques et merveilleux. C'était de la réalité aussi riche que la plus brillante des fictions. »

Deux jours après, la caravane célébrait la fête de tous les saints dans la capitale de l'Algérie.

Telles furent les principales circonstances qui marquèrent le retour des cendres d'Augustin en Afrique, évènement qui suffirait, dit Mgr Pavy, pour illustrer un épiscopat. Si nous sommes entré dans de longs détails, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une translation ordinaire de reliques, à laquelle la piété seule est intéressée. Il y avait là tout à la fois un grand fait de civilisation et un grand fait national. Depuis quatorze siècles la barbarie régnait sur ces plages infortunées, et la France semblait y avoir campé seulement en passant. Le retour de l'illustre évêque d'Hippone n'était-il pas une preuve éclatante du rôle qu'on voulait donner au christianisme dans l'œuvre civilisatrice de la France ? N'était-il pas aussi un signe certain de l'affermissement de notre domination en Afrique ?

Terminons ce chapitre par cette belle apostrophe de saint Jean-Chrysostome aux païens de son temps. Elle ne saurait être d'une application plus frappante : «Osez, s'écrie-t-il, osez dire encore qu'il est impuissant, qu'il est mort, ce Seigneur-Jésus, dont les serviteurs, même après leur mort, sont encore si puissants que les ossements attirent des foules nombreuses, opèrent des prodiges et sont vénérés par les plus grands personnages de la terre. »

Que les païens de notre époque osent dire aussi, après de pareils événements, que le Dieu des chrétiens est mort.

❖

L'Académie française comprenant tout ce qu'il y avait de grandeur et de poésie en un pareil sujet, le mit au concours quelques années plus tard (1855), et la pièce de M. Julien Daillière fut couronnée. Nous sommes assez heureux pour pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques strophes de ce remarquable travail.

MENU

Les restes de Saint Augustin rapportés à Hippone. Retour.

Ce n'est pas seulement pour des œuvres humaines.
Pour creuser des canaux, pour ouvrir des chemins,
Que Dieu nous fit marcher sur les traces romaines.
Pour un plus noble usage il réserve nos mains.
À nous de ranimer cette terre flétrie,
De transformer ce sol barbare et désolé,
De rendre à son Hippone, à sa chère patrie,
Un fils trop longtemps exilé.

Le navire a quitté la côte hospitalière
Où se cacha longtemps le précieux trésor,
Et sous un ciel d'azur inondé de lumière,
Il porte avec orgueil son tabernacle d’or.
Salut au *Gassendi*, nom chéri des étoiles !
Salut à nos Bretons, ses dignes matelots !
Que votre esprit, Seigneur, qui dirige leurs voiles,
Souffle aujourd'hui seul sur les flots.

L'œil tourné vers la France, en face du rivage
D'où le Sarde nous jette un fraternel adieu.
Cortège de l'Apôtre, un pieux équipage
Sur cet autel flottant 'incline devant Dieu.
Le ciel semble sourire au vaisseau qui s'arrête
Pour prier l'Eternel de le conduire an port ;
Le *Gassendi*, paré comme en un jour de tête,
Frémit d'un généreux transport.

Oh ! ce temple convient au mystère sublime !
Et Dieu, des profondeurs de son immensité,
Sur ce frêle vaisseau suspendu sur l'abîme,
Descend dans sa grandeur et dans sa majesté !
Entonnez, prélats, vos hymnes d'espérance ;

Cette noble Sardaigne est une sœur pour nous,
Et l'Afrique n'est plus qu'une nouvelle France,
Dont le cœur tressaille avec vous.

Priez, oh ! priez donc autour de ces reliques
Que porte avec respect le flot silencieux ;
Faites monter l'encens et la voix des cantiques
De l'infini des mers à l'infini des cieux !
Pour verser tous ses dons le Seigneur vous rassemble ;
Le bras droit d'Augustin aux vôtres vient s'unir...
Depuis quinze cents ans ces trois terres ensemble
Vous attendaient pour les bénir !

Mais, reprenant sa course un moment suspendue,
Le vaisseau disparait dans l'immense étendue ;
Heureux de son fardeau, fier de son pavillon,
Il fuit, comme l'oiseau, sur cette mer liquide.
Où la visible main d'un invisible guide
Lui trace un lumineux sillon.

Bientôt l'aube du jour, sur la rive prochaine,
Colore de l'Edough la formidable chaîne :
C'est la terre, Chrétiens, que l'Apôtre foula
Voici le pont, voici les minarets de Bône,
Et plus loin nous voyons ce qui reste d'Hippone
Sur les collines que voilà.

« Réjouis-toi, terre d'Afrique !
« Ce jour est le jour du réveil
« Sors de ta cendre, ô basilique,
« Hippone, sors de ton sommeil

« Il vient éclairer vos ténèbres,
« Saint Dieu vivant et fort.
« Vous qui dans vos linceuls funèbres
« Dormez à l'ombre de la mort.

« Il touche la terre natale,
« Et soudain, ébranlant les airs,
« L'hymne d'Ambroise, triomphale,
« Fait vibrer l'écho des déserts.

« Réjouis-toi, terre d'Afrique !
« Voici le grand jour du réveil ;
« Sors de ta cendre, ô basilique,
« Hippone, sors de ton sommeil ! »

Du pur sang de la France une terre arrosée,
N'appelle point en vain la céleste rosée !
Ils vont éclore enfin ces germes de la foi

Que l'apôtre a semés. France, poursuis, achève,
Aujourd'hui de sa tombe un grand siècle se lève
Et ressuscite devant toi.

Que ta puissante main sauve, répare et fonde,
Pour léguer tes trésors aux siècles à venir,
Et sur la plage même où périt l'ancien monde,
Ravive d'Augustin l'immortel souvenir.
En face de la mer place sa noble image,
Son sublime regard vers toi se tournera,
Et son bras, qui déjà s'étend sur le rivage,
De loin, France, te bénira.

Et déjà, sous l'abri du drapeau tricolore,
Voici le Musulman, le Kabyle, le Maure,
Et vaincus et vainqueurs confondus aujourd'hui !
Ce grand cœur, ce foyer d'amour et d'espérance,
Se ranime, en voyant, l'ombre de la France,
Tant de peuples autour de lui.

Réchauffe, élu du ciel, réchauffe de ta flamme
Nos soldats, de ta foi ferme et vaillant soutien ;
Épanche de nouveau les trésors de ton âme,
Sur ce sol, grâce à nous, redevenu chrétien !
Nous t'avons ramené dans la barque de Pierre ;
Ton église autrefois s'élevait en ce lieu :
Voici les fondements et la première pierre...
Rebâtis ta Cité de Dieu !

MENU

JE. — 27 février 1879 juge d'instruction à Tlemcen

Mon père, qui s'ennuyait un peu en Alsace, et ma mère, avaient traversé la Méditerranée pour échapper à l'hiver et passer quelque temps avec moi. Ils étaient tous deux encore fort ingambes bien qu'ayant dépassé la soixantaine. Ils se trouvaient donc à Bône, le jour où je reçus mon avis de mutation pour Tlemcen ainsi que ma promotion au rang de juge d'instruction, le 27 février 1879. Ils décidèrent de m'accompagner jusqu'à Alger, car mon père désirait revoir son vieil ami Alexandre Papier. Le temps se maintenait au beau et nous y allâmes en bateau à vapeur.

Le lendemain de notre arrivée à Alger, (19) nous nous promenions place du Gouvernement, après avoir marché jusqu'à la Pointe Pescade et Mustapha supérieur. Je laissai mes parents se promener au hasard des rues et j'allai à la librairie Bastide par la rue Bab-Azoun dont les étalages attirent les nombreux passants.

J'étais poursuivi depuis un quart d'heure par un yaouled (jeune garçon) qui s'obstinait à m'offrir ses services. Je lui jetai une pièce de monnaie. Il avait une physionomie éveillée, des dents blanches comme du lait. — Malgré les misérables haillons qui le couvraient à peine, cet

19 Paul s'inspire pour ce chapitre de : *Tlemcen... : 1875*... par M.E. de Lorral. 1875.

enfant eût certainement arrêté l'attention d'un peintre. Je m'amusai à le faire parler en sabir, ce mélange de langues dont j'avais eu le temps d'apprendre les rudiments à Bône. Ses règles ne sont pas très strictes, et c'est un plaisir de communiquer à l'aide de ce galimatias pittoresque.

Je réussis à comprendre qu'il s'appelait Saïd et qu'il était de Tlemcen, et qu'il avait été amené à Alger par un fonctionnaire récemment décédé. Abandonné, privé de ressources, en proie à la nostalgie, il cherchait à gagner de quoi retourner dans son pays. En dix-huit mois, il avait amassé quinze francs. Il lui en manquait encore une fois autant. Il était plein d'enthousiasme pour sa ville natale. Des larmes roulaient dans ses grands yeux expressifs, tandis qu'il me disait combien il était heureux avant son fatal voyage.

Je n'arrivai pas à imaginer ce Saïd dans le rôle de Giton de sous-préfecture, tant sa candeur s'imposait avec force. Touché comme par un coup de foudre, je décidai séance tenante de ramener Saïd à son père.

Le jour suivant, je pris le temps d'embrasser mon père et ma mère qui repartaient vers la France, d'équiper Saïd d'un beau burnous blanc de la rue Bab-Azoun, et de préparer mes malles pour le départ du lendemain. Saïd était aux anges (était aux malaks ?)

À six heures du matin nous nous retrouvâmes à la gare ; le soir même, à minuit, nous étions à Oran. Saïd, spontanément, aida au transport des bagages, fit l'interprète, et dormit à l'hôtel sur une natte, par terre, comme il sied à un serviteur dévoué. Je le laissai faire, allez savoir pourquoi !

Pendant le long trajet en diligence jusqu'à Tlemcen Saïd prit de l'assurance et à la fin j'eus enfin, au détour d'une anecdote à propos d'un marabout, la faveur de son rire haut-perché. Alors que nous commencions à gravir les hauteurs sur lesquelles Tlemcen est bâti, son enthousiasme n'avait plus de bornes. Il me montra, à gauche, sur le flanc de la montagne, le village arabe de Bou-Médine où demeurait son père, juste au-dessous du minaret qui domine le paysage.

Mais où était Tlemcen ? De temps en temps nous apercevions à travers la verdure sombre quelques tours blanches, que le soleil de printemps inondait de lumière. C'est que nous traversions une forêt, une véritable forêt d'oliviers, que les habitants du pays nomment le Bois de Boulogne. Nous nous engagions de plus en plus sous ces arbres séculaires, qui font la gloire, la beauté, et la richesse de cette contrée privilégiée.

Nous fîmes notre entrée dans la ville par la porte de Bou-Médine à sept heures du matin, après un jour et une nuit d'un roulis incessant qui aurait dû nous bercer au lieu de quoi le mauvais état de la route faisait que de terribles secousses venaient régulièrement nous réveiller.

Mais, maintenant cela valait la peine de garder les yeux grands ouverts. L'avenue du Méchouar est une merveille. C'est une triple rangée de peupliers blancs, de platanes, d'acacias, de micocouliers, de melias azédarach dont l'ombre est si épaisse en été que jamais les rayons du soleil ne parviennent à la percer. À gauche, les vieilles murailles du Méchouar, la citadelle de Tlemcen ; à droite — c'est le revers de la médaille — des maisons d'assez maussade aspect, à une ou deux exceptions près.

Après avoir passé le Trésor, l'hôtel de la Subdivision, la poste, le télégraphe et le bureau des messageries, nous arrivâmes au bout de nos peines. La diligence nous laissa devant l'hôtel de France, encore tout transis, tant les nuits sont fraîches dans ces régions élevées.

Mon logis était situé non loin de là. Saïd vint m'y rejoindre après une visite à son père. Avant de lui proposer d'entrer à mon service (une idée que j'avais ruminée pendant ma longue nuit d'insomnie), je lui demandai de m'aider à m'installer. Le bonheur débordait de ses grands yeux noirs. J'étais à la fois heureux comme un oncle qui lit le plaisir et la gratitude chez un neveu à qui il vient de faire un cadeau, et quelque peu honteux de me rendre compte que nous, Européens, étions devenus si difficiles à contenter ; indifférents à tout et blasés sans retour.

Pendant l'année que je passai à Tlemcen, je m'attachai chaque jour davantage à Saïd dont le prénom signifie heureux ou chanceux (heureux de vivre ou chanceux de m'avoir rencontré ?). Cette année-là, j'appris ce que c'était qu'être « saïd » !

L'amour socratique n'est qu'un contresens ; l'amour platonique est un non-sens.

Pensées d'un Yoghi

L'amour est l'escalier qui mène au ciel, la foi en est le garde-fou.

Pensées d'un Yoghi

Le sort de l'amour, cette passion tragique, dépend d'un tout petit pli du visage : il naît d'un sourire, niche dans une fossette, et meurt d'une ride.

Pensées d'un Yoghi

❖

Il me fit rencontrer son père. Un jour peu après notre arrivée nous allâmes lui rendre visite à Bou-Médine. À cinq cents mètres de Tlemcen, nous empruntâmes un pont de pierre. Adossée au pont, s'élève une vieille construction en pisé qui porte le singulier nom de Bit-Er-Rich (Chambre aux plumes). Saïd, bien mieux au fait des curiosité du pays que maint archéologue (même Papier !), me raconte à ce propos une longue histoire que je résume ici.

Jadis, avant l'arrivée des Français, il n'y avait pour traverser le ravin, qu'une simple passerelle munie d'une porte et surmontée d'une voûte. Personne n'aurait osé s'y aventurer la nuit. On disait le lieu hanté par les Djinns. Ces êtres surnaturels, d'après la croyance arabe, tiennent de la nature humaine : les uns sont bienfaisants ; les autres, en plus grand nombre, se plaisent à tourmenter les hommes. Tout individu atteint d'épilepsie est medjenoun (possédé). Les tolba, les sorciers, savent apaiser la colère des Djinns. Ils vendent des talismans (aussi cher que possible) ; ils ordonnent des sacrifices, des conjurations (mechera), qu'il faut faire au lieu hanté. Le plus souvent c'est une poule noire ou blanche, un coq noir ou blanc que l'on immole, quelquefois même un bouc, quand la fortune du client le permet. La poule est égorgée, son sang répandu sur le sol et ses plumes abandonnées sur place. La victime, cuite sans sel, doit être mangée dans l'obscurité.

C'est par allusion à cette cérémonie que ce vieux bâtiment, dans lequel des milliers de poules ont été plumées, s'appelle Bit-Er-Rich, dont les Français ont fait Bitterich.

Le chemin vers Bou-Médine se resserrait ; des rochers surmontés de figuiers l'encaissaient profondément. Il faut avouer que Bou-Médine vu de près désenchante quelque peu. Les rues grossièrement pavées de pierres anguleuses, sont de véritables casse-cou. La plupart des maisons étaient en ruine. Celles qui restaient debout étaient chétives et malpropres. Ce qui était admirable, c'était la nature. La mosquée est célèbre à vingt lieues à la ronde mais elle est digne de sa renommée. Depuis le lourd marteau de la porte extérieure jusqu'au mirab, tout est remarquable. La porte doublée de lames de cuivre, qui est un objet d'orgueil pour les musulmans, la cour immense, les cloîtres intérieurs, les colonnes de marbre, les retombées des arceaux chargées d'arabesques capricieuses, la voûte du mirab découpée à jour, le minhar (chaire de l'iman) en bois peint, il fallait tout regarder, tout admirer. Saïd ne me faisait grâce d'aucun détail.

Après la mosquée, il me conduisit à la *medersa* (école), jadis florissante, et qui recevait de nombreux étudiants. Les cellules étaient en ruine, les toitures effondrées ; un églantier

solitaire ombrageait les eaux croupissantes de la cour déserte. La mélancolie régnait en ces lieux autrefois si animés.

Nous gravîmes ensuite une rue malpropre qui menait au-dessus du village. C'est là, dans une pauvre maison lézardée, que notre repas du matin nous attendait. Le père de Saïd était assis sur le seuil de la porte. Dès qu'il nous aperçut, il se leva avec empressement, et il s'inclina devant moi en posant sa main droite sur son cœur. J'aimai ce salut, si éloigné de notre banal coup de chapeau. Un lambeau de couverture cachait l'intérieur de l'habitation à la curiosité des passants. Le vieillard souleva ce pauvre rideau, et, d'un geste affectueux, m'invita à entrer. Je descendis quelques marches branlantes, et me voici dans la cour, où croissait un magnifique abricotier. Le logis n'était pas luxueux ; mais Saïd témoignait tant de joie de m'y voir, que j'aurais eu mauvaise grâce à me montrer difficile. On s'était d'ailleurs mis en frais pour moi : la petite chambre avait été nouvellement blanchie à la chaux (par les femmes) ; le sol était recouvert d'une natte ; des couvertures et des coussins y étaient entassés. J'étais heureux d'assister à un repas réellement indigène. Aucune concession n'avait été faite aux mœurs du vainqueur. Après un moment d'entretien cordial, le maître de la maison me donna un nouveau et touchant témoignage d'amitié et de reconnaissance. La réserve arabe se relâcha pour moi : la mère de Saïd et sa plus jeune sœur s'avancèrent. Elles me remercièrent de ce que j'avais fait pour mon petit protégé.

La bonne femme a les larmes aux yeux quand, par l'entremise de son fils, elle me témoigne sa gratitude. Elle était simplement vêtue d'une robe d'indienne. Sa tête était recouverte de l'abrouk, qui dissimulait entièrement sa chevelure ; ses pieds étaient chaussés de sbath (souliers) en cuir jaune du Maroc. Elle avait dû être belle ; sa physionomie était austère, un peu triste. Mais mes regards se portaient avec admiration sur la tefla (petite fille), un vrai sauvageon aux cheveux crépus teints de henné. Elle portait avec une grâce mutine la pittoresque chachia (petit bonnet conique) en velours grenat chargé de broderies d'or (tadj), qui est retenue sous le menton par une jugulaire (sebta) également brodée. Cette enfant pouvait avoir onze ou douze ans. Elle s'appelait *Barkahoum*. Ce nom barbare nécessite une explication. Les Arabes sont peu satisfaits d'avoir beaucoup de filles: lorsque le Ciel ou Sidi Yacoub leur en déjà accordé un certain nombre (le père de Saïd en avait sept pour sa part), ils jugent que cela est suffisant, et afin que le grand Marabout se tienne pour averti, ils donnent à leur dernière ce nom de *Barkahoum*, qui signifie « assez avec elles » ou « assez d'elles ».

Il faut dire que les Marabouts ont souvent une attitude sévère envers femmes et celui invoqué par le père de Saïd n'a pas dû se faire prier trop longtemps pour accéder à sa requête. Une histoire fameuse qu'on m'a racontée lorsque j'étais à Bône, me revient à l'esprit. Ce conte me rappelle, d'une certaine manière, le *Bourgmestre en Bouteille* qui m'avait fasciné dans mon enfance :

SI BEL KASSEM BEN EL HADJ SAÏD, SURNOMMÉ BOU KACHABÏA

Dans le douar Ouaïchaoua de la commune mixte de l'Edough, à trente-sept kilomètres environ de la ville de Bône, vit un marabout très vénéré auquel les indigènes attribuent naturellement de nombreux miracles.

Si Bel Kassem ben el hadj Saïd a reçu le surnom de Bou-Kachabïa par suite du costume qu'il porte. La Kachabïa est un vêtement de laine en forme de blouse à manches courtes n'ayant que vingt-cinq centimètres de longueur.

Ce marabout qui est affilié, comme du reste tous les musulmans pratiquants, à une secte religieuse, est Mokaddem (prêtre) de cette confrérie. Il a sous ses ordres un chaouch (introducteur des affiliés) qui lui sert également de domestique attaché à sa personne.

Les Arabes prétendent que Si Bel Kassem ben el hadj Saïd est l'ami de Dieu et a reçu le don de divination. Il sait ce qui se passe autour et loin de lui et châtie les musulmans qui se rendent coupables d'un méfait quelconque.

Sa réputation d'homme juste et inspiré lui vaut d'être très souvent choisi comme arbitre et les Arabes de la contrée qui ont des affaires litigieuses demandent toujours à leurs adversaires de jurer à la Zaouïa du marabout sur la tête de Si Bel Kassem ben hadj Saïd.

Mais celui-ci met en pratique le vieux proverbe arabe : « La tahlef ou la tahder limene iahlef » (Ne jure pas et n'assiste pas à une prestation de serment). Il se borne à écouter attentivement les dires des parties en cause et sans avoir recours au serment, prononce son jugement et désigne le coupable. Ses décisions sont le plus souvent respectées des indigènes.

Voici d'après les Arabes, le miracle accompli tout dernièrement, par Si Bel Kassem ben el hadj Saïd.

Un certain soir, désirant se rendre à une zerda (fête religieuse) qui devait avoir lieu dans une fraction voisine, il appela son chaouch afin qu'il l'accompagnât.

Le serviteur dit à son maître qu'il désirait bien le suivre ; mais qu'il craignait en laissant sa femme seule au logis, qu'elle ne cède à des sollicitations de gens mal intentionnés.

Le marabout lui répondit « Ne crains rien, laisse ta femme et suis-moi ».

Le chaouch écoutant son maître, se rendit avec lui à la zerda.

Le lendemain, à l'aube, après la fête, le marabout dit au chaouch: «Retournons maintenant chez toi ». Après quelques heures de marche, ils se trouvèrent dans la forêt qui était située près de l'habitation du serviteur. Ils allaient quitter ladite forêt lorsqu'ils aperçurent étendue à terre, presque sans vie, la femme du chaouch.

« Qu'étais-tu venue faire en ce lieu ? chienne, fille de chien, que le diable ait ton âme ! s'écria Si Bel Kassem ben el hadj Saïd, et au même instant l'épouse coupable rendit le dernier soupir.

Le mari stupéfait, interrogea le marabout qui lui répondit : « Ta femme allait commettre le crime de l'adultère, j'ai été averti par Dieu et j'ai alors prié Allah (qu'il soit exalté) de sauvegarder ton honneur et de te venger. Le Tout-Puissant comme tu le vois, a écouté ma prière ».

Le chaouch remercia le marabout de son intervention et tous deux rendirent gloire au Seigneur et à son prophète Mohammed.

Cette légende est actuellement répandue parmi toutes les populations de la région de Bône. La réputation de sainteté de Si Bel Kassem ben el hadj Saïd grandit de jour en jour

Le gigantesque couscouss fut servi sur la petite table basse. Il embaumait ! un morceau de mouton formait le centre du plat ; un cordon d'œufs durs, de dattes, de raisins de Corinthe lui donnait l'aspect le plus appétissant. Armés de nos cuillers de bois, nous fîmes largement honneur à ce plat national. On servit comme boisson, du petit-lait (*leben*). Des crêpes au miel, des gâteaux de dattes fort réussis apparurent au dessert ; une bonne tasse de café fumant acheva notre repas.

À onze heures Saïd et moi reprîmes le chemin de la maison.

❖

Avant de quitter Tlemcen, jadis en Berbérie, et selon certains toujours en Barbarie, j'espérais voir un jour arriver, sur une place de marché, les Aïssaoua. Ils forment une secte

religieuse très répandue en Afrique et surtout en Algérie. C'est, paraît-il, le marabout Sidi-Aïssa qui, au seizième siècle, fonda cette confrérie, et qui donna à ses fanatiques le privilège d'être insensibles à la souffrance et aux privations.

J'avais lu ce qu'en avait dit Théophile Gautier, qui les avait vus lors de son passage à Blidah en 1845, et la force poétique de sa description avait aiguisé ma curiosité.

Les Aïssaoua parcourent l'Algérie en tous sens et vivent du produit des représentations qu'ils donnent particulièrement, pendant le ramadam (carême).

C'est effectivement au premier jour de cette fête que j'entendis Saïd crier à tue-tête « Les voilà, ils sont là ! Mêêêt ! les Aïssaoua ! »

Une animation extraordinaire régnait sur la route de Bou-Médine. Hommes, femmes, enfants, s'y rendaient en pèlerinage. Ces-derniers surtout avec leurs costumes brillants, leurs petits bonnets pointus, leurs vêtements d'étoffes de tulle lamées d'argent, leurs robes aux couleurs voyantes et bariolées, donnaient au paysage un aspect véritablement féerique. Les morts n'étaient pas oubliés et le cimetière arabe était constellé de h'aik blancs.

Mais la population se portait surtout vers le tombeau du célèbre saint qui a donné son nom au village de Bou-Médine. Près de la source dite Aïn Ouenzoûta stationnait une foule immense. Là des marchands de gâteaux indigènes, de limonade, de nougat s'étaient établis en plein vent. Un prestidigitateur marocain émerveillait les badauds par ses tours de passe-passe. Un peu plus loin, près de Aïn Bou Ish'aq, s'étaient réunis les Aïssaoua : de là ils montèrent à pied jusqu'à Bou-Médine.

Accompagnés d'une musique composée de tambours et de krakeuls (énormes castagnettes en métal), ces hallucinés commencèrent d'abord par exécuter une danse désordonnée en poussant des hurlements épouvantables.

Sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, sans quitter leur place, ils augmentèrent graduellement leur mouvement au fur et à mesure que la musique accélérait la cadence et arrivaient ainsi à tourner avec une rapidité vertigineuse. Étourdis par le bruit ainsi que par les émanations odorantes répandues dans la salle, éblouis par les mouvements des danseurs, les spectateurs furent bientôt pris du même délire et joignirent leurs chants à ceux des exécutants. Les femmes poussaient leurs you ! you ! cri perçant, sorte de trille suraigu, qu'elles soutiennent avec une force d'haleine incroyable et une grande justesse d'intonation ; le bruit assourdissant des krakeuls et des tambours augmentait encore, s'il était possible; les pauvres endiablés sentaient la folie arriver ; ils ne dansaient plus, ils se démenaient ; ils ne chantaient plus, ils vociféraient, et bientôt, épuisés, trempés de sueur, ils s'abattirent les uns après les autres et restèrent ainsi anéantis pendant que la musique ralentissait sa mesure et que les chanteurs baissaient graduellement la voix de façon à ne plus faire entendre qu'un léger tremolo.

Après ce prologue qui met toute l'assemblée dans un état voisin de la folie, les fanatiques exécutèrent, à tour de rôle, les différents exercices de leur répertoire, toujours accompagnés de leur musique infernale.

L'un entamait un chant triste et, tout en dansant, versait d'abondantes larmes, implorant ainsi la miséricorde de Sidi-Aïssa.

Puis il se livrait à des contorsions désordonnées, jetant violemment la tête en avant et en arrière et paraissant avoir le cou complètement désarticulé.

Il continua de la sorte jusqu'à ce que, haletant et brisé, il s'affaisse et tombe, laissant la place à un autre de ses coreligionnaires.

Vinrent ensuite les insensibles qui mangent des scorpions vivants, des vipères, avalent des feuilles d'aloès avec leurs épines, et broyent du verre avec leurs dents pour l'absorber ensuite.

Puis, ce fut le tour des invulnérables, qui jonglent avec des barres de fer rouge ; se les passant de temps à autre sur la langue ; ramassent à terre un morceau de charbon ardent avec leur bouche et le broyent avec les dents ; éteignent un brasier avec leurs pieds nus ; marchent

sur le tranchant d’un sabre fraichement effilé, sans seulement s'entamer la peau et enfin à l'aide d'un poignard, font sortir leurs yeux de l'orbite et les rentrent avec leurs doigts.

Ce spectacle ne dure pas plus de deux heures, fort heureusement !

Les nerfs tendus, la respiration oppressée, on en attend impatiemment la fin et l'on en sort affolé, ayant toujours dans les oreilles ce tintamarre infernal et devant les yeux ces horribles exercices et leurs malheureux interprètes.

C'est une curiosité que l'on peut voir une fois, mais alors il faut s'armer de courage et y assister jusqu'au bout, afin de ne plus avoir envie d’y retourner.

Saïd semblait ravi, comme s’il m’avait joué un tour des plus amusants.

❖

Les gamins de Tlemcen ont une réelle passion pour le chardonneret. Saïd rejoignait occasionnellement ses cousins pour les capturer. On peut les prendre à la glu et au filet. Le plus souvent la petite bande s’en va poser des gluaux sur les touffes de chardon ou sur les salades en graines que les chardonnerets fréquentent habituellement en automne ; les yaouleds demeurent en observation à une trentaine de pas de là ; les oiseaux arrivent, s'empêtrent dans les gluaux en se posant, font la culbute, et alors il ne vous reste plus qu'à aller les ramasser.

Cette chasse toutefois présente de nombreux inconvénients. Elle n'est pas toujours fructueuse, d'abord parce que souvent les oiseaux se défient des gluaux et hésitent à se poser ; ensuite parce que, quand un ou plusieurs chardonnerets sont pris, les mouvements saccadés qu'ils font instinctivement pour se dépêtrer effarouchent les autres, qui s'enfuient et ne reviennent pas toujours une seconde fois dans la même journée.

En outre, il est souvent difficile de débarbouiller complètement les oiseaux englués, et lorsqu'il leur reste des plumes collées ensemble ou sur la peau, ils meurent ou tombent malades.

C’est pourquoi, les plus expérimentés, qui veulent vendre le produit de leur chasse, utilisent des filets (qu’ils empruntent aux adultes en cachette), mais la tâche est beaucoup plus compliquée, et la correction sévère lorsque, eux-mêmes, se font prendre !

Les amateurs de chardonnerets sont nombreux, et nombreuses aussi les cages accrochées aux fenêtres, et l’on peut souvent longer toute une rue sans que le mélodieux ramage de ces petits ténors s’interrompe.

Cet oiseau supporte facilement la captivité, soit qu'on l'ait enlevé tout jeune du nid, soit qu'on l'ait pris au filet quand il est adulte.

II est doux, familier, caressant, très-gai ; il chante durant presque toute l'année, sans se soucier de la belle ou de la mauvaise saison.

Sa docilité et son intelligence permettent de lui apprendre à exécuter une multitude de petits tours d'adresse très-amusants.

Ainsi, on peut apprendre à un chardonneret à faire partir un petit canon ou un pétard au moyen d'une mèche allumée qu'il tient dans son bec.

On le dresse aussi à monter sur une échelle minuscule et à en descendre, à se balancer par les pattes ou le bec à un petit trapèze, ce qu'il exécute avec beaucoup d'habileté et de grâce. J’ai même vu un chardonneret tirer des cartes dans un jeu, en ayant soin de toujours les retourner du bon côté ; il faisait ainsi une sorte de partie tantôt avec son maître, tantôt avec un oiseau dressé comme lui.

Mais je m’aperçois que j’ai oublié de le décrire ; il séduit par ses couleurs autant que par ses talents d’artiste. C’est évidemment le mâle qui est le plus coloré.

Toute la face rouge cramoisi ; vertex avec une plaque noire, prolongée jusqu'à la nuque, s'étendant de chaque côté du cou en forme de demi-collier, et suivie d'une bande transversale blanche ; dessus du corps d'un brun roux clair ; suscaudales nuancées de blanc et de roussâtre ; devant du cou blanc, s'étendant, sur les côtés, jusqu'au noir de la nuque ; milieu de la poitrine,

abdomen et sous-caudales blancs ; le reste des parties inférieures nuancé de fauve ; lorums noirs ; ailes d'un noir à reflets veloutés, avec une grande bande transversale d'un jaune vif, et la plupart des rémiges terminées de blanc ; queue noire, avec les deux ou trois pennes latérales tachées largement de blanc à l'intérieur, et les autres terminées par une tache arrondie de même couleur, qui disparaît au printemps par l'usure des plumes; bec blanchâtre avec la pointe brune; pieds brunâtres ; iris brun foncé. »

On trouve aussi des chardonnerets métis. On apparie sans trop de peine, et souvent avec succès, le chardonneret et la serine. Les oiseaux qui résultent de ce croisement sont généralement doués d'un joli plumage et chantent bien. Ils peuvent se vendre très cher car l'insolite fascine.

Je suis devenu très savant sur les chardonnerets en fréquentant Saïd !

Lui aussi chantait divinement ; ses mélopées orientales me bouleversaient bien plus que le chant du chardonneret.

❖

Mon séjour à Tlemcen s'écoula, paradisiaque, jusqu'en décembre.

C'est alors que j'eus à instruire une affaire de concussion qui mettait en cause un fonctionnaire assez haut-placé de la République. Il s'agissait d'un passe-droit qu'il avait accordé à un gros entrepreneur de la région. Convaincu de sa culpabilité, je m'acharnai lors de l'interrogatoire. Ses réponses étaient contradictoires, sa posture méprisante. À la fin, acculé, il se jeta du haut d'un escalier et il fut ramassé sans vie au bas des marches. On me muta à Saint-Louis du Sénégal, mais presque aussitôt, contre-ordre, ce fut Chandernagor (J'y fus nommé juge le 15 avril 1880). Saïd m'était devenu trop cher pour que je me résigne à me séparer de lui. Son emploi devint pour ainsi dire officiel et je m'embarquai pour l'Inde française avec mon fidèle serviteur.

Il lit par-dessus mon épaule alors que j'écris ces lignes et ses dents sont toujours aussi blanches.



JE. — La Malle de l'Inde

Pendant ce voyage j'endossai l'habit du précepteur, car Saïd voulait tout savoir de la France, en parler la langue, et apprendre à lire nos livres qui se lisent à l'envers, disait-il. Nous avions du temps. Marseille, Naples, Port-Saïd (je n'évoquai pas cette escale avant d'y arriver…), Ismaïlia, Suez, Aden, Pointe-de-Galle, Pondichéry, Chandernagor enfin. Chaque port nous serait une récréation.

Une cabine avec deux couchettes, voilà ce qui devait convenir à un apprentissage sérieux et tranquille de cet enfant si malléable que je me figurais dans le rôle d'un Pygmalion sans mérite sculptant une Galatée sortant spontanément de mes mains.

Le Golfe du Lion ne faillit pas à sa réputation et une tempête terrible secoua le steamer qui paraissait pourtant de taille à résister à tous les assauts de Jupiter. Les éléments se déchaînèrent vers minuit. Saïd vint se blottir contre moi tout tremblant. Les caresses qu'il sollicitait se prolongèrent jusqu'aux limites de son impudeur. Et cependant tout semblait si naturel. Au matin nous touchâmes à Naples sur une mer apaisée ; Je ne l'étais pas, mais Saïd semblait avoir tout oublié et sa mine demeurait au beau fixe. L'idée qu'il pouvait venir se serrer contre moi sans crainte d'être repoussé, paraissait lui suffire. Nous goutâmes jusqu'à Port-Saïd

un bonheur tranquille et partagé. Nous y arrivâmes au septième jour, et comme dans la Genèse nous eûmes droit à un jour de repos à terre.

— Saïd, lui dis-je alors que nous dégustions un couscouss, tu portes le même nom que ce port où nous sommes ; ce nom veut dire chanceux. Heureux. Je devrais t'appeler Félix, qui signifie la même chose en français. Mais moi, j'aimerais t'appeler Aladdin car tu as allumé en moi une flamme magique et aussi parce que nous sommes au pays de Mille et Une Nuits. Est-ce que tu veux bien ?

— Oui Mêt, je porte la lampe magique (traduit du sabir qu'il parlait à l'époque).

— Je ne suis pas ton maître, je suis ton ami, appelle-moi Paul.

Cet échange un brin trop mièvre, je le reconnais, sera toujours comme un joyau parmi mes souvenirs les plus chers.

— Paul, me dit-il aujourd'hui, tu ne dois plus parler de moi dans ce livre que tu écris à l'envers, ça porte malheur, et surtout si c'est pour raconter des choses aussi intimes.

Pour en revenir à notre (mon) odyssée, Aladdin contracta entre Aden et Pointe-de-Galle la fièvre…des langues. Il revint d'une promenade sur le « deck », radieux : « Iou arrr sokoute, Aladdin, Aïloviou. ». Il m'avoua que depuis quelques jours, il cultivait l'art de la conversation avec une « lêdi » anglaise et sa « dotre ».

— C'est la Lady qui t'a dit cela ?

— Non, la dotre.

Je ne pus que l'encourager à poursuivre.

Pointe-de-Galle, c'est l'escale de Ceylan. Nous n'avons pas eu le loisir de visiter cette île enchanteresse, et pour nous consoler je lus à haute-voix des passages du livre de Louis Jacolliot *Voyage au Pays de Perles* qui venait d'être publié et que j'avais reçu de Paris avant d'embarquer. Aladdin ne comprenait pas un traitre mot de ce que je disais, mais il se laissait bercer par le parfum d'exotisme qui s'exhalait de cette lecture : Kandellé, Jaffnapatnam. Et il m'interrompait de temps en temps pour me dire de reformuler certaines phrases.

> Trois années s'étaient écoulées depuis mon premier voyage à Ceylan, sans que j'aie pu trouver l'occasion de venir y continuer mes excursions si brusquement interrompues, lorsque quelques accès d'une fièvre des marais contractée à Chandernagor, sur les bords du Gange, vinrent m'avertir qu'un séjour de quelques mois sous un ciel plus clément, était nécessaire à ma santé.
>
> J'avais toujours à mon service le fidèle Nubien qui m'avait sauvé la vie dans les tourbières du lac Kandellé. Lui aussi avait gardé un tel souvenir de cette île enchanteresse, « Theo-Tenasserim, la Terre des Délices », comme l'appellent les Birmans, qu'il fit éclater sa joie par les démonstrations les plus insensées lorsque je lui annonçai mes intentions et lui donnai l'ordre de faire les préparatifs du départ.
>
> Le chemin de fer de Bombay à Calcutta, qui traverse l'Indoustan, de la côte malabare aux plaines du Bengale, passe à Chandernagor ; en moins d'une heure il nous conduisit dans la capitale de l'Inde anglaise, et le jour même nous montions, Amoudou et moi, sur le paquebot des Messageries le *la Bourdonnais*, commandant Rapatel, à destination de Madras, Pondichéry et Pointe-de-Galles. J'aurais pu suivre ce navire jusqu'à Ceylan, où il se rendait, portant la malle de l'Inde pour la Chine et l'Europe ; mais je désirais commencer mon voyage par les provinces du nord, et je ne pouvais avec le paquebot français débarquer autre part qu'à Galles, dans le sud même de l'ile, lieu d'où j'étais parti lors de mes précédentes excursions.
>
> Il est une chose que je ne me lasserai jamais de dire, c'est que Jaffnapatnam est une des villes les plus coquettement jolies et les plus pittoresques en même temps que je connaisse. C'est un nid de verdure d'où émergent çà et là, au milieu de grands arbres couverts de fleurs, des maisons avec terrasses et colonnes sculptées, qui sont de

véritables petits monuments d'architecture polychrome. On ne saurait croire combien sont d'un effet charmant, au milieu de cette verdure éternelle et de ce ciel toujours bleu, ces frontons, ces chapiteaux, ces colonnes, ces balustrades, dont les nuances différentes, rose, vert tendre, grisaille, orange, violet ou bleu clair, ont été mariées entre elles par la main habile d'un moutchi.

La caste moutchi, —car il n'est pas aujourd'hui dans l'Inde un seul métier qui ne forme une caste, — est la caste des peintres en tous genres, peintres sur étoffe, sur verre, sur papier, en bâtiments, enlumineurs de manuscrits, artistes, peintres des pagodes ; on ne fait aucune différence entre le barbouilleur de murailles ct celui qui représente les exploits des héros et des dieux. Il est vrai de dire que le dernier des Indous semble venir au monde avec l'instinct des couleurs, la gamme des nuances, et que de lui-même, et sans études, il harmonise les tons en apparence les plus criards et les plus choquants à l'œil.

Rien ne me retenait plus à Jaffna, et je faisais mes préparatifs pour recommencer, sous les deux ou trois jours, mes pérégrinations à l'intérieur, lorsqu'un matin Amoudou m'apporta un petit billet du colonel Maxwell, qui me conviait à déjeuner pour le jour même, en m'avertissant qu'à l'issue du repas j'aurais le plaisir de voir un des plus célèbres fakirs charmeurs du Maïssour, dont l'habileté tenait du miracle.

Je connaissais de longue date ces jongleurs indous, formés par les brahmes dans le silence des pagodes, dont les tours sans apprêt laissent bien loin derrière eux les plus étonnantes prestidigitations des Robert Houdin, et qui produisent à volonté sur le premier sujet venu les phénomènes les plus curieux de magnétisme et de catalepsie.

C’est à ce moment du récit qu’Aladdin s’endormit. (La puissance malgré tout de Robert Houdin ?). Je continuais en silence ma lecture, j’étais curieux du lien qui existait entre la religion et les spectacles produits par ses zélateurs depuis ma rencontre avec les Aïssaoua de Tlemcen. (20)

Cette lecture que je fis en voyage, dans notre cabine, d’un récit de voyage, me fait penser aujourd’hui au héros d’*À Rebours*, un livre que Joris-Karl Huysmans vient de publier et qui m’a beaucoup impressionné. (21)

J’ai contracté cette habitude au demeurant plaisante, de me faire balloter d’un livre à l’autre ; je voyage de l’un à l’autre avec armes et bagages au gré des réminiscences et des coïncidences. Pourquoi continuai-je à lire Jacolliot ? Il me renvoyait à Bizet et ses *Pêcheurs de Perles*, à son goût pour l’exotisme, au thème de l’amitié entre deux hommes, à Ceylan. Je le soupçonne d’avoir emprunté à Bizet l’idée du serviteur fidèle qui lui a sauvé la vie et qui lui est devenu très cher. (22)

Le sommeil me gagnait, je refermai le livre qui m’avait fait si bien voyager par procuration, en me promettant d’en faire profiter Aladdin avant la fin de notre périple.



IL. — sur la piste des brahmes

Extrait de Voyage au pays des perles : les mœurs et les femmes de l'Extrême Orient par Louis Jacolliot, (1837-1890).

20 Voir le chapitre : *IL. — sur la piste des brahmes*
21 Voir le chapitre : *IL .— le voyage à Londres de Des Esseintes*
22 Voir le chapitre : *IL. — la pêche aux huitres perlières*

Je ne manquais jamais, chaque fois que j'en trouvais l'occasion, d'assister à ces singulières « expériences ». J'emploie à dessein cette expression scientifique; car, à côté des jongleries pures, j'ai toujours trouvé dans les actes de ces fakirs des choses tellement extraordinaires, tellement inexplicables, que je me suis souvent demandé si les brahmes, avec leurs sciences occultes (que le moyen-âge n'a fait qu'entrevoir par les Arabes, qui en avaient conservé le souvenir d'Orient), n'ont pas réellement fait de grandes et sérieuses découvertes sur des questions qui, de nouveau agitées depuis quelques années en Europe, n'ont trouvé, jusqu'à ce jour, que des incrédules quand même ou des fanatiques affirmant toujours, et se traitant mutuellement de fous. (23)

Je fus, comme on le pense bien, exact au rendez-vous donné par sir Maxwell. Je vais rendre compte simplement de ce qui s'est passé sous mes yeux, sans tenter la moindre explication ni tirer la moindre conséquence, me bornant, en historien fidèle, à enregistrer les faits et les phénomènes tels qu'ils se sont accomplis.

Je n'hésite pas à déclarer à ceux de mes lecteurs qui pourraient trouver extraordinaires les choses dont je vais rendre compte, qu'il n'y a pas, dans les pages qui vont suivre, un seul fait dont je n'aie été témoin et dont je ne certifie l'exactitude, sans avoir la prétention de l'expliquer. J'en appelle du reste à tous ceux qui, ayant vécu dans l'Inde, ont eu occasion de voir à l'œuvre ces fakirs charmeurs.

Lorsque nous fûmes tous réunis dans une élégante salle dallée de marbre et meublée à l'orientale, le café *pur salem* fut servi dans des coupelles en terre noire de Coïmbatour ; chacun s'arrangea à sa façon sur son divan, et sir Maxwell donna l'ordre à son dobachy d'introduire le charmeur. Quelques instants après, un Indou, presque entièrement nu, maigre et fortement bronzé, à la face ascétique, au regard illuminé, faisait son entrée.

Tout autour de son cou, de ses bras, de ses cuisses et de son corps, des serpents de différentes grosseurs étaient enroulés, et ne donnaient, pour le moment, aucun signe de vie : ils semblaient dormir.

Après avoir mis ses deux mains sur son front en s'inclinant légèrement, le fakir prononça la phrase consacrée sans laquelle nul Indou n'oserait vous aborder.

— Salam, saëb, que Dieu soit avec vous ! Je me nomme Chibh-Chondor, fils de Chibh-Goutnalh-Mana.

— Salam, Chibh-Chondor, fils de Chibh-Goutnalh-Mana, répondit notre hôte, qu'il te soit donné de mourir en regardant le Gange ! Tu es dans la maison du rissaldar (commandant) des cypahis blancs.

— Que voulez-vous de moi ? poursuivit l'Indou.

— Ta renommée est venue jusqu'ici : nous désirons que tu nous montres ce que tu sais faire.

— J'obéis aux ordres de Siva, qui m'a conduit vers vous.

Ayant dit ces mots, l'Indou s'accroupit sur la dalle ; à l'instant, les serpents qui étaient enroulés autour de son corps se mirent à relever la tête en sifflant doucement et sans apparence de colère. Immobile, les yeux levés au ciel, le fakir se mit à prononcer trois fois l'incantation suivante :

— « Que toutes les puissances qui veillent sur le Kchétradjna (principe intellectuel de vie) et sur Bhoùtatma (principe de la matière), me protègent contre la colère des pisatchas (esprits malfaisants), et que le Machat-Tridandi (esprit qui a trois formes) ne me livre pas à la vengeance de Yama (juge des enfers) ! »

Les Indous, en général, ne se livrent à aucune des actions de la vie, fût-ce même la plus simple, la plus habituelle, sans invoquer la protection d'une divinité quelconque.

---

23 Louis Jacolliot a publié en 1875 : *Le Spiritisme dans le monde. L'initiation et les sciences occultes dans l'Inde et chez tous les peuples de l'Antiquité*

Il y a les dieux protecteurs des eaux, de l'air, des moissons, des bois, du foyer domestique, de la nourriture, du sommeil, des voyageurs, des pèlerins, des entreprises commerciales, etc. Pour chacun de ces esprits célestes, et pour chaque objet pour lequel on les implore, il existe des prières spéciales, et malheur à qui les oublie. Il est sûr de voir tous ses desseins traversés par les mauvais esprits.

Après avoir ainsi invoqué les divinités propices, le fakir commença ses tours. Je laisse de côté tout ce qui touche à l'adresse et à l'escamotage, dont on peut aisément se faire une idée par nos baladins d'Europe, quoiqu'ils soient incomparablement moins habiles que les jongleurs indous. En effet, ces derniers opèrent sans aucun instrument ; ils ne connaissent ni les tables à double fond, ni les gobelets, ni les bouteilles inépuisables, ni les boules s'aplatissant et rentrant les unes dans les autres ; ils ne peuvent rien cacher sur eux, ne possédant d'autre vêtement qu'une pièce de toile de vingt centimètres carrés on guise de feuille de vigne.

Rien ne peut être préparé, puisqu'ils travaillent accroupis dans le premier endroit venu, au jardin, dans une cour ou une chambre, ou sous la vérandah, et qu'ils empruntent dans la maison où ils se trouvent, les objets dont ils se servent. Et cependant, quelle incompréhensible et merveilleuse adresse ! Je citerai cependant deux faits avant de passer aux exercices de magnétisme. Le fakir nous tira de sa bouche une charge de pierres qu'il fallut emporter dehors avec une brouette, et un paquet de lianes épineuses qu'il enroulait à ses pieds comme les marins font des cordages, au fur et à mesure qu'elles sortaient de son gosier... J'entends d'ici nos escamoteurs se déclarer prêts à reproduire ces tours, qu'ils traiteront sans doute d'enfantillages ; je les mets au défi de les accomplir dans le costume des jongleurs indous et assis à terre, à trois pas de leurs spectateurs. Quant à l'adresse, qu'on en juge. Il jongla sans effort avec huit boules et huit poignards ensemble, dont il faisait au-dessus de sa tête tantôt des cercles, tantôt des pyramides, au gré de son caprice.

Et pendant tous ces tours, les serpents que le fakir portait enroulés autour de lui agitaient leurs têtes en tous sens, comme s'ils eussent pris plaisir aux exercices de leur maître.

Mais tout cela n'était que le prélude : la véritable séance allait commencer. Saisissant une espèce de flageolet microscopique appelé *vagoudah*, qu'il portait attaché à une mèche de ses cheveux, Chibh-Chondor se mit à en tirer des sons à peine perceptibles et assez semblables au gazouillement du *tailapaca* (buveur d'huile), sorte d'oiseau ainsi appelé parce qu'il est très-friand de la noix dc coco écrasée, qu'il vient ramasser jusque entre les pieds des éléphants dans les moulins à huile. Le chant de cet oiseau se compose de roulades dont les sons sont tellement ténus et légers, qu'à quelques pas ils se confondent dans un bourdonnement d'un effet singulier. Rien ne porte au rêve et à la mélancolie comme l'interminable mélodie que roucoule le tailapaca dans les bosquets d'acacias ou sur une branche de cocotier, près de votre demeure, lorsque, bercé dans un hamac, vous respirez sous la vérandah l'air frais de la nuit.

L'Indou imitait ce chant à s'y méprendre, et nous allions nous demander dans quel but, lorsque nous vîmes les serpents se détacher peu à peu de ses cuisses, de ses bras et de son cou, et glisser un à un sur la dalle. À peine chaque serpent touchait-il terre, qu'il relevait la tête et à peu près un tiers de son corps, et se mettait à se balancer en cadence, en suivant la mesure que le fakir imprimait à ses roulades. Il y en avait une dizaine, tous de l'espèce cobra-capel, une des plus dangereuses de l'Indoustan.

Tout à coup le fakir, laissant retomber son instrument, se mit à faire des passes avec ses mains devant les serpents, les regardant fixement avec une expression étrange, sans qu'un muscle bougeât sur son visage ; on eût dit une tète coulée en bronze. Bien que l'œil du fakir ne fût point dirigé sur moi, j'éprouvai bientôt un malaise indéfinissable à le fixer, et je détournai les regards pour échapper au charme ; tous les assistants étaient sous le coup de la même impression.

À ce moment un petit chocra, jeune domestique chargé d'entretenir le feu pour les cigares dans un brasero en cuivre, cédant à l'attraction, se laissa glisser à terre et s'endormit.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi : des effluves magnétiques d'une incontestable puissance se dégageaient réellement de la personne et de la volonté du charmeur. Nous sentions tous que s'il se fût adressé directement à nous, il nous eût endormis en quelques secondes.

L'effet qu'il produisait était tel, que nous ne regardions plus les serpents et que nous nous trouvions sous le coup d'une violente hallucination, lorsque Chibh-Chondor se leva ; il fit deux passes sur le chocra, sans le réveiller, et lui dit simplement en tamoul : « Neroupou conda rissaldar », c'est-à-dire : Donne du feu au commandant. Le cigare de sir Maxwell s'était en effet éteint. L'enfant se leva sans hésiter, sans chanceler le moins du monde, et vint offrir du feu à son maître. On le pinça, on le tira de toute façon : il n'y avait pas à douter de son sommeil ; nous eûmes beau lui parler, le commander pour son service, il ne bougea d'auprès de sir Maxwell que quand le fakir, qui seul était en communication avec lui, le lui ordonna.

Si le chocra eût été réveillé, le fakir n'aurait pas eu le pouvoir de se faire donner par lui-même un verre d'eau sans l'autorisation d'une des personnes de la maison.

Nous regardâmes alors les serpents. Un spectacle plus extraordinaire encore nous attendait. Les cobra-capels, paralysés par l'effluve magnétique, gisaient tout de leur long sur la dalle, comme des branches de bois mort. Ils n'avaient pas même eu le temps, en s'endormant, de se lover dans la position qui leur est familière.

Nous nous approchâmes de ces dangereux animaux momentanément inoffensifs ; ils ne faisaient pas un mouvement, et c'est à peine si de temps à autre une légère contraction nerveuse, un frisson, courant sous la peau, venait déceler la vie. Le fakir nous fit signe alors de les prendre entre nos mains, ce que nous fîmes en hésitant quelque peu. Quel ne fut pas notre étonnement, de voir que nous pouvions les soulever en les prenant par un bout comme nous eussions fait d'un bâton ! Ils étaient en état complet de catalepsie.

Quand nous les eûmes suffisamment examinés, nous les replaçâmes sur la dalle, où le fakir les réveilla l'un après l'autre. Au fur et à mesure que chaque serpent recouvrait l'usage de ses sens, de lui-même il venait reprendre sa place autour du cou ou des bras de son maître.

Tout aussi facilement, avec quelques passes de plus, Chibh-Chondor fit passer le chocra de l'état de sommeil simple à l'état cataleptique, et le ramena de l'un à l'autre, selon nos désirs.

Lui ayant demandé si sans nous endormir il ne pourrait pas nous faire sentir sa puissance, il sourit et nous pria tous de nous asseoir. Ayant déféré à son désir, il vint à nous et nous fit quelques passes sur les jambes : instantanément nous n'eûmes plus l'usage de ces membres, et il nous fut impossible de quitter nos sièges et de marcher. II nous délivra aussi aisément qu'il nous avait paralysés.

Pour continuer les expériences, nous fîmes venir des cuisines une grosse Malabaresse, tanigartchie (porteuse d'eau et laveuse de vaisselle) ; deux passes suffirent au charmeur pour l'endormir ; et, l'ayant mise en communication avec ceux d'entre nous qui le désirèrent, il renouvela, avec une merveilleuse facilité, les plus étonnants phénomènes de magnétisme, sans qu'une seule de ses expériences ait été frappée d'insuccès.

Voici une des plus curieuses :

La tanigartchie était en communication avec moi, et elle devait traduire tout haut une de mes pensées ; la seule condition était que je formulasse cette pensée d'une manière très-distincte en moi-même, quelle que fût, du reste, la langue dans laquelle cette pensée serait conçue.

Je me mis alors à penser au premier vers de l'Iliade, en scandant en moi-même toutes les syllabes dc ce vers.

Habitant Ceylan ou l'Inde depuis longtemps, nous étions tous familiarisés avec ces étranges phénomènes que le dernier des fakirs produit à volonté ; cependant, je renonce à dépeindre l'impression que nous ressentîmes tous, lorsque la grosse Indoue, qui de sa vie n’avait entendu parler du grec, se mit à prononcer distinctement le vers suivant :

Μῆνιν ἄειδε, θεά, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.

En entendant ces sons inconnus, le fakir, s'imaginant sans doute que nous avions essayé, par une formule cabalistique, d'annuler les effets qu'il produisait, se mit à sourire comme un homme sûr de sa puissance.

On ne peut rien voir de plus concluant : ni le fakir ni le sujet ne pouvaient s'entendre pour arriver à de pareils résultats...

Chibh-Chondor termina la séance en produisant des phénomènes de volonté sur des objets inanimés. Je n'ose décrire les divers exercices auxquels il se livra... Il est des choses qu'on ne peut dire, même après les avoir vues, par crainte d'avoir été sous le coup d'inexplicables hallucinations.

Et cependant, dix fois, vingt fois, j'ai VU et REVU les fakirs obtenir les mêmes résultats sur la matière inerte.

Il y a certainement quelque chose là... Ainsi, ce ne fut qu'un jeu pour notre charmeur de faire pâlir et d'éteindre à volonté les flambeaux qu'on allumait par son ordre dans les parties les plus reculées de l'appartement, de faire mouvoir les meubles, les divans sur lesquels nous étions assis, d'ouvrir et de fermer les portes, et le tout sans quitter la dalle sur laquelle il était accroupi. A un moment donné, il aperçoit par une fenêtre un Indou qui tirait de l'eau d'un puits dans le jardin ; il fait un seul geste, et la corde se refuse à glisser dans la poulie, à la grande colère du toutoucara (jardinier), qui ne savait à quoi attribuer l'aventure. D'un second geste, il rend la liberté de mouvement à la corde.

Peut-être dira-t-on que j'ai mal vu, qu'il n'y a dans tout cela que beaucoup d'habileté et beaucoup de compères. C'est possible, je ne discute pas, je raconte, et n'ajouterai qu'un mot : *des centaines, des milliers de personnes* ont vu et voient tous les jours comme moi les mêmes exercices et d'autres plus étonnants encore ; en est-il une seule qui en ait découvert le secret, qui soit arrivée à reproduire les mêmes phénomènes ? Et je ne me lasserai jamais de répéter que tout ceci ne se passe pas sur un théâtre, avec tous les *trucs* de la mécanique à la disposition de l'opérateur. Non, c'est un mendiant accroupi nu sur une pierre, qui se joue ainsi de votre intelligence, de vos sens et de tout ce que nous sommes convenus d'appeler les immuables lois de la nature, dont il semble changer le cours à volonté !

En change-t-il le cours ? Non, il les fait mouvoir à l'aide de forces qui nous sont inconnues, disent les croyants.

Quoi qu'il en soit, je me suis trouvé vingt fois à de pareilles réunions avec les hommes les plus distingués de l'Inde anglaise, des professeurs, des médecins, des officiers ; pas un qui n'ait résumé ainsi ses impressions en quittant la salle :

—Voilà qui est terrifiant pour l'intelligence humaine ! Chaque fois que j'ai vu renouveler par un fakir le phénomène des serpents réduits en catalepsie, état dans lequel ces animaux ont toute la rigidité d'une branche d'arbre, j'ai songé à la fable biblique qui prêtait le même pouvoir à Moïse et aux prêtres de Pharaon.

Chibh-Chondor clôtura ses exercices par le tour le plus merveilleux que j'aie vu faire dans l'Inde ; et dont je me hâte d'annoncer que beaucoup de voyageurs ont déjà rendu compte, pour n'être point seul à porter le fardeau de ce récit.

Ayant demandé une canne, le fakir appuya sa main gauche sur la pomme, et, s'élevant graduellement en croisant les jambes, resta suspendu à deux pieds du sol, aussi immobile qu'une statue, sans autre soutien apparent que la canne qu'on venait de lui donner.

Il est plus que probable qu'il n'y a là-dedans qu'un simple tour d'acrobate, mais il faut avouer qu'il dépasse à lui seul tous ceux de nos gymnasiarques les plus distingués.

Lorsque Chibh-Chondor eut terminé ses exercices, comme il allait sortir après avoir reçu son salaire, je m'approchai de lui et lui dis :

— Le fils de Goutenalh-Mana peut-il répondre à une question que je désire lui faire ?

— Parle, je dirai ce qui est permis.

— Je sais que tu ne dois pas dévoiler les secrets de ton initiation, je voudrais simplement savoir de toi si tu agis avec les mêmes moyens sur la matière organisée, sensible, comme les serpents, le chocra, la tanigartchie, que tu as fait obéir à ton gré, et sur le matière inorganique et insensible, sur les flambeaux que tu as éteints, les sièges et les meubles que tu as fait mouvoir.

— Je n'ai qu'un seul moyen pour dominer l'une et l'autre.

— Quel est-il ?

— La volonté... L'homme, qui est la résultante de toutes les forces intellectuelles et matérielles, les doit dominer toutes.

— C'est tout ?

— Les brahmes eux-mêmes n'en sauraient dire davantage.

— Merci. Salam, Chibh-Chondor.

— Salam, saëb.

Et ayant salué de la main le colonel et ses invités comme il l'avait fait en entrant, le fakir se glissa le long de la vérandah et disparut dans la direction de la pagode dédiée à Siva, à laquelle il était attaché.

Ces fakirs charmeurs, qui parcourent l'Inde entière, dépendent tous d'un temple auquel ils sont tenus de rapporter ce qu'ils gagnent. D'une sobriété à toute épreuve, à peine couverts d'un lambeau d'étoffe, couchant n'importe où, dans la poussière des routes ou sous les vérandahs des maisons, insensibles aux affronts comme aux prévenances, ils représentent, pour les Indous des villages qui les voient passer, de saints personnages qui, à force d'austérités et de prières, sont parvenus à ravir quelques-uns des secrets de la puissance des dieux.

Quand ils rentrent à la pagode après une abondante moisson, ils disparaissent pendant huit à dix jours, renfermés dans l'intérieur des temples, ils se livrent, avec les brahmes et les bayadères, à d'interminables orgies dédiées à Anoumati, déesse des libres amours.

Ces fêtes de la débauche et de la licence la plus effrénée, dans lesquelles sont admis tous les initiés des pagodes, remontent à la plus haute antiquité, et la Grèce antique, fille de l'Inde par sa langue, ses mœurs, ses coutumes, en conserva le souvenir dans ses saturnales.

❖

Louis Jacolliot, était juge impérial près le tribunal de Chandernagor en 1868 ; date à laquelle on peut lire dans *Le Bulletin Officiel des Etablissements français de l'Inde*:

Par arrêté de M. le Gouverneur, en date du 9 mars 1868, rendu sur la proposition du Procureur général, un congé de convalescence pour la France, dont la durée sera ultérieurement fixée par S. Exc. le Ministre de la marine et des colonies, a été accordé à M. Jacolliot, juge impérial près le Tribunal de Chandernagor, pour y aller rétablir sa santé.

II. — la pêche aux huitres perlières

Extrait de Voyage au pays des perles : les mœurs et les femmes de l'Extrême Orient par Louis Jacolliot, (1837-1890).

Un peu avant le jour, je montai dans l'embarcation que master Barnett avait mise à ma disposition, et me dirigeai avec Amoudou du côté de la mer, pour assister à la première *plonge*

du matin. Nous fûmes rejoints, à un demi-mille environ avant de passer la barre (lieu de réunion des flots du fleuve et des flots de la mer), par Soupraya-Chetty, qui, comme à Mantotté, avait logé chez un correspondant.

Au premier rayon de soleil, la brise se leva, et nous mîmes à la voile pour arriver plus rapidement par le travers de l'ile de Kartivoé ; en gagnant l'embouchure, nous longeâmes la rive droite du fleuve pour nous élever au vent, et nous passâmes à quelques mètres de la fosse de l'ouatsa, qui fumait encore. (24) L'Indou triait ses os au milieu des débris.

Amoudou le héla, et le pauvre diable, nous reconnaissant, interrompit sa besogne pour venir nous faire le salam sur les bords de l'eau. Nos bateliers, qui le connaissaient, nous dirent que cette besogne lui rapportait en moyenne de vingt-cinq à trente caches (six à huit sols) par nuit. Entre Kartivoé et Kalpentyn nous rencontrâmes l'embarcation du surintendant de la pêche ; nous mîmes la *barre dessus* et la rejoignîmes.

— Je vous attendais pour donner le signal dans cette partie de la baie, dont je veux vous faire les honneurs, me cria M. Barnett en m'apercevant.

Je fis amener les voiles en arrivant sur lui, et au moment où les deux embarcations se croisèrent, il s'élança d'un pied léger dans la mienne et vint s'asseoir près de moi.

La longue baie de Kalpentyn et les petits détroits de Kare étaient littéralement couverts de pirogues et d'embarcations montées chacune par deux hommes des castes macouas, karawès et parawas : l'un dirigeait l'embarcation et recevait les coquilles d'huîtres perlières ; l'autre plongeait et rapportait les coquilles. Les karawès sont de race cyngalaise, les macouas et les parawas sont Malabars et viennent de Ramisseram ou du cap Comorin.

Le surintendant fit un signe de la main, auquel répondirent de proche en proche les trompes des pirogues, et la pêche commença. Cinq cents plongeurs, qui se tenaient sur l'avant des embarcations, disparurent sous les flots et revinrent à la surface dans les trente à quarante secondes qui suivirent, tenant chacun dans leurs bras une ou deux de ces grandes coquilles de nacre, qu'ils déposèrent chacun dans leur embarcation, pour replonger de nouveau.

Rien ne pourrait rendre le pittoresque de ce spectacle, qui avait pour scène les flots de l'Océan, et qui était encadré dans cette éternelle végétation de Ceylan.

Quand chaque plongeur eut fait dix voyages sous l'eau, son camarade qui se trouvait dans l'embarcation prit sa place, et cela continua ainsi jusqu'à onze heures du matin. Chaque fois qu'un canot était plein, il venait déverser sa charge au rivage et retournait ensuite prendre sa place.

La moyenne des profondeurs auxquelles atteint chaque homme varie de quinze à vingt brasses. Les plus habiles, qui plongent par vingt-cinq à trente brasses, sont obligés de rester sous l'eau quarante-cinq à cinquante-cinq secondes, et il n'est pas rare de les voir revenir à la surface rendant le sang par les narines, sous le violent effort qu'ils ont été obligés de faire pour retenir leur respiration.

Ceux qui plongent dans les bas-fonds prennent à deux mains une pierre pesant trente à quarante livres attachée à une corde, ce qui, ajouté à leur propre poids, les fait parvenir plus rapidement sur les bancs d'huitres. Arrivés là, ils lâchent la pierre, qui est remontée par leur camarade resté dans l'embarcation, et ils s'empressent d'arracher du sol les plus belles coquilles dont ils peuvent s'emparer.

La coquille de nacre qui contient la perle précieuse atteint un développement, suivant son âge, de dix, quinze, vingt et trente centimètres de diamètre. Si l'on ne veut pas appauvrir le banc, il ne faut pêcher que les huitres arrivées à maturité. Il faut de douze à quinze ans pour le complet développement d'une coquille de nacre, et c'est dans cette espèce seulement qu'on trouve les belles perles, qui, ainsi qu'on le sait, ne sont que des parcelles de nacre plus fines, rondes, ovales, ou affectant la forme d'une poire, que le mollusque secrète dans l'intérieur de sa

24 du brasier de trois caïmans qu’ils avaient été brûlés la veille.

coquille. Ces perles sont blanches, bleuâtres, ou noires, suivant la nature de la nacre que secrète l'huitre.

La nacre de Ceylan est d'un blanc d'argent plein d'éclat et de fraicheur, et les perles sont de même. Toutes les coquilles ne contiennent pas de perle, et il est même fort rare d'en trouver d'une grande valeur. On calcule ordinairement, lorsqu'un particulier loue une station au gouvernement et qu'il pêche pour son compte, que le produit des perles lui paye tous les frais de pêche, et qu'il a la nacre comme bénéfice. Or, il faut savoir que cette marchandise vaut parfois, sur les marchés d'Europe, jusqu' à deux mille francs le tonneau.

Le gouvernement anglais fait pêcher pour son compte dans toutes les stations qu'il n'a pas louées, et dans la baie de Kalpentyn, dont il se réserve toujours les produits ; la pêche achevée, le tout est vendu par lots sur mise à prix et adjugé au plus offrant ; les coquilles sont livrées fermées, tant mieux pour ceux qui tombent sur des lots où les perles abondent.

Pendant que M. Barnett me donnait tous ces détails, je prenais un véritable plaisir à observer le mouvement extraordinaire de la baie ; il n'était pas un seul instant où l'on ne pût jouir dans la même seconde de toutes les différentes phases de cette pêche curieuse : là, vingt embarcations chargées se dirigeaient vers le rivage ; ici, vingt autres revenaient à vide ; de tous côtés on ne voyait que des têtes qui revenaient au-dessus de l'eau, ou des pieds qui disparaissaient sous la nappe écumante à force d'être tourmentée. Entre la pointe de Kalpentyn et l'île de Kartivoé est une série de petits récifs de coraux s'élevant d'un ou deux mètres au-dessus des flots ; sur chaque pointe les deux macouas, karawés ou parawas avaient amarré leur pirogue et plongeaient de concert, pour augmenter les bénéfices de la journée.

Il était près de onze heures, la chaleur commençait à devenir accablante, et nous allions, après que le surintendant eut donné le signal aux pêcheurs d'interrompre le travail pour le repas, nous rendre nous-mêmes dans une des petites anses de la baie, où un déjeuner était préparé à notre intention, quand tout à coup un cri terrible et désespéré retentit derrière nous, et nous aperçûmes, en nous retournant, un macoua qui s'était éloigné de son embarcation, sans doute pour aller plonger vers un petit rocher éloigné de nous d'une centaine de mètres, limite de la pêche, la figure bouleversée par la plus violente terreur, et qui faisait des efforts surhumains pour arriver jusqu'à nous. Rien cependant en apparence ne semblait légitimer une pareille crainte : l'Océan était aussi calme qu'un lac.

— J'étais fort étonné que cela ne fût pas arrivé plus tôt, dit aussitôt M. Barnett ; chaque année, pendant les quatre ou cinq premiers jours de pêche, au bout d'une heure ou deux, il y en a toujours quelques-uns qui se font prendre.

— Mais que se passe-t-il donc ? m'écriai-je en entendant le malheureux Indou, qui râlait sous l'effort qu'il était obligé de déployer pour conserver sa vitesse...

Avant que mon interlocuteur eût eu le temps de me répondre, je vis Amoudou s'élancer à l'avant de notre embarcation, son large couteau malabar entre les dents, ct plonger dans la direction du macoua.

— C'est un requin, me dit le surintendant, en sifflant l'air de *Rule Britannia* entre ses dents.

— Un requin ! m'exclamai-je, tremblant pour la vie du courageux Nubien.

— Oui, répliqua M. Barnett, et, je vous le répète, je suis étonné que cela ne soit pas arrivé plus tôt. Toute l'année ces parages sont infestés de requins ; à la saison de pêche nous venons les déranger, et ils nous le font payer...

Ces quelques paroles étaient à peine prononcées que j'aperçus Amoudou revenir à la surface pour respirer, et replonger de nouveau ; le macoua était dépassé, il ne craignait plus rien. La lutte était désormais entre mon Nubien et le requin.

— Un fameux nègre que vous avez là ! continua le surveillant.

J'étais paralysé par l'émotion, m'attendant à chaque instant à voir revenir à la surface mon nègre mutilé. De tous côtés les pêcheurs arrivaient avec des piques et faisaient voler leurs

pirogues sous la pagaie ; mais ils étaient trop éloignés, et Amoudou devait être vainqueur ou vaincu avant qu'on pût le secourir. Nous étions les plus près et nous n'avions aucune arme dans notre léger esquif.

Tout à coup une large tache de sang arrive à fleur d'eau, les flots se mettent à onduler, sans doute sous l'effort de la lutte, la tache s'élargit, et, au milieu de l'anxiété générale, Amoudou reparaît brandissant son couteau, et poussant un hourra de victoire auquel répondirent plus de cinq cents poitrines. La scène n'avait pas duré deux minutes. Un peu après, non loin de là, on vit apparaitre le requin, qui resta immobile à la surface de l'eau. Amoudou, par trois fois lui avait fendu le ventre dans toute sa longueur.

— Ce n'est rien, saëb, me répondit-il lorsque je le reçus, moitié le félicitant, moitié le grondant ; quand je pêchais le corail sur les bords de la mer Rouge, je me suis mesuré avec de plus dangereux que celui-là.

Tous les pêcheurs se cotisèrent pour offrir une fête à mon brave Nubien ; on peut avouer qu'il l'avait bien mérité.

Le restant de notre séjour sur les bords du Pomparipo s'écoula sans autre aventure, et les macouas, instruits par l'accident qui avait failli être funeste à un des leurs, ne se hasardèrent plus à pêcher seuls dans les lieux écartés.



IL ● — le voyage à Londres de Des Esseintes

Extrait de *À rebours* de Joris-Karl Huysmans (1884)

Jean des Esseintes se rend à la gare du Nord afin de rejoindre Londres. En chemin il fait arrêter le fiacre rue de Rivoli devant *Galignani's Messenger*, la librairie anglaise de Paris, où il fait l'achat d'un Guide Baedeker. Un peu plus loin :

❖

— Allez là, fit-il, au cocher, en désignant du doigt au bout d'une galerie, un magasin qui formait l'angle de la rue de Rivoli et de la rue de Castiglione et ressemblait avec ses carreaux blanchâtres, éclairés en dedans, à une gigantesque veilleuse, brûlant dans le malaise de ce brouillard, dans la misère de ce temps malade.

C'était la "Bodéga". […]

La cave était pleine ; accoudé sur un coin de table, des Esseintes attendait le verre de porto commandé à un gentleman, en train de déboucher d'explosifs sodas contenus dans des bouteilles ovales qui rappelaient, en les exagérant, ces capsules de gélatine et de gluten employées par les pharmacies pour masquer le goût de certains remèdes.

Tout autour de lui, des Anglais foisonnaient : des dégaines de pâles clergymen, vêtus de noir de la tête aux pieds, avec des chapeaux mous, des souliers lacés, des redingotes interminables constellées sur la poitrine de petits boutons, des mentons ras, des lunettes rondes, des cheveux graisseux et plats ; des trognes de tripiers et des mufles de dogues avec des cous apoplectiques, des oreilles comme des tomates, des joues vineuses, des yeux injectés et idiots, des colliers de barbe pareils à ceux de quelques grands singes; plus loin, au bout du chai, un long dépendeur d'andouilles aux cheveux d'étoupe, au menton garni de poils blancs ainsi qu'un fond d'artichaut, déchiffrait, au travers d'un microscope, les minuscules romains d'un journal anglais; en face, une sorte de commodore américain, boulot et trapu, les chairs boucanées et le nez en bulbe, s'endormait, regardant, un cigare planté dans le trou velu de sa bouche, des cadres pendus aux murs, renfermant des annonces de vins de Champagne, les marques de Perrier et de

Roederer, d'Heidsieck et de Mumm, et une tête encapuchonnée de moine, avec le nom écrit en caractères gothiques de Dom Pérignon, à Reims.

Un certain amollissement enveloppa des Esseintes dans cette atmosphère de corps de garde ; étourdi par les bavardages des Anglais causant entre eux, il rêvassait, évoquant devant la pourpre des porto remplissant les verres, les créatures de Dickens qui aiment tant à les boire, peuplant imaginairement la cave de personnages nouveaux, voyant ici, les cheveux blancs et le teint enflammé de Monsieur Wickfield ; là, la mine flegmatique et rusée et l'œil implacable de Monsieur Tulkinghorn, le funèbre avoué de Bleak-house. Positivement, tous se détachaient de sa mémoire, s'installaient, dans la Bodéga, avec leurs faits et leurs gestes ; ses souvenirs, ravivés par de récentes lectures, atteignaient une précision inouïe. La ville du romancier, la maison bien éclairée, bien chauffée, bien servie, bien close, les bouteilles lentement versées par la petite Dorrit, par Dora Copperfield, par la sœur de Tom Pinch, lui apparurent naviguant ainsi qu'une arche tiède, dans un déluge de fange et de suie. Il s'acagnarda dans ce Londres fictif, heureux d'être à l'abri, écoutant naviguer sur la Tamise les remorqueurs qui poussaient de sinistres hurlements, derrière les Tuileries, près du pont. Son verre était vide ; malgré la vapeur éparse dans cette cave encore échauffée par les fumigations des cigares et des pipes, il éprouvait, en retombant dans la réalité, par ce temps d'humidité fétide, un petit frisson.

Il demanda un verre d'amontillado, mais alors devant ce vin sec et pâle, les lénitives histoires, les douces malvacées de l'auteur anglais se défeuillèrent et les impitoyables révulsifs, les douloureux rubéfiants d'Edgar Poe, surgirent ; le froid cauchemar de la barrique d'amontillado, de l'homme muré dans un souterrain, l'assaillit, les faces bénévoles et communes des buveurs américains et anglais qui occupaient la salle, lui parurent refléter d'involontaires et d'atroces pensées, d'instinctifs et d'odieux desseins, puis il s'aperçut qu'il s'esseulait, que l'heure du dîner était proche; il paya, s'arracha de sa chaise, et gagna, tout étourdi, la porte. Il reçut un soufflet mouillé dès qu'il mit les pieds dehors ; inondés par la pluie et par les rafales, les réverbères agitaient leurs petits éventails de flamme, sans éclairer ; encore descendu de plusieurs crans, le ciel s'était abaissé jusqu'au ventre des maisons. Des Esseintes considéra les arcades de la rue de Rivoli, noyées dans l'ombre et submergées par l'eau, et il lui sembla qu'il se tenait dans le morne tunnel creusé sous la Tamise ; des tiraillements d'estomac le rappelèrent à la réalité ; il rejoignit sa voiture, jeta au cocher l'adresse de la taverne de la rue d'Amsterdam, près de la gare, et il consulta sa montre : sept heures. Il avait juste le temps de dîner ; le train ne partait qu'à huit heures cinquante minutes, et il comptait sur ses doigts, supputait les heures de la traversée de Dieppe à Newhaven, se disant : — Si les chiffres de l'indicateur sont exacts, je serai demain, sur le coup de midi et demi, à Londres.

Le fiacre s'arrêta devant la taverne, de nouveau, des Esseintes descendit et il pénétra dans une longue salle, sans dorure, brune, divisée par des cloisons à mi-corps, en une série de compartiments semblables aux boxs des écuries ; dans cette salle, évasée près de la porte, d'abondantes pompes à bières se dressaient sur un comptoir, près de jambons aussi culottés que de vieux violons, de homards peints au minium, de maquereaux marinés, avec des ronds d'oignons et de carottes crus, des tranches de citron, des bouquets de laurier et de thym, des baies de genièvre et du gros poivre nageant dans une sauce trouble.

L'un de ces boxs était vide. Il s'en empara et héla un jeune homme en habit noir, qui s'inclina en jargonnant des mots incompréhensibles. Pendant que l'on préparait le couvert, des Esseintes contempla ses voisins ; de même qu'à la Bodéga, des insulaires, aux yeux faïence, au teint cramoisi, aux airs réfléchis ou rogues, parcouraient des feuilles étrangères ; seulement des femmes, sans cavaliers, dînaient, entre elles, en tête à tête, de robustes Anglaises aux faces de garçon, aux dents larges comme des palettes, aux joues colorées, en pomme, aux longues mains et aux longs pieds. Elles attaquaient, avec une réelle ardeur, un rumpsteak-pie, une viande chaude, cuite dans une sauce aux champignons et revêtue de même qu'un pâté, d'une croûte.

Après avoir perdu depuis longtemps l'appétit, il demeura confondu devant ces gaillardes dont la voracité aiguisa sa faim. Il commanda un potage oxstail, se régala de cette soupe à la queue de bœuf, tout à la fois onctueuse et veloutée, grasse et ferme ; puis, il examina la liste des poissons, demanda un haddock, une sorte de merluche fumée qui lui parut louable et, pris d'une fringale à voir s'empiffrer les autres, il mangea un rosbif aux pommes et s'enfourna deux pintes d'ale, excité par ce petit goût de vacherie musquée que dégage cette fine et pâle bière.

Sa faim se comblait ; il chipota un bout de fromage bleu de Stilton dont la douceur s'imprégnait d'amertume, picora une tarte à la rhubarbe, et, pour varier, étancha sa soif avec le porter, cette bière noire qui sent le jus de réglisse dépouillé de sucre. Il respirait ; depuis des années il n'avait et autant bâfré et autant bu ; ce changement d'habitude, ce choix de nourritures imprévues et solides avait tiré l'estomac de son somme. Il s'enfonça dans sa chaise, alluma une cigarette et s'apprêta à déguster sa tasse de café qu'il trempa de gin.

La pluie continuait à tomber ; il l'entendait crépiter sur les vitres qui plafonnaient le fond de la pièce et dégouliner en cascades dans les gargouilles ; personne ne bougeait dans la salle ; tous se dorlotaient, ainsi que lui, au sec, devant des petits verres.

Les langues se délièrent ; comme presque tous ces Anglais levaient, en parlant, les yeux en l'air, des Esseintes conclut qu'ils s'entretenaient du mauvais temps ; aucun d'eux ne riait et tous étaient vêtus de cheviote grise, réglée de jaune nankin et de rose de papier buvard. Il jeta un regard ravi sur ses habits dont la couleur et la coupe ne différaient pas sensiblement de celles des autres, et il éprouva le contentement de ne point détonner dans ce milieu, d'être, en quelque sorte et superficiellement, naturalisé citoyen de Londres ; puis il eut un sursaut. Et l'heure du train ? se dit-il. Il consulta sa montre : huit heures moins dix ; j'ai encore près d'une demi-heure à rester là ; et une fois de plus, il songea au projet qu'il avait conçu.

Dans sa vie sédentaire, deux pays l'avaient seulement attiré, la Hollande et l'Angleterre.

Il avait exaucé le premier de ses souhaits : n'y tenant plus, un beau jour, il avait quitté Paris et visité les villes des Pays-Bas, une à une.

Somme toute, il était résulté de cruelles désillusions de ce voyage. Il s'était figuré une Hollande, d'après les œuvres de Teniers et de Steen, de Rembrandt et d'Ostade, se façonnant d'avance, à son usage, d'incomparables Juiveries aussi dorées que des cuirs de Cordoue par le soleil ; s'imaginant de prodigieuses kermesses, de continuelles ribotes dans les campagnes ; s'attendant à cette bonhomie patriarcale, à cette joviale débauche célébrée par les vieux maîtres.

Certes, Haarlem et Amsterdam l'avaient séduit ; le peuple, non décrassé, vu, dans les vraies campagnes, ressemblait bien à celui peint par Van Ostade, avec ses enfants non équarris et taillés à la serpe et ses commères grasses à lard, bosselées de gros tetons et de gros ventres ; mais de joies effrénées, d'ivrogneries familiales, point ; en résumé, il devait le reconnaître, l'école hollandaise du Louvre l'avait égaré ; elle avait simplement servi de tremplin à ses rêves ; il s'était élancé, avait bondi sur une fausse piste et erré dans des visions inégalables, ne découvrant nullement sur la terre ce pays magique et réel qu'il espérait, ne voyant point, sur des gazons semés de futailles, des danses de paysans et de paysannes pleurant de joie, trépignant de bonheur, s'allégeant à force de rire, dans leurs jupes et dans leurs chausses.

Non, décidément, rien de tout cela n'était visible ; la Hollande était un pays tel que les autres et, qui plus est, un pays nullement primitif, nullement bonhomme, car la religion protestante y sévissait, avec ses rigides hypocrisies et ses solennelles raideurs.

Ce désenchantement lui revenait ; il consulta de nouveau sa montre : dix minutes le séparaient encore de l'heure du train. Il est grand temps de demander l'addition et de partir, se dit-il. Il se sentait une lourdeur d'estomac et une pesanteur, par tout le corps, extrêmes. Voyons, fit-il, pour se verser du courage, buvons le coup de l'étrier ; et il remplit un verre de brandy, tout en réclamant sa note. Un individu, en habit noir, une serviette sur le bras, une espèce de majordome au crâne pointu et chauve, à la barbe grisonnante et dure, sans moustaches, s'avança, un crayon derrière l'oreille, se posta, une jambe en avant, comme un chanteur, tira de sa poche

un calepin, et, sans regarder son papier, les yeux fixés sur le plafond, près d'un lustre, inscrivit et compta la dépense. Voilà, dit-il, en arrachant la feuille de son calepin, et il la remit à des Esseintes qui le considérait curieusement, ainsi qu'un animal rare. Quel surprenant John Bull, pensait-il, en contemplant ce flegmatique personnage à qui sa bouche rasée donnait aussi la vague apparence d'un timonier de la marine américaine.

À ce moment, la lierre de la taverne s'ouvrit ; des gens entrèrent apportant avec eux une odeur de chien mouillé à laquelle se mêla une fumée de houille, rabattue par le vent dans la cuisine dont la porte sans loquet claqua ; des Esseintes était incapable de remuer les jambes ; un doux et tiède anéantissement se glissait par tous ses membres, l'empêchait même d'étendre la main pour allumer un cigare. Il se disait : Allons, voyons, debout, il faut filer ; et d'immédiates objections contrariaient ses ordres. À quoi bon bouger, quand on peut voyager si magnifiquement sur une chaise ? N'était-il pas à Londres dont les senteurs, dont l'atmosphère, dont les habitants, dont les pâtures, dont les ustensiles, l'environnaient ? Que pouvait-il donc espérer, sinon de nouvelles désillusions, comme en Hollande ? Il n'avait plus que le temps de courir à la gare, et une immense aversion pour le voyage, un impérieux besoin de rester tranquille s'imposaient avec une volonté de plus en plus accusée, de plus en plus tenace. Pensif, il laissa s'écouler les minutes, se coupant ainsi la retraite, se disant : Maintenant il faudrait se précipiter aux guichets, se bousculer aux bagages ; quel ennui ! quelle corvée ça serait ! Puis, se répétant, une fois de plus : En somme, j'ai éprouvé et j'ai vu ce que je voulais éprouver et voir. Je suis saturé de vie anglaise depuis mon départ ; il faudrait être fou pour aller perdre, par un maladroit déplacement, d'impérissables sensations. Enfin quelle aberration ai-je donc eue pour avoir tenté de renier des idées anciennes, pour avoir condamné les dociles fantasmagories de ma cervelle, pour avoir, ainsi qu'un véritable béjaune, cru à la nécessité, à la curiosité, à l'intérêt d'une excursion ? Tiens, fit-il, regardant sa montre, mais l'heure est venue de rentrer au logis ; cette fois, il se dressa sur ses jambes, sortit, commanda au cocher de le reconduire à la gare de Sceaux, et il revint avec ses malles, ses paquets, ses valises, ses couvertures, ses parapluies et ses cannes, à Fontenay, ressentant l'éreintement physique et la fatigue morale d'un homme qui rejoint son chez soi, après un long et périlleux voyage.

❖

Paul (qui est un inconditionnel de Huysmans) et Aladdin firent comme Des Esseintes un voyage imaginaire au pays des perles, sans quitter leurs chaises, par le truchement de l'imaginaire d'un autre, qui s'était peut-être contenté, lui aussi, de le rêver.

Doc Tréjeur-Trove

JE.— à Chandernagor



été 1880

Nous remontâmes l’Hougly à la saison chaude (et humide), mais nous ne perçûmes la sensation d’intense chaleur qu’en débarquant du bateau à bord duquel une légère brise avait entretenu l’illusion d’un climat bienveillant. La touffeur nous assaillit à l’instant même où l’on jeta l’ancre. C’était l’Algérie dans une version excessive et caricaturée.

Nos bagages transportés dans une voiture à bras tirée par un Hindou cuivré vêtu d'un simple pagne et chaussé de babouches indescriptibles, Aladdin et moi, déjà saisis de langueur, suivîmes l'attelage jusqu'à une coquette maison de briques de la « ville blanche » entourée d'un jardin, qui nous était destinée. Nous y trouvâmes une domestique, une cuisinière, et le préposé au panka (sorte de grand éventail), que les Européens, pendant les nuits d'été (et même, si besoin, le jour), font agiter au-dessus d'eux par un natif.

La ville de Chandernagor s'élève sur une des courbes les plus gracieuses de l'Hougly. Son territoire a la forme d'un quadrilatère assez allongé, courbé en arc de cercle, dont la concavité tournée à l'est est baignée par le fleuve sacré, et dont la convexité est séparée des possessions anglaises du voisinage par un fossé d'enceinte, séjour malheureux d'eaux croupissantes. C'est à cette gracieuse courbe du fleuve que Chandernagor doit son nom. Littéralement « ville-lune ».

La coutume veut que chaque prise de fonction de fonctionnaire, à partir d'un certain grade, ait droit à une réception plus ou moins officielle de la part des autorités coloniales ; ce qui est l'occasion, pour lui, de rencontrer des compatriotes, et pour tout le monde, de s'imbiber de vins et de spiritueux aux frais de la mère patrie.

J'y fis la connaissance d'un étudiant en médecine, un Lyonnais, nommé Fras, qui préparait une thèse (*Étude sur Chandernagor, géographie, topographie, climatologie, éthnographie, pathologie, hygiène*) sous la direction du célèbre docteur Lacassagne. Pierre devint par la suite médecin de la Marine, et un ami fidèle. Il me présenta à Jocelyn Pène-Siefert, un journaliste qui allait jouer un rôle majeur dans la tragi-comédie à laquelle je participai lors de mon séjour en Hindoustan.

Il avait accolé à son nom de Pène, celui de sa femme, Siefert, dont la mort l'avait apparemment laissé inconsolable, et expliquait peut-être cet exil à Pondichéry.

Louisa Siefert, lyonnaise comme Fras, avait gagné sa place au sein de la *Pléiade lyonnaise*, un groupe de poètes. Ses poésies sont souvent qualifiées de « charmantes » et Victor Hugo, qui lui avait écrit des lettres « bienveillantes », a paraît-il trois recueils de ses poèmes dans sa bibliothèque.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Plus ne suis ce que j'ai été,
Marot

Il me semble parfois que ma plaie est guérie,
Et, souriant encor, je regarde au miroir
Revenir doucement mon enfance fleurie.

Je ne sais pas comment, mais je crois la revoir
Ce qu'elle était hier, douce rose & paisible,
Avec son ignorance, avec son fol espoir.

Une ride aujourd'hui court, à peine sensible,
De l'une à l'autre tempe en fugitif sillon,
Et rien n'effacera cette ligne invisible.

Non, rien : la vie en vain perdrait son aiguillon,

J'échapperais en vain au tourment qui m'accable,
Comme devant l'oiseau s'enfuit le papillon ;

Ni l'oubli, ni paix, ni l'amour ineffable
Ne combleront ce pli fait en quelques instants,
J'aurai toujours présent ce témoin implacable.

Et, cependant, mon Dieu ! je n'ai que dix-huit ans !
Qui le croirait, à voir des larmes sur ma joue
Et cette ride au front creusée avant le temps ?

Ah ! je me ressouviens de la méchante moue
Que je faisais jadis au seul mot d'obéir,
— N'était-ce pas hier ? je m'y perds, je l'avoue

Tout enfant, dans ce coin je venais me blottir,
À petits pas, sans bruit, serrant fort ma poupée
Contre moi, je pensais qu'elle eût pu me trahir.

Et j'y restais longtemps toute préoccupée,
Écoutant, retenant, commentant au hasard
Tout ce dont mon oreille avait été frappée.

Et lorsqu'en ma cachette il venait un regard,
Furieuse, enrageant d'avoir été surprise,
Je m'enfuyais avec mon dépit à l'écart.

Plus tard je me retrouve, au souffle de la brise,
Laissant mes blonds cheveux flotter sur mon cou nu,
Courant, criant, chantant, toujours en entreprise,

M’enivrant de la vie & du charme inconnu
De bondir comme un paon sur la verte prairie,
— Hélas ! beau temps joyeux, qu'es-tu donc devenu ?...

Et puis, sur les genoux de ma mère chérie
Je venais tout à coup jeter mon front ardent,
Tandis qu'elle disait : « Calme-toi, je t'en prie ! »

Mais lorsqu'elle ajoutait tout bas, me regardant,
Sa main sur mes cheveux : « Ma petite lionne !
Je sentais croître encor mon orgueil débordant,

Je me rappelle aussi les lectures d'automne
Que ma mère faisait le soir à haute voix,
Pendant que gémissait la bise monotone

Etc., etc... Louisa Siefert. *Rayons perdus* /1868.

Sa « mère chérie » a publié, après la mort de Louisa, une biographie qui évoque les souffrances physiques de cette jeune poétesse que la maladie à poursuivie tout au long de sa courte vie. (25)

⁂

J'arrivai donc à Chandernagor habité par la crainte des fièvres des marais, mais c'est un tout autre genre de fièvre qui avait gagné ce comptoir français de l'autre bout de la terre, mais dont les miasmes infectieux venaient tout droit de la mère patrie.

Jules Ferry en était la cause originelle. Ses décrets contre les congrégations, contraignaient les communautés religieuses à se soumettre aux lois laïques ou à s'exiler. Les jésuites, bannis de France, pourraient encore enseigner dans les colonies lointaines, notamment en Inde, où ils avaient déjà des écoles. La polémique allait bon train dans les journaux. *Le Figaro* était très impliqué ; ainsi on pouvait lire sous la plume de Francis Magnard :

La proscription

> Les ennemis de la République ne pouvaient rien désirer de mieux pour la discréditer, que l'acte de violence que libelle ce matin le *Journal officiel*, et comme, d'autre part, nous défions les partisans les plus acharnés de l'expulsion des Jésuites de nous prouver que cette expulsion puisse apporter le moindre profit ou la moindre force à la République, il demeurera acquis que le cabinet Freycinet vient de commettre une faute irréparable.
>
> Diviser les familles, surexciter les sentiments les plus respectables ; froisser des convictions que double encore l'entraînement de la mode, rendre populaire un-institut qui ne l'avait jamais été, apprendre aux confesseurs, aux directeurs et par eux, aux femmes, aux mères, de quelle force immense et secrète, ils disposent, tel est le résultat d'une persécution maladroite, telle est la besogne déplorable qui va donner au nom de M. Jules Ferry, la moins désirable des immortalités.
>
> Et si vous ajoutez que juste au moment où l'on expulse les Jésuites comme perturbateurs de la paix publique, les communards rentrent en France, Jouissent de leurs droits civils et politiques, électeurs, éligibles, fêtés, acclamés par toute la canaille des grandes villes, suant la vengeance et la haine, se pavanant dans leurs crimes d'hier, se pourléchant de leurs crimes de demain, il vous sera impossible de retenir l'expression de votre irritation, de ne pas vous mêler à des colères qui en d'autres moments vous fussent restées étrangères.
>
> Le Gouvernement se trompe s'il pense qu'il faut être fanatique ou même simplement croyant pour ne pas vivement ressentir l'outrage qu'on fait à la conscience publique. Les mondains, les indifférents s'y mettent, parce qu'il leur est impossible de prévoir désormais l'épanouissement de toutes les tyrannies jacobines! Le succès rend exigeant, et les gens à qui l'on a sacrifié la paix de la République ne se tiendront pas pour satisfaits parce qu'on aura expulsé les Jésuites ; ils veulent frapper plus haut et proscrire plus en grand. C'est l'unique moyen qu'ils ont trouvé de rendre la République aimable ! O les dangereux imbéciles ! et comme la R. F. était mieux portante, plus tranquille, faisait meilleure figure en Europe, quand elle était entre les mains de « l'infâme réaction ».

---

25 Siefert, Louisa (1845-1877). *Souvenirs rassemblés par sa mère : poésies inédites* / Louisa Siefert (Madame J. Pène). 1881 BNF.

L’autre bord n’était pas moins virulent. À Lyon, *La Renaissance*, s’en donne à cœur joie :

FRANC PARLER

L'attentat est consommé, l'iniquité accomplie ! Plus de Jésuites !

Or, savez-vous que tout cela s'est passé le mieux du monde. On s'attendait à des choses extraordinaires, on nous avait prédit des catastrophes. Un bouleversement général de la nature : les montagnes devaient sauter comme des béliers, les fleuves remonter à leur source, le soleil se voiler…

Les informations venues des quatre coins de la France ne nous apprennent rien de semblable ; à Lyon, le Rhône et la Saône continuent à se rejoindre au confluent de la Mulatière ; la colline de Fourvière est toujours à sa place, et s'il a plu dans la soirée, c'est qu'il faisait le vent du Midi.

Voilà pour les éléments. Quant aux manifestations humaines, elles ne furent pas beaucoup plus mouvementées. On a bien entendu deux ou trois cents personnes crier : Vivent les Jésuites ! On a bien vu quelques douairières tirer leur mouchoir ou embrasser des Révérends en pleine rue, mais comme ces dames ont déjà embrassé les Cosaques en 1815, ces accolades ne tirent pas à conséquence.

Bref, de ce côté également, avortement complet.

Ce n'est pas que les doux cléricaux se fussent épargnés à provoquer des désordres et des émeutes.

Depuis huit jours, tous ces « honnêtes gens » étaient en rut. Chacun faisait assaut d'excitation et de violence, dans les réunions, comme dans les journaux.

Pendant que M. Chesnelong et ses amis, transportaient leurs homélies épileptiques en plein faubourg du Temple, à seule fin de donner prétexte à quelqu'effervescence populaire... si l'on eût pu faire assommer un prêtre, quelle aubaine ! toutes les feuilles dévotes redoublaient d'invectives, d'insultes et de basses injures.

Chevaliers de baccarat du *Figaro*, Juifs du *Gaulois*, sacristains de l'*Univers*, ganaches de la *Gazette*, mameluks du *Pays*, unis dans une sainte alliance, déchargeaient contre le gouvernement, contre les ministres, contre les préfets et les commissaires toutes leurs colères et toutes leurs rages, dans le style que vous savez.

Nous avons vu rarement un pareil déchaînement d'hydrophibie. (26)

Eh bien, rien n'y a fait. Des commissaires de police se sont présentés poliment, tranquillement aux portes des Jésuitières. On les a insultés et menacés un tantinet : on leur a glissé dans la main des exploits d'huissier, on les a obligés à faire sauter des serrures, et à toucher du bout du doigt, l'épaule des Révérends, pour « constater la violence, » ô comédie ! Et deux heures après tout était fini.

La population, l'opinion ont assisté avec une suprême indifférence aux tentatives de désordres et de tumulte…

Pourquoi ? Parce que le bon sens public comprenait bien que tout était fausseté et mensonge dans ces récriminations, dans ces indignations, ces colères ou ces douleurs.

La persécution, — mensonge, puisque depuis trois mois, les Jésuites avaient eu le temps de se préparer à l'exécution de la loi !

La violence, — mensonge, puisque cette violence a été sollicitée, exigée par les Révérends Pères et leurs avocats.

---

26 Hapax ou coquille ?

La spoliation, — mensonge encore, puisque les établissements des Jésuites ont été laissés à la garde de leurs propriétaires.

La proscription, l'exil, — mensonge toujours, puisque les Jésuites sont libres d'aller où leur plaira, de se promener, comme vous et moi dans la rue...

La cohabitation seule est interdite, comme elle est interdite aux Saint-Simoniens, aux phalanstériens et à toutes les sectes religieuses ou sociales que la loi n'autorise pas.

Telle est donc la fin de cette grande misère et de cette abomination, où personne n'est mort, ni blessé.

Restent maintenant les congrégations. Restent les communautés rebelles qui, entrainées dans l'orbite du mouvement jésuitique, prétendent, elles, aussi, se mettre au-dessus des lois et affirmer leur droit à la révolte.

Là, le gouvernement sera encore mieux à son aise, car il aura épuisé tous les moyens de conciliation, il sera allé jusqu'au bout de la longanimité et de la douceur.

Que demandait la République à ces congrégations ?

La soumission aux lois du pays où elles vivent ;

La production de leurs statuts, et une requête d'autorisation qui était pour ainsi dire accordée d'avance.

Non possumus, répondent ces apôtres du *Syllabus*.

Les lois humaines sont faites pour les petites gens, — nous ne connaissons que la loi de Dieu.

En présence de ce parti-pris de résistance, il n'y a pas d'hésitation possible. Une porte était ouverte aux associés congréganistes, aux Dominicains, aux Capucins, aux Carmes, etc., pour régulariser leur situation, pour acquérir droit de nationalité et de cité.

Cette porte ils la referment et se mettent eux-mêmes hors la loi... qu'ils y restent

Les mesures de rigueur seront encore plus justifiées, car, répétons-le, les Jésuites n'avaient pas le choix entre la paix et la guerre, tandis que les autres s'écrient : Nous voulons la guerre !

Une guerre qui se terminera vite, sans la moindre effusion de sang.

Quant aux conservateurs enflammés, quant au parti des « honnêtes gens, » insultant et braillant, ces messieurs qui prétendent que la France est avec eux, auront prochainement un moyen bien simple de s'en assurer : qu'ils fassent les élections sur le terrain des Jésuites... Ils pourront se compter et l'addition ne sera pas longue.

JACQUES BARBIER

Les « réfractaires », qui s'estimaient floués firent des procès en invoquant la liberté de conscience. J'aurais pu jouer un rôle dans cette « guerre », mais, si loin du champ de bataille, que pouvais-je faire ? À Paris j'aurais peut-être été sollicité pour défendre mes anciens maîtres qui, jadis avaient dirigé ma conscience. À Chandernagor je me sentais impuissant.

Je décidai de jouer les « agents provocateurs » et de donner un petit coup de pouce au destin comme je l'avais fait aux dépens du Président Séguier à Vesoul et du haut fonctionnaire de Tlemcen. J'envoyai une lettre au *Figaro*, signée Joseph de Rozario. Pour la première fois j'utilisai un pseudonyme pour jouer à l'apprenti sorcier.

Chandernagor (Bengale), 4 août 1880.

Monsieur le Rédacteur en chef,

La courageuse attitude que le *Figaro* a prise vis-à-vis des violences légales qui se sont récemment commises en France, notamment à Paris, me décide à vous envoyer le récit de ce qui s'est passé à cette occasion dans notre petite colonie de Chandernagor.

Ce n'est pas à Paris seulement que l'impiété sévit et triomphe. L'influence néfaste des décrets du 29 mars s'est fait sentir jusqu'au fond du Bengale. Nous pouvions à bon droit espérer que nos quatre dignes missionnaires arrivés, il y a deux ans à peine, resteraient libres de continuer en paix l'œuvre de charité et de régénération, qu'ils avaient si noblement inaugurée et aux prix de tant de périls. Tout le monde sait, en effet, quels dangers ont à affronter ceux que leur saint ministère oblige à annoncer aux peuples de l'Inde la parole de Dieu. Privés de tout confort, dénués des ressources les plus indispensables, ces bons Pères logent depuis leur arrivée, dans de misérables paillottes sous les murs de la ville. Ils ont à lutter à la fois contre l'insalubrité de nos *Jongols* pestilentielles, et contre les tracasseries administratives. La population européenne proprement dite, ainsi que les *topas* ou gens à chapeau qui, eux du moins, auraient dû les recueillir à bras ouverts, en se souvenant qu'autrefois les missions ont fait la prospérité de l'Inde, leur témoignent bien souvent de l'hostilité, ou tout au moins une réserve hautaine que rien ne justifie. Ils se heurtent donc tout ensemble aux préjugés séculaires du Brahme, et à l'indifférence coupable de ceux qui se disent Chrétiens, mais qui ne le sont plus guère que de nom.

Cependant la foi qui soulève des montagnes, a été encore assez vivace dans quelques âmes, pour permettre de rassembler des fonds en vue de l'édification d'une modeste église ; grâce à une loterie ingénieuse improvisée, il y a quelques mois, par le R. P. supérieur, des roupies étaient recueillies en quantité suffisante pour parer aux premières dépenses de construction.

On voyait avec plaisir sur cette terre classique de l'idolâtrie, non loin du temple de *Djaggernath* consacré à *Kali*, la déesse du meurtre, où l'on adore encore aujourd'hui l'infâme Lingâm, on voyait, dis-je, avec plaisir et orgueil, s'élever lentement vers le ciel, comme une prière, un sanctuaire consacré à la vraie foi. Nous assistions donc à l'aurore d'une véritable restauration du culte, lorsque l'orage a éclaté. Déjà, une dépêche alarmante nous avait révélé la grandeur du péril. Le 30 juin est venu tristement — glorieusement, diraient nos adversaires — consommer l'œuvre de persécution si odieusement commencée chez vous.

Dès quatre heures du matin, deux pions de police, revêtus de leur plaque, venaient signifier à nos malheureux Pères l'ordre d'expulsion. Ceux-ci, surpris dans leur sommeil, revêtent, à la hâte, leur *peyjama*. N'osant croire à la réalisation d'une mesure aussi arbitraire, ils n'avaient fait aucun préparatif. Néanmoins, ils ne pouvaient et ne devaient songer à opposer aucune résistance à cette brutale mise en demeure.

Il n'en fut pas de même pour deux de leurs braves serviteurs hindous récemment convertis au christianisme, mais peu au courant des exploits de nos Chambres.

Ceux-ci, l'un le *Métor*, l'autre, le *Mali* (fonctions qui correspondent à peu près à celle de concierge et de jardinier) devinant dans l'attitude cavalière des agents de l'autorité des intentions malveillantes, se précipitèrent sur eux comme des chiens fidèles et leur barrèrent le chemin.

Une vive altercation s'ensuivit ; peut-être en serait-on venu aux mains, sans l'intervention des religieux. Le premier soin des Pères lorsqu'ils furent revenus de leur surprise bien naturelle, fut de courir à la modeste église provisoire où ils ont célébré jusqu'ici les saints offices pour mettre en sûreté et garder tout au moins d'une profanation possible les vases sacrés. Heureusement, l'autorité n'a pas songé ici à les mettre sous scellés.

Puis, le P. Vacquant, dont les cheveux ont blanchi au service de la sainte cause, et qui a souffert, pendant de si longues années, la captivité dans les cages chinoises, perclus de rhumatismes, donna une dernière fois la bénédiction à quelques courageux

fidèles, dont les larmes, à grand peine comprimées, étaient là comme une suprême et silencieuse protestation contre l'attentat qui s'accomplissait.

Enfin, accompagné de ses trois collègues, dont l'un, le P. Bordereau, lui prêtait l'appui de son bras, tandis que les deux autres, le P. O'Sullivan, originaire de l'Inde, et le jeune P. Dezeimeris, exhortaient les assistants à la résignation en leur faisant entrevoir un avenir meilleur, il prit le chemin de l'exil. Quelques catholiques, que leur position indépendante mettait à l'abri de toute rancune officielle, leur firent escorte jusqu'à la gare où ils devaient prendre le premier train pour Calcutta.

Tel est l'épilogue colonial de cette campagne anti-jésuitique qui désole notre beau pays. Je dois dire qu'il a généralement causé une impression assez pénible parmi nous. En dehors, en effet de toute préoccupation religieuse n'est-il pas douloureux de penser que des prêtres inoffensifs qui n'ont donné que le spectacle du plus parfait désintéressement et de toutes les vertus chrétiennes, se tenant avec soin à l'écart de toute question politique, n'ayant pour but et pour rêve que la conquête pacifique des âmes, et dans le sens le plus large l'humanisation des races déshéritées. N'est-il pas, dis-je, douloureux de penser que nous les avons honteusement chassés de notre territoire et qu'ils ont été réduits à demander asile à la protestante Angleterre.

Si c'est là le patriotisme comme l'entendent les nouvelles couches, il n'a pas grand avenir — car il se prive, de gaieté de cœur, de ses plus nobles représentants et de ses plus véritables inspirateurs.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Joseph de Rozario,
Propriétaire

Joseph de Rozario, propriétaire. Jamais un être ainsi nommé ne sortit du ventre d'une mère dont il suça aussitôt la mamelle. Sa venue au monde, c'est à moi qu'il la doit. Je fus son créateur, comme lorsque l'on dit « Dieu créa l'homme ». Ai-je créé Rozario à mon image ? Inévitablement, j'y ai mis du mien. Mais, l'essentiel était qu'il ne fût pas un personnage de fiction, inventé pour édifier un lecteur qui n'oubliait jamais qu'il feuilletait un livre. Mon ambition était que Rozario, propriétaire, fasse croire à sa propre existence. Qu'il joue un rôle dans les affaires du monde comme un personnage réel, sans que moi, le démiurge qui lui donna vie ait à intervenir. Ce personnage me procura une jouissance plus grande que si j'avais inventé Madame Bovary. Une jouissance qui n'était pas sans me rappeler celle j'éprouvai jadis à faire voler les hannetons sur orbite.

À Paris, Rozario trouva un terrain propice pour mettre en œuvre sa tromperie. Car tout ou presque tout était pure invention dans sa lettre sauf l'essentiel, qui ne se révélai qu'à ceux qui savaient lire entre les lignes. Ce qui était rarement le cas chez les lecteurs du *Figaro*. Même sa supercherie, lorsqu'elle serait découverte devait servir mes desseins en ridiculisant ce journal racoleur. Je soupçonne Achard d'avoir, sans me dénoncer, suggéré à la rédaction qu'il pouvait s'agir d'un faux.

Je me promis, après la réussite de ce genre de stratagème, d'y revenir lorsque le besoin se ferait sentir de combattre la bêtise humaine.

❖

J'eus à juger plusieurs affaires d'assassinats commis par des Indous qui, sans faire partie de la secte des *Thugs* (ou étrangleurs) dont les Anglais prétendaient avoir débarrassé l'Inde à tout jamais, semblaient s'en être inspirés pour perpétrer leurs abominables crimes. Le châtiment encouru était inévitablement la peine capitale. Personne n'aurait compris que l'on fît preuve de

clémence. Et pourtant on m'accusa de cruauté perverse et de mépris envers une race inférieure. On me fit en France une réputation de juge sanguinaire.

❖

Je passai à Chandernagor une année noire. Aladdin seul parvenait à maintenir une petite flamme. Aladdin et quelques incursions dans les paradis artificiels, accessibles dans certaines bicoques de la ville indigène où une congaï hideuse officiait, taciturne et édentée.

❖

L'affaire des faux Jésuites de Chandernagor enterrée, j'eus bientôt à m'occuper de celle d'un vrai Spiritin.

J'avais, imprudemment il est vrai, confié à mon ami Pène-Siefert, de passage à Pondichéry, qu'un père, de la congrégation des Spiritins, professeur au collège colonial, était accusé de viol envers un de ses élèves. En tant que, procureur de la République, il m'incombait de le poursuivre, mais non de violer (à mon tour) le secret de l'instruction. Lorsque Jocelyn apprit que M. Chambonnaud, procureur général par intérim, s'était réservé la direction exclusive de cette affaire, dans l'intention évidemment de l'étouffer, ses opinions politiques le poussèrent à écrire au gouverneur de le colonie, M Drouhet, pour le prévenir que, si cette affaire ne suivait pas un cours régulier, il se verrait obligé de le faire savoir en France. Drouhet transmit la lettre au procureur général, qui en prit acte pour en faire la base de poursuites judiciaires contre Jocelyn, le considérant comme coupable de dénonciation calomnieuse.

Quant à moi, tout procureur de la République que j'étais, je fus accusé d'avoir fait connaître à mon ami Pène-Siefert, l'existence de cette affaire, c'est-à-dire d'avoir violé en ce faisant le secret de l'instruction. Ce qui me valut un blâme (non officiel) et ma mutation et ma « promotion » (officielle) au poste de président du tribunal de Guelma. Je retournerais donc en Algérie pour purger ma peine, pour ainsi dire.

Jocelyn fut puni par l'infâme gouverneur Drouhet qui tirait toutes les ficelles de cette odieuse pantomime. Il fut d'abord traduit à la barre du tribunal correctionnel de Pondichéry pour dénonciation calomnieuse envers le père Fyten, (27) de la congrégation du Saint-Esprit, qui se porta partie civile. Une enquête dirigée par le gouverneur reconnut naturellement que le révérend père était innocent, et Jocelyn fut condamné à plusieurs mois de prison et à une très forte amende.

Cette condamnation ne parut cependant pas satisfaisante, et comme un journal écrit en français, imprimé à Madras (territoire anglais), critiquait les actes du gouvernement, l'autorité intenta une nouvelle action à M. Pène-Siefert, sous le prétexte qu'il devait être tout à la fois propriétaire, rédacteur et gérant de ce journal, bien que son nom n'eût jamais figuré sur cette feuille. Il fut de nouveau condamné.

En outre, ses amis étaient poursuivis pour les motifs les plus futiles et condamnés à diverses peines.

Ayant pris la précaution d'interjeter appel de son premier jugement, Jocelyn se trouvait encore en liberté lorsque arriva la période électorale. Il se porta candidat, et, dans une réunion électorale, il annonça qu'ayant été traité publiquement par le procureur général de *lâche et de chien paria*, il avait l'intention de demander à ce fonctionnaire zélé, s'il maintiendrait, comme homme privé les injures qu'il avait proférées sous le couvert d'homme public. Il écrivit donc le lendemain une lettre, en termes modérés, dans laquelle il le sommait de rétracter ses paroles ou de lui en donner satisfaction.

La satisfaction qu'il obtint fut une arrestation immédiate en pleine période électorale et une condamnation à un an de prison. Un de ses amis, employé dans une administration militaire,

---

27 Voir le chapitre : *IL. Le Spiritin de Pondichéry*

fut insulté grossièrement à la sortie du tribunal par des gens à la solde du gouverneur, et comme il répondit à leurs insultes dans les termes les plus méprisants, un des commis greffiers porta une plainte au parquet ; cet ami fut condamné par son chef à 8 jours de prison militaire, et il a fallu pour l'empêcher de paraitre à la barre du tribunal que son chef déclarât péremptoirement que, ayant fait huit jours de prison militaire, il ne pouvait plus être condamné pour le même motif.

Lorsque je quittai Chandernagor, Jocelyn purgeait encore sa peine à la prison de Pondichéry, avec les malfaiteurs indigènes, et lui restait encore plusieurs fortes amendes à payer.

Il y a quand même une juste morale à cette ignoble histoire.

Drouhet, qui fut impliqué dans une affaire de trucage des listes électorales destiné à priver du droit de vote les Hindous qui en bénéficiaient de par la loi française. Il fut jugé en France et condamné, …bon débarras.

Pène-Siefert n'a pas été détourné de son attirance pour l'Orient par son aventure puisqu'il y retourne cette année en tant que membre de la mission Paul Bert. (28)

MENU

❖

3 avril 1881 : on joue *Les Contes d'Hoffmann* à Paris

> Le *Figaro* du 16 février, qui arrive à Chandernagor en prenant tout son temps, vient de rouvrir la plaie de ma nostalgie.
>
> La dernière œuvre de Jacques Offenbach, *les Contes d'Hoffmann*, vient d'être représentée à l'Opéra-Comique avec un éclatant succès.
>
> Grâce à l'obligeance de MM. Choudens père et fils, éditeurs-propriétaires de la Partition, nous sommes à même d'offrir à nos lecteurs un morceau de cet intéressant ouvrage.
>
> On trouvera aujourd'hui à notre huitième page, la « Barcarolle à deux voix,» chantée par Mlles Isaac et Marguerite Ugalde, une des plus heureuses inspirations de la partition, et qui est redemandée à chaque représentation.

C'est peut-être mon côté allemand qui explique mon attirance pour Hoffmann ; En lisant ses *Contes*, j'avais retrouvé le monde fantastique d'Erckman et Chatrian dans *Le Bourgmestre en Bouteille*. Mais c'était, chez Hoffmann, un fantastique pour adultes, empreint d'une sorte d'étrangeté qui pousse à philosopher. On devinait un auteur tourmenté qui désespère de trouver le salut. Les portraits que nous en donne le *Figaro* , invitent à la sympathie envers cet homme, qui comme moi a d'abord été magistrat, avant de s'enfermer dans le sentiment qu'il raterait sa vie quoi qu'il arrive.

> D'après M. Boubée, de la *Gazette de France*, qui dit posséder à cet égard des renseignements précis et intimes, Hoffmann — qui fait en ce moment les beaux soirs de l'Opéra-Comique — aurait été gratifié à tort par la légende d'une réputation de *buveur très illustre*.
>
> Hoffmann n'était pas plus grand buveur que la plupart de ses compatriotes et que l'on aurait grand tort de se le figurer vidant d'innombrables chopes dans des caves pleines de tonneaux... et d'ombre fantastique.

---

28 Voir le chapitre : *IL. La mission Paul Bert*

La taverne Luther, qui existait réellement et existe sans doute encore à Berlin, et où il allait passer ses soirées, est un café pourvu de glaces, de lustres et de tables de marbre, tout comme les cafés de nos boulevards.

Henri Heine assure qu'on y mangeait fort bien.

Hoffmann menait la vie des gens de lettres de son temps, et les nombreux poètes qui, jadis, s'abimaient l'estomac par l'alcool pour l'imiter avaient doublement tort. Ils se faisaient du mal et ils lui faisaient injure.

À citer également, cc portrait, tracé d'après un ami personnel d'Hoffmann.

Hoffmann, nous disait-il, était peut et laid ; il avait bien l'air d'un de ses personnages ; ses cheveux noirs et ébouriffés lui tombaient sur le front et jusque dans les yeux, ce qui avait fini par faire contracter à ses paupières un singulier tic de clignotement.

II saluait la façon des marionnettes dites *fantoccini* et se livrait en parlant à une gesticulation effrénée et toute italienne.

Du reste, avec son teint jaunâtre, son nez fin et recourbé et ses favoris épais, il avait plutôt l'air d'un magistrat — qu'il était —que d'un artiste ou d'un poète.

Ce n'est ni l'aventurier frénétique que nous a dépeint Walter Scott, ni le grave et savant magistrat que certains apologistes ont voulu nous présenter.
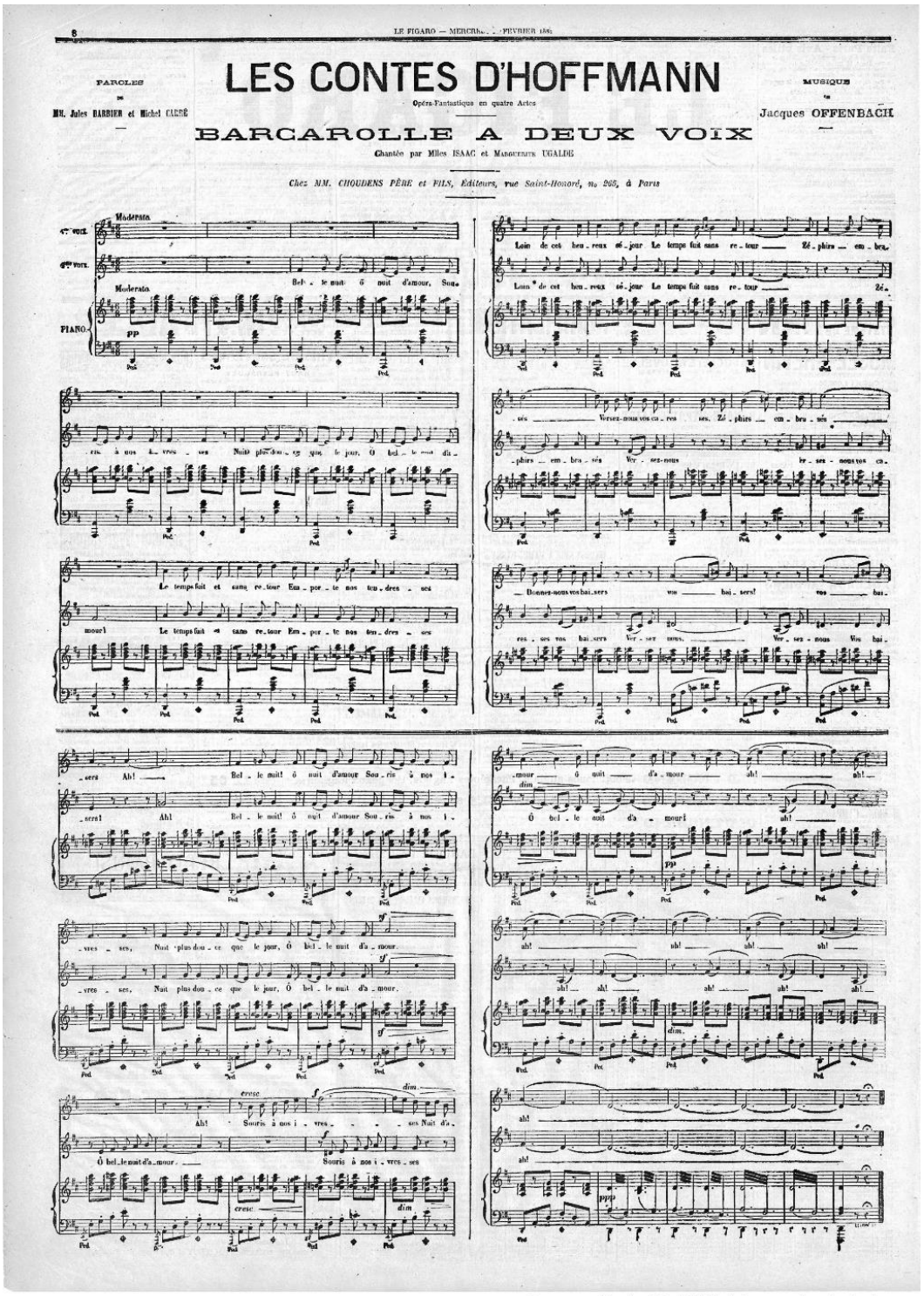
Hoffmann était un homme exceptionnellement doué au point de vue artistique et littéraire, très laborieux, très vaillant dans ses entreprises, incapable d'une indélicatesse, mais irritable, - capricieux, fantasque, difficile à vivre, très soupçonneux et, quoique imbu des idées hégéliennes fort de mode à cette époque, en proie à des superstitions diaboliques qui parfois donnaient à sa conversation l’apparence de la folie.

Adolphe Racot

Nous allons bien trouver au cercle colonial les deux voix volontaires pour nous chanter la fameuse barcarolle et charmer la compagnie. James, le pianiste attitré de ces dames ne fera point défaut, ni le champagne d’ailleurs, dont Hoffman aurait sûrement abusé, quoi qu’en dise le sieur Boubée.

IL. Les Contes d’Hoffmann





8 LE FIGARO — MERCRE... ... FEVRIER 188.

LES CONTES D'HOFFMANN

Opéra-Fantastique en quatre Actes

PAROLES DE MM. Jules BARBIER et Michel CARRÉ

MUSIQUE DE Jacques OFFENBACH

BARCAROLLE A DEUX VOIX

Chantée par Mlles ISAAC et Marguerite UGALDE

Chez MM. CHOUDENS PÈRE et FILS, Éditeurs, rue Saint-Honoré, no 265, à Paris

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Inévitable potin du Figaro :

M. Auguste Post, l'aimable Secrétaire de l'Opéra-Comique, épouse Mlle Joséphine-Lucie-Olympe Dupuis, pensionnaire du même théâtre.

Mlle Dupuis vient de créer le rôle de la Voix dans les Contes d'Hoffmann.

Jules Prével

IL. — le spiritin de Pondichéry

Paul Masson évoque l'affaire du Collège Colonial de Pondichéry dans laquelle le père Fyten, accusé d'avoir abusé d'un élève, est finalement blanchi grâce aux manœuvres du gouverneur Drouhet. Notre révérend refait surface en 1907 dans *le Petit Parisien* du 4 mai.

LES AVATARS DE L'ABBÉ FYTEN

Ce que l'on sait maintenant de l'abbé Fyten donne à penser que la vie de ce prêtre escroc fut un roman qu'il sera fort curieux de connaître.

L'abbé Fyten, dont nous avons annoncé récemment l'arrestation à Meaux, sur mandat décerné par le parquet de Bayonne, vient d'être mis à la disposition des magistrats de cette ville.

Avant son départ, on a recueilli quelques renseignements intéressants concernant ce personnage.

Ce dernier Attribue à des intrigues et à des manœuvres déloyales de la part de certains membres du clergé, la plainte déposée contre lui par la comtesse d'Abadie d'Arras, ainsi que nous l'avons dit, habite le château de Saint-Jean-de-Luz.

Dans ce castel en dehors de son ministère sacerdotal l'abbé remplissait les fonctions de majordome.

Fyten n'est pas, comme on pourrait le croire, un faux prêtre s'affublant indûment d'une soutane. II a fait ses études à Paris et a été ordonné prêtre en 1879.

Il a été aumônier et en cette qualité a couru toutes nos possessions d'Extrême-Orient. Sa vie fourmille d'aventures, même passionnelles, puisqu'il a failli épouser une riche Hollandaise.

Une de ces aventures lui a valu de se trouver sans emploi, malgré tout l'intérêt que lui portait le cardinal Merry del Val, dont il a connu la famille à Saint-Sébastien.

Se sentant menacé dans la situation qu'il occupait au château de Saint-Jean-de-Luz, Fyten avait écrit à l'archevêque de Cambrai pour demander un emploi dans son diocèse. C'est aussi dans le même but qu'il avait sollicité un entretien de l'évêque de Meaux.

Éconduit de partout, cet élégant pasteur se trouvait sans un sou vaillant. Aussi pendant le trajet qu'il vient d'effectuer de Meaux à Bayonne il dut se contenter de la miche de pain qu'il avait touchée comme provisions de voyage, et qu'il avait enfouie par morceaux dans les poches de sa soutane.

.

....

Et, dans l'Oeuvre pontificale missionnaire de la Propagation de la foi de 1879, on le trouve partant pour l'Hindoustan.

NOUVELLES

Départs des missionnaires. — Neuf Religieux, da la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, se sont récemment embarqués à Marseille pour Pondichéry (Hindoustan) :

Le 5 octobre, les RR. PP. Heintz ; Léon-Louis-Napoléon Fyten, du diocèse de Cambrai ; Gilbert-Ferdinand Faugère, diocèse de Clermont; Georges-Gaston Lacour, du diocèse de Versailles, et Dominique-Augustin Schaffner, du diocèse de Strasbourg ;

Le 2 novembre, les RR. PP. Rochette; Joseph-Augustin Delclaux, du diocèse de Cahors; Jean-Antoine Giron, du diocèse du Puy, et Jean-Pierre Subiet, du diocèse d'Annecy..

Ces Religieux vont prendre la direction du collège colonial de Pondichéry, dont étaient chargés les prêtres du vicariat apostolique.



II. — la mission Paul Bert

In *Le Midi* 13 février 1886

La mission Paul Bert

La mission Paul Bert, qui doit s'embarquer dimanche prochain à bord du paquebot français *Melbourne* des Messageries maritimes, est attendue aujourd'hui à Marseille.

Cette mission se compose de : M. Paul Bert, résident général au Tonkin, et accompagné de Mme Paul Bert, de deux enfants, l'une de quinze ans et l'autre de dix ans, et de deux institutrices, Mlles Anna et Joséphine Clayton ; M. Paul Vial, résident supérieur à Hanoi ; M.Klobukowski, direc— teur du cabinet ; M. Chailley, sous-directeur du cabinet, accompagné de Mme Chailley ; M. Hallais, capitaine d'infanterie de marine ; M. Schilleman ; M. Luce, capitaine d'artillerie de marine ; M. Toutée, capitaine d'artillerie de terre ; MM. Germain, Boissière, Gerbaud, Lefebvre, Ganesco, Siefert, Clayton et François, attachés au cabinet du résident général ; M. Girette, secrétaire particulier, accompagné de Mme Girette ; M. Dumontré, interprète chinois et annamite, et M. Laurent, inspecteur des finances.

Quatre domestiques sont au service de M. et Mme Paul Bert et de M. Vial.

La mission occupera a bord vingt-neuf cabines de première classe et quatre de deuxième classe, ces dernières pour les domestiques,

M. Hautefeuille, lieutenant de vaisseau, rappelé par dépêche de la côte occidentale d'Afrique et qui fait aussi partie de la mission, ne s'embarquera que sur le prochain courrier, car il n'est pas encore rentré en France.

❖

In *La Charente* 20 décembre 1898

Treize ans après

On fait parfois de bonne besogne à la Chambre. — Mais si rarement que cela ne vaut pas la peine d'en parler — Au contraire ! cela vaut la peine qu'on en parle, ne serait-ce que pour prouver aux détracteurs systématiques de notre régime parlementaire que tout n'est pas confusion, gâchis et boucan au Palais-Bourbon, qu'on sait rendre justice à nos députés quand l'occasion s'en présente. La question des chemins de fer de l'Indo-Chine venait jeudi à l'ordre du jour de la Chambre, — et celle-ci, conformément au désir du gouvernement, a voté la construction des nouvelles voies ferrées, indispensables à la prospérité de la colonie.

A présent que notre empire indo-chinois est conquis et pacifié, il s'agit 'd'exploiter les ressources de son territoire afin de les faire servir à la fois à la richesse de ce pays et à celle de la métropole : En Cochinchine, rien qu'un chemin de fer de 70 kilomètres entre Saigon et Mytho ; dans le Cambodge, aucun ; dans l'Annam et au Tonkin, un seul encore de Phu-Lang-Thuong à Langson. Par suite, un grand nombre des produits indigènes restaient inutilisés, tels que les mines et le riz, faute de moyens de transport. À un autre point de vue, à celui de la défense du pays, les chemins de fer sont également une création qui s'impose.

D'ailleurs, la construction se fera dans des conditions des plus avantageuses et des plus économiques en même temps puisqu'ils ne coûteront rien à la métropole. Ces considérations et bien d'autres ont été plaidées devant la Chambre par un avocat compétent, par le gouverneur général de l'Indo-Chine lui-même, M. Doumer, qui avait fait le voyage exprès pour défendre la cause de la colonie et qui s'était fait nommer à cet effet commissaire du gouvernement. On a retrouvé dans l'habile administrateur de notre empire d'extrême-Orient, n'ayant rien perdu de son talent oratoire, le député et le ministre dont on avait naguère admiré plus d'une fois la parole précise, vigoureuse, d'une sobre et sévère élégance.

Avec un tel avocat, la cause était gagnée, d'avance— et puis nous n'étions plus au temps où ce seul mot : le Tonkin ! mettait le feu aux poudres, déchaînait les fureurs, balayait les ministères comme un fétu de paille et les broyait sous les votes d'une majorité inconsciente affolée.

Il y a treize ans, — juste à pareille époque, — j'assistais à la séance de la Chambre dans laquelle, à propos des crédits pour le Tonkin, on posait la question de savoir ce qu'on ferait de ce vaste pays conquis par nos armes. Serait-ce l'évacuation totale ou l'évacuation partielle ? Ou bien se mettrait-on résolument à l'œuvre et adopterions-nous en définitive le Tonkin comme une colonie française, bien française ? J'ai encore présent à la mémoire, dans ses grandes lignes, l'éloquent discours prononcé par Paul Bert le 23 décembre 1885, discours à la suite duquel les crédits furent votés à une faible majorité républicaine avec l'appui de deux membres dissidents de la droite M. de Mun et l'évêque Freppel.

Quelques jours après, une crise ministérielle éclatait ; M. de Freycinet était chargé de la composition du nouveau cabinet et comme il consultait M. Lockroy à qui il offrait le portefeuille du commerce : « Pourquoi, lui disait ce dernier, n'appelez-vous pas Paul Bert ? — Oh ! Paul Bert, répondait M. de Freycinet, j'ai pour lui mieux qu'un ministère ? « Ce mieux qu'un ministère », c'était le poste de résident général en Annam et au Tonkin.

Le chef du nouveau cabinet parlait en connaissance de cause. Déjà il avait sondé le terrain et s'était assuré des dispositions du député de l'Yonne qu'il n'avait pas trouvé rebelle à ses ouvertures. Depuis quelque temps, à mesure que l'on discutait le Tonkin avec plus d'âpreté et d'hostilité préconçue, un nouvel homme s'était révélé dans Paul Bert, cherchant la lutte, épris des voyages et de l'inconnu, le regard tourné vers la politique coloniale. Ce savant, cette encyclopédie vivante, comme tous les esprits supérieurs, rêvait de doter la France d'une possession d'outre-mer dont l'organisation ne laisserait rien à désirer. L'héroïque mémoire de Dupleix le hantait Aussi, quand il se présenta au quai d'Orsay, l'accord fut vite conclu entre M. de Freycinet et lui.

Le 12 février 1886 une foule enthousiaste se pressait à la gare de Lyon pour assister au départ de la mission Paul Bert et lui faire ses adieux.

J'en étais. Chacun voulait voir notre premier résident général, l'entendre, lui serrer la main. C'était un triomphe. Mais avant de monter dans le train Paul Bert dut essuyer une manifestation plus bruyante encore que les autres, celle de *la Ligue des*

Patriotes avec-une harangue bien sentie de M. Déroulède. Celui-ci avait annoncé à Paul Bert son intention de lui offrir, au nom de ses ligueurs, un drapeau tricolore. Avec beaucoup de bon sens, Paul Bert l'avait remercié et lui avait fait comprendre que le seul drapeau qu'il devait planter au Tonkin ne pouvait être le drapeau d'un parti, mais celui, de la France. Toutefois, le président de la *Ligue des Patriotes* ne se tenant pas pour battu et voulant faire accepter son petit cadeau *quand même*, s'élança sur le marchepied du train, au moment où il s'ébranlait, et glissa sur les genoux de Paul Bert un magnifique exemplaire doré sur tranches des *Chants du soldat*.

Même ovation attendait la mission à Dijon, à Lyon, à Marseille. Au moment où le bateau le *Melbourne* levait l'ancre, on remettait à son chef une dernière dépêche : « À Paul Bert, bonheur, gloire, santé ; signé : *Cœurs de France*. » Notre premier résident général au Tonkin allait au-devant de la gloire puisqu'il a eu l'impérissable honneur d'organiser dans son ensemble notre protectorat d'extrême-Orient, mais il allait au-devant de la mort. Ceux de ses collaborateurs et amis qui l'accompagnèrent sur ces rives, lointaines attesteront qu'il avait fait le sacrifice de sa vie pour la patrie française, car ils l'entendirent plus d'une fois dire : « À mon âge, mourir n'est rien. L'essentiel, c'est de bien mourir ! »

Qui pourrait nier que la mort de Paul Bert ait été un exemple et un enseignement, lorsque en cette fin d'année 1898 aucune voix ne s'élève dans la Chambre pour réclamer l'évacuation plus ou moins déguisée, et lorsqu'au contraire tout le monde est d'accord pour applaudir à l'organisation définitive d'un grand pays qui fait désormais partie du patrimoine de la France ?

DIXI

❖

In *Le Courrier de l'Extrême-Orient* 11 Juin 1886

M. Pène-Siefert est le mari de cette Louisa Siefert dont les poésies philosophiques évoquent le souvenir de Mme Ackermann, et qui est morte, après la guerre de 70, des suites du dévouement qu'elle prodigua dans les ambulances. M. Pène s'est mis à voyager à partir de 1877, et a passé près de 7 ans à visiter l'Inde, le Siam, la Cochinchine, la Chine et le Tonquin. Il connait les mœurs et l'histoire de l'Annam.

MENU

Je. Foin des mutations, je change de peau.

Je quittai donc les Indes sans trop de regrets. Ma santé s'était détériorée et ma curiosité des choses exotiques plus que satisfaite. Aladdin et moi fîmes un séjour à Port-Saïd plus long que l'escale prévue normalement sur cette ligne, parce qu'à l'aller nous n'avions pas eu le temps de visiter cette ville ni, non plus, Le Caire. Le port est sillonné par les Arabes à la peau cuivrée tout noircis du charbon qu'ils portent jusque dans les soutes des immenses paquebots. L'afflux dans les rues étroites de voyageurs forcés d'attendre la fin de l'avitaillement de leur navire, explique l'existence de nombreux commerces plus ou moins honnêtes. Ont échoué là les épaves de toutes les prostitutions du vieux monde. Des nantch-girls (29) de l'Inde, des juives

29 danseuses

marocaines, Lina, chanteuse viennoise de Trieste, et Mme Berthe qui fut sous-maîtresse au 22 à Brest, rue des Sept-Saints.

Le hasard et un orage soudain nous poussèrent dans un magasin de photographies dont l'étalage semblait prometteur ! L'arrière-boutique en effet tint promesse, offrant à profusion au chaland des photos coquines très suggestives, et, en fouillant à peine, des mises en scènes très érotiques (et peu licites) sinon très artistiques. C'est, paraît-il, une spécialité port-saïdienne. Les yeux d'Aladdin avaient soudain la taille des soucoupes d'un service à moka. Ils (ses yeux) s'agrandirent encore lorsqu'il me vit remplir une couffe géante de ces œuvres sublimes qui feraient pâlir d'envie l'honnête Gaspard-Félix Tournachon, si par le même hasard et un semblable orage, ses pieds avaient le bonheur de le conduire jusqu'à cette caverne fabuleuse.

Le Caire offrit les ressources touristiques connues et convenues, et je profitai de la situation pour conter à Aladdin les exploits de notre illustre petit Caporal et, de fil en aiguille, je parlai de l'expédition d'Egypte, de Balzac qui l'avait évoqué dans *Le Colonel Chabert*, et, ayant prémédité ma manœuvre, je lui montrai le livre que je m'étais procuré au Caire. Sa maîtrise du français s'était suffisamment affermie pour que je n'aie pas trop à l'aider, et pour qu'il pût jouir de sa lecture. Mais dès les premières pages, ses commentaires revenaient toujours à Paris, qu'il rêvait d'aller voir. J'insistai avec Waterloo, « où pour la première fois l'Aigle baissait la tête », la morne plaine où son crime d'orgueil trouva l'expiation. Victor Hugo, le vrai grand homme. Mais Aladdin répétait : « Paris, Paris ! ». Il aurait son Paris et aussi Victor Hugo, qui y mourut au sommet de sa gloire l'année dernière. Nous suivîmes le cortège géant à travers la capitale. Aladdin prit ce jour-là un gigantesque bain de culture et jura fidélité à…Paris. Un peu comme le Pygmalion de la fable j'ai pu insuffler la vie de l'esprit à mon beau protégé frais sorti de la glaise ; et j'en suis très fier.

Enfin nous reprîmes notre route vers Marseille sur un navire des Messageries maritimes, le *Scamandre*.

Nous attendions sur le quai pour embarquer lorsqu'Aladdin me dit :

— Sahib ! je vais aider la demoiselle.

Et il s'élança sur la coupée, bousculant les voyageurs, pour rejoindre une jeune fille portant un habit de deuil et la soulager de son léger bagage.

Aladdin utilisait toujours le vocable « Sahib » en s'adressant à moi, lorsqu'il sous-entendait quelque ironie ou sollicitait ma connivence ou ma complicité dans notre commerce intime.

Je restai à ma place dans la file avec nos deux valises.

J'appris par la suite qu'elle avait vingt ans. Que son père était mort en France du côté de Bar-sur Seine, dans l'Aube, et qu'elle quittait l'Egypte pour aller rejoindre ses parents à qui elle avait télégraphié pour qu'ils viennent l'attendre à Marseille. Au cours du voyage, on voyait souvent Aladdin et Louise sur le pont, appuyés au bastingage, les yeux fixés sur l'horizon profond, comme s'ils attendaient que les flots insondables leur livrent une réponse impossible.

Le 11 décembre, alors que le *Scamandre* se trouvait entre Messine et Naples, le bruit se répandit que Louise Jenny avait disparu. On l'avait vue pour la dernière fois ce jour-là, vers dix heures du matin, sur le pont, après qu'elle eut déjeuné dans le salon des secondes.

S'était-elle volontairement noyée ou était-elle accidentellement tombée à l'eau ? L'avait-on poussée ? Naturellement on interrogea Aladdin, suspect évident s'il s'agissait d'un crime. Je parvins cependant à convaincre le commandant qu'il était resté dans la cabine toute la journée avec une légère fièvre et absorbé dans la lecture du *Colonel Chabert*.

À l'arrivée du *Scamandre* à la Joliette, les parents de Louise Jannin vinrent à bord et réclamèrent la jeune fille, mais tout ce qu'on put leur donner au bureau de l'inscription maritime, fut son sac de voyage (si courtoisement porté par Aladdin quelques jours plus tôt) dans lequel on trouva une quinzaine de cents francs en argent, trois montres en or, plusieurs bijoux et divers autres objets sans importance.

Je voulus en savoir davantage sur l'aventure d'Aladdin et de Louise à bord du *Scamandre*, mais, à chaque fois, il prenait la posture énigmatique du Sphinx que nous avions admiré aux portes du Caire. (Sahib, c'est grand). Il finit tout de même par avouer qu'à Port-Saïd, le jour où il m'avait faussé compagnie, il avait rencontré un garçon sympathique avec qui il s'était rendu dans une maison. Ils y avaient été accueillis par une Madame Berthe très aimable, et c'est là qu'il avait aperçu cette jeune fille. Fin des confidences. On parla, brièvement, dans les journaux, d'une histoire d'amour.

❖

C'est à ce moment-là que commença véritablement ma nouvelle vie. La fin de mes pérégrinations d'une colonie à l'autre, d'un poste ennuyeux de fonctionnaire à un autre poste de fonctionnaire encore plus ennuyeux. La fin d'une vie sans but et sans saveur. Je voulais fuir ces tristes paradis, rejoindre l'enfer sophistiqué d'un monde palpitant : Paris ! J'en avais fait brièvement l'expérience en '77. Le souvenir fascinant de cette moderne Babel ne cessait de me hanter.

Il me fallut deux ans (deux postes de fonctionnaire, à Guelma, à Tunis) pour effectuer ma mue. À Bône, j'avais aimé prendre comme totem le caméléon, probablement parce que je me sentais transparent, presqu'invisible, inexistant ; maintenant j'étais plutôt le reptile qui change de peau. Ce genre d'animal symbolisait mieux mon désir nouveau de mordre, de cracher du venin, d'agir furtivement pour faire des crocs-en-jambe aux imbéciles qui peuplent un monde devenu absurde et méprisable. En avais-je vu des bassesses et des conduites stupides au cours de ces années passées dans les prétoires.

❖

Guelma a plus d'un attrait… pour le touriste. Mais moi j'étais devenu un colonial désabusé. Les querelles intestines, les manigances mesquines me fatiguaient et j'avais rapporté de l'Hindoustan diverses maladies qui ne semblaient pas s'accommoder des chaleurs africaines. L'attitude du gouvernement français m'exaspérait. Comme je l'ai fait avec Aladdin l'autorité joue les Pygmalions, en essayant d'inculquer aux indigènes, qui n'ont rien demandé, les valeurs (universelles, indiscutables, modernes) de notre République. Mais ma Galatée à moi est consentante, c'est elle qui m'a supplié de l'instruire. Cette arrogante prud'homie de la France est-elle innocente ?

Avant de quitter Guelma pour aller aider à installer la vraie justice chez les Tunisiens, qui, évidemment, n'avaient aucune idée de ce que ce mot pouvait signifier, et qui, eux non-plus n'avaient rien demandé, je tombai sur une lettre publiée dans le journal local, *La Mahouna*. C'était un colon qui s'adressait à son député. Il accusait le fameux économiste libéral Paul Leroy-Beaulieu de préconiser des théories concernant l'Algérie tout à fait fantaisistes car elles ne tiennent aucun compte des réalités locales. Selon ce colon, « les arabophiles-assimilateurs ignorent complètement le peuple auquel ils proposent d'appliquer toutes nos lois ». Ce sont des « théoriciens parisiens », enfermés dans leurs préjugés idéologiques. Lui préconisait, au contraire, préconisait la plus grande fermeté afin de faire plier ce peuple barbare impossible à civiliser sans le contraindre. (30)

30 Voir le chapitre : *IL. — Lettre d'un colon de Guelma*.

Tunis. J’avais lu le livre de Pierre Giffard, *Les Français à Tunis,* avant de rejoindre Bône en chemin de fer et m’embarquer pour mon nouvel exil. Ce qu’il en dit reflète souvent ce que j’ai vu et ce que j’en ai pensé moi-même. Il décrit ainsi son arrivée :

> Le jour se lève, et amène un vacarme inouï.
>
> Ce sont les Maltais et les *Arbis* de toute sorte, qui viennent à la pointe de l'aube, montés sur de vieilles barques, pour chercher le passager et le débarquer à terre. Car la Goulette, qu'on appelle improprement le port de Tunis, n'en est que la rade assez éloignée. Dans le port, les barques de la plus petite dimension peuvent à peine accoster. C'est au mouillage qu'il faut prendre le visiteur.
>
> On n'a pas idée de la lenteur avec laquelle s'opère ce déménagement des colis humains.
>
> Les drogmans (31)viennent bord du paquebot et sollicitent les voyageurs pour les conduire à l'hôtel, les promener dans la ville. Les bateliers se disputent. Enfin, la formalité de la Santé remplie, — le service de santé est italien, pourquoi ? — on part dans leur mauvaise balancelle. Il y a mille mètres à faire à la rame.
>
> C'est trois francs, prix fait depuis longtemps comme celui des petits pâtés, et je le trouve excessif. Ce doit être quelque vieil impôt établi par quelque riche voleur tunisien sur les *roumis* voyageurs. La première impression que ressent le Français, en débarquant à la Goulette, est des plus vives. Elle n'est pas précisément enchanteresse, mais elle frappe fort. On sent qu'on ne l'oubliera jamais. C'est que la Tunisie est restée le pays arabe dans toute sa lumineuse pauvreté,
>
> Alors que l'Algérie s'est francisée au point de n'avoir plus que de rares villes entièrement arabes, la Tunisie n'a pas encore été touchée par la transformation européenne, ou du moins Tunis l'a été si peu, que ce n'est guère la peine d'en parler.
>
> Dès la Goulette, la misère musulmane vous entoure. Le long des maisons bâties çà et là, dans les quelques rues de la bourgade, on voit accroupies des formes humaines. Ce sont des blocs enfarinés, qui ne disent guère autre chose que celui de la fable. On les peut prendre également pour des sacs de pommes de terre. Pourtant, des burnous troués, salis, tachés, rapiécés émerge une tête brûlée par le soleil, couverte d'une barbe grise et illuminée par deux yeux qui s'éteignent quand le voyageur, objet de curiosité passagère, a poursuivi sa route.
>
> Ces files d'Arabes aux turbans fanés se chauffent au soleil, pendant que les forçats enchaînés balayent la rue, sous la direction d'un soldat du Bey, pauvre comme Job et plus enchainé à la misère que les galériens qu'il surveille. Deux ou trois Abyssiniens ont le courage de se lever et de mendier quelque monnaie de cuivre. Ce sont les hardis de la situation. Les indigènes sont ceux qui se laissent vivre au pied des murs, les yeux dans le ciel bleu et la cigarette aux lèvres.
>
> On sent, avant même d'arriver à Tunis, qu'on a mis le pied sur un coin de la terre où l'Islamisme a été si vivant, si ombrageux, si intense, qu'il se donne aujourd'hui un mal infini pour succomber devant la civilisation. L'arrivée dans la ville, après une longue demi-heure de trajet en chemin de fer autour du lac El-Bahira, confirme la première impression ressentie à la Goulette.
>
> Maisons blanches et masures, surtout, ruelles tortueuses et sales, labyrinthes où l'Européen se perd des heures entières sans trouver un point de repère autre que les innombrables mosquées dans lesquelles il lui est interdit d'entrer, et qu'il confond les unes avec les autres ; portes de pierre d'un âge ancien, terrasses en dos d'âne et minarets sans nombre, le tout groupé misérablement, rabougri, sans air.

---

31 À la fois guides et interprètes.

Quelques centaines de maisons européennes constituent un nouveau quartier, qui s'étend vers la gare. C'est ce qu'on appelle à Tunis, comme dans presque tous les ports de l'Orient, la Marine.

Le reste de la ville est maure, arabe, juif, ou maltais. Partout la pauvreté apparente des maisons y serre le cœur.

La pauvreté, certes, mais cependant les *Arbis*, n'ont pas l'air de se réjouir de l'arrivée d'une puissance étrangère qui, le fusil à l'épaule et le sabre au clair, leur promet bonheur et prospérité. Ils semblent résignés, mais à quoi pensent-ils derrière le rideau de fumée de leur cigarette ? Méditent-ils quelque vengeance ?

Pierre Giffard, a fait le voyage vers Tripoli à bord du *Dragut*, qui transportait outre des cancrelats à foison, des soldats ayant pour mission de mettre au pas les tribus rebelles du Sud. Il ne doute pas que la civilisation aura le dernier mot. Au large de Sousse, il note :

La vie à Sousse est très vivante l'hiver. Avant tous ces événements, il paraît qu'on y passait d'excellentes soirées. La colonie européenne qui compte de grandes fortunes, vit en fort bonne intelligence. Chacun donne alors des bals, des soirées. Il y a des pianos, des orchestres européens. On y danse la polka et la mazurka

[…]

Les hommes ont l'habit noir et le chapeau gibus. Cc sont des gens civilisés, et bien plus qu'on ne le croit, que tous ces commerçants qui, pour une raison ou pour une autre, sont venus s'installer à Sousse au milieu des Maures et des Arabes, pour y faire, malgré un gouvernement prévaricateur, de grands commerces et de grandes fortunes.

Bien sûr, le Sud lointain résiste pour le moment, mais :

Je souhaite qu'après la guerre, quand on aura pacifié les Zlass, les Drid, les Riah, les Ouled-Ayar, les Trabelsi, et autres Metellitt, et pour cela, il y a un bon moyen, c'est le canon, mais le canon employé dix fois plus qu'on ne fait aujourd'hui, — je souhaite, dis-je, que les jeunes commerçants français qui commencent voyager (— enfin !) pour s'instruire, viennent faire un tour par là.

[…]

Sous le pavillon français, le commerce de toute cette côte doit atteindre de grandes proportions.

On arrive à Sfax :

J'écris ces notes près de la guérite du timonier du *Dragut*. A l'œil nu, on aperçoit tout à coup une quinzaine de grandes croix qui émergent de la mer bleue. Ce sont les mâts et les vergues des deux escadres françaises embossées devant Sfax.

Enfin, nous y voilà. Les soldats frémissent de joie. Ils vont enfin voir autre chose que l'immensité bleue. Ils agitent leurs képis et crient :

« Vive la France ! »

Sfax apparaît, blanche et verte, dans le lointain, et la silhouette des cuirassés se dessine plus nettement. Nous allons donc voir cette fameuse ville, dont il a été tant parlé, et qui a forcé la France à faire une deuxième campagne tunisienne : celle dite de la Marine.

Malheureusement, ce ne sera pas la dernière.

> La dernière se fera par mer et par terre ; elle englobera toute la Régence orientale, il est aisé de le pressentir, et elle finira plus loin que Kairouan, si elle finit. (32)

❖

J'appris soudain le décès de l'oncle Eugène. Mes parents restaient vagues quant aux circonstances exactes de sa mort. Je soupçonnais (ô tendre blasphème !) quelqu' excès du côté du ventre ou du…cœur. J'en fus sincèrement marri, même si la vie nous avait éloignés l'un de l'autre. Je repensais à l'heureux temps de mon enfance à Strasbourg, à notre « collaboration artistique » dans *Le Bourgmestre en bouteille*. Je lui dois, je crois, mon caractère facétieux, mon goût pour la farce et la supercherie, que j'ai dû réprimer pendant tout le temps où j'était magistrat. Mais qu'on se souvienne seulement de ma lettre envoyée de Chandernagor au *Figaro*, que je signais du nom de Joseph de Rozario, propriétaire. J'étais le juge, et j'étais l'enfant espiègle qui tire la sonnette de la vieille dame et court se cacher pour se réjouir de la drôle de tête qu'elle fait lorsqu'elle ouvre sa porte.

L'oncle Eugène me légua une somme rondelette qui m'incita à m'affranchir d'une profession que j'avais fini par abhorrer et à aller m'installer à Paris où, je le pressentais, mes ailes avaient plus de chances de repousser, et où je pourrais donner libre cours à mes penchants naturels et côtoyer enfin les gens de lettres et les artistes, ne serait-ce que dans les cafés et les amphithéâtres. Je donnai ma démission, et je ne fus guère surpris qu'elle fût acceptée si vite, à la grande joie d'Aladdin.

J'avais commencé, instinctivement peut-être, à préparer ma vie de mauvais sujet, en achetant ce lot de photographies grivoises à Port-Saïd. J'ajoutai un accessoire à ma panoplie du futur soldat de la guerre à la bêtise que j'entendais mener. Voici comment. Mais il faut d'abord que je rapporte ce que Pierre Giffard dit de cet objet, car on pourrait se méprendre sur les véritables raisons de mon choix.

> Bâtissons, décorons, il en restera toujours quelque chose.
>
> Décorons ! Le mot me fait penser à l'une des drôleries de la vie Tunisienne, la décoration sacrée du Nichan-Iftikhar. Il faut pour bien désigner cet ordre sublime, tant convoité, par les gens de bureau qui ont des ambitions secrètes — éternuer en parlant ou parler en éternuant.
>
> Nichan-Iftikhar ! Comme cela donne envie d'avoir un ruban rouge et vert la boutonnière !
>
> Avec le Shah de Perse, qui donne aussi un Nichan quelconque, — pas Iftikhar, assurément, — le Bey de Tunis est le souverain de notre planète qui prodigue le plus les décorations. D'ailleurs la règle est connue. Plus un gouvernement est obéré, plus il donne de décorations. Comme ces décorations rapportent aux gens du Bey un pot-de-vin, et tous les ans, ou tous les trois ans, un petit rappel de droits proportionnels au grade, payable à la Chancellerie du pays qu'habite l'infortuné titulaire, le Bey de Tunis a donné des ordres pour que cette décoration du Nichan-Iftikhar fût habilement prodiguée aux marchands de saucisses de la chrétienté, et notamment aux badauds de France pour qui les ferblanteries étrangères ont un inexplicable attrait.
>
> Je n'ai jamais eu l'intention de demander à notre ministre à Tunis la communication de ses dossiers au chapitre Nichan-Iftikhar ; il est probable d'ailleurs que si j'avais demandé cette communication, elle m'eût été — courtoisement et à regret, j'en suis sûr, — refusée par M. Roustan, mais comme j'eusse donné quelques heures de

32 Voir le chapitre : *IL. — La Prise de Sfax.*

ma vie pour dépouiller le stock de demandes, de propositions, de menaces, que contiennent ces dossiers, relativement au succulent Nichan-Iftikhar !

Il faut songer que pendant des années le consul de France n'a eu qu'à enregistrer ces lettres, qu'à statuer sur les demandes et qu'à faire signer au Bey 1,500 ou 2,000 brevets décoratoires par an, qui faisaient entrer chacun des sommes illégales dans la caisse, toujours sonore et vide, des malheureux princes Tunisiens. Il n'est pas de changeur désireux de tromper les apparences, de voyageur en liquides fier de porter un nom ronflant, de gommeux destiné à faire des dettes et des dupes, qui n'aient demandé le Nichan-Iftikhar, sans droit, sans recommandation d'aucune sorte, sans rien, tout simplement pour l'avoir.

La décoration du Nichan-Iftikhar, rouge avec un liseré vert imperceptible, est aussi adorée des Parisiens, qui ont cette douce manie de la rubannerie étrangère.

Quand un jeune homme veut se marier et qu'il tient à en imposer à sa belle-mère, il demande le Nichan-Iftikhar ; contre remboursement de quelque cadeau, je crois, il reçoit la plaque de Chevalier qui vaut bien cent sous. Pour un bon présent il pourrait être Officier, le jeune homme, puis Commandeur légal du Bey ! M. Roustan a mis, je le sais, un certain ordre dans le gaspillage fantastique qui se donnait carrière à Tunis ; il était temps, car on commençait à voir beaucoup trop de farceurs qui portaient l'ineffable Nichan-Iftikhar à leur boutonnière.

Il parait que les formules de demandes entassées à la résidence sont extrêmement curieuses. Les unes sont dignes, sévères, *arrivées* ; les autres sont humbles, modestes, exagérées dans leur modestie ; d'autres sont impérieuses, pressantes. Il y a des gens qui écrivent : « Veuillez me décorer sous 90 jours, ou fin courant », et qui envoient des injures à leur consul quand le ruban n'arrive pas. — « Offrez d'avance quelque chose » ; telle est la devise des courtisans dispensateurs de la décoration.

Moyennant l'accomplissement de cette formalité, vous avez de Son Altesse toute la boîte assortie de l'Ordre, si vous le désirez, — toujours moyennant finance. Et pour faire en sorte que les promotions soient de plus en plus lucratives, on a imaginé de se faire offrir de nouveaux cadeaux pour chaque nouveau grade.

Je ne crois pas qu'on ait refusé la croix du Nichan à beaucoup de personnes, j'entends des personnes à peu près dignes de la plus humble des plaques. Cependant il s'est trouvé des demandes si cocasses, me disait l'autre jour un chancelier, que force est de leur répondre par une fin de non-recevoir. Ce qui indispose toujours horriblement les postulants.

Dans une première lettre, le postulant écrit au Bey : « Votre ordre si vénéré, si respecté de tous », etc.

Dans la seconde lettre, tout est changé : « Gardez votre infect Nichan. J'en trouverai de plus propres et de moins chers ailleurs ».

M. Roustan cherche à contenter de son mieux le monde des quémandeurs, et il doit souvent s'amuser à ce métier, digne tout à fait d'un philosophe. En effet, le négociant ambitieux et le sous-préfet mondain, le spéculateur millionnaire, le conseiller général « visant la députation » sont ses clients favoris. Que d'autres encore dont les lettres seraient si croustillantes pour la galerie !

Je ne sais pas ce que le Nichan-Iftikhar rapporte aux ministres tunisiens, mais à coup sûr, ce doit être la base la plus claire de leur actif.

En effet, combien de badauds, en France, sont prêts à donner discrètement de fortes sommes, pour posséder ce bienheureux Nichan, alors que moi, sceptique en diable, je le repousse énergiquement quand un ami tunisien me l'offre !

Paul Cambon, **ministre résident de France en Tunisie**, successeur du Roustan vénéré par Giffard, et qui a contribué à la création du tribunal français de Tunis où je fus substitut, m'offrit la fameuse décoration. Je l'acceptai, par respect, mais au fond de moi, je comptai en faire, à Paris, l'usage du farceur auquel Giffard fait allusion. Quelle délectation ce serait de lire sur les visages, l'envie ou le sourire goguenard et supérieur des tous les Giffard de la capitale.

Toutes les belles chattes de Paris, oubliant ma mine revêche et mon air souffreteux, voudraient paraître à mes côtés, si j'arborais le Nichan à ma boutonnière. Je serais la réincarnation du fameux matou noir, Muzius de son vrai nom, d'Hoffmann, qui ravit la Mimine du Chat Murr. J'aurai plaisir bientôt à jouer les « noirs calomniateurs » sur qui, les Chats Murr de Paris, qui tiennent à leur Mimine, voudront « lever leur patte griffue ».

La rouge fleur de l'honneur ne devrait avoir droit de s'épanouir sur une poitrine que quand elle a ses racines dans le cœur.

Pensées d'un Yoghi

Mon dernier souvenir de Tunis. Un pauvre enfant éclopé qui dévalait La Marine dans une sorte de petit chariot fait de pièces disparates qu'il faisait avancer en ramant, comme un possédé, à l'aide de ses bras distordus. Ses jambes, atrophiées et difformes, repliées sous lui. Sur un minuscule étal fixé à l'avant de ce véhicule insensé, ce nabot avait disposé des paquets de cigarettes. Il criait quelque chose comme : « Ya Kayafa larti ! » pour, de toute évidence, vanter sa marchandise. Je n'ai jamais su ce que cela signifiait, et même l'arabe d'Aladdin, qui s'attendrit à la vue du gamin, ne fut d'aucun secours. Notre train s'écarta de sa route en cahotant, comme secoué, soudain, de sanglots spasmodiques, pour nous conduire à La Goulette, d'où nous quitterions ce pays infirme.

Pour l'heure ce fut un quasi Rastignac qui s'écria : « à nous deux Paris ! » (« à nous trois » corrigeai-je, car Aladdin me regardait, inquiet).

MENU

IL. Lettre d'un colon de Guelma à *la Mahouna*.

Dans *La Mahouna* 30 mars 1883

Lettre d'un colon
à M. le député X.

Il y a plus de quarante ans que j'habite l'Algérie, et que j'entends préconiser, tour à tour, les théories les plus fantaisistes sur les moyens de gouverner les indigènes.

La dernière émise est du cru de M. Leroy-Beaulieu, et je vois avec tristesse que la presse, en France, semble l'adopter sans avoir, au préalable, étudié les hommes et les choses du pays ; et pour connaître et apprécier les indigènes à leur juste valeur, il faut avoir fait un long séjour chez eux. Il y a témérité à prétendre résoudre le problème sans consulter la pratique. Malheureusement, ce ne sont les colons ni la presse qui sont écoutés, pas même les députés et sénateurs de la colonie qu'une ligue anti-patriotique tient en suspicion.

La presse algérienne combat l'assimilation pure et simple de l'indigène, non parce qu'il est ignorant de notre civilisation, mais parce qu'il est l'ennemi

irréconciliable du roumi, par éducation et par religion. La haine de l'Arabe contre le roumi est si profonde que, nuit et jour, il ne rêve qu'à trouver des moyens pour lui nuire et, finalement, le chasser du pays. Il a renoncé à l'insurrection parce qu'il a compris qu'il en serait toujours la victime, il n'assassine plus autant, parce que nous sommes sous nos gardes et que les coupables sont plus souvent découverts ; mais il pratique toujours, avec succès, un système qui est le désespoir des colons, le vol des bestiaux, des récoltes et de tout ce qui a une valeur quelconque, de manière à dégoûter les malheureux paysans qui jettent le manche après la cognée ; alors un kébir d'une tribu voisine vient hypocritement leur faire des Salah maleck, s'apitoyer sur leur sort, puis adroitement les amène à se faire offrir la vente de leurs propriétés.

C'est ainsi que deux Arabes sont devenus propriétaires de nombreuses concessions de colons : à qui la faute ? Les arabophiles-assimilateurs ignorent complètement le peuple auquel ils proposent d'appliquer toutes nos lois. Qu'est-ce que la prison pour des indigènes ? un abri qu'ils sont heureux de se procurer pendant la saison d'hiver, avec la nourriture et le farniente. Le bagne ? Ils s'en font une gloire. Quand un galérien rentre dans sa tribu, on lui fait fête et on en fait un marabout. Il n'y a pas de pénalités dans nos lois qui puissent les atteindre. Ils ne sont sensibles qu'à une seule, l'expulsion à perpétuité de leur patrie, et c'est la seule, à cause de cela, qu'il faut leur appliquer pour le moindre délit, si l'on veut que la colonisation soit possible. Ils n'ont aucune idée de nos principes de morale et ils croient avoir acquis des droits au paradis de Mahomet, quand ils ont fait du mal à un infidèle.

Non, messieurs les théoriciens, les hommes qui ont fait un long séjour chez les indigènes et qui les connaissent ne comprennent pas la possibilité d'assimilation que vous prônez. Non, ils ne veulent pas que les droits des citoyens français leur soient conférés, parce que ce jour-là, les colons n'auraient plus qu'à s'embarquer et l'Algérie serait perdue pour la France ! Au surplus, l'opération est-elle praticable, sans une réforme de l'état social de la tribu ? l'abolition, par exemple, du vasselage et de la polygamie, la constitution de la propriété individuelle, l'organisation de la commune et de l'état-civil, l'enseignement gratuit et obligatoire, toutes questions familières aux colons qui croient qu'on arriverait plus facilement au but en procédant par ordre et suivant la maxime : qui va piano, va sano !

En résumé, les praticiens qui n'attèlent pas le charrue avant les bœufs seraient, depuis longtemps, parvenus à réaliser, au moins en partie, l'assimilation que préconise Monsieur Leroy-Beaulieu, si on les avait écoutés. Les moyens d'exécution se résument en quelques articles que voici :

1.Constitution de la propriété ;

2.Organisation de la commune ;

3.Mariage civil obligatoire, avec faculté de divorce ;

4.Instruction des enfants ;

5.Naturalisation des indigènes, sur leur demande.

(Tout indigène serait naturalisé Français sur sa demande, mais ne jouirait des droits électoraux qu'après cinq ans de naturalisation, à l'exception toutefois, des individus lettrés, qui jouiraient des droits des citoyens français aussitôt après leur naturalisation).

Pénalités.— Toutes les peines infligées pour crimes en récidives de vol entraîneraient la condamnation des coupables à l'exil perpétuel.

Les tribus qui donneraient asile aux malfaiteurs, ou qui, les connaissant, ne les livreraient pas, seraient soumises à des mesures de responsabilité collective.

Les députés et sénateurs de l'Algérie font bien ce qu'ils peuvent pour démontrer à leurs collègues du parlement, la nécessité de la réforme sociale des mœurs indigènes,

mais ils éprouvent d'autant plus de difficulté qu'ils ont à lutter contre des préventions et à rectifier des convictions erronées.

MENU

IL. — 1882 président du tribunal à Guelma

Masson pouvait-il se trouver à bord du *Scamandre*, retour de Chandernagor lorsque la jeune fille a disparu ?

dans *Le Républicain du Rhône* du 6 janvier 1882

CHOSES & AUTRES

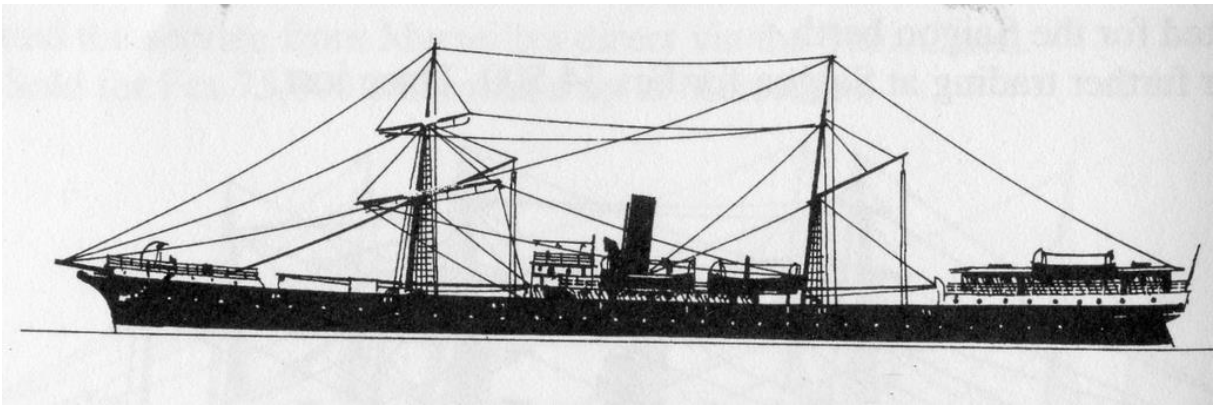
Evénement mystérieux

Le Petit Marseillais signale un fait assez mystérieux qui vient de se passer à bord d'un navire des Messageries maritimes, *le Scamandre*, faisant le service de l'Egypte, du Levant et de la Syrie. Une jeune fille de vingt ans, Mlle Louise Jenny, avait pris passage à bord du *Scamandre*. Elle venait de perdre son père, chef d'exploitation, et comme elle avait hérité d'une cinquantaine de mille francs, elle quittait l'Egypte pour revenir à Courtenot, village de l'arrondissement de Bar-sur-Seine, dans l'Aube, où elle avait passé son enfance. Avant de s'embarquer, elle avait eu soin de télégraphier à ses parents pour les prévenir de son arrivée et pour les prier de venir l'attendre à Marseille.

En effet, à l'arrivée du *Scamandre* à la Joliette, les parents de Louise Jenny vinrent à bord et réclamèrent la jaune fille. Le capitaine leur dit que la jeune passagère, montée à Port-Saïd, avait disparu le 11 décembre pendant la traversée. Ce jour-là, le *Scamandre* se trouvait entre Messine et Naples, lorsque, vers dix heures du matin, Louise Jenny, qui venait de déjeuner dans le salon des secondes, monta sur le pont. Depuis ce moment, on ne l'a plus revue. Est-elle accidentellement tombée à l'eau ? S'est-elle volontairement noyée. On parle d'une histoire d'amour.

Le fait indéniable, c'est que la jeune passagère de Port-Saïd, attendue à Marseille par ses parents de Courtenot, n'a pas été retrouvée.

Le commandant du *Scamandre* a déposé au bureau de l'inscription maritime le sac de voyage de la malheureuse jeune tille, dans lequel on a trouvé une quinzaine de cents francs en argent, trois montres en or, plusieurs bijoux et divers autres objets.



1882 Huysmans habite rue de Sèvres.

IL. La prise de Sfax

(*Les Français à Tunis*, Pierre Giffard, 1881, BNF Gallica)

CHAPITRE XXV

Arrivée à Sfax. — Le bombardement — Désolation pittoresque. Le débarquement. L'assaut. La guerre des rues. — Soumission. — L'occupation militaire. — Nos pertes. — Le *Monarch*. — Cause effective de la révolte.

J'ai passé aujourd'hui toute la journée dans les ruines encore fumantes et brûlantes de Sfax.

Le bombardement a eu lieu avant-hier 16 juillet, et on arrache encore les Arabes des caves où ils se sont réfugiés, pendant que ceux-ci tirent des coups de fusil sur les Européens qui passent. Jamais personne ne reverra ce que les rares voyageurs du *Dragut* viennent de voir dans cette étrange journée.

Les bulletins officiels diront comment le *Colbert*, le *Trident*, la *Reine-Blanche*, l'*Alma*, le *La Galissonnière*, le *Friedland*, la *Surveillante* et les canonnières ont opéré Io bombardement de Sfax et protégé le débarquement des troupes. De l'aveu de tous les témoins, ce bombardement mémorable, qui a duré à pleine volée pendant deux heures, le samedi 16 juillet, rappelait les plus effrayants spectacles du genre, y compris la canonnade nocturne de Cherbourg servie à M. Grévy par les mêmes cuirassés de l'amiral Garnault, il y a juste un an.

Ce fut une grêle de feu, un fracas de détonations, un embrasement du ciel par les obus de187 kilos, qui saisit d'admiration les officiers et les matelots restés à bord de l'escadre, tandis qu'il inspirait une crainte instinctive aux trois mille hommes de débarquement empilés sur des chalands, et pardessus les têtes de qui passait toute cette mitraille diabolique.

La ville de Sfax, pendant ce temps-là, brûlait et sautait, non sans difficulté, car les murs en sont terriblement durs, et plus d'un obus traversait les maisons sans les endommager gravement.

Les Arabes appelaient la ville « Sfax la forte et non sans raison, car évidemment, si des forces européennes avaient défendu cette place, il eût fallu dix jours et vingt mille hommes pour l'emporter.

Les trois compagnies de débarquement les plus importantes, celles du *Colbert*, de l'*Alma*, et de la *Reine-Blanche*, étaient commandées par les capitaines de vaisseau qui sont les commandants de ces bâtiments : MM. Marcq de Saint-Hilaire, Miot et de Marqueyssac ; des lieutenants de vaisseau, des enseignes et des aspirants complétaient les cadres et conduisaient énergiquement ces 1,500 marins. Les 1,200 hommes d'infanterie commandés par le colonel Jamais, envoyé de Rouen à Sfax uniquement dans ce but, s'approchaient du rivage sur les chalands du transport la *Sarthe*. Le contre-amiral Conrad dirigeait l'ensemble sous les ordres du vice-amiral Garnault.

Pendant ce temps, les Arabes qui défendaient la ville, au nombre de 3,500 à 4,000, s'enfuyaient dans les jardins inexpugnables de Sfax où ils étaient et sont encore, et les seuls fanatiques estimés à 1,200, restaient pour se défendre corps à corps aussitôt que leurs batteries rasantes, armées de vieux canons rouillés, seraient aux mains des assaillants.

L'amiral Garnault, placé près du rivage, sur le *Desaix*, fait signe de cesser le feu à huit heures, et aussitôt les gros canons et les canonnières se taisent. La ville flambe.

C'était le moment de s'emparer de la batterie rasante et de la Kasbah, situées l'une à droite, l'autre à gauche de la ville, toutes deux au bord de la mer.

Le débarquement s'opère sous une grêle de balles, que les insurgés tirent à vingt mètres. Les officiers de terre et de mer enlèvent alors leurs troupes, et une charge meurtrière commence dans une tranchée, profonde de deux mètres et protégée par de grosses balles d'alfa, où les Arabes se sont embusqués.

La première compagnie du 92^{e} de ligne, capitaine Bouringuer, s'empare alors de la tranchée dans un combat corps à corps des plus brillants. Son lieutenant, M. Marchand, et son sous-lieutenant, M. Dailly, tombent grièvement blessés ; six hommes et, bientôt dix-sept sont mis hors de combat, tandis que les Arabes do la tranchée ont perdu trente-sept hommes en un clin d'œil. Les jeunes soldats du 92^{e}, qui viennent de la Manouba, sont dignes de leurs ainés, et tout le monde s'attend, à Sfax, à voir la compagnie du 92^{e} mise à l'ordre du jour de l'armée.

Pendant que les fantassins accomplissent ce fait d'armes, les marins placés plus à droite sur la plage se ruent comme de véritables tigres sur la batterie rasante, qu'ils escaladent sans faiblir, toujours en perdant du monde et toujours en abattant les Arabes. Sans hésitation, un quartier-maître du *Triden*t arrive sur le sommet de la redoute et y plante le pavillon de son canot, qu'il avait emporté sans mot dire. Le pavillon est criblé de balles et le quartier-maître tombe raide mort, victime des traditions de la vieille France ! Il est aussitôt remplacé par dix autres que canardent les Arabes du haut de leurs remparts envahis. Cinq cents marins ont tourné la redoute, et la batterie rasante est prise. On fusille un lot d'insurgés qui cherchent à fuir, et les troupes sont maitresses de la place dans toute sa longueur.

La guerre des rues commence alors : en effet, au premier moment d'effroi, beaucoup d'Arabes se sont réfugiés dans leurs caves et, de là, ils tirent à coups redoublés sur le 136^{e}, sur le 71^{e}, sur le 93^{e} qui, croyant la ville ouverte, s'avançaient rapidement vers le sommet des rues, qui vont toutes en pente vers la mer. Les soldats, frappés par derrière, commencent à tomber en assez grand nombre.

On fouille alors les maisons une à une ; on y fusille tout ce qu'on trouve les armes la main, et une véritable chasse à l'Arabe commence dans Sfax déserte, pour se continuer trois jours encore.

L'officier torpilleur de la *Reine-Blanche*, M. Debrem, lieutenant de vaisseau, dont le concours a été des plus précieux, est chargé de faire sauter avec du fulmi-coton des pâtés de maisons où les Arabes se défendent à outrance. Ce procédé expéditif terrifie ceux qui ne sont pas écrasés, mais ils n'implorent aucun pardon. La défense de Sfax par les Arabes a été héroïque, autant que le bombardement et l'assaut par nos troupes ont été dignes des plus beaux faits d'armes de l'armée d'Afrique.

Il ne faut pas s'y tromper, la prise de Sfax est un fait de guerre autrement important que tout ce qui s'est passé en Tunisie jusqu'à cette date.

Je suis descendu à terre avec les officiers. Les Européens étaient encore consignés à bord des vaisseaux de guerre où ils s'étaient réfugiés, car la prise de Sfax n'était pas terminée ; on continuait à faire sauter les maisons et en déloger les insurgés.

Jamais je n'oublierai cette journée passée au milieu de l'incendie et des démolitions. La ville est en ruines littéralement et, de toutes parts, ce ne sont que trous énormes, brèches béantes, produites par les obus de quinze navires tirant sans désemparer.

Je parcours successivement la batterie rasante, dont les vieux canons, du temps de Louis XVI, ont été encloués par nos marins. Un détachement d'artillerie l'occupe ; je visite aussi la tranchée de défense, d'où une forte odeur cadavérique commence à s'échapper. Il y a là, en effet, trente-sept corps d'Arabes tués sur les balles d'alfa et qu'on a enterrés, à quelques centimètres, dans la tranchée même.

Dès que j'ai franchi la porte de la ville, qui est réduite en miettes par les torpilles, l'aspect général devient plus sombre. Les soldats du 93e de ligne et du 77e sont campés dans les ruines du quartier européen, qui forme la partie basse de Sfax. On marche sur les étoffes, sur les meubles brisés, sur les registres de comptabilité, sur les ustensiles les plus divers, que les explosions ont violemment projetés avec les décombres ; les soldats sont noirs de poudre ; ils montent la garde deux par deux, et de vingt pas en vingt pas, pendant que les officiers et les sous-officiers visitent les maisons avec des pelotons de dix hommes, fouillent les caves, et barricadent ensuite los portes, en écrivant dessus le mot *visité*.

Le colonel Jamais, qui commande maintenant la place sous les ordres du général Logerot, et en dehors de l'autorité des amiraux, occupe le premier étage d'une maison restée à peu près intacte.

Il a donné l'ordre de conduire à bord de l'*Alma* les notables Sfaxiens qui demandent à transiger et à discuter les conditions de la paix. Ces notables m'ont l'air d'être cossus ; l'un d'eux possède douze maisons dans Sfax. Ils disent que les insurgés les ont forcés de se mettre avec eux, ce qui est bien possible, mais ce qui n'est pas absolument certain.

Enfin, aujourd'hui, ils sont venus demander l'aman, l'éternel aman, et, après avis du gouverneur Djellouli, réfugié à bord de l'Alma depuis quinze jours, on va le leur accorder.

Dans la ville arabe, le spectacle est encore plus curieux et plus inattendu : chaque rue est encombrée de moellons et de morceaux de minaret tout entiers ; les soldats, pour se reconnaitre dans ces dédales, ont donné aux rues les numéros de leurs régiments : rue du 92e, rue du 77e.

J'arrive devant la mosquée, qui est fort belle ; elle est occupée par le bataillon du 77e, commandant Sartor, un bon Lorrain, dur à cuire, comme tous les Messins de Metz en Lorraine. Rien de singulier comme l'aspect de cette mosquée immense, aux voûtes soigneusement blanchies, aux colonnes de marbre, et sur les nattes de laquelle les troupiers ont établi leur domicile. Il n'y a pas mal de loustics dans ce bataillon, qui est arrivé en droite ligne de la caserne du faubourg Poissonnière. Aussi peut-on admirer des militaires qui font la soupe habillés en grands prêtres, avec des robes invraisemblables et des calottes de toutes les couleurs. Le turban vert et le drapeau du prophète servent de ceintures à bon nombre de cuisiniers. Six cents hommes sont logés là-dedans comme des princes ; aussi est-ce avec douleur qu'ils apprennent de leurs officiers que demain on rendra la mosquée au culte des Sfaxiens qui auront réintégré leurs domiciles, bien démolis au surplus. Les quatrièmes bataillons des 92, 93, 77, 136 et, 137e de ligne rapporteront en France quelques bibelots provenant de la prise de Sfax ; plus d'un troupier a mis dans son sac un fichu de soie ou des pantoufles brodées pour sa payse ; mais, malheureusement, le sac du soldat est lourd et déjà rempli par les objets nécessaires. Il faudra s'en aller à Gabès par étapes, et alors, adieu les souvenirs de Sfax !

J'ai ramassé dans la mosquée un Koran que je garderai précieusement dans ma bibliothèque. Il est d'autant plus précieux que je l'ai pris dans celle du marabout.

Ce marabout a été tué dans sa mosquée, poussant des cris de mort contre les chrétiens et excitant ses coreligionnaires à la résistance, alors que, déjà, la ville était prise.

Il paraît que les Sfaxiens s'étaient préparés à cette guerre des maisons, car c'est ainsi qu'ils nous ont tué du monde.

Les pertes que nous avons faites peuvent se décomposer ainsi :

Marins : tués, 13 ; blessés, 26 (transportés à l'ambulance à bord de la *Sarthe*).

Troupes de ligne : tués, 25 ; blessés, 80.

Total pour les différentes armes : 38 morts et 106 blessés.

Parmi les morts, il faut compter M, Léonce Léonnec, aspirant de marine, parent de M. Paul Léonnec, le dessinateur du *Journal amusant*. M. Léonnec, frappé de deux coups de feu en entrant à la Kasbah, est mort de ses blessures le surlendemain, On l'a enterré solennellement dans le cimetière européen de Sfax. La cérémonie religieuse avait eu lieu bord de l'*Alma*, où servait le jeune aspirant ; puis une seconde cérémonie, sur laquelle je reviendrai, avait été célébrée dans la mosquée, par le curé catholique de Sfax, un Maltais. Et sur la tombe, devant les états-majors assemblés, l'amiral Conrad a prononcé un discours émouvant, rappelant la bravoure de ce jeune homme, sorti d'une condition humble, seul soutien de sa vieille mère, et racontant sa mort, qui a été celle d'un brave enfant de la France.

À propos de la Kasbah, il faut dire que, contrairement à ce qu'on croyait, elle n'était point défendue par une garnison. Lorsque les torpilles en eurent détruit la porte massive, soigneusement fermée, on ne trouva dans l'intérieur qu'un Arabe, qui se mettait en devoir de faire sauter la poudrière. Séance tenante il fut passé par les armes, et un grand malheur put être évité.

En continuant ma promenade dans la ville bombardée, je rencontre deux enceintes de remparts, durs comme du fer et capables de résister à une grosse artillerie. Les Arabes avaient raison de mettre leur confiance dans ces fortifications incroyables ; il faut les avoir vues pour comprendre tout ce que 1,200 Arabes fanatiques ont pu en tirer.

Dans le palais du gouverneur, situé au sommet de la ville arabe, je trouve le commandant Gardarein, du 93^{e} de ligne, Ce palais est une petite merveille de décoration orientale, et le commandant est loin de se plaindre du quartier général qui lui est échu en partage. En redescendant vers la mosquée, toujours à travers les maisons écroulées, j'assiste, sous un vieux porche, au conseil des notables, présidé par un lieutenant-colonel, entouré de trente officiers.

Les notables ont obtenu l'*aman* et ont traité sur l'Alma avec Djellouli, le gouverneur beycal, qu'ils avaient expulsé. Il a été entendu qu'avant toute discussion, ils s'en iraient aux quatre coins de la ville, par deux ou trois, criant à leurs coreligionnaires qu'il y avait trêve et qu'ils pouvaient sortir des caves sans danger pour leur vie.

Il faut dire qu'un avis semblable, lu par des interprètes, n'avait produit aucun effet. Les officiers donnent à chaque notable une garde de quatre hommes, et voilà nos gens partis, criant en arabe et invitant leurs compatriotes à sortir de terre. Aussitôt, par dix et par quinze, les Arabes se dénichent. Plus d'un jeune troupier demeure stupéfait, et songe au nombre incalculable de coups de fusil qui pouvaient encore sortir des caves ! Tout ce monde avait passé quatre jours sans manger ni boire, ce qui n'est pas excessif pour un Arabe qui fait la guerre sainte. Mais ils ne s'en jetaient pas moins avec avidité sur les tasses d'eau que les soldats leur apportaient. Nos lignards sont ainsi faits : après

avoir fusillé avec rage pendant la lutte, ils s'empressent autour des blessés qui sortent de leurs repaires sur la foi des traités.

Il est probable que le général Logerot viendra à Sfax prochainement, pour se rendre compte de la situation et décider certaines mesures d'occupation. Aujourd'hui les troupes vont occuper la ligne d'enceinte de la ville. On va faire éclater les canons dont les insurgés se servaient. On va raser les murailles, trop élevées, et on va attendre que les Sfaxiens viennent relever leurs maisons, si tel est leur bon plaisir. D'indemnités, il n'en sera accordé qu'à la condition de les prendre sur les Arabes ; aussi la contribution de guerre qui sera imposée sera-t-elle probablement considérable. Avec l'argent, on compensera les pertes que le bombardement et les autres faits de guerre auront fait subir aux Européens.

Un seul navire de guerre étranger assistait à la prise de Sfax, le *Monarch*, frégate anglaise. Le commandant a été correct, en apparence, après avoir, sur l'invitation habile de son gouvernement, proposé tout d'abord son concours belliqueux, concours qui fut décliné.

Le commandant du *Monarch* envoya, pendant l'action des escadres, douze barriques d'eau fraîche à nos hommes, ses médecins et ses ambulanciers avec le pavillon blanc à croix rouge de la convention de Genève. Il félicita, après l'action, les officiers français de son grade.

Pendant ma visite Sfax, j'ai rencontré ses marins, qui se promenaient dans la ville. Sous prétexte d'ambulance, ils... observent philanthropiquement ce qui se passe.

En ce moment, la population, musulmane commence à revenir ; elle se défie toujours un peu, mais cela passera. Les Arabes insurgés sont toujours réfugiés dans les jardins de Sfax qui ont six lieues d'étendue. Il faudrait une armée pour les traquer, mais il est probable que le terrible châtiment que les Sfaxiens ont subi pacifiera cette contrée.

La cause de la révolte a été positivement le traité du Bardo, que les Arabes refusent de reconnaître à aucun prix.

On se figure sans doute en France que Sfax est une petite ville, un bourg fortifié, quelque village arabe perdu sur la côte sud de la Tunisie.

Or il faut savoir que Sfax était, après Tunis, la ville la plus importante de toute la Régence. Rivalisant avec Tripoli pour le commerce des huiles, des alfas, des plumes d'autruche, des fruits et des froments, Sfax venait avant Sousse, avant Monastir et avant Mehdia, (33) ces trois ports d'exportation de la Tunisie, aussi inconnus des Parisiens qu'ils sont fréquentés des trafiquants méditerranéens, Grecs, Maltais, Algériens et autres, comme nous l'avons vu plus haut.

Quinze mille habitants aisés demeuraient à Sfax. Aujourd'hui, ils commencent à revenir. Le colonel Jamais les a autorisés à rentrer en ville, mais à la condition d'être accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants : les célibataires sont soigneusement écartés ; un conseil d'examen préside à ce triage et siège en permanence à la place.

Il y a eu ce matin un petit marché aux portes de la ville. On y a vendu aux troupes et à l'escadre du raisin et des volailles ; c'est le commencement de la détente.

Un ordre du colonel Jamais a prescrit hier la mise en accusation, devant le conseil de guerre, de tout soldat qui soustrairait un objet des maisons aujourd'hui rouvertes.

Le vieux gouverneur de la ville est toujours réfugié bord de l'*Alma*, il rentrera en ville demain, quand une centaine de familles seront réintégrées. Celles qui sont déjà revenues sont remises en possession de leurs maisons, ou du moins de ce qui reste : elles

---

33 Mahdia

font en partie la « popotte » avec les troupiers, car il ne leur reste en général pas une fourchette ni une tasse. Tout a sauté en l'air ou s'est fondu dans le feu.

Cette nuit, entre minuit et une heure, il y a eu une alerte : cent cavaliers de la plaine environnante sont venus attaquer les chameaux d'un groupe de Sfaxiens, campés à proximité de la ville et prêts à rentrer chez eux au petit jour. Ces Arabes vont sans doute sur Gabès et ont besoin de moyens de transport ; ils ont vigoureusement attaqué les Sfaxiens qui, tous armés, se sont défendus. Nos grand' gardes ont été à leur tour attaquées par les cavaliers que les Sfaxiens avaient repoussés, et des feux de salve bien nourris en ont jeté bon nombre à terre.

Ces alertes nocturnes ne discontinuent pas ; elles entretiennent l'inquiétude du soldat, car, chaque nuit, on entend des coups de fusil autour de la ville. Nos troupes ont construit près des remparts arabes des tranchées en terre et des épaulements, en cas de retour offensif d'Ali-ben-Kalifa, le grand meneur de toute l'affaire de Sfax, avec Ali-Chériff, l'ancien commandant de place.

Ces deux messieurs n'ont pu être fusillés ; ils sont à 40 kilomètres de Sfax où ils consultent évidemment les Arabes de la plaine. Ali-Chériff est un ancien artilleur du Bey ; on disait à Tunis qu'il avait été à l'École polytechnique ! Ce n'était qu'un modeste artilleur arabe ignorant comme une carpe, mais très chatouilleux de l'indépendance des Tunisiens.

À Sfax, il était commandant de place et, comme tel, préposé à la manœuvre des vieux canons que j'ai décrits, quand le gouverneur lui signifia le traité du Bardo. Il refusa d'abord d'y croire, puis il organisa la révolte méthodiquement et patiemment.

La ville de Sfax a d'autant mieux mérité son châtiment exemplaire qu'elle a bien étudié son affaire avant de s'y lancer.

On a trouvé plusieurs fusils Martini déchargés dans les rues, et un fusil Gras. Un capitaine du 93e fouillait une maison, un Arabe saute sur lui et, en français lui crie : « Qu'est-ce que tu veux, toi, capitaine ? » L'officier répond : « Tu es turco ?

— Oui, je suis turco ! » crie le déserteur, et aussitôt il est mis au mur et fusillé.

On manque de purifiants, ce qui fait craindre que le séjour des cadavres sous une couche de terre trop légère n'apporte aux troupes des émanations dangereuses.

Le sous-gouverneur a repris ses fonctions, en attendant que Djellouli ose reprendre les siennes. Ce fonctionnaire déjeunait hier devant moi avec une tasse d'eau et douze figues de Barbarie. Le soldat n'a que le strict biscuit pour. Se sustenter jusqu'à présent, un peu de viande de temps en temps, et les adoucissements que les *mercanti* accourus en troupes serrées vendent horriblement cher.

Le malin serait le Parisien qui partirait aujourd'hui ou dans huit jours de Marseille, avec un navire chargé de conserves, de vin, de cognac, de saucisson, de harengs, de café et d'appareils à fabriquer la glace : il ferait fortune on quinze jours au détriment de tous les mercantis sans sou ni maille, qui ne vendent que d'horribles drogues et des viandes pourries.

Le cuirassé l'*Alma* compte toujours à son bord une centaine de réfugiés, hommes, femmes et enfants, qui redescendront à terre demain. Les officiers et les marins ont fait tout leur possible pour adoucir le sort de ces exilés, sort singulièrement difficultueux à bord d'un navire de guerre. Les femmes étaient couchées d'un côté avec les enfants, les hommes de l'autre et, pondant quelques jours, avant l'arrivée du gros de l'escadre, on a un peu vécu de pain et d'eau claire.

La conduite du commandant Miot a été au-dessus de tout éloge, et les réfugiés n'ont eu qu'à se louer de son urbanité.

Je suis monté à bord de l'*Alma*. Le spectacle était curieux et triste à voir. Aujourd'hui, les souffrances sont oubliées de tous, et chacun va essayer de se remettre

au travail. Cependant, la sécurité n'est pas grande, il faut que les six bataillons qui sont à Sfax restent Sfax, et opèrent des mouvements en rase campagne, dix kilomètres autour de Sfax.

Ces hommes, aujourd'hui complétés au nombre de trois mille environ, sont trop précieux pour qu'on les envoie à Gabès.

Si l'escadre va à Gabès, comme cela est dicté par les nécessités d'une répression exemplaire, l'amiral Garnault aura bien assez de ses douze cents marins des Compagnies de débarquement, protégés, jusqu'à l'arrivée de troupes fraîches, tirées de France, par les canonnières des escadres.

On trouvera peut-être que j'ai beaucoup parlé des ruines pittoresques de Sfax bombardé, de nos jeunes troupiers, qui sont braves, de l'intrépidité des marins, qui sont toujours l'élite de la valeur française, de nos officiers des escadres ou de la ligne et pas du tout du consul Mattei, qui a été la cause involontaire, je veux bien l'admettre, de toute cette affaire.

C'est que le consul Mattei n'est nullement intéressant : il n'a jamais eu le bras cassé, il se porte comme le Pont-Neuf.

L'affaire ne pouvait être éludée en soi, et la canonnade de Sfax était inévitable avec ou sans l'incapacité consulaire qui trônait sans contrôle dans cette cité arabe, loin, bien loin, de M. Roustan et M. Barthélemy Saint-Hilaire. Mais il est fâcheux que les journaux aient fait un héros tragique de ce Consul.

M. Mattei a été la cause des événements, mais non pas le héros qu'on a tant vanté dans les feuilles.

Le héros de Sfax a été M. Gau, employé du télégraphe, qui, comme l'employé légendaire des romans modernes, a télégraphié jusqu'au moment où l'insurrection brisait son fil à coups de sabre.

Telle a été la prise de Sfax.

Les Arabes sont vraiment naïfs ! Ils n'ont jamais voulu croire, dans l'intérieur, à la prise de Sfax. Dans Kairouan même, ville sainte, où est enterré le barbier du Prophète, les marabouts la nient, se basant sur ceci qu'un projectile ne peut porter à plus de deux mille mètres, et que la rade de Sfax est inabordable pour nos gros cuirassés.

À Sousse, un chef arabe m'a dit, à moi-même, que les Sfaxiens avaient été bombardés et forcés de reculer, mais que le 17, ils avaient repris leurs positions et conquis d'assaut, à cheval, tous les vaisseaux de la flotte française.



JE. 77 boulevard St Michel

Paul emménage 77 boulevard St Michel le 14 février 1885.

Le fiacre — notre maigre chargement ne nécessitait guère l'emploi d'une tapissière — remonta le boulevard vers une heure, pour rejoindre mon nouveau domicile. Nous y trouvâmes, attendant le long du trottoir, un corbillard, qui venait prendre livraison d'un cadavre certainement célèbre car la foule était nombreuse. Il fallait patienter jusqu'à ce que le corps soit emporté au cimetière du Père-Lachaise, pour accéder à l'immeuble. Confiant les bagages à Aladdin je me joignis à la foule qui encombrait l'entrée et l'escalier curieux de savoir qui gisait dans la chambre mortuaire. Une très belle femme — je sus plus tard qu'elle se nommait Séverine et qu'elle était une sorte d'Égérie de celui qu'on allait mettre en terre — m'offrit une immortelle rouge. Elle accueillait ainsi chacun des visiteurs. J'appris que c'était Jules Vallès que l'on escortait jusqu'à sa dernière demeure. Je savais peu de choses sur lui. Il s'était illustré

sur les barricades pendant la Commune et dirigeait *Le Cri du Peuple*, (34) une feuille qui exhortait les ouvriers à se révolter. Je décidai d'investir cinq centimes dans l'achat de ce journal lorsqu'il rendrait compte des funérailles de son patron. (35)

J'interprétai comme un signe cette coïncidence et décidai d'en apprendre un peu plus sur ce personnage qui quittait la scène — 77 boulevard Saint-Michel — de la République des Lettres à l'instant même où je me préparais à y entrer.

Pour beaucoup d'écrivains la fortune n'est que l'honnête récompense accordée à celui qui rapporte un objet perdu

Pensées d'un Yoghi

Je commençai à lire une de ses œuvres, très autobiographique, *Le Bachelier*, tout en m'installant sous les toits, dans ma quasi-mansarde. Il y décrit son arrivée à Paris :

> Elle (36) se rappelle heureusement que les Riffault lui ont parlé d'un cabinet qui est libre. Les Riffault tiennent un hôtel rue Dauphine, 6, près du café Conti.
>
> […] on m'ouvre et l'on me conduit au cabinet libre.
>
> J'y arrive par une espèce d'échelle à marches pourries qui a pour rampe une corde moisie et graisseuse ; au sommet, entre quatre cloisons, une chaise dépaillée, une table cagneuse, un lit tout bas, en bois rouge, recouvert d'une couverture de laine poudreuse — poudreuse comme quand la laine était sur le dos du mouton ; — l'air ébranle la fenêtre disjointe et passe par un carreau brisé.
>
> […]
>
> JE SUIS CHEZ MOI !
>
> Ce cabinet est misérable, mais je n'ouvrirai cette porte qu'à qui il me plaira, je la fermerai au nez de qui je voudrai ; j'écraserais dans la charnière les doigts de ceux qui refuseraient de filer, je ferais rouler au bas de cette échelle le premier qui m'insulterait, dussé-je rouler avec lui, si je ne suis pas le plus fort, ce qui est possible, mais on dégringolerait tous les deux.
>
> JE SUIS CHEZ MOI !
>
> Je le crierais ! Je suis forcé de mettre ma main sur ma bouche pour arrêter ce hurlement d'animal...
>
> Il y a deux heures que je savoure cette émotion.
>
> Je finis par m'étendre sur mon lit maigre, et par les carreaux fêlés je regarde le ciel, je l'emplis de mes rêves, j'y loge mes espoirs, je le raye de mes craintes ; il me semble que mon cœur — comme un oiseau — plane et bat dans l'espace.
>
> Puis, c'est le sommeil qui vient... le songe qui flotte dans mon cerveau d'évadé...
>
> À la fin mes yeux se ferment et je m'endors tout-habillé, comme s'endort le soldat en campagne.

---

34 Voir le chapitre : *IL. une visite au cri du peuple*

35 Voir le chapitre : *IL. Les obsèques de Jules Vallès*

36 Angelina, l'amie de son ami Matoussaint qu'il retrouve à Paris.

Jules Vallès, un gars natif du Puy, en Haute-Loire. Une ville où fut inventé le praxinoscope. J'en dénichai un superbe chez un opticien-lunetier de la Contrescarpe. C'est un cylindre percé de fenêtres longitudinales régulièrement espacées au travers desquelles on regarde une série d'images légèrement différentes entre elles. Leur défilement rapide, lorsque l'on fait tourner l'appareil sur son axe, restitue l'impression de mouvement. Dans celui-ci, on voyait une fillette en robe bleue, sauter à la corde. On peut changer la scène en changeant la bande de papier sur laquelle sont dessinées les différentes images. La joie d'Aladdin, lorsque je lui offris cet objet, faisait plaisir à voir, et sa fascination pour ce phénomène magique semblait ne pas avoir de limite. Mais revenons au 77 boulevard Saint-Michel.

J'accrochai, en guise de décoration, mes quelques estampes aux murs dénudés, tout en me demandant pourquoi je ne me sentais pas capable de jubiler comme Vallès, le jeune homme sans le sou, allongé sur son « lit maigre », la tête pleine de rêves et le cœur plein de générosité. Peut-être parce que je savais maintenant qu'il finirait par s'en aller dans « le corbillard du pauvre ». Mais sa pauvreté, il l'avait choisie, il l'avait incarnée. Ce n'était pas, à l'évidence, un grand écrivain, mais ce fut un grand personnage dans le roman réel qui s'est écrit à Paris depuis la Commune.

❖

En vérité, je ne fais que revenir dans ce Quartier Latin qui m'est si cher, et qui présente pour moi, maintenant, beaucoup plus d'attraits que celui de la Bourse, la rue Vivienne, que j'affectionnais lors de mes premiers séjours à Paris. L'effervescence débridée des Grands Boulevards était alors, irrésistible.

À mon retour de Tunisie, je commis l'erreur d'écouter une bande de sirènes qui me chantèrent les mérites d'une retraite bucolique — en l'occurrence Meudon. Quelques artistes à la voix d'or, dont je fis la connaissance dans une crèmerie de Saint-Michel. Parmi eux Jules Garnier, qui avait son atelier à Bellevue et qui m'adouba comme meilleur ami, allez savoir pourquoi ! Je fis bâtir aux Bruyères une vaste villa de style mauresque où je faillis devenir neurasthénique, tant je m'y ennuyais. L'odeur des vieilles bibliothèques me manquait, la Sorbonne semblait être à l'autre bout du monde. Je déguerpis aussitôt pour rejoindre le royaume des Lettres. Le café François 1er y accueille chaque jour quelques-uns de ses plus distingués sujets. ([37])

❖

J'ai lu cette même année, dans le *XIXème Siècle* du 8 octobre l'histoire curieuse d'un ancien colonel de la Commune, un certain Maxime Lisbonne, ami de Jules Vallès ; article écrit à l'occasion de l'ouverture d'un sien cabaret, que le journal décrit comme « fantaisiste ». Je décidai d'aller voir l'œuvre de cet homme excentrique, qui est aussi un ancien bagnard, et qui ose baptiser son négoce : *La Taverne du Bagne* ! (38)

Nous nous plûmes dès l'abord. Une affinité inévitable entre deux plaisantins naturels, je présume. Nous nous racontâmes nos frasques, nous congratulant l'un l'autre au fil des anecdotes.

MENU

IL. Les obsèques de Jules Vallès

[37] Voir la photo p.201

38 Voir le chapitre : IL. *La Taverne du Bagne* de Lisbonne

Dans le supplément littéraire du Figaro du 21 février 1885

JULES VALLÈS

C'est bien la mine bourrue
Qui dans un salon ferait peur,
Mais qui peut-être dans la rue
Plairait à la foule en fureur.
Je suis l'ami du pauvre hère,
Qui dans l'ombre a faim, froid, sommeil.
Comment, artiste, as-tu pu faire
Mon portrait avec du soleil ?

Telle est la silhouette que Jules Vallès crayonna un jour au bas d'une de ses photographies. C'est bien lui ; mais ce personnage violent et sombre, ce désillusionné, cet insoumis, laisse comme écrivain un bagage fort estimable.

Il se compose d'articles ou de chroniques écrites soit au *Figaro*, soit à *la Rue*, et de trois de trois volumes : *L'Enfant*, *le Bachelier* et *l'Insurgé*. Son œuvre restera, en grande partie, sûrement.

Dans Le Cri du Peuple du 18 février 1885

FUNÉRAILLES DE VALLÈS

Paris debout

Salut

La Révolution compte une grande journée de plus.

Derrière le corbillard des pauvres emportant au Père-Lachaise, vers le mur qui vit les derniers massacres, l'ancien membre de la Commune, le Paris militant s'est retrouvé.

Il s'est retrouvé avec son drapeau rouge, de nouveau maître de la voie publique, avec son peuple du travail, en travail d'un nouvel ordre social, avec son internationalisme enfin qui lui faisait, il y a quinze ans, ouvrir ses rangs aux Frankel, aux La Cecilia et aux Dombrowski.

Tous étaient là, les anciens avec leurs cicatrices, retour d'exil et du bagne, et les nouveaux qui, complétant le programme, achevant la République, ne croiront avoir rien fait tant qu'ils n'auront pas universalisé ou socialisé la propriété ; socialistes de France et -socialistes d'Allemagne réunis dans le même cri de mort à la bourgeoisie usurpatrice !

À ces manifestants d'hier, qui seront les combattants de demain, le *Cri du Peuple* ne fera pas l'injure de dire merci au nom de son cher mort — plus vivant que jamais, puisqu'il a mis debout l'armée ouvrière toute entière.

Mais il les saluera comme autant de frères d'armes. Il saluera leur rentrée en ligne qui est plus qu'une promesse, qui est une certitude de revanche et de victoire.

Salut au grand Paris, au Paris des prolétaires, qui hier, en menant le deuil d'un homme, a affirmé sa propre résurrection !

Salut au Paris révolutionnaire qui, rien qu'en se montrant, a fait trembler les vainqueurs sur le dernier passage du vaincu de 1871 !

Salut et aurevoir, citoyens, dans la même rue et pour le combat suprême dont Jules Vallès ne sera pas — mais où vous serez tous — et où nous serons !

La Rédaction.

❖

À nos Amis

Notre camarade Séverine n'a plus hélas ! à donner à Jules Vallès les soins filiaux qui ont si longtemps disputé à la mort notre rédacteur en Chef. Elle va revenir au *Cri du Peuple* et continuer sa collaboration interrompue par de si douloureux motifs.

Derrière le corbillard des pauvres qui conduisait hier au cimetière des fédérés celui qui fut notre ami et notre maître, Séverine a REPRIS SA PLACE PARMI NOUS et la rédaction tout entière du *Cri du Peuple* ne peut mieux faire, pour la présenter à nouveau à ses lecteurs, que de reproduire la belle page écrite par Vallès en tête de la *Rue à Londres*, la dédicace :

À SÉVERINE

Ma chère enfant,

Je vous dédie ce livre, non comme un hommage de banale galanterie, mais comme un tribut de sincère reconnaissance. Vous m'avez, aidé à bien voir Londres, vous m'avez aidé en traduire l'horreur et la désolation.

Née dans le camp des heureux, en plein boulevard de Gand — graine d'aristo, fleur de fusillade — vous avez crânement déserté, pour venir à mon bras dans le camp des pauvres, sans crainte de salir vos dentelles au contact de leurs guenilles, sans souci du qu'en dira-t-on bourgeois. — Honny soit qui mal y pense ! — *suivant la devise de la vieille Albion.*

Vous avez fait à ma vie cadeau d'un peu de votre grâce et de votre jeunesse, vous avez fait à mon œuvre l'offrande du meilleur de votre esprit et de votre cœur.

C'est donc une dette que mes cheveux gris payent à vos cheveux blonds, camarade en qui j'ai trouvé à la fois la tendresse d'une fille et l'ardeur d'un disciple.

Vous souvient-il qu'un jour, devant un workhouse, nous vîmes une touffe de roses à chair saignante, clouée je ne sais pourquoi, au battant vermoulu ?

Cette miette de nature, Cette bribe de printemps faisaient éclore l'ombre d'un sourire et un reflet d'espoir sur les faces des pauvresses qui attendaient leur tour. Cela me donna un regain de courage, à vous aussi, et nous franchîmes, moins tristes, la porte de cet enfer.

Au seuil de mon livre, dont quelques chapitres sont comme le « Refuge » pleins de douteur et de misère, je veux attacher votre nom comme un bouquet.

JULES VALLÈS. Paris, 1er décembre 1883.

❖

Rarement on a vu manifestation si imposante.

Par moment, de courtes averses sont tombées, mais, comme un symbole, comme un présage, le soleil chassait devant lui les nuages et faisait flamboyer le rouge sanglant des drapeaux dressés au-dessus des fronts découverts de la foule.

Soixante mille citoyens suivaient, étreints de la même douleur, animés du mème enthousiasme, le cercueil de Jules Vallès, membre de la Commune.

On peut, sans exagérer, évaluer à **deux** ou **trois cent mille** le nombre de ceux qui se sont pressés pour assister à ces funérailles grandioses.

❖

LA CHAMBRE MORTUAIRE

Dès huit heures du matin, des citoyens en grand nombre se sont présentés, demandant à contempler une dernière fois les traits de Vallès. Les portes de la chambre mortuaire ont été ouvertes. Les visiteurs arrivent, sur la pointe du pied, retenant leur souffle et étouffant leurs sanglots, comme s'ils avaient peur encore de réveiller celui qui s'est endormi pour toujours.

Vallès repose sur le lit blanc. Son visage a une expression de sérénité majestueuse. Ses longs cheveux gris et sa barbe grise encadrent de teintes douces et reposantes sa face blanche, dont les traits si fortement accusés ont pris une sorte de douceur très calme.

Des bouquets sont placés à côté de lui. Sur le pied du lit s'amoncellent de grosses touffes d'immortelles rouges qui sont distribuées aux visiteurs.

Ceux-ci affluent. L'entrée de la maison est envahie. L'escalier est plein de monde. On assiège la porte de l'appartement.

Les citoyens, les citoyennes entrent, reçoivent des mains de notre camarade Séverine le brin d'immortelles, qu'ils conserveront précieusement, comme souvenir.

Toutes les classes de la société sont confondues. La redingote frôle le bourgeron. La main blanche effleure la main caleuse. Les larmes coulent aussi sincères, aussi vraies sur les joues roses que les joues flétries.

Ce sont deux ouvriers qui ont déposé dans l'antichambre leurs trousses d'outils et qui entrent, tordant entre leurs doigts leurs casquettes. Leurs yeux sont gros de larmes. Et tous deux, hésitant, tirent de dessous leurs blouses un petit bouquet d'immortelles qu'ils posent, comme timidement, à côté des beaux bouquets apportés déjà. Ils semblent honteux de leur modeste offrande, mais Séverine reprend ces bouquets : — Non ! dit-elle, ceux-là auront la place d'honneur. — Et elle les place entre les mains de Vallès. Les deux ouvriers éclatent en sanglots : — Ah ! citoyenne !...

C'est une vieille femme, en bonnet, qui pleure — savez-vous dit-elle à Séverine, qu'il m'a donné drapeau à tenir, le 26 mars 1871, le jour de la proclamation de Commune ? — Oh ! qu'elle est poignante, dans cette chambre mortuaire, cette évocation d'un passé resplendissant et si beau !

C'est un camelot qui crie sur le boulevard le portrait de Vallès qui, en échange du bouquet d'immortelles qu'on lui donne, offre un de ces portraits.

C'est une mère qui pousse devant elle son petit garçon : — Va l'embrasser, va ! — Et l'enfant vient, poser ses lèvres sur le front de Vallès. Il se souviendra, allez ! Nous le retrouverons un jour, ce petit-là.

C'est un vieillard en cheveux blancs qui songe. Il était pion en 1854, à cette pension Lemeignan que Vallès a décrite, dans son *Bachelier*, sous le nom de *Legnagna*. Que c'est loin tout cela !

C’est une femme d'environ cinquante ans, qui semble par son costume une marchande du la Halle, bras nus, qui apporte son bouquet et se jette littéralement sur Vallès, L'embrassant et répétant, au travers de ses larmes : — il était si bon !

C'est un blousier de sept ans, petit, tout petit apprenti, qui vient seul et va embrasser Vallès et qui après ne se décide pas à s'en aller et reste dans un coin regardant toujours de ses yeux d'enfant, grands ouverts, le révolutionnaire mort.

C'est un humble prolétaire qui pleure et demande la permission de faire toucher à Vallès un insigne révolutionnaire qu'il sort de son sein.

— Donnez-lui une poignée de main, dit Séverine.

Et l'homme s'en va écrasant en lui de rauques sanglots.

Ce sont des petits employés du télégraphe ; des collégiens en uniforme ; deux maitres d'étude d'un collège voisin ; des étudiants. On Se presse. On s'écrase. Et de gros soupirs s'entendent, de plaintifs gémissements. Il y en a qui saluent Vallès de grands gestes majestueux. D'autres qui lui envoient des baisers.

Les fronts s'inclinent. Et sans cesse ce sont de nouveaux visiteurs à qui Séverine, vêtue de deuil, dominant sa douleur profonde, distribue les immortelles rouges.

Comment dresser la liste de tous les amis dont, en cette matinée, les rédacteurs du *Cri du Peuple* réunis près du cadavre de leur maître défunt, ont serré les mains sympathiques ? Nous sommes bien sûrs de commettre plus d'une omission, Qu'on nous les pardonne, qu'on nous les signale ; c'est rendre hommage à Vallès que de dire qu'il fut accompagné au tombeau par tant d'amitiés.

AUTOUR DE LA MAISON MORTUAIRE

Depuis le matin, les travailleurs, venus isolément ou par groupes, pour saluer leur ami défunt, restent à l'entour de la maison mortuaire. Vers dix heures ils forment déjà une foule compacte, laquelle s'augmente de minute en minute.

À dix heures et demie, l'encombrement du vestibule et de l’escalier devient tel, qu'il est nécessaire d'établir un service d’ordre. La foule patiente et respectueuse se laisse guider. Une file continue monte silencieusement par l’escalier principal ; un espace libre est réservé de la porte intérieure à la porte cochère, pour la sortie.

Le registre placé depuis la veille près de l'escalier, se remplit de signatures.

Bientôt, l'encombrement déborde le trottoir, envahit la chaussée. À onze heures, le boulevard Saint-Michel est barré dans toute sa largeur. Les pilastres de l'École des mines, la grille du Luxembourg, les arbres sont escaladés. Et la masse s'accroît toujours, toujours. Les comités, bannières rouges déployées arrivent. Les larges couronnes d'immortelles apparaissent, surgissant de l'océan de têtes et d'épaules. Quelquefois un sillage se creuse, comblé aussitôt, et des cris de Vive Commune ! retentissent ; c'est que l'on fait place à l'un des anciens membres du gouvernement populaire de 1871.

Le service des tramways est forcément interrompu. Un cocher, voulant quand même passer à travers la foule, pousse ses chevaux. On le fait descendre. Quelques poignées de sable, jetées aux voyageurs mécontents, les calment. La plupart cèdent leurs places. C'est, dans le recueillement général, l'incident gai, que Jules Vallès notait toujours.

À midi et demi, On annonce la mise en bière. L'exposition du corps est terminée.

À une heure précise, le corbillard des pauvres vient s'arrêter devant le n° 77 du boulevard. La foule se tasse. Ce corbillard à la toiture noire, sans ornements, semble être une barque de deuil battue par les vagues. Il aura jusque devant la tombe, où il va

porter son glorieux fardeau, ce même aspect. Sur tout le parcours, il lui faudra forcer sa voie à travers les foules qui l'attendent, le précèdent, le suivent.

❖

La levée du corps

A midi et demi, les employés des pompes funèbres procèdent à la mise en bière. Un oreiller est mis sous la tête de Vallès et dans ses mains sont placés, outre les immortelles dont nous avons parlé plus haut, quelques petits bouquets donnés par ses amis les plus chers.

Un dernier regard au grand révolutionnaire. Une émotion profonde étreint tous les assistants. On se détourne. On dévore ses larmes. Le couvercle glisse. C'est fait. Plus rien.

Les porteurs saisissent la bière et commencent la descente de l'escalier. Les amis et la famille de Vallès — c'est-à-dire : la rédaction du *Cri du Peuple* — suivent.-

Au moment où le cercueil da Vallès débouche de la porte de la maison, une formidable clameur s'élève :

—Vive la Commune !

Départ du cortège

Immédiatement derrière, le corbillard se place notre camarade Séverine au bras du docteur Guébhard, à droite duquel est le citoyen Duc-Quercy. À la gauche de Séverine sont les citoyens Massard et Albert Goullé. Suivent, se donnant le bras, les citoyens Millerand, Laguerre, Rochefort, Lucien Victor-Meunier et Champy. Marchent ensuite les citoyens Jules Guesde et Paul Alexis mêlés aux membres de- la Commune.

Le cercueil est placé sur la voiture mortuaire et recouvert d'un drap noir. En travers, est posée l'écharpe de laine rouge glands d'or des membres de Commune.

La couronne apportée par les anciens collègues de Jules Vallès est placée sur le cercueil même ; celle du *Cri du Peuple* est accrochée derrière le corbillard. Toutes les antres couronnes, ainsi que les drapeaux laissés aux mains des délégués des comités, suivront.

De nouveau, d'immenses, de grandioses acclamations retentissent de toutes parts : Vive Commune ! Vive la Révolution ! Honneur à Vallès !

Le cortège

Trottoirs noirs de monde. La foule, massée jusque sur la chaussée acclame avec enthousiasme le char funèbre qui s'avance lentement, et à la suite duquel claquent le drapeau ronge et le drapeau noir, et se balancent les couronnes.

Aux fenêtres pendent des grappes humaines ; sur les balcons, des rangées de têtes découvertes : les uns, venus là pour voir le cortège ; la plupart, pour rendre un dernier hommage à notre mort.

Les chapeaux s'agitent aussi loin que porte le regard et une sourde et formidable rumeur monte, de temps à autre, des rangs pressés de la foule. Jusqu'à la dernière heure, on a cru qua le cortège prendrait le boulevard du Palais et la rue Turbigo, aussi les manifestants se pressent-ils en rangs serrés du pont Saint-Michel à la rue de Rivoli.

Boulevard Saint-Germain

Mais, arrivé au coin du boulevard Saint-Germain, le cortège tourne à droite et il se produit un immense remous. Les grilles du square Cluny sont escaladées, on grimpe aux arbres du boulevard et le cortège continue défiler au milieu de cris, mille fois répétés, de : « Vive la Commune ! vive la République sociale ! »

Des rues adjacentes, affluent citoyens et citoyennes, le bouquet d'immortelles à la boutonnière ou piqué dans le corsage ; les enfants, en groupes, essaient de suivre le corbillard. Sur tous les visages, l'émotion la plus profonde ; tous les yeux sont remplis de larmes.

Place Maubert, la foule est si considérable que le cortège est forcé de ralentir encore sa marche ; aux fenêtres, les femmes agitent leurs mouchoirs et il tombe sur le corbillard une pluie d'immortelles. Le temps est orageux et lourd, de gros nuages gris courent dans le ciel. Une averse ; les têtes restent nues, c'est à peine si quelques parapluies s'ouvrent. Qu'importe la pluie, en effet ? Ce n'est pas cela qui pourra jeter la débandade ou faire avorter la grandiose manifestation que le Paris ouvrier a spontanément organisée autour du cercueil de celui qui fut son plus constant et son plus éloquent défenseur.

Boulevard Henry IV

Dans le même ordre, et au milieu d'un concours toujours croissant de population, le cortège s'avance vers la Halle aux vins et s'engage sur le pont Sully, puis gagne le boulevard Henri IV. Au passage du cercueil, les cris de : Vive la Commune ! redoublent. C'est -une clameur qui se répercute de loin en loin et dont les échos passionnés font passer comme un frémissement dans tous les cœurs. Quel admirable tableau !

À ce moment se produit un incident qu'il nous faut relater, d'autant plus qu'il a donné lieu, dans divers journaux du soir, à des interprétations manifestement fausses. Boulevard Henry IV se trouve une caserne de gardes républicains à cheval. Au-dessus du mur d'enceinte, dans l'alignement des fenêtres, sur les rampes d'escaliers de bois, s'agglomèrent les gardes municipaux, képi en tête, le sourire aux lèvres, l'air goguenard.

Cette scandaleuse attitude soulève l'indignation générale. Des protestations énergiques s'élèvent de toutes parts ; on crie : képi bas ! et des éclairs de colère traversent tous les yeux. Les municipaux essaient un moment de garder leur allure provocatrice, mais les clameurs de la foule deviennent si impérieuses, qu'ils se découvrent enfin un à un ou se dissimulent derrière l'embrasure des fenêtres. La foule se calme et la tête du cortège débouche sur la place de la Bastille.

Place de la Bastille

Il s'est produit une accalmie ; des échappées de bleu mouchètent le ciel et un pâle rayon de soleil illumine de ses reflets l'or la colonne de bronze. Ici, comme lors de l'enterrement de Michelet et de la manifestation Blanqui, un grand frisson secoue la foule. Des milliers de citoyennes et de citoyens s'écrasent dans cet immense espace. Le boulevard Richard-Lenoir, la rue et le faubourg Saint-Antoine sont littéralement, obstrués. Et acclamations continuent plus intenses, plus passionnées. C'est qu'ici nous sommes en plein quartier ouvrier. La Révolution a triomphé ou agonisé dans ce coin de Paris, aux heures tragiques des inoubliables luttes sociales qui ont ensanglanté les quatre-vingts premières années de ce siècle.

Le sol de ces faubourgs a bu le sang prolétarien et les pavés ont des grondements assourdis de canon, sous le roulement lourd et les cahots du char funèbre. Et quels souvenirs, et quels enthousiasmes font battre ces cœurs de travailleurs ! Et combien nous avons été remués des manifestations chaleureuses, si spontanées et si touchantes, qui sont venues, là, réchauffer le « maitre » mort !

Troublés jusqu'au plus profond de nous-mêmes, nous nous retournons à ce moment, et nous jetons un long regard sur tous ces amis connus et inconnus, dont les rangs se développent derrière le corbillard. Le spectacle prend une grandeur imposante. Les drapeaux et les bannières s'espacent maintenant sur toute la longueur du cortège, et c'est une interminable chaîne de couronnes, coupée d'énormes bouquets de fleurs naturelles. Parmi les assistants, toutes les classes sont représentées ; mais la blouse, le bourgeron et la veste des pauvres dominent ; ce sont surtout, en effet, ceux que Vallès appelait les « lamentables », qui étaient là et qui venaient apporter, à celui qui traduisit leur misère en des pages si virilement éloquentes, l'expression dernière de leurs sympathies et de leur douleur. Mais tous se confondent, révolutionnaires en blouse ou en paletot, les mains pressées dans une même étreinte ; nous remarquons même un aveugle des Quinze-Vingts, dont les pas hésitants sont conduits par _deux petites filles, et qui pleure de grosses larmes de ses yeux sans vie.

Puis encore des étrangers, Russes, Espagnols, Grecs, Anglais, Italiens, Allemands, tous proscrits, tous soldats de l'idée sociale, accourus-avec leurs frères de Paris pour saluer une dernière fois l'héroïque combattant de Mai 1871.

Rue de la Roquette

Des Soldats, des lycéens, des élèves des bataillons scolaires, viennent grossir l'immense colonne qui serpente à présent dans la rue de la Roquette. Une pression terrible s'exerce de droite et de gauche ; les trottoirs débordent et la rue se rétrécit de plus en plus ; les nouveaux tentent, mais vainement, de s'introduire dans les rangs. On s'est pris le bras, on résiste à cette double pression, et comme chacun fait la police soi-même aucun incident n’est à signaler.

Nous longeons des demeures de pauvres ; les mères prennent leurs enfants à deux bras et les élèvent au-dessus de la foule ; des fillettes envoient des baisers. Ceux qui n'ont pu trouver place dans la rue, sur les trottoirs ou aux fenêtres qui s’ouvrent sur le parcours, ont escaladé sur les toits et jettent à profusion des immortelles rouges ou des bouquets de violettes.

Et toujours cette formidable rumeur qu'on n'entend qu'aux grands jours des manifestations du Paris révolutionnaire ; toujours proférés avec une ardeur passionnée, ces cris de : *Vive ta Commune ! Vive la République sociale !* qui galvanisent la foule.

Nous voici place Voltaire ; une vaste mer humaine dont le flux et le reflux est presque impossible à contenir. Un instant on a pu craindre que le -cortège ne fût coupé ; le corbillard s'arrête, immobilisé au milieu d'un flot grossissant de manifestants. Le citoyen Rochefort, qui marchait immédiatement après rédaction *Cri du peuple*, se détache et passe au-devant du corbillard, salué par les cris répétés de : *Vive Rochefort !* qu’accompagnent les cris frénétiques de *Vive la Commune !*

Le cortège, enfin dégagé, reprend sa marche ; la montée de la rue de la Roquette n'est plus qu'une grande coulée où surnagent les chapeaux et les casquettes agités par les mille bras de la foule. Derrière, s’enlevant en vigueur, le Père-Lachaise, dont, les tombes et les allées disparaissent sous un fourmillement de têtes et d'épaules. Les arbres, encore dépouillés, éraflent le ciel de leurs branches noires qui servent de refuge aux derniers arrivés.

À gauche, avant d'arriver à la place de la Roquette, une maison en construction, crénelée de fenêtres inachevées et dont la façade est couverte, comme d'une vaste toile d'araignée, des poutres entrecroisées d'un échafaudage, collés aux murs, perdus dans les échancrures de la pierre, accrochés aux poutrelles et aux cordages, des centaines de blousiers, en costume de travail et la figure noire du labeur accompli, poussent des acclamations ardemment répétées par les soixante mille citoyens qui suivent le cercueil.

Les blouses bleues et les Pantalons de velours brun à côte se détachent sur le blanc cru de la pierre et donnent à cette partie de la manifestation un caractère étrangement saisissant. Oui, ce sont bien là les funérailles qui convenaient à Jules Vallès ; ce sont bien les enthousiasmes et les douleurs populaires qui devaient éclater au passage de son cercueil et saluer sa dépouille.

Place de la Roquette, un homme, un vieillard, tombe d'inanition. On le relève. On le porte devant un marchand de vins. On demande pour lui un bouillon. Le mastroquet refuse. On le hue. Un autre donne ce qu'on demande. L'affamé se ranime. On fait une collecte. Un citoyen jette le premier une pièce de vingt sous. Les sous pleuvent. Une trentaine de francs sont donnés au malheureux.

Après cet incident émouvant, le cortège arrive au boulevard de Charonne, à la porte du Père-Lachaise. La poussée redevient formidable ; à droite et à gauche, le boulevard est envahi, et il est impossible de mesure la profondeur grondante de la foule. Tout le Paris des faubourgs est là, qui fait, à notre cher mort, une ovation funèbre entraînante et grandiose.

Au cimetière

La porte, trop étroite, est un obstacle que le corbillard et la garde de citoyens qui l'entourent franchissent avec peine. Les rédacteurs du *Cri du Peuple*, qui depuis le départ ont mené le deuil, sont contraints à de vigoureux efforts pour conserver leur place derrière le corps de celui qui fut leur chef. On monte lentement. L'asile de la mort semble vouloir rejeter Jules Vallès dans la vie.

On tourne, à droite, la première avenue ; on arrive à un large carrefour : c'est là ; une fosse ouverte attend le cadavre.

À ce moment, une indicible émotion saisit la foule des assistants ; les cris de : *Vive la Commune ! Honneur à Jules Vallès ! Vive la Révolution !* jaillissent de tous côtés.

La Tombe

Le côté gauche du chemin s'élève en colline, c'est à la base de cette colline qu'on a creusé le caveau dans lequel le cercueil est descendu.

En un clin d'œil, les interstices entre les tombes s'emplissent ; sur les toitures de pierre, une centaine de citoyens agiles se sont hissés. À l'entour, des reporters de journaux, carnet à la main, s'apprêtent à prendre note des discours qui vont être prononcés.

Un grand silence se fait.

[…]

Un incident

Un journaliste est reconnu pour l'auteur d'un article injurieux pour un de nos confrères les plus estimés et les plus intéressants. Le citoyen Cournet lui parle avec toute la dureté nécessaire. Le journaliste a insisté. Le citoyen Violard lui a intimé l'ordre de

se taire. Les choses se sont gâtées. — Aux dernières nouvelles l'infortuné gratte-papier était allé s'échouer, un peu plus rudement qu'il n'eût fallu, entre deux pierres tombales.

[…]

Les Socialistes allemands

Les groupes socialistes allemands -résidant à Paris ont • tenu venir affirmer ont tenu à affirmer leur foi révolutionnaire. Ils ont apporté une grande couronne de violettes, entourée d'un large ruban rouge et portant, sur un cartouche, cette inscription en lettres noires :

LES SOCIALISTES ALLEMANDS À PARIS

Les citoyens allemands ne faisaient que se conformer à l'attitude prise, en 1871, en pleine Commune, à la tribune du Reichstag de Berlin, où, devant le militarisme vainqueur, Bebel et Liebneck se déclarèrent solidaires de leurs frères de Paris.

Premiers incidents

Le cortège était à peine arrivé à hauteur de la rue Royer-Collard, qu'un groupe d'étudiants, placés sur le trottoir, clame : *À bas les Allemands ! À bas l'Allemagne !* À ces cris répondent aussitôt ceux de : *Vive la Commune ! Vive l'Internationale !* On descend le boulevard Saint-Michel ; les étudiants, vrais ou faux, recrutent à chaque pas des amis et continuent leur clameur. Mais celle-ci est toujours couverte par un cri énergique, que répètent des milliers de poitrines : *Vive la Révolution sociale ! Vive l'Internationale !*

Tentative échouée

La rue Soufflot est dépassée. Les étudiants, au nombre d'une centaine, font une première tentative pour enlever la couronne ; celle-ci, portée au bout d'un bâton noir, domine la -foule. Dès que les révolutionnaires s'aperçoivent du danger que courent leurs frères allemands, ils se massent autour d'eux et les protègent contre toute agression.

La tentative des étudiants produit une bousculade, mais ils ne peuvent parvenir jusqu'aux socialistes allemands : on les repousse en dehors du cortège.

Deux d'entre eux, trop acharnés, reçoivent une verte correction.

À la fenêtre d'un café, près de la rue du Sommerard, se trouve un officier d'artillerie ; les étudiants se tournent vers lui et agitent leurs chapeaux en hurlant : *Vive la France ! Vive la Ligue des Patriotes !* Ce dernier cri montre bien le caractère de la contre-manifestation, il s'agit d'une poignée d'hallucinés, enrôlés sous la bannière de M. Déroulède, et dont le chauvinisme exalté a déjà causé tant de scandales.

Les étudiants s'excitent : *Allons-nous les laisser traverser Paris ! La couronne ! À bas l'Allemagne !*

Le cri de : *Vive l'Internationale !* couvre tout.

Au Square Cluny

Le cortège quitte le boulevard Saint-Michel pour s'engager sur le boulevard Saint-Germain. Les étudiants commencent sérieusement les hostilités ; le long du trottoir se trouvent des tas de sable et de -cailloux : ils servent aussitôt de projectiles. Les étudiants jettent des poignées de sable et des pierres sur la couronne.

Une collision devient imminente. Les cannes en l'air. Les étudiants se portent en masse sur le cortège, les cris redoublent.

Des sifflets retentissent. Une bande de « patriotes » poursuit un jeune homme qui, harcelé, bousculé, se réfugie dans le tramway de Montrouge. Le citoyen gabriel Deville se place devant la plate-forme et essaye de faire comprendre aux plus enragés,qu'il qu' il n'y pas de courage à se mettre plusieurs contre un. Il gifle un étudiant trop grossier. Inutile d'ajouter que ce courageux contre-manifestant s'empresse de filer, sans plus amples explications.

Le long du cortège, un cri retentit : *Serrons-nous autour de la couronne*. Et les révolutionnaires se groupent en rangs serrés, protégeant les socialistes allemands.

— Marchez ! dit-on à ceux-ci. Ne vous mêlez de rien. Nous, nous veillons sur vous, cela nous regarde.

Et ils continuent paisiblement leur marche, sans se laisser intimider par les provocations dont ils sont victimes, sans y répondre autrement que par un calme absolu.

Du reste, les socialistes français forment une barrière infranchissable.

Rue Saint-Jacques

À hauteur de la rue Saint-Jacques le combat s'engage. Les révolutionnaires, à bout de patience, se décident à riposter. Les étudiants pillent une fruiterie et jettent des pommes de terre sur le cortège. On se précipite sur eux et, encore une fois, on les refoule. L'un d'eux est à moitié assommé. Beaucoup fuient par les rues adjacentes ; une devanture de magasin est défoncée par les étudiants.

Le terrain déblayé, les citoyens reprennent leur rang au cri toujours plus vibrant de : *Vive la Révolution sociale ! Vive V Internationale !*

La lutte continue, moins violente ; devant la rue du Cardinal-Lemoine, un étudiant se laisse arracher par un socialiste une canne et un parapluie, qu'il brandissait en menaçant la foule.

Au pont Sully

Devant l'Entrepôt, les « patriotes », dont les rangs se sont quelque peu éclaircis par le départ des francs-fileurs, sont encore au nombre de cent cinquante ou deux cents. Le cortège s'engage sur le pont Sully ; ils le laissent passer. Ils se reforment en arrière et rejoignent la colonne à l'entrée du boulevard Henri IV.

Ont-ils craint d'être jetés l'eau ?

Place de la Bastille

À la Bastille, tentative désespérée contre la couronne des socialistes allemands.

Une dizaine d'étudiants ou de mouchards cherchent à produire une bousculade. Cette fois encore, ils sont repoussés avec perte. Les socialistes recommencent l'opération du boulevard Saint-Germain, ils donnent la chasse aux étudiants, qui s'éparpillent comme une bande de moineaux poltrons et continuent de loin leurs invectives.

À l'entrée de la rue de la Roquette, près de la rue Daval, agression à coups de pierre. Les étudiants visent mal ; ils cassent quelques vitres. Pourtant, le citoyen Penel, ancien conseiller municipal de Puteaux, est atteint par un morceau de plâtre qui lui érafla la joue.

Cette fois, c'est bien fini. Les énergiques citoyens qui entourent les socialistes allemands et protègent leur couronne, font une dernière poussée : cinq, six des agresseurs tombent ; un d'entre eux a l'arcade sourcilière ouverte. Les étudiants s'enfuient dans toutes les directions. Tas de gamins !

❖

À MINUIT

LE CHAGRIN DE TRUBLOT

C'est fini ! nom de Dieu, oui ! J'en arrive du Père-Lachaise, de ce grand champ des navets, où nous irons tous, pour notre propre compte, un jour ou l'autre. J'en arrive esquinté, crotté jusqu'au ventre, moulu, brisé. Eh bien, ça fait rien ! Si ma pelure est avariée, et si j'ai les quilles en coton, j'me sens tout de même un autre homme. Quelque chose de rudement bon a passé en moi, et me donne du chien.

C'est le beau cinquième acte auquel je viens d'assister, tiens, parbleu !

⁂

C'que c'était rupin ! Tenez ! faudrait rien avoir, là, dans le côté gauche, pour pas être ému.

Qu'de populo ! Les belles funérailles ! Y a manqué qu'une chose, le soleil, ce soleil « tiède et clair qui dore la gueule des canons », comme l'a écrit l'patron. Et encore, non ! À un moment, il a eu peur de passer pour un réac, le soleil, et, entre deux nuages, il est venu faire à Vallès son adieu mélancolique.

⁂

C'est la nuit maintenant. Au fond du trou ou nous l'avons vu glisser, dans son pauvre cercueil de chêne, il est seul, il dort, là-haut, sur cette colline où ses camaros se sont chouettement défendus à la fin de la grande Semaine et d'où l'on voit Paris, ce Paris qui fait peur à ceux qui ne le connaissent pas.

Eh bien, Paris, voyez-vous, il n'est pas si terrible que ça ! Et il y a une façon bien simple de le vaincre — c'est de l'aimer.

⁂

Vallès, il l'a aimé Paris — non le Paris du boulevard, le Paris de la noce et de la gomme, (39) de la bohême et de la boursicotaille, celui qui jouit en exploitant le pauv'monde.

Il a aimé notre Paris à nous, le Paris des faubourgs, le Paris qui souffre et qui lutte.

C'est ce Paris-là qui vient de payer sa dette, en lui disant un superbe adieu.

⁂

Ah ! si vous aviez vu la foule émue, « tranquille et belle comme une rivière bleue », qui suivait le corbillard des pauvres, et celle, dix fois plus nombreuse, qui s'était

39 Le monde des gommeux : jeunes élégants du xix^{e} siècle, désœuvrés et vaniteux

groupée tout le long du parcours, aux fenêtres, sur les maisons en construction, sur les impériales des tramways, sur les toits des fiacres, sur les bancs, sur les arbres !

Tout Paris était là, le plus vivant, le plus intelligent, celui de l'avenir, celui qui trime, celui qui est la cité du talent, celui qui est le pionnier de l'avenir et l'avant-garde du progrès.

⁂

Les épisodes ? — Oh ! il y en a eu d'innombrables ! Deux aveugles, des Quinze-Vingts, ont suivi le cortège. Des idiots, des chauvins, école Déroulède, ont fait du chahut à la vue de la couronne du socialisme allemand ! (Les crétins ! Comme si ça signifiait quelque chose, les frontières). Et puis un toutou noir, semblable à celui du dessin d'André Gill, a fait la conduite au patron jusqu'à l'entrée du cimetière.

Et y en a eu bien d'autres, et d'chouettes, sans doute. Est-ce que je sais, moi ?

Parbleu ! dans cet océan où je viens d'être ballotté pendant quatre heures, il doit y avoir eu des vagues troubles : égoïsmes, ambitions mal déguisées, crâneries maladroites, froissements d'amour-propre ! Mais qu'importe ? Trubl'a assisté quèque chose de grand. Et la grandeur fait tout passer : allez ! y a pas eu besoin d'sergots !

Les pauvres ont fait de belles obsèques à celui qui les a aimés. En caraco de laine, leur panier aux provisions sous le bras, j'ai vu des femmes du peuple fondre en larmes. J'en ai même vu une qu'avait mis de pauvres fleurs dans les mains d'une momicharde — douze à quinze mois au plus ! peut-être l'âge di *Cri*, cette môme ! — et, de ses menottes, elle les effeuillait sur le passage de celui qu'a écrit l'*Enfant*.

⁂

Tenez ! voulez-vous savoir ? L'patron a eu tout simplement l'enterrement que Trublot rêverait d'avoir, si, au lieu d'aligner des phrases, il turbinait dans la Sociale.

— Oui, Dédèle… Ça serait rudement chic si ça pouvait se passer comme ça au mien. Mais moi, qui suis né au pays des cigales, j'voudrais un peu plus d'soleil… Et puis le soir, quand la nuit serait tombée, tu sais ? Pas de blague. Faudrait tâcher moyen d'venir me retrouver.

Trublot

IL. *La Taverne du Bagne* de Lisbonne



Dans le *XIXe Siècle* du 8 octobre 1885

CHRONIQUE

Aujourd'hui les cabarets fantaisistes sont à la mode.

Cette vérité que chacun a pu observer est entrée dans l'esprit du citoyen Maxime Lisbonne, ancien colonel de la Commune ancien forçat.

M. Maxime Lisbonne est un excentrique intéressant à connaître. Les bourgeois et les capitalistes n'ont pas d'ennemi d'un commerce plus facile. Lisbonne est toujours gai. Il ne

déchaîne pas ses colères contre les « ennemis du peuple. » Un jour on lui montra de loin M. de Rothschild. Le colonel aborda le financier, l'appela citoyen, le tutoya et ils badinèrent pendant une bonne demi-heure sur un ton plaisant. On peut imaginer que Lisbonne prédit au baron qu'un jour on le fusillerait. Mais les prédictions les plus sinistres n'effraient pas dans la bouche de ce romantique. Il a toujours l'air de rire et quand il vous dit : « Je vous appuierai au mur, » c'est amusant comme une bonne farce.

En vérité si on prenait au mot le colonel Lisbonne, s'il fallait qu'il exécutât sur l'heure tous ceux qu'il condamne, il se déjugerait. Il est le moins méchant des hommes. Pendant la Commune, il a montré qu'il était capable de bravoure. Jusque sur la barricade il était romantique. Je me souviens toujours de ce que m'en a dit Jules Vallès, qui appelait Lisbonne un sublime cerveau fêlé. Nous n'avons pas les mêmes raisons que Jules Vallès de nous enthousiasmer pour un colonel de la Commune. Cependant, — pourquoi ne pas le dire ? — depuis qu'il erre dans la vie parisienne, M. Maxime Lisbonne ne s'est jamais montré méchant garçon. Il a été directeur de théâtre, et il nous a donné aux Bouffes-du-Nord *Nadine* de Louise Michel, qui était un drame si terrible et si comique tout à la fois. Directeur de journal, Lisbonne a fait *l'Ami du Peuple*. C'était une sorte de brûlot révolutionnaire où la déclamation grave de Félix Pyat alternait avec des fantaisies tintamarresques et des polémiques à la Trublot. (40)

Dans les réunions publiques l'ancien colonel a été toujours parmi les boucaniers intéressants : un jour il eut de l'esprit à la salle Lévis. Les anarchistes venaient de décider qu'ils allaient marcher sur Versailles (le congrès était réuni) pour jeter l'Assemblée nationale par les fenêtres. Lisbonne monta à la tribune et leur dit : « Vous êtes des citoyens sérieux ? (Cris : Oui !) braves, résolus (Cris : Oui !) ce que vous votez vous voulez le faire ?(Cris :Oui !) Eh bien, allons à Versailles (Oui ! oui !) Que ceux qui veulent y aller passent près de la porte. »

Il se fit un mouvement dans l'assemblée pendant que le colonel descendait de la tribune. Quand il arriva près de la porte, il trouva un petit groupe de citoyens qui lui dirent : « Allons ! »

Tous sortirent, ils étaient dix-sept. Au tournant de la rue, le « colonel » se trouva tout seul. Les dix-sept s'étaient arrêtés chez les marchands de vin.

Ce fantaisiste révolutionnaire qui joue à la révolution et qui du reste y a joué à ses dépens, en acteur qui sait son rôle et qui s'y met tout entier, vient de fonder un cabaret. Il aurait pu comme les camarades de la Commune, comme ce célèbre Camélinat que personne ne connaît et dont le nom est écrit sur toutes les listes radicales, essayer d'entrer à la Chambre. Mais Lisbonne, quoique fantaisiste, est un homme pratique. L'idée nouvelle (car il faut une idée pour faire un cabaret) que le colonel Lisbonne va exploiter est une réminiscence de ses jours d'épreuve: son cabaret s'appelle le *Bagne*. Dans tous les journaux, on a reçu des invitations à visiter, avant son ouverture, ce nouvel établissement. C'est curieux à voir, mais c'est triste. Boulevard Rochechouart, à l'angle de la rue des Martyrs, la ville possédait un terrain non bâti. Le colonel l'a loué et y a fait bâtir un chalet en bois. Dans la grande salle, des tableaux représentant des scènes du bagne sont accrochés au mur. Fortin, le survivant du peloton meurtrier de l'archevêque de Paris, Trinquet, Amouroux, Roques de Filhol, Rochefort se font vis-à-vis.

Les garçons, dans cette salle, sont habillés de l'uniforme du bagne : veste rouge et bonnet vert. À leur ceinture pend une chaîne à laquelle est attaché un boulet en fer-blanc. Des hommes vêtus engardes-chiourmes, le sabre au côté, surveillent le service des forçats. Parfois un de ces gardes donne un coup de sifflet strident. Un silence se fait : «Au travail, forçats ! » crie le gardien.

Je ne suis jamais allé au bagne de ma vie. Mais le colonel Lisbonne, qui en a l'expérience, m 'a dit hier qu'il avait copié la réalité. Eh bien ! la réalité est triste. Ce cabaret aura certainement, comme tous les établissements bizarres qui se fondent à Paris depuis quelque

---

40 À propos de Trublot, voir le chapitre : IL. *Les obsèques de Jules Vallès*.

temps, un grand succès de curiosité. On ira au Bagne pour voir le colonel et pour voir les forçats. Mais ce ne sera pas un lieu de rendez-vous charmant pour les amoureux. Cette fantaisie macabre ne peut pas plaire deux fois. Le bagne éveille des idées graves avec lesquelles il ne faut pas plaisanter.

C'est l'impression que j'ai rapportée de l'excursion à laquelle tous les journalistes étaient conviés hier.

.

GABRIEL D'ENCRE

Dans : *Le Vieux Montmartre Société d'histoire et d'archéologie des IXe et XVIIIe arrondissements*.. Bulletin mensuel (juillet 1907)

MAXIME LISBONNE

Salis, le gentilhomme cabaretier inoubliable fondateur du Chat-Noir, n'est plus. Il fit de la Butte, l'un des plus imposants mamelons parisiens, une puissante mamelle. Montmartre, qui par son énergique volonté, de rien devait devenir tout, quoique n'ayant pas atteint cet irréalisable programme, est toujours là, peut-être moins éclatant que jadis, mais brillant encore de feux joyeux, que son esprit encore plus que ses vestales n'a pas peu contribué à entretenir. Et cet



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

esprit jeté à tous les vents a germé à maints endroits, depuis la rue Pigalle, le boulevard de Clichy, le quartier Latin, le boulevard Bonne-Nouvelle et le boulevard Montmartre, avec la Boîte à Fursy, les Quat'z'Arts, la Lune Rousse, les Noctambules, le Carillon, deuxième du nom, et le Triboulet jusqu'à la rue Montmartre, ou, pas plus tard qu'hier, s'ouvrait La Pie qui chante.

Mais si l'on retrouve dans les différentes boîtes le même esprit agréablement fantaisiste, primesautier, quelque peu frondeur d'autrefois, dont Dominique Bonnaud, en seul et unique héritier, semble avoir conservé les heureuses traditions, ce n'est plus l'élucubration abracadabrante, la blague outrancière, s'amusant de tout et de soi-même, la farce intense dont Salis et, à côté de lui, Maxime Lisbonne, avaient été les plus étonnants protagonistes. Ce dernier oublié depuis quelques années, est mort récemment, bourgeoisement, dans une retraite paisible ou il s'était retiré des affaires, malheureusement pas pour lui, après fortune faite. Qui ne se souvient de cette physionomie goguenarde souvent errante ou tranquillement stagnante aux terrasses des divers cafés dans les alentours de la place Pigalle ? Qui ne se rappelle les établissements qu'il y a successivement ouverts, la *Taverne du Bagne*, *les Frites Révolutionnaires*, *le Divan Japonais*, pour ne citer que les principaux ? Histoire ancienne, histoire du siècle dernier.

[…]



Carte d'invitation à la Taverne du Bagne
(Coll. de l'auteur)



54, Boulevard Clichy, 54 (Place Pigalle)

BRASSERIE DES FRITES RÉVOLUTIONNAIRES

PRIX

Frites à la Graisse
Avec une boule de son.
un verre de vin rouge ou un bock.
OPPORTUNISTE
REVISIONNISTE 60c
HUISSIER

Frites à la Graisse
Avec une boule de son
un verre de Bordeaux ou de Chablis.
BOULANGISTE 75c.

Frites soufflées à la Graisse
Avec une boule de son
et un verre de Champagne
BOURGEOISE
CLÉRICALE 1 fr
ROYALISTE
BONAPARTISTE

APÉRITIFS NOUVEAUX : AMER REVISION, AMER DISSOLUTION, 30 c.
Toutes les autres Consommations ordinaires. 30 c.

CITOYENS.

A la Brasserie des Frites Révolutionnaires, toutes les Consommations et l'Alimentation séront de provenances Françaises. Pour la Bière, j'ai traité avec la première Maison de la place de Paris, la Croix de Lorraine, dont l'usine est à Bar-le-Duc (Meuse).

Un plat de pommes de terre frites est une nourriture suffisamment abondante à l'existence, et mes concitoyens me sauront gré de leur avoir donné les moyens de vivre à bon marché. Pour bien se porter, il faut la sagesse d'un SPARTIATE et la sobriété du *Chameau*. — Je ne crois pas que nous serons obligés de supporter un nouveau siège. Cependant, avec cette nourriture saine et abondante, PARIS pourrait lutter *Dix années* contre un nouvel investissement, puisque l'on se serait habitué à ne prendre que la dixième partie de la nourriture qu'il faut aujourd'hui inutilement.

CONCLUSION. — J'aurai rendu service à mon pays, au point de vue **Humanitaire, Philanthropique, Hygiénique et Patriotique** !

Patriotique, oui, je le maintiens ! Le jour où il faudra fondre avec impétuosité sur les lignes assiégeantes, on nous verra reprendre le pas gymnastique avec l'élan de 92. Nous sommes certains à l'avance de remporter la victoire. Ce ne sera pas la **Graisse** qui nous empêchera de courir, pour vaincre et mourir. Dr MAXIME LISBONNE.

Quatre Enfants à cheval assureront le service de la correspondance des clients et porteront à domicile les commandes de Frites Révolutionnaires

PARIS. — IMPRIMERIE LISBONNE, RUE ANDRÉ-DEL-SARTE, 9

Fac-simile d'une affiche de Lisbonne
(Coll. de l'auteur.)

⁂

Dans *La Croix* du 30 septembre 1888

FRITES NATIONALES

C'est à Montmartre que l'acrobate Lisbonne, colonel d'opéra-comique et ex-forçat de la commune, va installer la brasserie, destinée à faire oublier sa taverne du bagne. Brasserie des

Frites révolutionnaires aux graisses légitimiste, orléaniste, bonapartiste, opportuniste, cléricale, boulangiste, bourgeoise, révisionniste, et, comme au cours de son existence mouvementée, Lisbonne a eu souvent maille à partir avec les huissiers, à la graisse d'huissier.
Aussitôt servi, chaque visiteur devra payer sa consommation et en échange, iI lui sera remis, comme justification de ce paiement, une croix en fer blanc, suspendue à un ruban jaune.

Sur cette croix, il sera mentionné qu'elle n'a pas été vendue.

À l'entrée, encastrée dans la devanture et de chaque côté de la porte, une guérite abritera un gamin de douze ans, costumé en gendarme espagnol et monté sur un poney.

Ce sont ces deux gendarmes minuscules qui, avant l'ouverture de l'établissement, iront porter les cartes d'invitation à la présidence de la république, aux ministres, au Conseil municipal, à la Chambre, à la presse, etc..,

L'ouverture aura lieu le 9 octobre courant, Lisbonne ayant voulu faire coïncider cette cérémonie avec la rentrée des Chambres ; la reprise des travaux du Parlement ayant été retardée, Lisbonne a hésité un moment s'il n'en ferait pas de même ; mais tonte réflexion faite, il a maintenu la première date ; seulement sur les affiches annonçant l'ouverture de son établissement aux électeurs parisiens il protestera contre les agissements du Cabinet actuel en déclarant que, contrairement au gouvernement, il tient sa parole : *Citoyens, j'ai dit que j'ouvrirais le 9, les frites seront prêtes le 9 !*

⁂

Chapellerie révolutionnaire

Il y a près de cent ans, le 28 septembre 1793, paraissait un décret de la Convention, enlevant le bonnet rouge aux forçats pour en faire l'emblème de la liberté.

Pourquoi ne pas prendre aussi la casaque jaune ?

⁂

Dans la *Dépêche de Brest* du 21 octobre 1888

Les Frites révolutionnaires

Qui ne connaît Maxime Lisbonne, l'ex-condamné de 71, qui s'intitule fièrement ex-forçat et a été tour à tour acteur dramatique, directeur de théâtre, colonel de la Commune, forçat en Nouvelle-Calédonie, cafetier, etc., etc..?

Il vient de fonder le cabaret des *Frites révolutionnaires*. M. Bertol-Graivil nous donne sur cet original établissement les curieux détails qui suivent :

D'innombrables placards orange, affichés un peu partout — et de préférence dans les *quartiers excentriques* avoisinant Montmartre — ont annoncé aux Parisiens ébahis l'ouverture prochaine de la BRASSERIE DES « FRITES RÉVOLUTIONNAIRES » *à la graisse bourgeoise, royaliste, boulangiste, révisionniste, opportuniste, bonapartiste, anarchiste, iste, iste, iste, etc., etc.,* et de plus, à celle d'*huissier* et *cléricale*. Cette dernière, extra-superfine, employée pour les *frites soufflées* avec accompagnement de *champagne* (?) accompagnement obligé, du reste, et presque gratuit pour du champagne, à...1fr.

Il est bon d'ajouter qu'on n'en a pas encore vu la marque.

Moyennant un amer révision (0 fr. 30) ou une frite anarchiste — bock et boule de son — (0 fr. 60), on peut franchir le seuil de l'établissement et faire sa partie soi-même dans la grande symphonie des Frites révolutionnaires.

L'entrée de l'établissement est située entre une série de boxes où piaffent quatre jolis petits poneys que montent autant de petits gendarmes chargés d'assurer le service en ville (correspondances et frites). — Le plafond de cette première pièce est tapissé de billets de banque…au pinceau, ce qui n'en forme pas moins un original trompe-l'œil, agréable à contempler pour ceux dont les doublures se touchent.

Une porte à coulisse donne accès dans la salle de consommation.

Cette salle unique, qui a vingt-cinq à trente mètres de long, est garnie, au centre et sur les côtés, de rangées de tables en bois blanc, veuves de nappes, cela va sans dire ! Les murs sont ornés de peintures assez habilement exécutées, symbolisant les différentes graisses employées par la maison : *supérieure*, bottes de *général* ; 1re qualité, *gendarme* ; 2e qualité agent de police ; 3e qualité, *pioupiou*; plus, les graisses de réserve, *sabots et bottes d égoutiers*, etc.; à côté un cheval noir dont on devine le propriétaire ; un *agent bonapartiste* muni d'un casse-tête ; les *frites à la graisse cléricale*, scène de genre à la Frappa, absolument réussie, etc., etc.

Sur le mur opposé, percé de fenêtres qui donnent le jour à l'établissement, sont des inscriptions dans le goût de celles-ci :

« Les cocottes qui se créperaient le chignon céans, seront condamnées à éplucher des pommes de terre toute la nuit. »

« Ceux qui, pour des raisons politiques ou autres, se prendraient de querelle, sont priés d'aller les vider place Pigalle (qui est assez large pour celà), et peuvent revenir consommer après. » etc.

Le fond de la pièce forme un hémicycle partagé en six arcades fermées de rideaux aux différentes couleurs politiques. Derrière ces rideaux, qui glissent sur des tringles, se trouvent les mannequins de Louis XVIII, Napoléon Ill, le cheval de Boulanger ; qui fait le beau sur ses pattes de derrière (pas Boulanger !), un bourgeois, un anarchiste et un lapin blanc qui est censé représenter la révision.

Suivant la couleur de la frite demandée, un rideau s'ouvre et le personnage qui se trouve derrière apparaît, tenant en main la portion commandée.

Au sommet, une énorme pomme de terre s'épanouit dans un cercle de rayons dorés.

Qu'en dis-tu, Parmentier ? Aurais-tu jamais pensé que ton délicieux tubercule servirait un jour à propager les idées des futurs révolutionnaires ?

En somme, même installation qu'à l'ancienne Taverne du Bagne, sauf le costume des garçons, qui n'est autre que l'habit noir (peste !) sur lequel tranche un épais ruban jaune d'or qui descend du cou comme une chaîne d'huissier, et est terminé par le ticket officiel de la maison, un carton circulaire autour duquel se trouve l'inévitable frite armée de cette légende : *Elle n'a pas été vendue*, et portant en exergue une couronne de lauriers.

Et Maxime Lisbonne circule, impassible, presque olympien, entre les tables des consommateurs, serrant la main à l'un et à l'autre.

L'ex-forçat de la Commune ne vieillit pas. Quelle curieuse et intéressante biographie on ferait de sa vie si multipliée, si accidentée ! Ce ne seraient pas les anecdotes qui feraient défaut au biographe.

Une, entr'autres, m'est revenue à l'esprit tandis que je goûtais de ses frites :

Lisbonne ayant un jour demandé une audience à M. Waldeck-Rousseau, alors ministre de l'intérieur, celui-ci lui fit répondre par l'huissier de service qu'il ne pourrait le recevoir qu'après déjeuner. Désappointement du visiteur qui, sur la recommandation de l'huissier, se rendit dans un restant voisin, où ce dernier vint le chercher une heure après.

Et comme Lisbonne allait régler sa note, montant à vingt-deux sous, l'huissier l'arrêta en disant

— Monsieur, le ministre m'a recommandé de ne pas vous laisser payer estimant que c'est de sa faute si vous avez dû déjeuner dans les environs du ministère.

Alors, très crânement, Lisbonne appela le garçon et, d'une voix de stentor, s'écria :

— Puisque c'est aux frais du ministre, servez-moi une douzaine de Marennes et une bouteille de Chablis !

Puis, s'attablant à nouveau, il ajouta en se tournant vers l'huissier :

— Va dire à ton patron que, dès que le forçat aura mangé ses huitres, il sera à lui !

MENU

II. Une visite au *Cri du Peuple*, dans *Paris qui passe*, de Paul Belon et Georges Price, 1888

Je n'ai pas l'intention de revenir sur les incidents scandaleux qui se sont produits pendant le meeting organisé samedi au Cirque d'Hiver par le parti radical. Ces incidents, nos lecteurs les connaissent dans tous leurs détails à l'heure où j'écris ces lignes et aussi la moralité qu'il faut en tirer. Je veux simplement dire quelques mots sur le principal personnage de la pièce, sur celui qui, avec une conscience digne d'un meilleur sort, en a rempli le premier rôle, sur le compagnon anarchiste Soudey, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Ceux qui nous font l'honneur de lire nos articles savent depuis longtemps que nous avons pour habitude de puiser nos informations à bonne source et que pour y parvenir nous savons au besoin franchir tous les obstacles. Quant à moi, je ne recule jamais devant ce que je considère comme une obligation professionnelle et c'est ainsi que, désirant vous entretenir aujourd'hui d'un anarchiste, je n'ai pas hésité à aller le chercher « jusque dans son repaire », comme disait feu Gambetta, ou jusque dans les bureaux du *Cri du Peuple*, si ce langage vous semble plus clair. J'espère qu'on m'en tiendra compte, au 14 juillet de l'année prochaine.

Savez-vous bien qu'avant de pénétrer dans l'antre farouche où plane l'ombre de Jules Vallès et où l'on croise encore celle de Felix Pyat, ce terrible chiffonnier de lettres qui écrit ses articles à coups de crochets, plus d'un parmi ceux qui sont braves aurait frémi de tous ses membres ! Je n'y ai même pas songé. Avec l'insouciance d'un héros — mon Dieu ! oui — je me suis rendu seul et sans armes, cette après-midi, à l'hôtel de la rue Montmartre et j'en suis revenu sain et sauf comme vous allez le voir.

L'antre farouche est au troisième au-dessus de l'entresol, la porte à droite : tournez te bouton s'il vous plaît. Je fais passer ma carte au directeur du *« Cri »* ou plutôt à la directrice, M^me^ Séverine, et l'on m'introduit dans un joli cabinet de travail, coquet comme un boudoir, avec des tapis partout, sur te parquet, sur le piano, sur ta table chargée de livres et de journaux, avec des fleurs en bouquets dans des vases posés çà et là, dans des jardinières qui garnissent les fenêtres.

La maîtresse de céans, non La maîtresse de céans — mon confrère M^me^ Séverine — est une jeune femme, mince, distinguée, la taille souple dans une robe de chambre élégante, qui s'exprime en termes choisis et me reçoit avec une exquise politesse. En la regardant, je me suis rappelé cette phrase de *Charles Demailly* : « Ne disons pas de mal des femmes laides ! Quand une femme laide se mêle d'être jolie, elle est charmante. »

M^me^ Séverine a des cheveux blond cendré et des yeux bleus d'une grande douceur. Je n'insiste pas.

Aussi bien, je ne suis pas monté jusque-là pour madrigaliser avec la directrice du *Cri du Peuple*. Je suis venu pour voir Soudey, ne l'oublions pas. Soudey est absent, mais va rentrer. On me prie de l'attendre. Je ne demande pas mieux, et je pénètre dans la salle de rédaction du journal, qui ressemble à toutes les salles de rédaction, à cela près qu'on y trouve un portrait de Vallès — bien mauvais ce portrait — et un buste de la République encadré de drapeaux rouges.

Mais voici mon homme : il arrive avec un rédacteur attaché à la maison. Soudey s'installe à mon côté, près de la grande table ; nous allons pouvoir causer à notre aise. C'est un garçon de taille moyenne, maigre, nerveux, la charpente secouée par une toux de mauvais

augure. Il est blond filasse, la figure rasée sauf des « pattes de lapin » sur les joues ; il a les traits tirés, la voix cassée et les yeux brillants de fièvre. On sait qu'en outre des émotions d'hier, il a connu celles de la cour d'assises où il a été traduit il y a une quinzaine de jours et où il a été acquitté après quatre mois de prison préventive. Avec beaucoup de complaisance, il me donne l'explication de son rôle au meeting du Cirque d'Hiver.

« On m'a accusé très injustement, me dit-il, d'avoir voulu faire de l'obstruction systématique. Je n'en ai jamais eu l'intention. J'avais le premier demandé la parole. On m'a déclaré que je ne parlerai qu'après les orateurs radicaux, ce qui, vu leur nombre, revenait à dire que je ne parlerai pas. Pour tourner la difficulté et parler quand même, je me suis inscrit alors pour une motion d'ordre et j'ai grimpé sur l'estrade d'où l'on m'a précipité comme vous le savez, mais voici pourquoi. J'avais l'intention de dire ce que je pense du Métropolitain, seulement j'aurais dit auparavant ce que je pense de Lockroy, et ses amis qui s'en doutaient, ne me l'ont pas permis. Je voulais dire à M. Lockroy : « Vous êtes un farceur ! Vous promettez au peuple plus de beurre que de pain et vous ne lui donnez ni pain ni beurre. J'ai été vous trouver quand vous étiez ministre, comme délégué de *l'Association contre les bureaux de placement*. Vous m'avez déclaré que nous avions raison, que vous prendriez notre défense quand la question viendrait devant la Chambre. Elle est venue ; vous n'avez rien dit : vous êtes resté cloué à votre banc. Voilà comment vous tenez vos promesses. »

Je demande à Soudey ce qu'il est devenu après son expulsion définitive du Cirque. On l'a conduit dans une pharmacie : il était couvert d'éraflures et d'ecchymoses dont il me montre les traces.

« Le plus joli, ajoute-t-il, c'est qu'après m'avoir pansé, on m'a mené au poste, moi, le battu. J'y suis resté jusqu'à minuit. À ce moment, un officier de paix m'a déclaré qu'on m'avait coffré pour me demander si je voulais porter plainte contre mes agresseurs. J'ai refusé avec indignation. Je ne crois pas à l'efficacité de la justice telle qu'elle est organisée. Je sors de prison. Je n'ai pas envie d'y envoyer les autres, même ceux qui m'ont frappé lâchement. »

Pendant qu'il parlait ainsi, la figure de Soudey trahissait une émotion sincère. Ce malheureux désespéré est convaincu : toute sa vie le prouve. Fils d'un pâtissier parisien tué sous la Commune, élevé par une marâtre qui, à l'âge de sept ans, le blessait d'un coup de couteau à la tête, il reçut quelques bribes d'instruction dans un petit séminaire où il passa deux années. On l'en tira pour lui apprendre un métier — celui de son père — qu'il exerça en Alsace-Lorraine. Expulsé comme patriote, il vint à Paris. Il était marié et père de famille. La misère, une misère noire, l'attendait et le terrassa. Ne trouvant pas d'ouvrage, il accepta les plus basses besognes. Il se mit garçon de « baquet » puis garçon de café quand il put y parvenir. C'est alors que l'exploitation des placeurs le révolta tout à fait et qu'il fonda sa *Ligue*.

Voilà, somme toute, quel est l'adversaire de M. Edouard Lockroy, député radical et juif millionnaire

II. L'absinthe de trop…

Dans le *Gaulois* du 29 août 1893

SUCIDE D'UN ANARCHISTE

L'anarchiste Soudey (Edouard-Jean-Gaston), né à Paris le 15 février 1863 — qui n'avait de commun qu'une assonance de nom avec l'inspecteur de police Soudais vient de se suicider dans des circonstances bizarres.

L'avant-dernière nuit, vers minuit et demi, des agents de ronde sur le quai des Célestins étaient prévenus par un ouvrier serrurier, nommé Pierre Demenois, demeurant 3, rue de l'Hôtel-

de-Ville, que son ami, l'anarchiste Soudey, venait de se jeter dans la Seine, de la berge du quai, près le Pont-Marie. Une femme, en larmes, accompagnait M. Demenois.

— C'est ma faute criait-elle c'est ma faute !

Les agents, la femme et le serrurier coururent chercher un marinier, M. Lange, qui demeure rue des Nonnains-d'Hyères ; on mit une barque à l'eau, un passant plongea, mais toutes les recherches pour retrouver le corps de Soudey restaient vaines.

On avait seulement trouvé sur la berge son chapeau, son paletot et son portefeuille, qui contenait sa carte électorale.

Les agents conduisirent alors la jeune femme au poste de l'Arsenal, où M. Duranton, commissaire de police, vint immédiatement recueillir sa déclaration.

Le cadavre de l'anarchiste était retrouvé, à trois heures du matin, à quelques mètres du pont Marie, et transporté, dans le fourgon poste de l'Arsenal, 46, rue Grégoire-de-Tours, au domicile de Mme Saillard, avec qui vivait Soudey.

CHEZ SOUDEY

Nous nous sommes rendu, hier soir, 46, rue Grégoire-de-Tours. Une maison habitée par des ouvriers, à l'angle de la rue des Quatre-Vents, à quelques mètres du boulevard Saint-Germain.

— Au deuxième étage, la porte en face, nous dit la concierge.

Et nous montons par un escalier tortueux, qui suinte l'humidité.

Mme Saillard est seule, assise devant son lit.

A côté du lit, une bière, qui vient d'être fermée. Pas une bougie, pas un drap funèbre.

— Les pompes funèbres viennent de le mettre en bière d'office, nous dit-elle en pleurant.

C'est une femme d'environ trente-cinq ans, petite, maigre, la figure ravagée par la souffrance.

—J'étais seule. Pas un ami, pas un « compagnon » n'est venu. Je ne savais d'ailleurs ni leurs noms ni leurs adresses, et je n'ai écrit à aucun de ceux que Soudey déclarait ses amis.

« C'est fait maintenant. Je lui ai serré les mains pour la dernière fois. J'aurais voulu lui couper une mèche de cheveux. Je n'ai pas pu. Il s'était fait tondre il y a quatre jours.

« Je n'aurai pas le courage de le veiller cette nuit, j'ai peur ainsi toute seule.

« Je fermerai tout à l'heure la porte à clef et j'irai coucher chez une de mes amies.

« L'enterrement a lieu, à trois heures, demain.

« Je suivrai le corbillard jusqu'au cimetière de Bagneux, où aura lieu l'inhumation.

« Puis, je reviendrai ici, seule, toujours seule ; ma vie est finie désormais. »

Nous demandons alors à Mme Saillard de nous raconter

LA SCÈNE DU DRAME

— Ce qu'ont dit les journaux est inexact, dit-elle. Il n'y a que huit mois que je connaissais Soudey, et, depuis cette époque, il s'était transformé. Il ne parlait presque plus politique et il avait abandonné ses idées anarchistes.

« Nous n'étions pas malheureux, contrairement à ce qui a été dit. Je suis couturière, et je gagne ma vie.

« Quant à lui, il était correspondant d'un journal belge, le *Suffrage universel*. Il s'était très activement mêlé à la dernière période électorale, et avait touché pour cela une certaine somme de M. Yves Guyot, candidat dans le premier arrondissement, et de M. Paul Bernier, candidat dans ls sixième.

« Vendredi dernier, il s'était acheté des vêtements, et paraissait tout joyeux.

« J'ai une de mes amies. Mme Augustine Démenois, rue de l'Hôtel-de-Villé. Hier, nous célébrions tous sa fête.

« Soudey lui avait même apporté un bouquet. Le repas avait été très gai, quand, à minuit, on proposa, en nous reconduisant, de prendre une dernière tournée chez un marchand de vins, rue des Nonnains-d'Hyères.

« Soudey voulut boire une absinthe.

« — À cette heure-là, lui dis-je, tu es fou.

« Tout à coup, il se mit à prendre à partie un ami de M. Demenois, un petit bossu nommé Louis. Celui-ci répondit à ces plaisanteries par un coup de poing.

« Soudey voulut se venger en ripostant de la même façon. J'eus le malheur d'intervenir. Sa colère se tourna alors contre moi et il me fit une scène de jalousie. Tout à coup, il nous quitta en me criant :

« — Au revoir, Renée !

« Dix minutes après, il se jetait dans la Seine. Comme il ne savait pas nager, le malheureux, qui ne voulait pas mourir, nous appelait et criait « Au secours !»

« Je suis convaincue qu'il avait toujours pensé qu'on allait courir après lui et l'empêcher de mettre son projet à exécution. Il m'avait cependant dit souvent que, s'il avait la moindre contrariété, il se suiciderait. Mais franchement, comme je l'ai dit au commissaire, nous ne pouvions pas deviner qu'il voulait se tuer hier.

« Je l'ai revu ici, quand quatre agents l'ont apporté, à cinq heures du matin. Je me suis rappelée alors qu'un médecin qui l'avait soigné, M. le docteur Astier, lui avait dit devant moi :

« — Soudey, vous mourrez dans un accès de folie !»

LA VIE DE SOUDEY

M^me^ Saillard nous donne ensuite quelques détails sur Soudey :

— Il ne laisse rien, dit-elle, pas même des papiers. La plupart de ses livres, ses journaux, ses « mémoires », ont été dispersés dans les chambres d'hôtels d'où on l'expulsait faute de payement.

« Son père, pâtissier à Paris, avait été tué par un éclat d'obus pendant la Commune.

« Il avait perdu sa mère très jeune et fait ses études au séminaire. Il avait ensuite abandonné cette vocation pour prendre l'état de son père.

« II racontait lui-même qu'il s'était fait journaliste anarchiste parce qu'il ne voulait plus travailler comme cuisinier.

« Il était brouillé avec sa tante et sa sœur, qui habitent rue Oberkampf.

« II s'était marié, il y a quelques années, avec une couturière, dont il était divorcé. »

Voici, enfin, quelques notes recueillies auprès de ses amis politiques :

— Soudey un anarchiste ? Jamais ! dites plutôt un agent de la Sûreté générale.

« II a collaboré effectivement à quelques feuilles révolutionnaires, dont il émaillait les colonnes de fautes d'orthographe ; il a participé à quelques « mouvements » et pris souvent la parole dans les réunions publiques, mais il a toujours bénéficié d'ordonnances de non-lieu et n'a jamais été inquiété par la justice, qui avait sans aucun doute de bonne raisons pour le ménager.

« La dernière manifestation qu'il avait organisée a piteusement échoué. Il avait donné, il y a un mois ou deux, rendez-vous aux compagnons, rue de l'Ancienne -Comédie, au carrefour de l'Odéon, pour aller réclamer un des nôtres, décédé à l'hôpital, et qu'on avait envoyé à l'école de dissection de la Faculté de médecine. Personne ne se rendit à son appel.

« Comme anarchiste, Soudey avait fait un peu de bruit, jadis, par la violence de ses attaques contre les bureaux de placement et au moment du procès Ravachol. »

SOUDEY BOULANGISTE

Soudey avait connu le général Boulanger lorsqu'il était ministre de la guerre ; fort misérable, il sut intéresser à lui le général, qui lui donna quelques secours dont il lui garda une profonde reconnaissance.

Lors du banquet de l'avenue Lowendal, il fut avec Morphy, un autre anarchiste, chargé d'assurer la sécurité au dehors ; il s'en acquitta avec un tel zèle qu'au cours de la soirée il était conduit au poste et de là au Dépôt, dont il sortit deux jours après.

Il alla plusieurs fois à Bruxelles et à Londres ; il proposa d'enlever M. Carnot le jour de la cérémonie de Versailles, en mai 1889 ; il fut prié de se tenir tranquille et de regagner Paris. On fut quelque temps sans le voir ; il reparut au mois de juillet, et dans le banquet offert au général Boulanger à l'Alexandra Palace, il porta un toast au nom des travailleurs.

Lorsque le général fut installé à Jersey, Soudey alla lui rendre visite, et à Bruxelles, il assista à son enterrement.

Après la mort du général, Soudey reçut quelques secours des anciens amis du suicidé d'Ixelles.

Lisbonne, (41) qui l'avait recueilli un moment en l'employant comme cuisinier, dut s'en séparer, leurs opinions politiques ne pouvant s'accorder.

LEON BRÉSIL



JE. Mon journal

13 février 1886 départ mission Paul Bert

Mon ami Jocelyn Pène-Siefert va voir du pays.

In *Le Midi* 13 février 1886

La mission Paul Bert

La mission Paul Bert, qui doit s'embarquer dimanche prochain à bord du paquebot français *Melbourne* des Messageries maritimes, est attendue aujourd'hui à Marseille.

Cette mission se compose de : M. Paul Bert, résident général au Tonkin, et accompagné de Mme Paul Bert, de deux enfants, l'une de quinze ans et l'autre de dix ans, et de deux institutrices, Mlles Anna et Joséphine Clayton ; M. Paul Vial, résident supérieur à Hanoi ; M. Klobukowski, directeur du cabinet ; M. Chailley, sous-directeur du cabinet, accompagné de Mme Chailley ; M. Hallais, capitaine d'infanterie de marine ; M. Schilleman ; M. Luce, capitaine d'artillerie de marine ; M. Toutée, capitaine d'artillerie de terre ; MM. Germain, Boissière, Gerbaud, Lefebvre, Ganesco, Siefert, Clayton et François, attachés au cabinet du résident général ; M. Girette, secrétaire particulier, accompagné de Mme Girette ; M. Dumontré, interprète chinois et annamite, et M. Laurent, inspecteur des finances.

Quatre domestiques sont au service de M. et Mme Paul Bert et de M. Vial.

La mission occupera à bord vingt-neuf cabines de première classe et quatre de deuxième classe, ces dernières pour les domestiques,

---

41 Journaliste dans la mouvance anarchiste, ancien colonel, ouvre plusieurs cabarets, dont : *La Taverne du Bagne*, en 1885. Voir le chapitre : *La Taverne du Bagne* de Lisbonne.

> M. Hautefeuille, lieutenant de vaisseau, rappelé par dépêche de la côte occidentale d'Afrique et qui fait aussi partie de la mission, ne s'embarquera que sur le prochain courrier, car il n'est pas encore rentré en France.

C’est vraisemblablement le livre de Siefert paru l’an dernier, *La Question Tonkinoise avant et après le traité avec la Chine*, qui lui a valu de monter à bord du *Melbourne*, parmi tout ce beau monde. En effet il a peut-être pesé dans la décision de mettre sur pied cette mission Paul Bert. Dès sa préface, il affirme « qu’il est un objectif [plus important que la paix avec la Chine] pour les intérêts français présents et futurs en Indo-Chine » :

> c'est l'évaluation scientifique, industrielle, commerciale, du Tonkin et de la Haute-Cochinchine, par des spécialistes personnellement désintéressés, pour déterminer le régime corrélatif *éventuel* à appliquer à ce pays. Que l'on est insuffisamment renseigné là-dessus, rien ne le prouve comme les opinions contradictoires qui ont cours encore, comme les tâtonnements fortuits qui ont marqué jusqu'ici notre politique et nos expéditions. Ce travail-ci propose, après revue des faits accomplis, d'aborder la question tonkinoise, comme il convient à la France.

Paul Bert a pris la précaution de s’entourer de spécialistes… même si Jocelyn est d’abord un idéaliste qui rêve d’exporter la culture française jusqu’aux confins de la Terre, comme en témoigne la conclusion de son livre :

> Le coche manqué au siècle dernier, dans l'Inde et au Canada comme en Égypte, s'offre de nouveau à nous à proximité de la Chine, où le génie clairvoyant et audacieux de Dupleix voulait déjà porter notre fortune — en négociant avec les Portugais la cession de Macao. Si nous manquons encore ce coche, soit en abandonnant un pays — la Basse-Cochinchine comprise — qui nous coûte déjà près de un milliard et demi et plusieurs milliers de soldats, soit en continuant d'indisposer des éléments indigènes qui ont intérêt à changer de régime politique et économique, nous n'aurons travaillé que pour nos voisins ou ennemis d'Europe une fois de plus, mais probablement la dernière, car les chances de reprendre l'ascendant se font de plus en plus rares pour nous sur la planète.
>
> D'ailleurs, en nous recroquevillant entre nos frontières comme les Coréens jusqu'à ces dernières années, nous n'échapperions pas plus aux luttes pour l'existence internationale qu'à la loi de la circulation humaine, du pôle à l'équateur et vice-versa, et d'un hémisphère à l'autre. II s'agit là d'un fait du même ordre que la circulation des vents, des eaux, et des corps qu'ils déplacent. Nous serions poussés et menés au lieu de donner l'impulsion et la direction à autrui dans une certaine mesure : voilà toute la différence.
>
> Mais au cas même d'un échec dans la colonisation, ou plutôt utilisation, de nos possessions d'Indo-Chine, il serait digne de la troisième République, presque à un siècle de distance, de donner un pendant à *l’Institut d'Égypte*, de telle sorte que l'héroïsme de nos soldats, qui s'est perpétué à peu près intact, eût encore pour compagnon dans l'histoire un noble labeur réalisé par le génie scientifique et artistique de la France.
>
> L'auteur des pages qui précèdent est de ceux qui ont foi en notre race et en ses facultés, et qui, malgré des éclipses et des défaillances regrettables, ne désespèrent point de leur pays.

MENU

Mon journal : 1er juillet 1886

La flamme d'Aladdin s'est éteinte, étouffée par la tuberculose, ce fléau des âmes embrasées et des ventres affamées. Elle fauche des artistes et des saints qui brûlent de tous leurs sens — *In memoriam* Keats, Chopin, Delacroix, Privat d'Anglemont, Louisa Siefert et tous ceux qui gisent au pied des colonnes brisées — et s'acharne sur les pauvres, qui restent anonymes.

Le supplice d'Aladdin durait depuis des mois. Sentant sa fin prochaine je fis venir son père. Le stoïcisme de ce-dernier, qu'on aurait pu interpréter comme de l'indifférence, fut pour nous, qui nous sentons supérieurs en tout, une leçon d'humilité empreinte d'antique sagesse. Mais, au fond, j'en suis certain, quel désespoir !

Dans ses derniers moments, Aladdin — Saïd — nous parut plus serein ; il s'occupait de longs moments à faire tourner son praxinoscope, à regarder sauter la fillette à la robe bleue. De temps à autre, il fixait ses yeux sur moi ; ses lèvres empourprées remuaient : « sahib !... sahib !... », à peine audible, ou alors, peut-être « Saïd… », rien que pour nous deux. Liette et moi lui prenions les mains lorsqu'il lâchait son jouet. Son père restait indéchiffrable.

Je revoyais son sourire lorsqu'il nous avait accueillis, tel un prince ses ambassadeurs, à Bou-Médine ; le repas de fête ; son attitude toute de noblesse, alors qu'on allait lui enlever son fils. J'appris beaucoup ce jour-là, et j'appris aussi beaucoup d'Ali Bou Bakr, le jour où Aladdin nous a quittés.

Nous refîmes le parcours de Jules Vallès, quatre kilomètres jusqu'au carré Musulman du Père-Lachaise, dans la plus stricte intimité, comme disent les obituaires des journaux. Notre chemin ponctué par les levers de chapeaux d'usage et les signes de croix discrets des dévotes.

MENU

Mon journal : 12 octobre 1886

Depuis la mort de Saïd et l'épisode Vallès, Liette et moi sommes devenus plus proches. Elle collabore au *Cri du Peuple*, qui n'est pas vraiment mon évangile, mais que je respecte. Et c'est l'occasion d'aller l'attendre à sa sortie du journal, rue Montmartre, et d'aller souper dans un bouillon du Sentier où campent en permanence les révolutionnaires qu'elle compte parmi ses amis. Là, chacun évoque son projet pour refaire le monde, et cela, curieusement, donne soif !

Je fréquente aussi le bouillon Duval du boulevard, au 26. Il me suffit de traverser la rue et de faire une centaine de pas vers la Seine. Ma serviette m'y attend dans un des nombreux casiers disposés à l'entrée. Ces établissements de bouillon, fondés par le boucher Duval, sont un genre de restaurant tout particulier. Comme dans les dîners à prix fixe, on n'y trouve qu'un nombre limité de mets, parmi lesquels on peut choisir ce que l'on veut, chaque chose étant comptée séparément. La nourriture y est bonne, surtout la viande, mais les portions ne sont pas fortes. Ceci me convient car mon estomac me fait souffrir chaque jour davantage, et j'évite de faire bombance. Ces établissements sont très-fréquentés. II règne dans tous une très-grande propreté. Le service y est fait d'une manière fort convenable, souvent par des dames, vêtues d'un costume uniforme sévère. En entrant, on reçoit une carte, où est inscrit au fur et mesure ce qu'on a commandé. Est-ce que je ne pourrais pas écrire des réclames, moi aussi, au lieu de m'obstiner à jouer les sages en paroles ?

Il y avait une fois un homme si gras, si gras, qu'il avait des yeux de bouillon.

Sac à maximes : item N°659

Notre époque pourrait plausiblement se caractériser par sa manie d'implanter partout des prétoires. Sous le portail du plus infime bouiboui on voit maintenant se dresser un comptoir derrière lequel siègent trois conseillers au plastron neigeux, plus gourmés qu'Éaque, Minos et Rhadamanthe en personne. À l'entrée des bouillons Duval on passe devant un boxe où une gracieuse Sainte-Wehme griffonne des comptes et additionne des tripes avec des asperges. Dans les bureaux d'omnibus même, un aréopage permanent en toques à visière contrôle d'un œil sévère les plumitifs, et signe des condamnations à des quarts d'heure de prison ambulante. Enfin, je ne puis plus pénétrer dans un chalet de nécessité sans m'attendre à trouver à côté de la buraliste deux assesseurs en jupons, compulsant des paperasses ou percevant à titre d'épices le triobole qui n'a pas d'odeur. Décidément, si sa jugeotte laisse parfois à désirer, on ne pourra pas dire que notre siècle a manqué de juges !

Sac à maximes : item N°1093

❖

Décidément Jules Vallès me poursuit, ou plutôt, devrais-je dire, me précède. Voulant donner libre cours à ma passion des livres. Je décidai de consacrer tout mon temps, tant que le legs de l'oncle Eugène, le permettrait, à la recherche des trésors des bibliothèques, et je commençai par Sainte-Geneviève. Vallès l'avait fréquentée avant moi. Il y fait référence dans *Le Bachelier* :

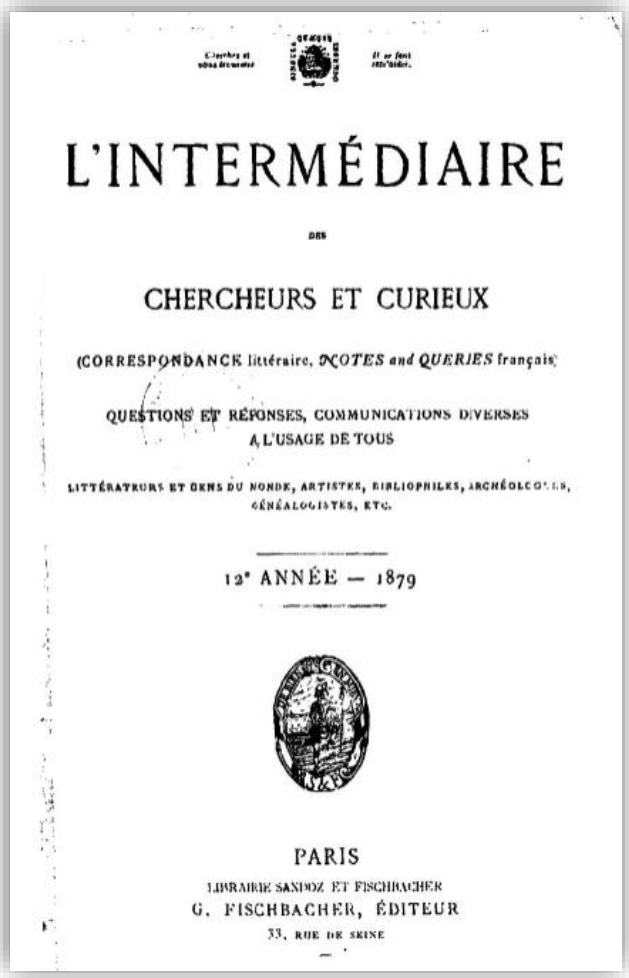
> « Où aller, le soir ? Heureusement, à six heures, l'autre bibliothèque Sainte-Geneviève est ouverte. Il faut arriver en avance pour être sûr d'une place. Les calorifères sont allumés ; on fait cercle autour, les mains sur la faïence. J'ai voulu causer avec mes voisins de poêle ! Pauvres sires ! (…) Je vais en bas quelquefois, dans une salle qui a des odeurs de sacristie. La fraîcheur, le silence !… C'est là que sont les livres illustrés

Je suis devenu un véritable *rat de bibliothèque*. J'aurais pu poser pour le tableau du peintre et poète allemand Carl Spitzweg, (*Der Bücherwurm*). ([42]) Mais je ne vais pas à Sainte-Geneviève pour réchauffer mes mains avant de « recopier de vieux *anas* », comme le bachelier, afin de gagner ma vie en y puisant des calembours :

> « Vous n'avez pas d'esprit, m'a dit Rogier, un matin. »
> Par bonté, il m'a donné quelques recueils de calembours à faire.
> « Vous n'avez pas besoin de les inventer vous-même, vous n'en viendriez jamais à bout, mon pauvre garçon ; cherchez dans les livres, ça ne fait rien ! »
> Je vais à la bibliothèque copier les vieux *anas*.
> Et c'est payé 5 francs — pas un radis de plus ! — 100 *calembours pour un sou — demandez !*

[42] Il figure sur la couverture de ce livre

Je ferais mieux de crier ça dans une baraque, en habit de pître. Je gagnerais davantage.



L'INTERMÉDIAIRE

DES

CHERCHEURS ET CURIEUX

(CORRESPONDANCE littéraire, *NOTES and QUERIES* français

QUESTIONS ET RÉPONSES, COMMUNICATIONS DIVERSES
A L'USAGE DE TOUS

LITTÉRATEURS ET GENS DU MONDE, ARTISTES, BIBLIOPHILES, ARCHÉOLOGUES, GÉNÉALOGISTES, ETC.

12e ANNÉE — 1879

PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
G. FISCHBACHER, ÉDITEUR
33, RUE DE SEINE

Mon plus grand plaisir consiste à fouiller les tréfonds des collections à la recherche de sujets dignes d'être traités dans une publication de haute tenue. Ainsi, je collabore à L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.

Une de mes premières contributions date de 1879. J'étais alors en poste à Tlemcen, et, allez savoir pourquoi je m'attaquai à l'expression « embrasser la carrière ».

J'écrivais alors :

Embrasser une carrière. Briser une carrière — Que pensent les puristes de *l'Intermédiaire* de ces expressions, dont l'une au moins a été employée, ici même, par un des nôtres que je ne veux pas nommer, pour ne pas donner à ma question un caractère de personnalité désobligeante ?

PAUL MASSON

Et voici le genre de réponses que j'obtins le 13juillet 1879 :

Embrasser une carrière. Briser une carrière. (XII 387 (43)). — Dictionnaire de l'Académie (1835) : « *carrière* se dit figurément de « la profession que l'on « embrasse », des études auxquelles on se livre, etc. » Parmi les exemples cités, je vois : « courir, parcourir une carrière ». Je ne vois pas pourquoi, si l'on peut dire : « embrasser une profession », on ne dirait pas aussi : « embrasser une carrière ». Du moment que le mot est pris au figuré, il s'accommode de toutes les expressions applicables aux mots similaires, On dit correctement : « briser l'existence », « c'est une existence brisée ». J'en infère que le mot carrière, au figuré, signifiant l'existence, on peut aussi dire

43 Fait référence au tome et à la colonne où avait paru la question

« briser une carrière », aussi bien que « briser une existence ». J'emploierais sans aucun scrupule les deux locutions.

E.-G. P.

— II y a ici une grande autorité à citer : n'y manquons pas ! C'est le grand puriste, le grand classique Hervé, auteur de ce grand chef-d'œuvre (paroles et musique), *le Petit Faust :*

Il embrasse son père, il embrasse sa mère.
Il embrasse sa sœur, Il emb…rasse son frèr…e.
— (*Parlé*) Et s'il n'a ni père, ni mère, pas de sœur, pas de frère ?
Il se contente alors d'emb…rasser sa carrière.

Donc on dit : « embrasser une carrière », et je briserais... ma plume s'il ne m'était pas permis d'embrasser ou de briser une carrière, à la barbe de tous les Intermédiairistes présents, passés et futurs !

A. A.

Comme on peut le constater, l'érudition peut « faire bon ménage » avec l'humour !

Je ne résistai pas au plaisir de jouer les érudits, et je ruminai longtemps ma réponse à la réponse.

Embrasser une carrière. Briser une carrière (XII, 387.440). — L'argumentation de notre collabo E.-G. P. ne m'a pas convaincu. « Du moment que le mot est pris au figuré, dit-il élégamment, il s'accommode de toutes les expressions similaires. » Halte-là ! C'est précisément parce que le mot « carrière » est pris au figuré et tant qu'il sera employé à ce titre, que les expressions relevées pourront avoir quelque chose de choquant. C'est par métaphore qu'on a commencé à dire : carrière, pour existence, en comparant la vie un stade parcouru par des coureurs (et Dieu sait si cette comparaison est juste, eu égard à la rapidité avec laquelle nous atteignons le but !) — toute la question aujourd'hui est de savoir si cette métaphore est assez pâlie, si le mot carrière dans ce sens est devenu assez abstrait, si son acception primitive et concrète est assez oubliée, pour que les expressions en litige soient justifiées. Or, j'estime que nous nous trouvons précisément au seuil de ce moment. Et voilà pourquoi les amis du passé, qui regardent volontiers, comme moi, en arrière, critiquent ces locutions, tandis que les novateurs, les écrivains du lendemain, les journalistes, les emploient sans scrupule, les excusent et prétendent même les légitimer. Les exemples cités par M. E.-G. P. ne font que confirmer ma thèse. Il n'y a rien de bizarre à dire : embrasser une profession, et : briser une existence. En effet les mots « profession », « existence n'ont jamais eu qu'un sens abstrait et, par conséquent, ces expressions ne présentent pas, comme celles que je combats, le lamentable spectacle de deux métaphores qui s'entre-choquent.

P. MASSON

Ma curiosités ne s'étendait pas jusqu'au sexe des anges, mais peu s'en fallait. Ma question parut le 23 décembre 1880 alors que je mijotais à Chandernagor.

Où l'on parle des « hommes complets » :

Les Soprani de la Chapelle Sixtine. — Tout monde a entendu parler de ces intéressantes victimes de l'art musical. En existe-t-il encore aujourd'hui Rome ? et comment les recrute-t-on ? Je me souviens d'avoir entendu il y a quelques années dans

une église de Madrid, pendant une *funcion* solennelle, une véritable voix de soprano émise par un homme d'une trentaine d'années. Ce chanteur offrait, d'ailleurs, tout à fait l'aspect extérieur d'un homme complet ; ainsi, il portait une moustache très bien fournie. Mon examen n'ayant pu pénétrer plus avant, j'en suis réduit à poser la question subsidiaire suivante : La voix de soprano proprement dite peut-elle se rencontrer (après leur mue, bien entendu) chez des hommes qui ont conservé toutes les prérogatives de la virilité ?

PAUL MASSON.

Une réponse fut publiée le 10 janvier 1881

Les Soprani de la Chapelle Sixtine. (XIII,734) — Les Papes interdisent absolument cette barbarie, devant laquelle des familles romaines ne reculaient point, pour en tirer profit. Quant à la voix de soprano chez les hommes complets, il n'est pas douteux qu'elle ne se rencontre assez fréquemment.

J. de V.

— Je regrette de n'être pas en mesure de renseigner plus complètement le collabo Paul Masson, et de ne pouvoir lui envoyer à Chandernagor que les indications très sûres que voici. Tout récemment, un sopraniste italien se faisait entendre dans l'église de St Bonaventure à Lyon. Une polémique s'engagea, à ce sujet, entre le curé de St Bonaventure et un journal de la localité, le *Courrier de Lyon* ; Il ressortait de la lettre du curé que le sopraniste incriminé était notoirement marié et père de plusieurs enfants. De plus, ledit sopraniste, se trouvant diffamé par l'article du *Courrier*, annonçait l'intention de se pourvoir en justice. L'affaire ne m'intéressant pas autrement, j'ignore ce qu'il en est advenu.

Ccr. Lugd.

MENU

Mon journal : 19 février 1887 flânerie au froid

Ce samedi, le froid et la neige ne m'ont pas dissuadé d'aller voir de plus près les travaux du Champ-de-Mars. Le long du quai de Conti les bouquinistes serrés dans leurs paletots avaient sorti leurs étalages, mais les passants pressaient le pas vers des lieux plus prosaïques et surtout plus chaleureux. Je sais qu'Octave Uzanne prépare un livre qui s'appellera *Bouquinistes et bouquineurs : physiologie des quais de Paris.* (44) J'ai quand même pris le temps de saluer certains de ces bonhommes qui aujourd'hui portaient mitaines et cache-nez.

Inévitablement mes déambulations dans Paris convoquaient des fantômes qui m'accompagnaient sans m'effrayer. Au contraire, le surgissement de ces vies passées, réelles ou imaginées, enrichissaient ma perception. Je repensai au Laurent de *Thérèse Raquin*, qui avait souvent, lui aussi, longé la Seine à cet endroit.

Le matin, il partait huit heures. Il descendait la rue Guénégaud et se trouvait sur les quais. Alors, à petits pas, les mains dans les poches, il suivait Seine, de l'Institut au jardin des Plantes. Cette longue course, qu'il faisait deux fois par jour, ne l'ennuyait jamais. Il regardait couler l'eau, il s'arrêtait pour voir passer les trains de bois qui descendaient la rivière. Il ne pensait à rien. Souvent il se plantait devant Notre-Dame, et contemplait les échafaudages dont l'église, alors en réparation, était entourée : ces

44 Voir le chapitre : IL. *Bouquinistes et bouquineurs*

> grosses pièces de charpente l'amusaient, sans qu'il sût pourquoi. Puis, en passant, il jetait un coup d'œil dans le Port Vins, il comptait les fiacres qui venaient de la gare, Le soir, abruti, la tête pleine de quelque sotte histoire contée à son bureau, il traversait le Jardin des Plantes et allait voir les ours, s'il n'était pas trop pressé. Il restait là une demi-heure, penché au-dessus de la fosse, suivant du regard les ours qui se dandinaient lourdement: les allures de ces grosses bêtes lui plaisaient ; Il les examinait, les lèvres ouvertes, les yeux arrondis, goûtant une joie d'imbécile à les voir se remuer. Il se décidait enfin à rentrer, trainant les pieds, s'occupant des passants, des voitures, des magasins.

Plus tard, après avoir poussé Camille, le mari de Thérèse, dans la Seine, où il périt noyé, c'est en ces mêmes lieux — dans une scène qui semble faire écho à la précédente — que Laurent cherche le moyen d'apaiser les tourments de sa conscience.

> Le matin, lorsque le jour chassait les effrois de la nuit, Laurent s'habillait en toute hâte. Il n'était à son aise, il ne reprenait son calme égoïste que dans la salle à manger, attablé devant un énorme bol de café au lait, que lui préparait Thérèse. Mme Raquin, impotente, pouvant à peine descendre à la boutique, le regardait manger avec des sourires maternels. Il avalait du pain grillé, il s'emplissait l'estomac, il se rassurait peu à peu. Après le café, il buvait un petit verre de cognac. Cela le remettait complètement. Il disait : « À ce soir », à Mme Raquin et Thérèse, sans jamais les embrasser, puis il se rendait à son bureau en flânant. Le printemps venait ; les arbres des quais se couvraient de feuilles, d'une légère dentelle d'un vert pâle, En bas, la rivière coulait avec des bruits caressants ; en haut, les rayons des premiers soleils avaient des tiédeurs douces. Laurent se sentait renaître dans l'air frais ; il respirait largement ces souffles de vie jeune qui descendent des cieux d'avril et de mai ; il cherchait le soleil, s'arrêtait pour regarder les reflets d'argent qui moiraient la Seine, écoutait les bruits des quais, se laissait pénétrer par les senteurs âcres du matin, jouissait par tous ses sens de la matinée claire et heureuse. Certes, il ne songeait guère à Camille ; quelquefois il lui arrivait de contempler machinalement la Morgue de l'autre côté de l'eau ; il pensait alors au noyé en homme courageux qui penserait à une peur bête qu'il aurait eue. L'estomac plein, le visage rafraîchi, il retrouvait sa tranquillité épaisse, il arrivait à son bureau et y passait la journée entière à bailler, à attendre l'heure de la sortie.

Moi aussi je jouissais « par tous les sens de la matinée claire et heureuse », quoique bien fraîche ce jour-là. Si un jour quelque gros poids devait encombrer ma conscience, à n'en pas douter, je me dirigerais ver la Seine pour la soulager.

Le chantier de terrassement a débuté fin janvier dans la confusion. Les terrassiers français ont manifesté parce que l'on voulait employer des ouvriers étrangers. On a dû s'entendre parce que le site de la future Tour Eiffel est en effervescence, on s'y agite en tous sens, même le samedi, même quand il neige. Ils travailleront aussi demain, car il faut que la Tour soit prête pour l'Exposition universelle de 1889.

La gestation du projet qui démarre aujourd'hui a fait l'objet d'un véritable feuilleton dans les journaux l'an dernier. Pierre Fras, ce Lyonnais que j'avais connu à Chandernagor, m'envoie des articles de la presse locale, qui s'intéresse à cet événement parisien.

Dans *l'Industriel du Rhône* du 6 juin 1886 :

LA TOUR EIFFEL

La fameuse tour de l'ingénieur Eiffel, haute de trois cents mètres, qui sera la grande attraction de l'Exposition de 1889, ne pourrait, si nous en croyons des gens du métier, être élevée à une aussi grande hauteur. Théoriquement, cette tour est très possible ; mais de nombreuses difficultés pratiques que n'a pas prévues l'auteur du projet, viendront s'opposer à son achèvement.

Elles ne résulteraient pas, comme on pourrait le croire, de l'effet moral produit sur les ouvriers travaillant pour ainsi dire dans les nuages, mais plutôt d'une impossibilité matérielle. En effet, à cette distance au-dessus du sol, le froid est très vif ; de violents courants d'air et des rafales subites viennent refroidir les ouvriers en moiteur et les rendent incapables de continuer tout travail.

Ce fait a été observé lors de la construction des deux tours de Clermont-Ferrand, qui ne sont élevées qu'à soixante-quinze mètres de haut, sur un plateau d'une altitude de cent mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Les pneumonies et les maladies de ce genre qui s'abattaient sur les ouvriers rendaient l'embauchage de ces derniers très difficile, et pour aucun prix la plupart ne consentaient à remonter sur les tours.

Ce sera bien autre chose pour le monument de M. Eiffel qui aura 300 mètres !

Ces réflexions nous ont frappé par leur justesse et nous avons pensé qu'elles ne manqueraient pas d'intérêt pour nos lecteurs, car elles émanent de l'architecte lui-même des tours de Clermont-Ferrand, ancien grand prix de Rome, architecte du gouvernement, et dont la compétence toute spéciale dans ces matières est très appréciée.

Dans *Le Rhône* du 31 octobre 1886 :

LA TOUR EIFFEL

La question de la construction de la grande tour métallique due au plan de M. Eiffel, après avoir subi des alternatives, vient d'être résolue définitivement par l'affirmative.

À la suite de conventions passées entre l'État, qui fournirait un million et demi pour cette construction, et la compagnie Eiffel, qui doit parfaire la somme de six millions, il a été décidé que la tour serait maintenue pendant vingt ans au Champ-de-Mars.

Mais le plan primitif a été légèrement modifié en ce qui concerne l'emplacement. Au lieu de dresser la tour dans l'axe de la porte monumentale qui sera construite au bout de l'avenue Rapp, on la placera beaucoup plus près de la terrasse qui borde les squares actuels du Champ-de-Mars.

Deux raisons ont déterminé le Comité de l'Exposition à cette modification.

D'abord l'observation faite par le ministre de la guerre que pendant vingt ans cette tour gênerait les manœuvres, si elle était placée près du centre du Champ-de-Mars.

Ensuite cette considération que l'énorme tour métallique ne se trouverait séparée des pavillons des sections françaises, étrangères, des arts libéraux et des beaux-arts que par un espace de trente mètres.

Ce voisinage encombrant eût été du plus mauvais effet pour les pavillons.

Du reste, il va être possible de se rendre un compte exact de l'effet que produira la tour Eiffel.

Dans quelques jours, on fera partir du Champ-de-Mars un ballon captif qui sera retenu à une hauteur de 300 mètres.

De la nacelle, on laissera descendre quatre câbles qui seront fixés au sol à l'écartement que doivent avoir les quatre assises de la tour.

Ces câbles figureront, les courbes que traceront les arêtes vives de la tour. De loin en loin des drapeaux, fixés aux câbles, indiqueront la place où se trouveront les étages.

Et encore récemment, dans *La Tribune* du 16 février 1887

M. Lockroy et la tour Eiffel

Les dépêches de notre correspondant parisien nous ont signalé une lettre remplie de persifflage adressée par Lockroy ministre du commerce à M. Alphand en réponse à une protestation dirigée par un grand nombre d'artistes et d'écrivains contre l'élévation au Champ-de-Mars de la fameuse tour Eiffel.

Voici ce document :

À Monsieur le directeur général des travaux.

Mon cher directeur,

Les journaux publient une soi-disant protestation à vous adressée par les artistes et les littérateurs français. Il s'agit de la tour Eiffel, que vous avez contribué à placer dans l'enceinte dc l'Exposition universelle.

À l'ampleur des périodes, à la beauté des métaphores, à l'atticisme d'un style délicat et précis, on devine, sans même regarder les signatures, que la protestation est due à la collaboration des écrivains et des poètes les plus célèbres do notre temps.

Cette protestation est bien dure pour vous, Monsieur le directeur des travaux. Elle ne l'est pas moins pour moi. Paris *« frémissant encore du génie de tant de siècles »*, dit-elle, et qui *« est une floraison auguste de pierres parmi lesquelles resplendit l'âme de la France »* serait *« déshonoré »* si on élevait une tour dont *« la commerciale Amérique » ne voudrait pas, « Cette main barbare »*, ajoute-elle dans le langage vivant et coloré qu'elle emploie, gâtera le *« Paris des gothiques sublimes »*, le Paris des Goujon, des Pilon, des Barye et des Rude.

Cee dernier passage vous frappera sans doute autant qu'il m'a frappé, car « l'art et l'histoire français » comme dit la protestation ne m'avaient point appris encore que les Pilon, les Barye. Et même les Rude fussent des gothiques sublimes. Mais quand des artistes compétents affirment un fait de cette nature, nous n'avons qu'à nous incliner. Si d'ailleurs vous désirez vous édifier sur ce point, vous pourriez vous renseigner auprès de M. Charles Garnier dont « *l'indignation* » a dû rafraichir la mémoire. Je l'ai nommé, il y a trois semaines, architecte-conseil de l'Exposition.

Ne vous laissez donc pas impressionner par la forme qui est belle, et voyez les faits. La protestation manque d'à-propos. Vous ferez remarquer aux signataires qui vous l'apporteront que la construction de la tour est décidée depuis un an et que le chantier est ouvert depuis un mois, On pouvait protester en temps utile ; on ne l'a pas fait, et «l'indignation qui honore » a le tort d'éclater juste trop tard.

J'en suis profondément peiné. Ce n'est pas que je craigne pour Paris. Notre-Dame restera toujours Notre-Dame. Mais j'aurais pu sauver la seule partie de la grande Ville qui fût sérieusement menacée : cet incomparable carré de sable qu'on appelle le Champ-de-Mars si digne d'inspirer les poètes et de séduire les paysagistes.

Vous pouvez exprimer ce regret à ces messieurs, Ne leur dites pas qu'il est pénible de ne voir à l'avance attaquer l'Exposition universelle que par ceux qui devraient la défendre ; qu'une protestation signée de noms si illustres aura du retentissement dans toute l'Europe et risquera de fournir un prétexte à certains étrangers pour ne point participer à nos fêtes ; qu'il est mauvais de chercher ridiculiser une œuvre pacifique à

laquelle la France s'attache avec d'autant plus d'ardeur à l'heure présente qu'elle se voit plus injustement suspectée au dehors. De si mesquines considérations touchent un ministre : elles n'auraient point de valeur pour des esprits élevés que préoccupent avant tout les intérêts de l'art et l'amour du beau.

Ce que je vous prie de faire, c'est de recevoir la protestation et de la garder. Elle devra figurer dans les vitrines de l'Exposition. Une si belle et si noble prose signée de noms connus dans le monde entier ne pourra manquer d'attirer la foule et, peut-être de l'étonner.

Signé : ED. LOCKROY.

La protestation dont il s'agit est signée par un grand nombre de noms, parmi lesquels nous prenons ceux-ci au hasard :

E. Meissonier, Ch. Gounod, Charles Garnier, Victorien Sardou, Edouard Pailleron, H. Gérôme, L. Bonnat, W. Bouguerau, Jean Gigoux, G. Boulanger, J.-E. Lenepveu, Eug. Guillaume, A. Wolff, Ch. Questel, Alexandre Dumas, François Coppée, Leconte de Lisle, Daumet, Français, Sully-Prud'homrne, Elie Delaunay, E. Vaudremer, E. Bertrand, G.-J Thomas, François, Henriquel, A. Lenoir, G. Jacquet, Gouble, E. Duez, de Saint-Marceau, G. Courtois, P. -A.-J. Dagnan-Bouveret, J. Wercher, L. Doucet, Guy de Maupassant, Henri Amie, Ch. Grandmougin, François Bournaud, Ch. Baude, Jules Lefebvre, A. Mercié, Cheviron, Albert Jullien, André Legrane, Limbo, etc.

Il y en a -certainement dans le nombre qui sauront répondre à M. Lockroy et trouver, pour répliquer à la prose ministérielle, d'aussi bonne encre que celle de l'ancien rédacteur du *Rappel*. Cela nous promet une polémique intéressante, mais peut-être M. Lockroy eût-il mieux fait de ne pas se brouiller à propos de la tour d'Eiffel avec tant de gens d'esprit.

Enfin, dans *La Tribune* du 17 février 1887

La démission de M. Garnier

Paris 8h40

Le Temps publie une lettre de M. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, par laquelle il déclare qu'ayant signé la protestation contre la tour Eiffel, il donnait sa démission d'architecte de l'exposition. Cette démission a été refusée.

Fin du feuilleton…pour l'instant !

Bon, j'ai ramené un rhume à la maison, où mon chat, Murr, m'attendait pour me réchauffer les pieds.

MENU

Mon journal : 20 février 1887. La divine drogue.

J'évoquai hier mon ami Pierre Fras, et c'est peut-être le moment de parler d'un aspect de ma vie que je me suis jusqu'ici appliqué à conserver sous le boisseau. Je ne pourrais, j'en ai peur en donner la raison.

Lors de mon séjour à Chandernagor sont apparues des douleurs diverses, des céphalées, des maux d'estomac, pour n'en citer que quelques-unes. Je souffrais beaucoup et Pierre me conseilla d'essayer, sous sa houlette, la morphine, pour me soulager. Des exemples illustres, de de Quincey à Baudelaire, m'incitèrent à tenter l'expérience, tout en sachant le risque que l'on courait de devenir opiumane.

Bientôt, je constatai que cette drogue apaisait la douleur tout en induisant des rêves paradisiaques. Je me mis à fréquenter certaine fumerie des quartiers mal famés. Aladdin m'accompagnait en simple spectateur. Il observait avec intérêt les gestes précis et immuables de la *congaï*, qui officiait dans la pénombre enfumée. Lorsque nous nous installâmes Boulevard Saint-Michel, le service de l'opium n'avait plus de secrets pour lui.

Je m'étais procuré à Pondichéry, tous les instruments de la fumerie qui sont indispensables à l'accomplissement du Rite. Le *chandoo* que l'on prépare pour le *fumage* est souvent qualifié de « sainte drogue » ou de « Dieu Opium », peut-être parce que l'on prétend atteindre le Paradis grâce à lui. Un de ces objets « sacrés » est la pipe à opium, qui se compose d'un tube de bambou, de 50 à 68 centimètres de longueur, fermé à l'une des extrémités, près de laquelle on a fait une brèche où s'adapte un fourneau de terre cuite, à pâte fine, variable de forme, tantôt pyramidale, tantôt conique, percée à sa base d'un orifice de 4 à 6 millimètres de diamètre. Il en est des très précieuses, ce qui accentue sans doute le caractère sacré (comme un ciboire en or massif plutôt qu'en vulgaire cuivre).

Une aiguille longue et effilée puise, dans un vase à opium, la quantité nécessaire à faire la pilule de 15 à 20 centigrammes. Ensuite, le fumeur la passe légèrement au-dessus de la flamme d'une lampe afin de la sécher et de la faire adhérer aux bords de l'orifice du fourneau.

Le fumeur, couché sur une « latte » posée sur le sol, charge le fourneau, et s'accoude solidement de manière à l'approcher à une distance convenable de la flamme de la lampe : c'est le temps délicat de l'opération : car si la *pillulette* n'est pas suffisamment chauffée, elle ne brûle pas et rien ne s'en dégage ; si, au contraire, elle est soumise à un degré trop élevé, elle se gonfle et obstrue l'orifice du fourneau : et surtout elle dégage des produits toxiques.

Un bon *chandoo* se gonfle en une bulle d'une belle teinte ambrée et d'une odeur agréable.

Chaque séance comprend de 15 à 40 pipes suivant le tempérament, les ressources et la richesse en morphine du *chandoo*.

Après sa disparition, je remplaçai Aladdin par une vieille chinoise aussi laide que taciturne qui était officiellement employée pour s'occuper du ménage.

Ce que je viens d'écrire a, je le crains, des allures de confession. Oui, je l'avoue, je me sens devenir, de plus en plus, une des âmes damnées de ce « dieu » devenu diable. Les « enfers artificiels » ont cependant leur attrait.

MENU

Mon journal : septembre 1887. Affaire Pranzini.

Dans le *Figaro* du 14 septembre, la suite d'une affaire criminelle que ce journal a été — selon lui — le premier à dévoiler : le meurtre de trois femmes de la rue Montaigne, au mois de mars. Arrêté à Marseille, il fut guillotiné le 31 août, après un procès spectaculaire, dont le *Figaro*, évidemment fait ses choux gras, notamment sous la plume d'un journaliste nommé Georges Grison, qui utilise aussi le pseudonyme de Jean de Paris. Henri Pranzini — l'assassin, (j'ai écrit, je me souviens, quelque chose sur l'étymologie du mot « assassin », dans *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*)— a beaucoup intéressé les lecteurs par son personnage qu'on a coutume de qualifier de « levantin » ou de « rastaquouère », (45)censé incarner le mystificateur et escroc venu des colonies dont la spécialité est de séduire les femmes du monde, ou plutôt du demi-monde, afin de leur dérober leurs bijoux.

LA PEAU DE PRANZINI. — Voici une histoire qui paraîtra peut-être un peu excentrique, mais dont on nous garantit la parfaite authenticité :

45 Voir le chapitre IL. Le rastaquouère

Le lundi qui suivit l'exécution de Pranzini, un monsieur brun, de taille moyenne, d'allures militaires, correctement vêtu, se présentait chez M. D.., fabricant de maroquinerie, 36 rue de la Verrerie.

— Je vous apporte, dit-il au fabricant, de la peau, une peau un peu spéciale, que je désirerais voir convertir en porte-cartes.

— Cela est très facile, monsieur, et si vous voulez bien me montrer…

Le monsieur déplia avec précaution un petit paquet et mit sous les yeux du fabricant un morceau de peau grand à peu près comme une demi-feuille du *Figaro*. C'était de la peau très blanche, très fine très souple.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria M. D… stupéfait. On dirait de la peau humaine !

— Justement, répondit en souriant le visiteur. C'est de la peau de Pranzini.

— Mais comment ?...

— Voici-ma carte qui vous expliquera tout.

M. D…, en effet, à la lecture du nom inscrit sur la carte qu'on lui présentait, n'eut plus d'objection à faire et samedi il livrait à son client, moyennant la somme de quinze francs, les deux porte-cartes demandés.

À qui étaient-ils destinés ? Nous le savons ; mais, pour le moment du moins, il ne nous est pas permis de le dire.

C'est égal, sept francs cinquante pour un porte- cartes en peau de Pranzini, ce n'est vraiment pas cher et il y a certainement des Américains qui ajouteraient deux et même trois zéros à ce chiffre pour posséder un bibelot pareil.

Jean de Paris

Dans le *Figaro* du 23/9/1887

Nouvelles Diverses

On a mené grand bruit, depuis quelques jours, au sujet d'un fait dont nous avions parlé les premiers, il y a trois semaines, sans nous douter qu'on arriverait à lui donner l'importance d'une « question » et d'une question presque politique.

Nous avions raconté — et nous avons eu tort, nous le reconnaissons maintenant — qu'il avait été confectionné deux porte-cartes avec un fragment de la peau de Pranzini.

Cela n'était point une affaire extraordinaire. Plusieurs personnes connues, des fonctionnaires, même, possèdent des objets provenant de suppliciés ; le squelette de l'un des derniers condamnés est exposé dans un musée presque public ; des crânes de guillotinés ont pris place dans des collections de particuliers. Et quant à la pauvre dépouille humaine, ne sait-on pas le cas qu'en font dans les amphithéâtres, ou à domicile, les ouvriers de la science pour lesquels elle est un objet d'études ?

Nul ne pouvait donc s'attendre au bruit qui allait surgir à propos de l'emploi — inconvenant, nous le reconnaissons — d'un morceau de la peau de Pranzini ; et personne n'eût pu s'imaginer que cette question allait faire son chemin jusqu'au Conseil des ministres, qui s'en est occupé hier. Heureux Conseil des ministres, qui n'a pas d'affaires plus graves à traiter !

Mais c'est que derrière ce puéril prétexte à tapage, il y a deux fonctionnaires de la Préfecture dc police qui ont eu le tort d'accepter les porte-cartes, objets de tout ce bruit, et l'on est trop heureux d'avoir une occasion de demander contre eux le déchaînement de toutes les foudres de l'Administration !

Eh bien ! nous croyons que tout cela n'est pas sérieux. Ceux de nos confrères les plus véhéments à crier contre la profanation des restes de l'assassin des trois femmes de la rue Montaigne, sont aussi de ceux qui verraient — au moins avec indifférence — jeter

au vent les cendres des saints des églises, et il n'y a aucune conviction au fond de cette grande indignation. L'incident qui cause le bruit du jour est évidemment regrettable, mais le scandale qui en résulte n’existe réellement que par le tapage qu'on en a fait.

Jean de Paris

MENU

IL. — le *rastaquouère* : dans *Paris qui passe* de Paul Belon et Georges Price,1888

Voici un mot : rastaquouère, qui n'a pas encore ses grandes lettres de naturalisation et dont l’étymologie n'est guère précise. Rastaquouère ne se trouve ni dans Vaugelas, ni dans le dictionnaire de l'Académie. Littré lui-même et Larousse, qui offre aux néologismes une hospitalité si largement écossaise, ne lui ont pas permis d'entrer dans leur compilation. Rastaquouère est de l'argot : c'est Lorédan-Larchey que cela regarde. Le ramassera-t-il dans le ruisseau parisien et lui dressera-t-il un acte de naissance en bonne et due forme Peu nous chaut, après tout.

Qu’il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,

Comme dit Martine dans les femmes savantes, pourvu que nous sachions exactement ce qu'il signifie, nous nous moquons du reste. Mais savons-nous ce qu'il signifie ? Qu'est-ce qu'un rastaquouère ?

La nécessité d'une définition s'impose. Sur le boulevard — de la rue Drouot à la Madeleine — on appelle « rastaquouère » tout individu d'origine étrangère dont les moyens d'existence restent problématiques et qui, en réalité, vit d'expédients au milieu d'un luxe frelaté. Le rastaquouère peut être Anglais, Allemand, Belge, Russe, Valaque ou Levantin ; mais il est aussi Napolitain. Espagnol, Portugais, et le plus souvent Américain du Sud. Il a alors le teint cuivré, les cheveux noirs, des yeux de braise ardente, l'allure féline : il exagère la mode dans la coupe de ses vêtements, il porte des breloques et des diamants à tous les doigts. C'est le type classique, qui peut varier à l'infini d'ailleurs et qu'on aurait de la peine à suivre dans ses diverses transformations.

Le rastaquouère, véritable Protée, fleurit dans tous les mondes où peut s'exercer son industrie, qui consiste principalement à faire des dupes. Son champ d'opération n'a pas de limites, car c'est l'exploitation de la bêtise humaine qui lui sert de base. Cependant, le rastaquouère traverse parfois de cruelles vicissitudes ; il subit des revers de fortune qui le mettent dans l'obligation de travailler pour vivre. Il s'y résout toujours le plus tard possible, et encore, réduit à cette extrémité, il invente un de ces *métiers inconnus* et faciles dont parle dans son livre Alexandre Privat d'Anglemont.

Pas plus tard qu'hier, j'en ai découvert un qui m'a paru assez original. Je me trouvais dans l'atelier de mon ami M. Clair-Guyot, le dessinateur de l*’Illustration*, en compagnie d'un monsieur dont j'ignorais le nom, car on avait omis de nous présenter l’un à l'autre, mais que je n'eus pas de peine à considérer comme un homme du meilleur monde, tant ses manières étaient distinguées et sa conversation choisie ; il parlait de tout en termes relevés et sur un ton qui sentait d'une lieue son gentilhomme. Je me rappelle qu'il nous dit à un moment donné :

— Véritablement, Paris l’été est une ville insupportable. On ne peut plus sortir le soir. Je me suis risqué la semaine dernière à l'Opéra. Je m'en suis bien repenti. Il y avait une foule ou plutôt une cohue cosmopolite dont le coudoiement m'est particulièrement désagréable. Quel drôle de monde ! On donnait *Robert*, mais je n'ai pu y tenir, et je me suis sauvé dès le premier acte. »

Quand il nous eut quitté, je demandai à mon ami la position sociale du personnage.

— Oh ce n'est rien moins qu'un personnage, me répondit-il en riant c'est un de mes modèles.

— Un modèle cet homme du monde !

— Un modèle ! Bien moderne, par exemple, et qui pose précisément les «hommes du monde », quand nous en avons besoin pour nos illustrations. Il a la tenue de l'emploi, voilà tout. Au fond, c'est un rastaquouère.

Mon journal : 10 janvier 1889. Comme un complément à l’affaire Pranzini

On a exécuté le 28 décembre dernier, jour des *Saints Innocents*, un dénommé Prado. Mais l’identité qui figure sur son acte de décès est : Louis-Frédéric de Linska de Castillon, dit Prado, dit le Haro, dit Mendoza, dit Frédéric-Louis-Stanislas Grasset !

C’était aussi, selon Goron (l’un des deux fonctionnaires de la Préfecture dc police qui ont accepté les porte-cartes en peau de Pranzini), un rastaquouère, « un bandit de la Savane égaré sur le boulevard », et son histoire ressemble à celle de l’assassin de la rue Montaigne. Mais Prado avait certainement entendu parler des porte-cartes, car, alors qu’il s’apprêtait à subir le châtiment suprême, Goron l’entendit déclarer : « Je demande instamment que mon corps soit enterré sur-le-champ et non pas soumis à des expériences de la Faculté de médicine. »

Grâce à Marie-François Goron, Prado, s’il est bel et bien mort, a quand même réussi à sauver sa peau ! Et j’espère que, dorénavant, on fera toujours droit aux dernières volontés des suppliciés, et que la Faculté, qui continue à envoyer sa voiture funèbre à toutes les exécutions, ne réclamera pas quand elle reviendra à vide du Champ de Navets.

Comme toujours les criminels notoires, même, et peut-être surtout les rastaquouères, sont célébrés par les poètes des rues.

BALLADE DE PRADO FICHU

À Eugénie Forestier.

Gibier des suprêmes bastilles ;
Bouture de vagues Linskas
Éteints au pays des mantilles,
Des bonbons fins et des polkas ;
Elégant croqueur de pastilles ;
Pâle suiveur de Pranzini,
Castillon, des fausses Castilles,
Qui qui s'fiche de toi ?... C'est Nini.

Ah ! certes, d'esprit tu pétilles,
Tes mots sont des plus délicats.
Paris mettra ses apostilles,
Si tu veux des certificats
De diseur d'exquises broutilles.
Mais, de ton bagoin si verni,
Malgré que tu nous émoustilles,

Qui qui s'fiche de toi ?... C'est Nini.

On n'en trouve pas par flottilles,
De ta valeur, des avocats.
Oui, mais voilà, tu t'entortilles...
Hélas ! tu n'es plus dans le cas
De séduire les plus gentilles !
Et maintenant que c'est fini,
De manger au plat de lentilles,
Qui qui s'fiche de toi ?... C'est Nini.

ENVOI

Prince noir des rouges courtilles,
Prado narquois, triste puni
Qu'on supprime pour des vétilles,
Qui qui s'fiche de toi ?... C'est Nini.

GEORGES DOCQUOIS.
Paris, 16 novembre 1888.

Mais les chansons ne sont pas toujours des divertissements innocents. Ainsi, dans le *Figaro* du 6 janvier 1889, on peut lire :

> Bordeaux 5 janvier.
> La jeune héroïne du procès de Prado, Mauricette Couronneau, habite, on le sait, une modeste maisonnette aux environs de Bordeaux, à Cenon.
> Elle doit épouser prochainement un jeune Hanovrien, employé dans une maison de commerce de Bordeaux ; mais, depuis l'exécution de Prado, elle est constamment en butte à une curiosité si indiscrète qu'elle ne peut mettre le pied dans la rue sans voir son image affichée chez les marchands de journaux et sans entendre crier son nom par les camelots vendant la complainte de Prado.
> Bref, la malheureuse jeune femme, absolument affolée, s'est pour ainsi dire sauvée de Bordeaux, il y a deux jours, et elle s'est réfugiée chez un de ses parents dans le Midi.

MENU

Mon journal : 1er avril 1889 Boulanger à Bruxelles

Depuis toujours, ou presque, j'aime ruminer des pensées, accoucher de maximes, fruits d'éternelles réflexions que j'alambique à l'envi, lorsque le sommeil m'échappe, lorsque j'erre au hasard des rues, des jardins de ville ou des bois. C'est habituellement une portée de trois ou quatre par jour, aussitôt confiées à mon cher calepin. De Chandernagor j'en rapportai pléthore. Au bout de trois cent cinquante, je décidai de les réunir sous un même titre qui s'imposa à moi : *Pensées d'un Yoghi*. Le recueil n'a pas été publié jusqu'ici. Il faut peut-être attendre, car :

> **Tout essor de la pensée vers une direction inexplorée est arrêté, toute recherche d'une formule nouvelle cesse d'être agissante dès qu'elle a trouvé son historiographe. Tel le**

papillon, qui ne vole plus lorsqu'il a été piqué dans une collection, étiqueté et catalogué.

Sac à maximes : item N°48

De quoi se décourager, mais la manie continue. J'ai pour l'instant neuf cents autres pensées édifiantes dans mon « sac à maximes ». Qu'en ferai-je ?

Je voudrais échapper au ridicule de devenir un sage patenté. J'entends déjà les ironistes se gausser : « Que nous réserve cette année notre nouveau Montaigne, notre cher Pascal du Quartier Latin ? ». Quoi qu'il en soit, l'écrivain que j'aurais voulu être, c'est le Molière du *Misanthrope*. Mais je n'ai pu devenir qu'un Alceste prosaïque. Mais c'est un rôle pour lequel j'aurais pu servir de modèle.

PHILINTE
Vous voulez un grand mal à la nature humaine !
ALCESTE
Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.
PHILINTE
Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes....
ALCESTE
Non : elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès :
Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort de splendeur revêtu
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne ;
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue :
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

Ce qui ne veut pas dire que je sois exempt de tout vice.

Mais mieux vaut attribuer mon rôle de *Yoghi* à quelqu'un qui n'a plus rien à perdre, ni à gagner d'ailleurs, le Général Boulanger, par exemple, qui vient de s'enfuir à Bruxelles pour échapper aux foudres de la République. Je vois déjà la couverture de « son » livre : *Général Boulanger : réflexions et pensées : extraites de ses papiers et de sa correspondance intime*. Mais cela peut attendre, mon sac n'est pas encore plein.

MENU

Mon journal : 6 mai 1889 irai-je voir l'expo ?

Le *Gaulois* d'hier n'est guère encourageant.

LE VERNISSAGE DE L'EXPOSITION

L'Exposition est située à une portée de fiacre des grands boulevards. C'est assez dire qu'on n'arrive pas à l'Exposition sans d'effroyables difficultés : le génie humain, qui a tout perfectionné et tout transfiguré, lui a élevé la tour Eiffel et construit la galerie des machines, s'est arrêté, vaincu, devant le fiacre. Le fiacre n'a pas changé, depuis les temps préhistoriques. Le fiacre qui marche, tel est le problème que le dix-neuvième siècle laissera à résoudre au vingtième.

Si les autorités constituées n'interviennent pas d'une façon énergique, il faudra aller à l'Exposition à pied, et, c'est très loin. Les cochers ont senti que l'heure du pourboire avait sonné et, ils filent, dédaigneux au milieu des passants affolés. Les cochers de nos compagnies parisiennes consentent à vous conduire pour trois francs de la rue Taitbout à la rue Drouot ; mais pour l'Exposition, il faut leur écrire la veille et se faire recommander par un député.

Hier, j'ai fini par en trouver un, après vingt rebuffades plus pénibles les unes que les autres. Hélas ! quand je suis monté, j'ai tout compris. J'étais tombé sur le fiacre par excellence, *l'immobile* ; et j'ai d'ailleurs reconnu le cheval : il m'avait fait le même coup en 1878, à l'autre exposition.

Je suis arrivé, cependant, au Champ de Mars, car, a dit Talleyrand, tout arrive.

Ce chroniqueur semble un peu de mauvaise foi. On trouve en effet dans le guide à trois sous du Figaro, une longue liste des divers moyens de transport qui vous conduisent à la tour Eiffel. Mais qui croire ? *La vie Lyonnaise*, peut-être, qui l'an dernier déjà, alors qu'on l'élevait, évoquait sa puissance ?

LA TOUR EIFFEL

Le chef d'œuvre de l'Exposition universelle a inspiré à notre poète Lyonnais Jean Sarrazin, un sonnet du meilleur goût : *les Deux Tours*. Nous sommes heureux de l'offrir à nos lecteurs et d'être les premiers à le publier :

LES DEUX TOURS

Du grand Noé les fils, et leurs tribus nomades,
Voulurent élever une tour jusqu'aux cieux :
Pour se mettre à l'abri des terribles noyades
Dont furent tous, hélas ! victimes leurs aïeux.

Rapidement on vit murs, arceaux, colonnades,
S'élever où déjà n'atteignaient plus les yeux ;
Mais le ciel qui se rit de ces fanfaronnades
Dans la langue frappa ce peuple audacieux.

Après quatre mille ans la même expérience
En France se pratique au nom de la science...
Et si Babylone eut sa puissante Babel

Paris voit s'élever sa formidable Eiffel...
De la confusion le ciel les a dotées
L'une est celle des mots, et l'autre des idées.

Jean SARRAZIN.

MENU

Mon journal : 20 mai 1889 je vais à l'expo

C'était un lundi, mais la foule était celle des dimanches, sans compter les étrangers. Jean Sarrazin a fait long feu avec son sonnet. Au Champ-de-Mars, aujourd'hui, c'était aussi la Tour de Babel. La marche jusqu'au pont d'Iéna, à pied, au soleil, accompagné de Liette, ne fut pas si terrible, et j'eus plaisir à voir, le long des quais, les mines ravies de mes chers bouquinistes assaillis par les touristes.

Nous fîmes le tour des pavillons coloniaux. J'évoquais mon passé de voyageur à mesure que nous les visitions. On a reconstitué une rue du Caire. On y côtoie des ânes, des Arabes, âniers ou marchands, mais j'ai cherché en vain les photos salaces de Port-Saïd. J'ai repensé à Aladdin. Je n'ai pas tout dit à Liette qui semblait fascinée par le « corselet-gorge » que présentait Mme Cadolle, une ancienne communarde qui voulait maintenant servir la cause du féminisme en vendant un article de lingerie de son invention, rue de la Chaussée d'Antin ainsi qu'à Buenos-Ayres.

Le Corselet-Gorge remplace avantageusement le Corset en laissant l'estomac complètement libre, tout en donnant à la taille souplesse et élégance.
Indispensable pour tous les sports.
Recommandé spécialement par les sommités médicales.

Le visiteur que le Corselet de madame Cadolle n'avait pas tout à fait ému, peut aller dans la rue du Caire, au café Égyptien pour y voir les almées danser. L'almée Aïousché, notamment, achèvera de le séduire. (46)

Je délaissai les trois Bouillons Duval pour le restaurant du premier étage Repas chic, cher et surpeuplé, mais succulent, il faut le reconnaître, auquel Liette a fait honneur au point d'oublier un instant les tyrannies vestimentaires imposées aux femmes par le dix-neuvième siècle, qui ne progressait pas selon elle, dans tous les domaines. Elle bouda la Galerie des Machines, mais je reviendrai me repaître de tout ce spectacle, et ronger l'os de la modernité jusqu'à sa *substantifique moëlle* !

46 Voir le chapitre : IL. Les almées du café Égyptien.

Nous voici au Théâtre Annamite. (L'imprimeur Alp Godchaux a eu l'idée de mettre sur la couverture de ses cahiers scolaires une image illustrant un thème de l'exposition, et un texte explicatif). Un certain Monsieur Blondel, qui fréquente aussi la Geneviève, les collectionne.

> Le théâtre annamite est un des grands attraits de l'exposition coloniale. Il occupe, sur l'Esplanade des Invalides, vers le milieu, un bâtiment quadrangulaire à la charpente apparente peinte en brun, au toit de tuiles débordant et extérieurement relevé, comme dans les pagodes chinoises.
>
> La troupe est relativement nombreuse. Elle se compose de trente-cinq individus, dont trois femmes, et elle a joué, pendant six ans, à Saigon, tous les chefs-d'œuvre du théâtre annamite. Ces chefs-d'œuvre, qui datent d'une époque si reculée qu'elle est impossible à fixer, ont été transmis de bouche en bouche depuis une quinzaine de siècles, plus peut-être, et sont tous empruntés à la légende historique et religieuse.
>
> La pièce qu'on joue devant les visiteurs, en ce moment, est un drame historique en cinq actes. Titre : le Roi de Duong, Ly-Tieng-Vuong. Nous y assistons au spectacle navrant d'un prince trahi par son hôte, qui veut l'assassiner : 1° en lui offrant du thé empoisonné 2° en faisant exécuter devant lui une danse guerrière, dont les acteurs sont chargés de le couper en petits morceaux avec leurs grands sabres. Aucun des susdits moyens ne réussit ; le roi de Duong est sauvé par trois fidèles mandarins, et le traitre, comme on était en droit de s'y attendre, est puni. C'est la scène de la tasse empoisonnée que reproduit le beau dessin de M. de Haenen.
>
> Le jeu des acteurs est curieux : tout le temps que dure la pièce, un orchestre sans nom, composé d'un tam tam, d'un tambour, de deux violons à deux cordes et d'un flageolet criard, pareil à ceux des Arabes, assourdit le public et couvre la voix des artistes. Les premiers rôles y remédient par une mimique passionnée, entrecoupée de cris gutturaux, qui n'ont véritablement rien d'humain. […]

.

Au pavillon Tunisien, où l'on donnait un concert, je fis sensation avec mon Nichan-Iftikhar. Et partout on évoquait le Wild West Show, un spectacle avec des Indiens, des Cow-Boys, des chevaux et des attaques de diligences, qui a fait sensation en Angleterre et dont la première représentation a été donnée hier à Neuilly, entre la porte Maillot et la porte de Champerret. (47)

On donne du pain et du cirque au Peuple. On assène les valeurs de la République, héritière des idéaux de 1789, on glorifie la nation qui s'est construit un empire colonial dont on exhibe les sujets comme des objets dans une boutique de curiosités. Il manque un panorama sur nos conquêtes guerrières, à Sfax, à Kotonou, partout où nous faisons avancer la Civilisation.

> **Les géologues seuls me paraissent avoir compris la mission de la noble Europe et pénétré sa pensée profonde, en éclaboussant leurs cartes de larges plaques sanglantes.**
>
> *Pensées d'un Yoghi* N° 125

47 Voir le chapitre : IL. *Buffalo Bill*

Les panoramas plaisent toujours aux Parisiens même s'ils sont aujourd'hui moins populaires qu'ils ne l'étaient au début de ce siècle. Un chapitre d'un livre paru récemment, *Paris qui passe*, de Paul Belon et Georges Price, m'avait donné l'idée d'aller voir le « Panorama du Tout Paris », peint par Charles Castellani. (48)

> L'Exposition universelle de 1889 ne manquera pas de panoramas. On nous annonçait dernièrement celui de MM. Gervex et Stevens qui sera consacré aux grands hommes du siècle et j'ai visité hier celui de M. Castellani qui rassemble autour de ta place de l'Opéra toutes les célébrités parisiennes vivantes. On raconte, d'autre part, que MM. Poilpot et Jacob, qui sont aussi des spécialistes du genre, se préparent, de leur côté, à entrer en ligne. Cela nous fait donc jusqu'ici, trois panoramas sur la planche. Sans compter celui dont on jouira du haut de la tour Eiffel.
>
> De tous ces panoramas — sauf ce dernier, bien entendu — le plus important sera sans contredit le second qui est en réalité le premier en date, puisque c'est le projet du peintre Castellani qui a été adopté tout d'abord. Et ce sera aussi très probablement le premier terminé, si j'en juge d'après les morceaux achevés qu'il m'a été donné de voir à Neuilly, dans l'atelier du boulevard Eugène.
>
> Rien de curieux comme cet atelier. On y accède par un petit sentier qui traverse un bois touffu, broussailleux, entremêlé de lianes grimpantes, sorte de forêt vierge en miniature, qui cache la retraite de l'artiste à tous les regards indiscrets. Au bout du sentier, on découvre une sorte de chalet suisse avec balcon de bois sculpté, escalier extérieur et poutrelles apparentes. On entre et l'on pénètre directement dans un hall gigantesque, à toiture de verre, qui se développe sur toute la hauteur de la maison.
>
> Le peintre lui-même nous en fait les honneurs avec une bonne grâce charmante. Castellani est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, les yeux bleus, la barbe grisonnante, la physionomie ouverte et franche qui séduit au premier abord. En dépit de son nom italien et de son état-civil qui le fait naître à Bruxelles, il est Français, n'en doutez pas et même parisien. Naturalisé d'ailleurs, depuis longtemps, il a prouvé pendant la guerre de 1870 jusqu'à quel point il poussait l'amour de sa patrie adoptive.
>
> Mais il suffit de l'entendre parler cinq minutes pour se convaincre de son droit de cité au boulevard. Nul mieux que lui ne pouvait mener à bien la tâche qu'il a entreprise et qui est précisément de grouper sur ce boulevard nos célébrités littéraires, artistiques et mondaines. Pour présenter au monde entier le véritable Tout-Paris, il ne fallait rien moins qu'un artiste aussi répandu en même temps qu'un panoramiste de premier ordre.
>
> Panoramiste, Castellani l'est plus que tout autre et sa réputation, à ce point de vue, n'est pas à faire. Depuis quinze ans, à Paris, en province ou à l'étranger, il n'a cessé de brosser des panoramas, avec une activité infatigable ; la Belgique, l'Italie, l'Autriche, l'Amérique elle-même, possèdent ses œuvres : dans dix ans, s'il continue de ce train, on en trouvera partout, en Chine, en Australie, en Russie, près du pôle, il en couvrira la terre.
>
> Notez en passant que Castellani travaille seul et vous aurez une idée de la vigueur physique qu'il doit déployer. Mais il se préoccupe peu du côté matériel de ses travaux. Il cherche surtout à rester artiste. Il y parvient toujours, non sans effort, et c'est ce qui fait sa supériorité incontestable. Le panorama qu'il prépare pour l'Exposition de 1889 le prouvera une fois de plus.
>
> La conception en est fort originale. Le spectateur est censé se trouver au milieu du refuge de la place de l'Opéra, carrefour unique au monde et bien fait pour servir de

48 Voir le chapitre : IL. *Les panoramas*

décor et de cadre à l'exhibition de nos célébrités. Jetons un coup d'œil sur le morceau en cours d'exécution.

Nous sommes en face la partie du boulevard des Capucines qui commence au café de la Paix. L'ensemble du tableau est exact : mêmes voitures sur la chaussée, même foule sur les trottoirs. Mais au lieu de passants quelconques, j'aperçois le président de la République dans son landau, en compagnie de M. et M^me^ Wilson ; un peu plus loin, je reconnais MM. Floquet, Henry Maret, Anatole de la Forge, Meissonier. Detaille. Zola, Sarah Bernhardt, Arthur Meyer. Berger. etc., etc.. etc.: des acteurs, des journalistes, des députés, des sculpteurs, des sénateurs, des musiciens, tout ce qui a un nom connu, depuis le vénérable M. Chevreul, jusqu'à M^lle^ Rosita Mauri, de l'Opéra, depuis M. Gragnon, le préfet de police, jusqu'à M. Deibler, le bourreau.

Et ces gens-là vont et viennent, se croisent, se saluent, descendent de voiture, entrent au café, achètent leur journal au kiosque ou font l'aumône à la femme aux deux jambes de bois. Rien de préparé, à première vue : le grouillement ordinaire de la vie parisienne à quatre heures de l'après-midi !

Les auteurs ne mentionnent pas Mme Séverine, qui m'avait accueilli dans la chambre mortuaire de Jules Vallès, mais elle est bien là, élégamment vêtue sous une jolie ombrelle.

Quant au bourreau Deibler, il est temps qu'il laisse la place à quelqu'un d'autre que son fils, moi par exemple ! Je ne manquerai pas d'envoyer ma candidature au président de la République, lorsque l'exécuteur des basses œuvres prendra sa retraite. En attendant on le chansonne.

CRIS DE LA BUTTE

Il n'y a rien au monde de plus vilain que Deibler, sans excepter le crapaud et les photographies de mossieu Thiers ; c'est pourtant ça le représentant de la justice des hommes. Deibler un sale boiteux en redingote à la propriétaire, qui traîne vers l'ombre un malheureux ficelé comme un saucisson.

Autrefois, le bourreau était plus décoratif. C'était souvent un homme grand, solide, de rouge habillé, terrible comme son métier, et qui ne coupait à petit feu la tête de monsieur le comte de Cholais que pour être méchant comme la justice, sa patronne.

Aujourd'hui, nous avons le petit Deibler et ses aides, mettons ses complices, c'est-à-dire trois ou quatre gluants qui se déguisent, au moment suprême, en croque-morts de bonne famille, pour n'être pas confondus (on s'y tromperait) avec l'autre assassin, celui qu'on va supplicier.

L'officiel au nez en forme de 4 allongé et à la barbe tracée au compas, qui nous gouverne, aurait pu nous éviter la dernière sortie de ces sanglants fantoches en graciant Prado ; mais il n'y a rien faire contre la géométrie, et le sus-dit Prado eût mieux fait d'implorer un sphinx gelé que monsieur Petit-Fils, l'inflexible.

ROEDEL.

Le Pierrot : paraissant le vendredi ; 4 janvier 1889

La fin de ma journée fut nostalgique. Des cris sauvages s'élevèrent à notre droite. Liette me tira par la manche dans cette direction. Je n'étais guère enthousiaste car j'avais reconnu le rythme effréné de la musique des Aïssaouas dont Saïd et moi avions vu les danses frénétiques à Tlemcen. Le vacarme insupportable des krakeuls et le martèlement hypnotique des tambours m'avaient alors grandement perturbé. Mais j'avais, ici, une autre bonne raison de fuir le spectacle de ces possédés. Ils me rappelaient Saïd avant qu'il ne devienne Aladdin, les beaux jours d'une tendresse naissante.

J’eus beaucoup de peine à me contenir devant Liette qui, quant à elle, n’était que curieuse et amusée.

IL. Les almées du café Égyptien

Dans *le Monde Illustré* du 3 août 1889



EXPOSITION UNIVERSELLE. — La danse de l'almée Aïousché au café égyptien de la rue du Caire. — (Dessin de M. Adrien Marie.)

1889

H56919

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'Orient est à la mode, et l'engouement qu'éprouvent les visiteurs de l'Exposition pour les théâtres algériens et arabes où se voit la danse du ventre tient presque du délire. Est-ce un

sens qui me manque ? j'avoue humblement ne point partager cette fureur, et si j'ai tardé à donner mon impression sur cet étrange spectacle, c'est que j'attendais pour cela d'y avoir pris un plaisir quelconque : voici d'ailleurs en quoi il consiste : Vous êtes sous une vaste tente d'étoffe orientale, éclairée par quelques lampes de style — secondées d'ailleurs par des globes de lumière électrique. — Au fond, sur une estrade garnie de larges coussins, se tiennent les almées, et derrière elles, les jambes croisées à la turque, sont étendus les musiciens de l'orchestre. L'une de ces filles se lève et s'avance ; les bravos éclatent ; couverte d'étoffes de laine et de soie de couleurs vives, elle s'incline, allonge les bras comme pour se détirer mollement, puis les rapproche de sa tête en faisant sonner les crotales qu'elle a dans les mains. Alors commence une série de mouvements des plus bizarres, et — disons-le — des moins agréables. Le ventre est agité de trémoussements, de secousses répétées, tout le tronc s'agite et frissonne, la tête seule reste impassible… mais écoutez plutôt la description que donne des almées M. G. Rodier, un jeune artiste de mérite, écrivain à ses heures, dans le livre sur l'Orient qu'il vient de publier avec ses propres illustrations.

> « Leur coiffure est la même que celle de certaines danseuses des peintures antiques ; leurs cheveux sont séparés en mille petites nattes, auxquelles sont mêlés des sequins. Elles sont couvertes de grands colliers et d'innombrables bijoux ; ils sont toujours en or, parait-il ; elles ne portent jamais de faux ; leurs petits bénéfices sont immédiatement transformés en joyaux ; elles ont toujours toute leur fortune sur leurs épaules. Elles sont vêtues de très amples robes traînantes de satin des couleurs les plus voyantes, à taille courte, un peu comme les robes du premier empire.
>
> « Elles commencent par un léger balancement des hanches. Elles se fuient, se rejoignent, se frôlent, se poursuivent en gardant toujours, même au moment où leur danse a le caractère le plus passionné, une surprenante impassibilité de figure ; elles ont presque l'air de prêtresses d'une voluptueuse déesse, accomplissant solennellement des rites religieux. Elles finissent par piaffer, en tournant autour des trois musiciens accroupis, qui les accompagnent ; l'une d'elles s'effondre, comme brisée, sur les genoux d'un des spectateurs, désigné avec le bout d'une petite canne, qu'elle a conservée à la main pendant toute la danse. Une autre exécute, avec des déhanchements prodigieux du ventre, une danse, en gardant sur sa tête, tout le temps, une bouteille débouchée, pleine d'une espèce de liqueur à la menthe, du goût le plus fortement épicé. »
>
> Un autre voyageur rapports que ces danseuses appartiennent pour la plupart à la tribu des Ouled-Nails, et qu'elles quittent de bonne heure leurs familles pour parcourir ainsi le monde ; lorsqu'elles ont gagné leur dot, elles reviennent au pays natal, et font d'excellentes épouses et de bonnes mères de famille. C'est possible ; mais je doute fort cependant, que les exercices divers de la danse du ventre soient une préparation bien efficace aux fonctions et aux devoirs de la maternité.

G. LENÔTRE.

IL. Les panoramas

MENU

Le Panorama du Tout-Paris (Gallica)





Dans *Le Gaulois* du 17 mars 1912 on parle du Passage des Panoramas, qui était très fréquenté à l'époque de Masson.

Le passage des Panoramas, qui se trouve en face du passage Jouffroy, est peut-être, de tous les passages de Paris, celui qui a conservé quelque chose de son ancienne splendeur. Tous ceux qui parmi nous ont le culte de la gravure vont l'admirer chez Stern, le maître ès armoiries, ès billets d'invitations. Tous ceux qu'attirent les admirables éditions du passé vont chez le libraire, que dis-je ? le bibliophile Rahir contempler ces volumes introuvables, aux reliures splendides, qui font l'orgueil des amateurs. Et ceux que des joies plus matérielles peuvent tenter s'en vont chez le chocolatier voisin faire emplir un de ces sacs dont on grignote si agréablement le contenu.

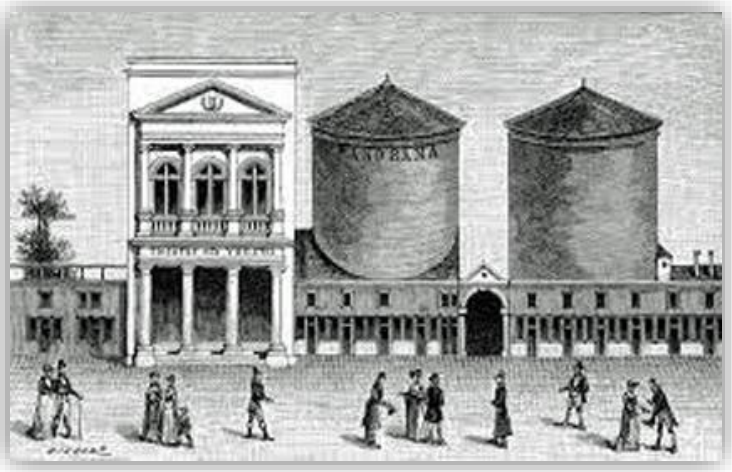
C'est sur l'ancien hôtel de Montmorency-Luxembourg qu'a été construit le

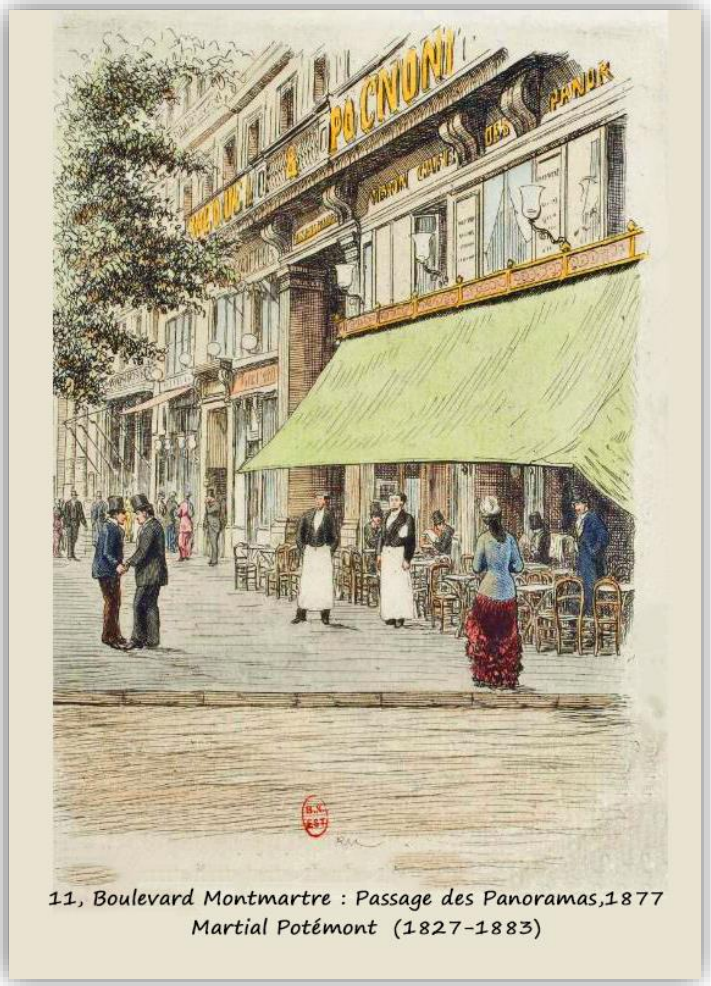


Boulevard Montmartre au niveau du théâtre des Variétés
et du passage des Panoramas, vers 1820, musée Carnavalet.

passage des Panoramas. Cet hôtel avait son entrée sur la rue Saint-Marc, et la porte du passage à cet endroit est l'ancienne porte de l'hôtel ; de chaque côté de la porte vous pouvez voir encore aujourd'hui les bornes qui servaient aux cavaliers pour monter à cheval. Le nom de Panoramas vient de ce que, à droite et à gauche du passage, sur le boulevard Montmartre, deux rotondes avaient été construites pour servir de local aux panoramas de Jérusalem, Naples, Rome et Florence, peints par Pierre Prévost et ses élèves Bouton et Daguerre (ce dernier, plus tard, devait inventer la photographie). À côté de l'un des panoramas se trouvait une boutique de chapelier, qui un beau matin de 1815 eut une heure de funèbre célébrité : on trouva le patron assassiné sur son comptoir. La police chercha et découvrit le coupable au bout de quarante-huit heures : c'était un jeune homme de bonne famille, ruiné dans une maison de jeu de la rue Saint-Marc. Il venait depuis six mois tous les jours chez le chapelier dans l'intention de le voler ; le jour où il crut l'occasion bonne, il mit son idée à exécution ; mais le chapelier était là qui veillait ; je vous ai dit plus haut le reste.

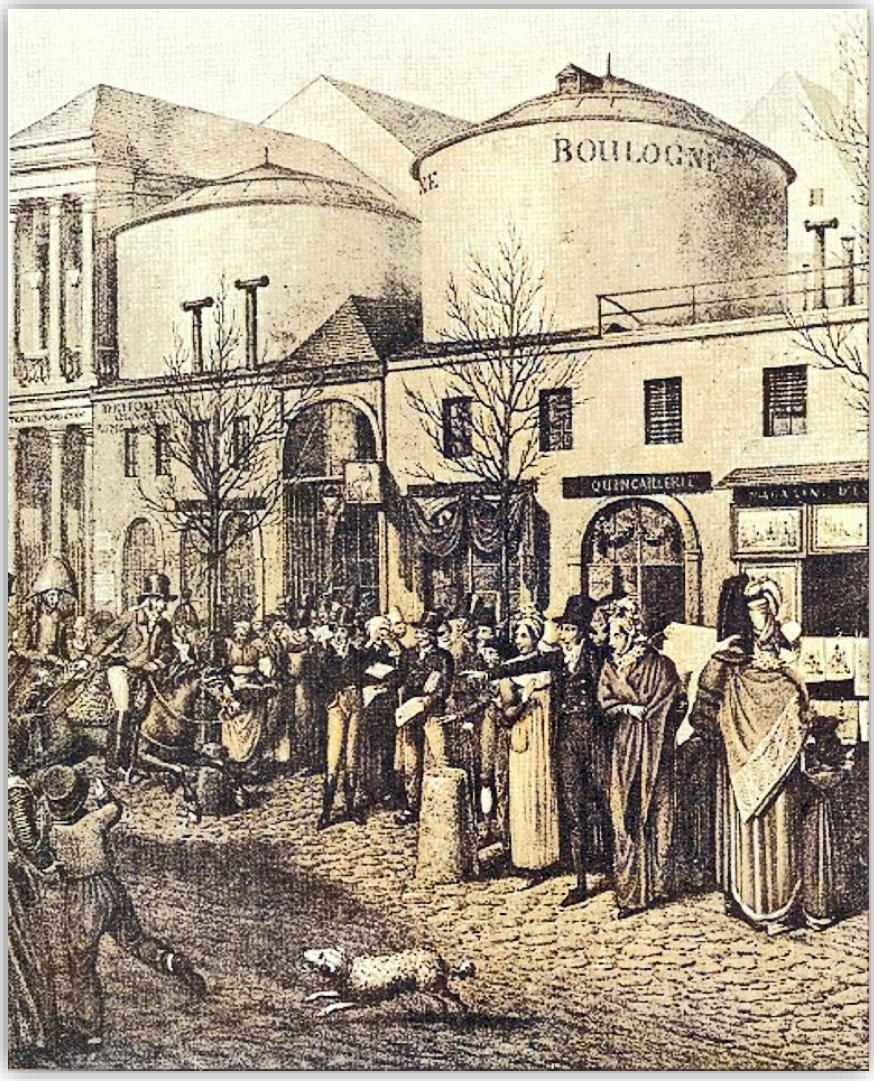
Mais quittons ces tristes souvenirs pour parler du théâtre des Variétés, qui n'a pas été pour peu depuis sa naissance, en 1807, dans la prospérité du passage des Panoramas. Le passage était non seulement le rendez-vous des hommes de lettres et des gens d'esprit, mais il fut aussi le coin où se réunissaient les jolies femmes de la troupe. Très près de l'entrée des artistes, un glacier s'était établi ; ce fut vers 1840 une véritable vogue que d' « aller voir » prendre des glaces par le Tout-Paris d'alors.

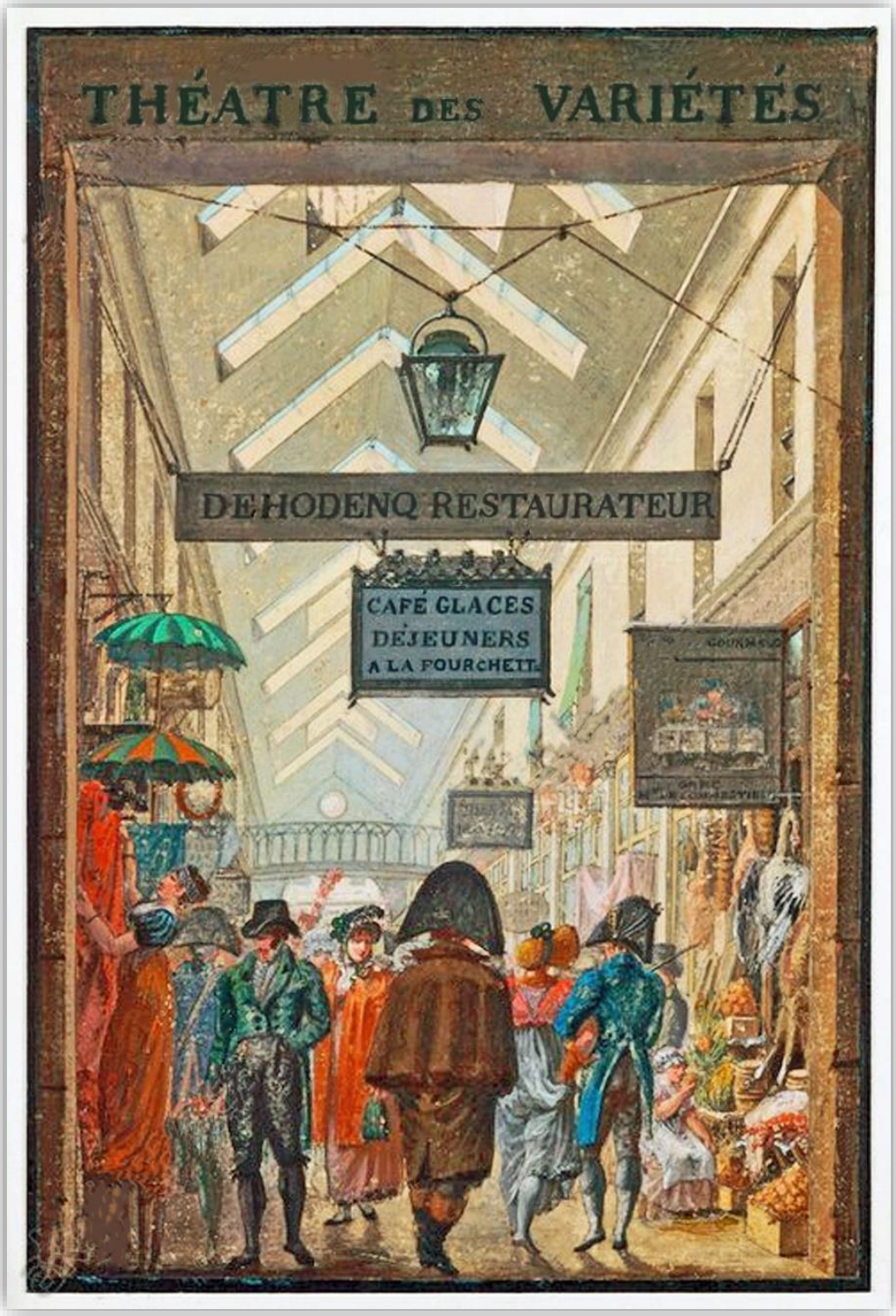




11, Boulevard Montmartre : Passage des Panoramas,1877
Martial Potémont (1827-1883)


PASSAGE DES PANORAMAS
PARIS
1924
Paul BLONDEL


BOULOGNE
QUINCAILLERIE


THÉATRE DES VARIÉTÉS
DEHODENQ RESTAURATEUR
CAFÉ GLACES
DÉJEUNERS
A LA FOURCHETT


Devambez
Graveur
IMPRESSIONS ARTISTIQUES
Devambez Graveur
GRAVEUR
DEVAMBEZ,
Passage des Panoramas 63 a l'entree
par le Boulevard Montmartre
TÉLÉPHONE

..


TABAC
Passage des Panoramas
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE PARIS

❖

Le site Internet : Histoire de la Bibliophilie, évoque une librairie célèbre sise au 55 passage des Panoramas, et tenue à l'époque de Masson, par un bibliophile éminent Damascène Morgand. Édouard Rahir, dont parle *le Gaulois*, fut d'abord son employé, puis son successeur. [texte et illustrations tirés de cet article]

http://histoire-bibliophilie.blogspot.com/2021/02/damascene-morgand-1840-1898-le-napoleon.html

Damascène Morgand (1840-1898), le Napoléon de la librairie



Damascène Morgand
In *Bulletin de la librairie Damascène Morgand*, t. VIII

En 1857, Morgand vint à Paris et entra comme commis chez Auguste Fontaine (1813-1882), le libraire bien connu du 35 passage des Panoramas [II[e]]. Il y rencontra en particulier le baron de La Roche Lacarelle (1816-1887) et Paul Lacroix (1806-1884), qui lui transmirent leur passion pour les livres anciens.

[…]

En 1875, Morgand se rendit acquéreur du fonds de Ernest Caen, établi depuis 1854 au 55 passage des Panoramas et s'associa à son ancien commis, Charles Fatout.

Le roi des libraires en sa librairie

Deuil dans le monde des bibliophiles.

Morgand est mort — Louis-Damascène Morgand, le célèbre libraire du passage des Panoramas, le *Quaritch* (49) français.

Nous n'oserions affirmer que le magasin de Morgand fût connu de «Tout-Paris» et nous ne croyons point nous tromper en affirmant que bien des Parisiens passaient indifférents devant cette boutique insigne — qui était aussi un musée — pour s'arrêter de préférence aux devantures des marchands de bijoux plus ou moins antiques et fort souvent en « toc » qui constituent l'ornement le plus communément apprécié du vieux passage jadis cher à Cambacérès — du passage où M. l'archichancelier s'archipromenait, selon l'expression de Martainville. (50)

La boutique de Damascène Morgand n'est pourtant point d'aspect vulgaire, et peut, au premier abord, attirer l'attention d'un observateur.

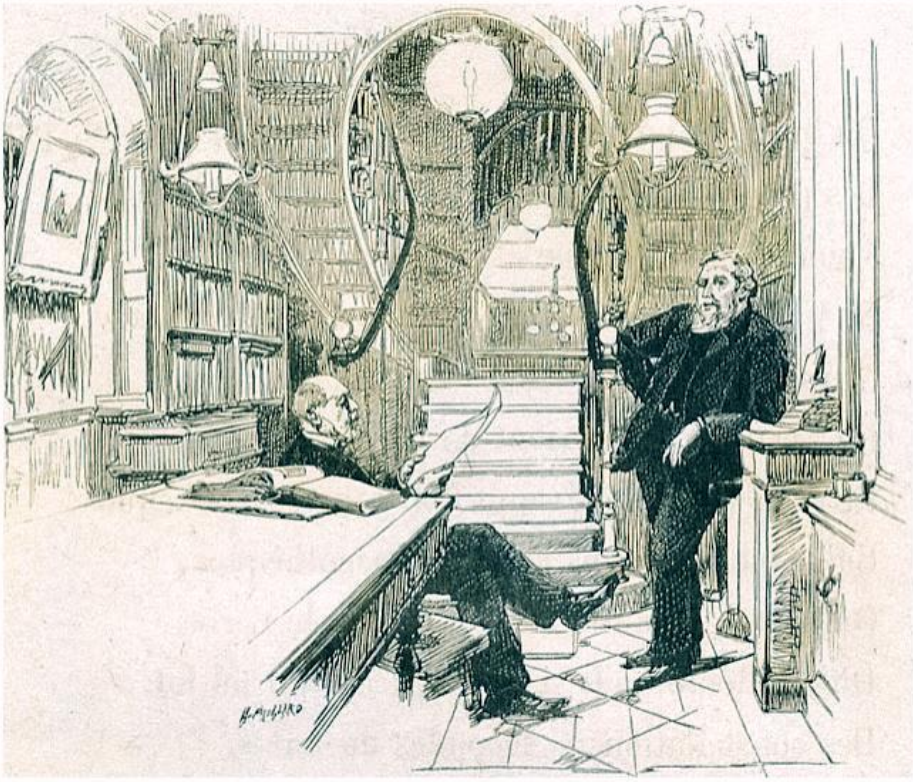
Elle a quelque chose d'archaïque qui saisit et qui charme. Les noms et titres de *Damascène Morgand, libraire de la Société des bibliophiles français* s'y étalent en

49 Bernard Quaritch (1819-1899) ouvre une librairie à Londres en 1847.

50 Il va de soi que Masson la fréquentait

lettres d'or sur un fond noir et en écriture gothique ! Derrière les grandes glaces, d'innombrables volumes en magnifiques reliures anciennes ou modernes, des livres ouverts, laissant voir les plus curieuses illustrations, des estampes, des gravures, des images coloriées, le tout ayant une riche valeur, soit au point de vue de l'art, soit comme rareté. […]

(« Le Roi des libraires ». In *Le Gaulois*, mardi 1er février 1898, p. 1)



55 passage des Panoramas. Gravure de Henri Paillard d'après Charles Jouas.
In Emile Goudeau. *Poèmes parisiens*. Paris, Imprimé pour Henri Beraldi, 1897, in-8, p. 303.
Photographie BnF

La librairie est devenue *La Postale*, une boutique pour philatélistes.



55 passage des Panoramas (2020)

II. Buffalo Bill

Dans le *Figaro* du 12 mai 1889



BUFFALO-BILL
À Paris

Depuis hier soir samedi, à cinq heures,

Buffalo-Bill est à Paris et, à l'heure où mes lecteurs auront ce journal sous les yeux, toute sa troupe, personnel et matériel, sera en gare.

On peut dire que l'arrivée de cette étrange compagnie en France a été un véritable événement. Depuis trois jours, toute la population du Havre était sens dessus dessous, guettant l'arrivée du *Persian Monarch* qui amenait les Buffalo-Bill d'Amérique. Sur la jetée, à partir de quatre heures, c'était un véritable Longchamps havrais. Les dames en grande toilette, les hommes la lorgnette à la main, interrogeant l'horizon, allant de minute en minute s'informer à la vigie du sémaphore si le navire était signalé. Cette curiosité, cette impatience étaient prématurées, car le *Persian Monarch*, parti de New-York le 27 avril, avec un chargement qui demandait de grandes précautions, ne pouvait point arriver aussi vite.

Nous autres, à Paris, nous étions mieux informés. Jeudi soir, M. Crawford, président du comité d'administration, averti que le navire faisait escale à Portland, nous conviait à aller vendredi soir assister à son arrivée.

Vendredi matin, je prenais place avec une dizaine de mes confrères parisiens dans l'un des deux wagons-salons que M. Crawford avait mis à notre disposition. Tout avait été arrangé pour nous offrir le plus parfait confort. Lunch d'abord. Puis, à partir de Rouen, déjeuner servi par une des deux meilleures maisons de Paris. Le Champagne est donné en telle profusion que nous n'hésitons pas à en faire profiter les employés du chemin de fer de l'Ouest auxquels nous en offrons tout le long de la route, si bien que le bruit se répand sur la ligne que le train porte un prince russe, selon les uns, indien, selon les autres et qu'à chaque station, tout le personnel se présente aux portières pour voir ce personnage fastueux. Au Havre, des voitures retenues à l'avance nous attendent. Je dois cette justice aux cochers havrais qu'ils enfoncent complètement nos automédons parisiens sous le rapport de l'autoritarisme et de l'insolence. Ils ne marchent qu'à la course ou à la journée. Leur demander d'aller à l'heure est une insulte, cruellement relevée et punie par une « engueulade » dont Vadé n'aurait jamais eu l'idée. Je ne ferais pas à mon plus cruel ennemi le mauvais tour de le pousser à demander à l'heure un cocher havrais !...

Mais les nôtres sont payés d'avance et *à la journée*. Ils n'ont rien à dire.

Nous faisons comme les gens du pays ; nous allons au sémaphore... rien ! On n'a en vue que deux navires, un français et un allemand. Du *Persian Monarch*, aucun indice...

Pour tuer le temps, nous prenons une barque et nous allons visiter le paquebot *la Champagne*, de la Compagnie transatlantique, en partance. Le commissaire du bord, M. Comettant, fils de notre sympathique confrère Oscar Comettant, nous en fait les honneurs avec une amabilité parfaite. Très amusante l'installation des émigrants, prise sur le vif, douze heures avant le départ.

Quatre heures. Toujours pas de nouvelles du *Persian Monarch*. M. Crawford s'impatiente. Il a l'habitude de tout voir arriver à point nommé. Le retard l'inquiète et l'irrite...

— Il faut aller au-devant, dit-il.

— Comment, au-devant ?

—Oui, en mer, jusqu'à ce que nous le rencontrions.

Sari, l'ancien directeur des Folies-Bergère, venu au Havre pour le compte d'un journal du matin, et aussi un peu par curiosité professionnelle, fait la grimace. Il connaît ces parties tentées à l'aventure... On s'en va pour deux heures et l'on revient au bout de huit jours....

—Je ne pars que si vous me promettez une chose, c'est que si nous allons trop loin, nous pousserons jusqu'à Southampton pour dîner...

— Entendu, riposte Crawford en riant, même, si vous voulez, je vous emmène à Londres...

— Alors, en route !

On nous propose des chaloupes à voile. Mais ça n'est pas ce que veut M. Crawford. L'homme qui a frété un navire pour amener sa troupe de New-York en France, et qui organise des trains spéciaux entre le Havre et Paris, ne peut se contenter d'une coquille de noix. Il envoie à la Compagnie des *Abeilles*, et vingt minutes plus tard nous avons un steamer sous pression.

Nous nous y faisons conduire. Le sifflet retentit. En avant !..

Le temps est splendide, la mer superbe ; un peu moutonneuse pourtant. De temps en temps, un paquet frappe l'avant où nous nous tenons tous en vigie et nous arrose d'une douche en pluie qui provoque un cri général. Alfred Capus, du *Gaulois*, nous déclare que si ça continue il aura certainement le mal de mer. Sari réclame une vareuse de rechange. Fernand Xau, de *l'Echo de Paris*, grimpé, longue-vue à l'œil, dans les bastingages, nous signale successivement une douzaine de barques de pêcheurs qui passent à l'horizon, mais qui ne ressemblent en rien au *Monarch* tant désiré.

Cinq heures, six heures. Nous commençons à perdre de vue la côte normande. Pour charmer l'attente on organise une partie d'écarté... partie mouvementée, car le vent emporte les cartes et bientôt il faut cesser, deux rois sont à la mer, et nous n'en avons pas pour les remplacer !

Nous filons, nous filons... Sari a raison, nous serons obligés d'aller jusqu'en Angleterre...

Sept heures.—Navire ! crie Xau pour la vingtième fois. Mais pour le coup, il a raison : on aperçoit à l'horizon un petit panache de fumée. C'est lui, c'est le *Persian Monarch* !...

— Hip 1 hip ! hourrah !

— Ce n'est pas cela, dit en souriant M. Crawford ; quand nous serons à portée, il faudra imiter le cri des Indiens : *Hulululululululu !*

Immédiatement on s'exerce. C'est un concert de hululements assourdissants, qui n'empêche pas de se passer de main en main les lunettes marines pour bien s'assurer qu'on ne se trompe pas.

— À combien sommes-nous de lui ? demandons-nous au capitaine.

— À quinze milles environ. En forçant l'allure, comme lui de son côté marche bien, nous pouvons être dans ses eaux d'ici à trois quarts d'heure.

— Hulululululululu !

On ne pense plus au mal de mer ni aux lames arrosantes. En avant, dût la chaudière en crever !..

La distance entre nous et le *Monarch* diminue à vue d'œil. Nous distinguons ses mâts, sa coque, la foule des passagers groupés sur le pont. Une demi-heure s'est à peine écoulée que nous sommes assez près pour leur faire des signaux et voir ceux qu'ils nous adressent avec leurs chapeaux, leurs mouchoirs.

Sept heures trois quarts. Nous stoppons pour éviter une rencontre.

— Hulululululululu !...

Une immense clameur nous répond. Cowboys, Canadiens et Peaux-Rouges nous ont aperçus et, comprenant à notre signal qu'ils ont affaire à des amis, nous saluent à leur tour de leurs acclamations.

Le *Persian-Monarch* ralentit son allure pour nous donner le temps de virer et de nous remettre en marche de conserve avec lui. Pendant ce temps, la musique de Buffalo-Bill, qui s'est rassemblée à la hâte, exécute le *Yankee Doddle*, l'air national américain.

— Vive la France ! s'écrient les passagers du *Monarch* aussitôt l'air fini.

— Vive l'Amérique ! répondons-nous.

Nouvelle musique — la *Marseillaise* cette fois.

Nous sommes côte à côte avec le grand bateau. Sur la passerelle nous voyons un homme de haute stature, aux longues moustaches, aux longs cheveux noirs bouclés, c'est le colonel W.-F. Cody — *Buffalo-Bill* — le célèbre chasseur qui a donné son nom à la fameuse Compagnie du Wild-West, composée de cowboys (gardeurs de bestiaux), de Canadiens français, d'Indiens Sioux, des tribus des Cutoïs, Arapahœ, Brulay, Cheyennes et Comanches, qui vient avec ses chevaux sauvages, ses buffles, ses cerfs et ses chiens des prairies, nous donner une idée vraie de ce monde indien que nous n'avons jusqu'à présent connu que par les récits de Gustave Aymard et Fenimore Cooper.

Près de lui un autre colosse, vêtu d'une chemise rouge. C'est *Red-Shirt*, le grand chef des Indiens. Puis Gabriel Dumont (un nom bien français, n'est-ce pas ?) qui fut le lieutenant du fameux Riel pendant l'insurrection séparatiste contre le Dominion; Ambroise, qui, avec une poignée d'hommes, tint tête à plusieurs milliers de soldats réguliers.

Et autour d'eux les Peaux-Rouges, aux visages éclatants et bariolés, allant et venant curieusement le long du bord, secouant leurs pagnes et agitant les plumes de leurs coiffures. M. Crawford est pressé de s'informer des incidents du voyage. Sur son ordre, nous nous collons, autant que le comporte la prudence, le long des flancs du *Monarch* et une conversation s'engage entre lui et ses amis.

Nous apprenons ainsi que la traversée a été excellente, qu'on n'a eu qu'un seul cas de décès, un bébé de dix-huit mois, que sa mère — indienne — a porté un matin sur le pont, alors qu'il était en sueur. Il a succombé à une fluxion de poitrine. On a en plus perdu deux chevaux. Les autres ont admirablement supporté la traversée.

Nous voudrions bien monter à bord. Mais, impossible. Il faut attendre la visite de la *Santé*. Pour nous faire prendre patience, la musique nous joue de nouveaux airs.

À huit heures cinq nous voyons apparaître le *Tourville*, qui porte l'officier de police sanitaire et quelques journalistes havrais. Enfin, aussitôt sa visite faite, nous pourrons aller examiner de près les passagers du *Monarch*.

Hélas ! non. Le *Tourville* s'éloigne, et du *Monarch* auquel nous sommes maintenant reliés par une amarre, M. Nate Salisbury, directeur de la Compagnie, nous apprend que l'officier a jugé qu'il était trop tard et a remis l'inspection au lendemain matin six heures.

Un dernier morceau de musique, un salut amical, l'amarre est lâchée et nous laissons le *Persian Monarch* pour regagner le Havre au plus vite.

Nous espérions avoir à dîner Buffalo-Bill et ses principaux lieutenants. Nous sommes forcés de renoncer à ce plaisir. Nous n'en buvons pas moins à leur santé, au banquet que M. Crawford offre le soir à dix heures — heure forcée à cause du retard — aux représentants de la presse parisienne, havraise et étrangère et aux consuls d'Angleterre et des États-Unis.

Nous nous couchons à deux heures du matin, et à dix heures et quart nous sommes à bord.

Les difficultés ont été levées. Le navire est à quai et, tandis que deux mille curieux havrais le regardent avidement, nous grimpons par la passerelle.

Le colonel, Dumont, Ambroise, nous reçoivent et nous présentent à miss Annie Oakley, la fameuse « reine du Riffle » américaine, qui tire la carabine et le pistolet comme Ira Paine — mais avec ce perfectionnement qu'elle fait le tir sur un cheval au grand galop. Pour le moment, elle est occupée à donner du sucre aux poneys et aux bisons qui lui lèchent les mains.

On nous présente également à M. Burk, *le chef des rapports avec la presse* — un homme dont les fonctions consistent à être toujours aimable — bon exemple pour certains de ses confrères des administrations françaises.

Quant aux Peaux-Rouges, ils se promènent majestueux et fiers...Seulement, comme j'ouvre mon porte-cigarettes, vingt mains couvertes de tatouages se tendent vers l'étui. Je fais un signe affirmatif. En un clin d'œil, le porte-cigarettes est vide.

Il est vrai que je suis récompensé par des *owah ! owah !* de satisfaction.

Cette fois nous pouvons emmener le colonel déjeuner avec nous... à la hâte, par exemple, car le rapide nous attend — le rapide où nos wagons-salons sont préparés, bondés de champagne comme au départ !

À quatre heures et demie nous descendons gare Saint-Lazare. '

Toute la Compagnie s'est embarquée hier soir dans le train spécial organisé pour elle. À neuf heures ce matin, elle a dû arriver à la gare des Batignolles d'où elle se rendra à Neuilly.

Nous reverrons Buffalo-Bill et ses compagnons à la grande séance d'inauguration qui aura lieu le 18 de ce mois, à deux heures et demie, en présence de M. Carnot, président de la République et du corps diplomatique. À cette séance n'assisteront que des invités, et le lendemain aura lieu la véritable ouverture publique.

À partir de ce moment, on donnera deux représentations par jour, l'une dans l'après-midi, l'autre le soir. Elles ne dureront pas plus d'une heure — mais une heure sans interruption.

Et maintenant, souhaitons à tous la bienvenue, aux Canadiens si français par le cœur, aux Peaux-Rouges, aux Américains et, comme on dit dans leur pays: *Let her go Galeghear !*

Georges Grison.

Le *Figaro* 12 mai 1889 p.3

Les étrangers à l'Exposition.

On annonce que deux cent mille passages sont retenus à New-York à destination d'Europe.

Dans l'Amérique du Sud, l'enthousiasme est encore plus grand. On va être obligé d'organiser des services de vapeurs supplémentaires. Les passages sont retenus *sur tous les bateaux* jusqu'à fin août.

Dans *Gil Blas* du 17 juillet 1889

Loin de diminuer, le succès de *Buffalo Bill* s'accentue chaque jour. Les deux représentations attirent, l'une comme l'autre, une foule considérable, et il n'est pas rare qu'on y refuse deux ou trois mille personnes. Par l'originalité et la diversité des exercices, par la variété des types présentés au public, enfin par la fidélité même de cette reproduction de la vie du Far-West, il y a là un spectacle agréable, divertissant, et que grands et petits peuvent suivre avec un égal intérêt.

Tous les Parisiens et tous les étrangers tiennent à visiter le campement et à assister aux exercices si hardis et si émouvants du colonel Cody, des Cow boys et des Indiens à Neuilly.

Buffalo Bill est et restera la plus grande attraction de cette année 1889.

Pierre Ferrare.

Mon journal : 25 décembre 1889 mort de Jules Garnier



Lui et ses camarades m'avaient abordé dans une crèmerie du Quartier Latin ([51])

Mon journal : 27 janvier 1890, je travaille…

Depuis mon retour à Paris, je me suis occupé à de menus travaux de publicité et d'érudition. J'ai noué des relations avec des journalistes, avec des collabos de *l'Intermédiaire*, mais je me suis fait peu d'amis et je n'en suis pas surpris. Je suis conscient d'avoir un caractère difficile à supporter, et bien peu de mes contemporains sont prêts à aller voir au-delà de mes insuffisances. Cela me chagrine un peu depuis qu'Aladdin a disparu. Il a laissé un grand vide. Jocelyn Pène-Siefert, Liette, Henry Gauthier-Villars, dit Willy, qui est né trois semaines après moi, son amie Sidonie-Gabrielle Colette, voilà mon petit cercle intime.

Mais ma vie va changer. Je viens d'obtenir un emploi à la Bibliothèque nationale. Ma tâche consiste à mettre de l'ordre dans les réserves, faire des fiches, classer. Un travail de tout repos, une véritable sinécure, pour lequel je suis moins surveillé que les plumitifs du bureau des omnibus. Enfin, j'agis à ma guise, c'est-à-dire que, la plupart du temps, je poursuis mes propres recherches pour préparer mes articles de *l'Intermédiaire* ou de la revue *Art et Critique*, fondée l'an dernier par Jean Jullien. J'ai commencé dans un épais cahier une collection de nouvelles découpées dans les journaux que je colle, annote, et commente en vue d'une publication éventuelle. Le titre provisoire en est : *Nouvelles à la main, fournies à la presse, pendant les années 1889-189… par Paul Masson*. (52)

La femme de J…, un avare comme on en trouve peu, tombe ces jours derniers dangereusement malade. Pour encourager le médecin le mari lui promet cent louis d'honoraires, en ajoutant :
— Que vous tuiez ou guérissiez la chère femme, la somme est à vous.
La malade meurt. Au bout de quelque temps l'Esculape se présente pour réclamer les deux mille francs
— Je ne demande pas mieux que de tenir ma promesse, dit J…, mais veuillez me répondre : Avez-vous tué ma femme ?
— Moi, tué votre femme ? Assurément non.
— Tant mieux !... L'avez-vous guérie ?
— Non, hélas !
— En ce cas, si vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes en dehors de nos conventions et je ne vous dois rien.

⁂

Au catéchisme :
— Oui, mon enfant, nous ressusciterons tous avec le même corps que nous avons eu en cette vie ; nous ne vieillirons plus, nous ne mourrons plus.

---

[51] Voir **Post mortem** —1897 portraits intimes Adolphe Brisson

52 Voir le chapitre IL. Nouvelles à la main.

— Mais alors, dit la petite Yvonne, les enfants morts en nourrice devront donc téter pendant toute l'éternité ?

LE DIABLE AMOUREUX

Je pourrai peut-être, à terme, en tirer quelque chose d'un peu plus raffiné que cet *Almanach Vermot* dont l'humour détestable fait cependant florès depuis quatre ans. Mais ce serait alors une production purement alimentaire et je n'en serais pas particulièrement fier.

⁂

Le soir venu, retour de la Bibliothèque, je m'installe dans quelque café où j'ai mes habitudes. Il en est un, notamment, au coin de la rue Victor-Cousin, place de la Sorbonne où je me sens très à l'aise. La clientèle, qui est composée en grande partie de professeurs et d'étudiants rassis, contraste par son côté paisible avec celle, hurlante et tapageuse, des établissements voisins. Assis devant un bock ou une absinthe, j'observe les consommateurs graves qui jouent supérieurement le whist ou fument leur pipe lentement, majestueusement, avec la conscience tranquille de gens qui ont bien rempli leur journée. J'échange souvent avec eux des aphorismes philosophiques — j'y essaie mes maximes — et des réflexions congruentes sur les événements de la veille.

Si j'éprouve le besoin de me frotter à quelques-unes de ces figures du « Tout Paris » qui s'affichaient dans le Panorama de Castellani, j'ai maintenant mes entrées au salon littéraire de M^me^ Alphonse Daudet, rue de Bellechasse, que fréquentent artistes et littérateurs.

Tout ce qui porte un nom illustre, tout ce qui touche de près ou de loin à cette aristocratie intellectuelle, qui peu à peu détrône l'autre, l'ancienne, démonétisée aujourd'hui, se presse à ces soirées *selected* où j'ai coudoyé la fine fleur et le dessus du panier de nos gloires. (53)

Barbey d'Aurevilly, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, François Coppée, s'y rencontrent avec Émile Zola, Hennequin, Huysmans, Paul Alexis. Henri Céard, Guy de Maupassant, J. H. Rosny, Paul Bonnetain.

Des journalistes, Aurélien Scholl. Henri Fouquier, Philippe Gille, Albert Wolff, Gustave Geffroy, Toudouze, Charles Martel, s'y croisent avec des critiques comme Brunetière, Ganderax, Jules Lemaître, Léon Pillaut, Adolphe Brisson, avec des savants comme le docteur Charcot, avec des ministres comme Édouard Lockroy, avec des éditeurs comme Charpentier et Lemerre, avec des peintres comme Stevens, JamesTissot, LouisMontegut, José Belon, etc….

Quand on y fait de la musique, ce qui arrive souvent, c'est Massenet qui tient le piano avec sa maestria accoutumée et qui chante d'une voix légèrement meurtrie — une voix de compositeur — quelques mélodies encore inédites ; ou bien Raoul Pugno, en véritable virtuose, traduit pour le plaisir de tous, un passage inconnu des grands maîtres, de Wagner ou de Berlioz, ou fait applaudir une de ces rapsodies hongroises importées par les Tziganes et qu'il exécute à la perfection.

On entoure beaucoup Edmond de Goncourt qui compte si finement de si jolies anecdotes et le maître de la maison, M. Alphonse Daudet, qui exagère son accent du Midi pour parler de *Numa Roumestan*, sa nouvelle pièce de l'Odéon.

J'arrive à ces soirées arborant mon Nichan-Iftikhar à la boutonnière, cultivant mon personnage excentrique à l'anglaise. Je suis un peu le bouffon de cette cour raffinée ; Je sais

---

53 Masson n'est pas seulement un faussaire, il emprunte aussi abondamment, ici au Paris qui passe de Belon et Price. (Gallica). Je pense qu'il fréquente les salons littéraires sans trop s'éloigner de sa mansarde.

que l’on s’amuse de ma barbiche impériale et de ma tenue surannée, de mes sorties étranges, de mes énigmes à tiroirs.

Mon journal : 1er avril 1890 : libertés de la Presse

Il faut croire que notre époque est particulièrement ennuyeuse et triste si l’on en juge par ce que les journaux proposent pour distraire leurs abonnés. Satire, dérision, combats de coqs à coups de métaphores — des coups bas le plus souvent, surtout lorsqu’il s’agit de politique. *La Lanterne de Boquillon* du 9 février, elle, fait dans la politique assaisonnée de grivoiserie. Il en faut, en effet, pour tous les goûts.

Ça que voilà c'est ce que mon mâtin de député de la Droite il braille sur l'air de : *La Boiteuse*. (54)

LA CHANSON DES RÉACS

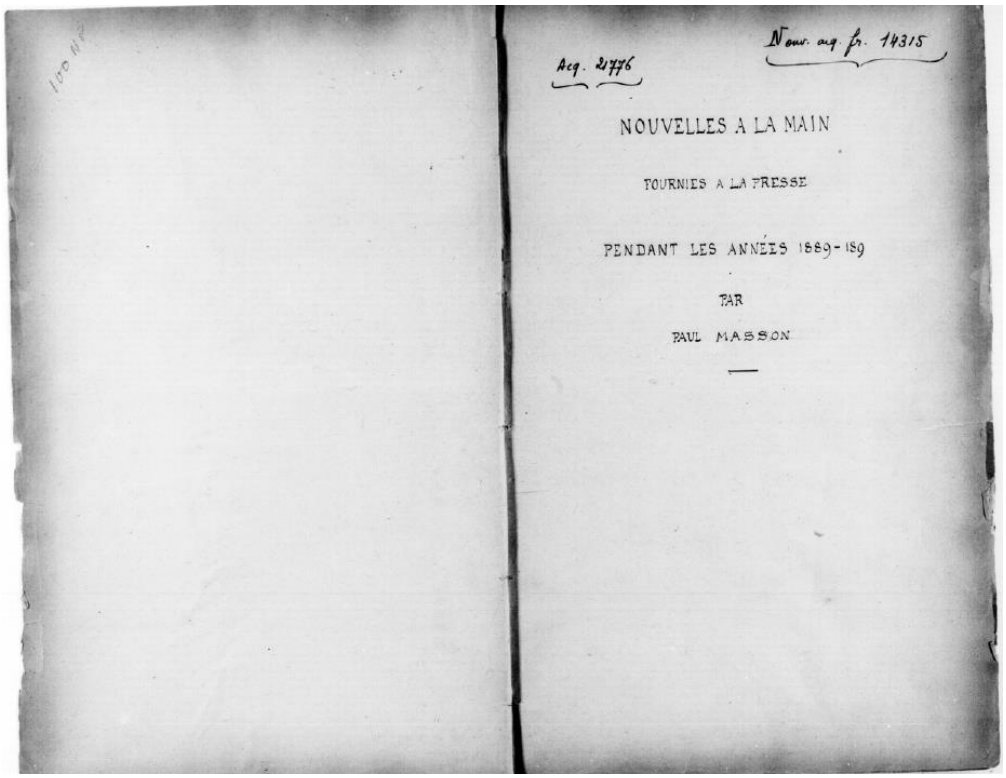
À la Chambre de cette anné'
Le chambard va recommencer,
Avec les amis d'Boulanger
Nous f'rons du bruit à tout casser.
C'que nos électeurs f'ront un nez !
Pour le reste ils pourront s’fouiller.
Ils n'avaient qu'à n'pas nous nommer :
Nous n'serions pas leurs députés.

Faudra nous voir écouter chaque affaire,
Tantôt en dormant, tantôt sans rien faire ;
Quand on dira : Vous ne fait's rien du tout !
Nous aboierons : Ouou, ouou, ouou !
Comm' les canards nous f’rons dans l'coin :
Coin coin, coin coin, coin coin !
Malgré c'qu’on dira, nom d'un chien,
À la Chambr' nous f'rons du bousin,
Vive le potin !

Etc., Etc…(55)

54 Chanson paillarde
55 Voir le chapitre : IL. La chanson des réacs.

IL. Nouvelles à la main


Nouv. acq. fr. 14315

Acq. 21776

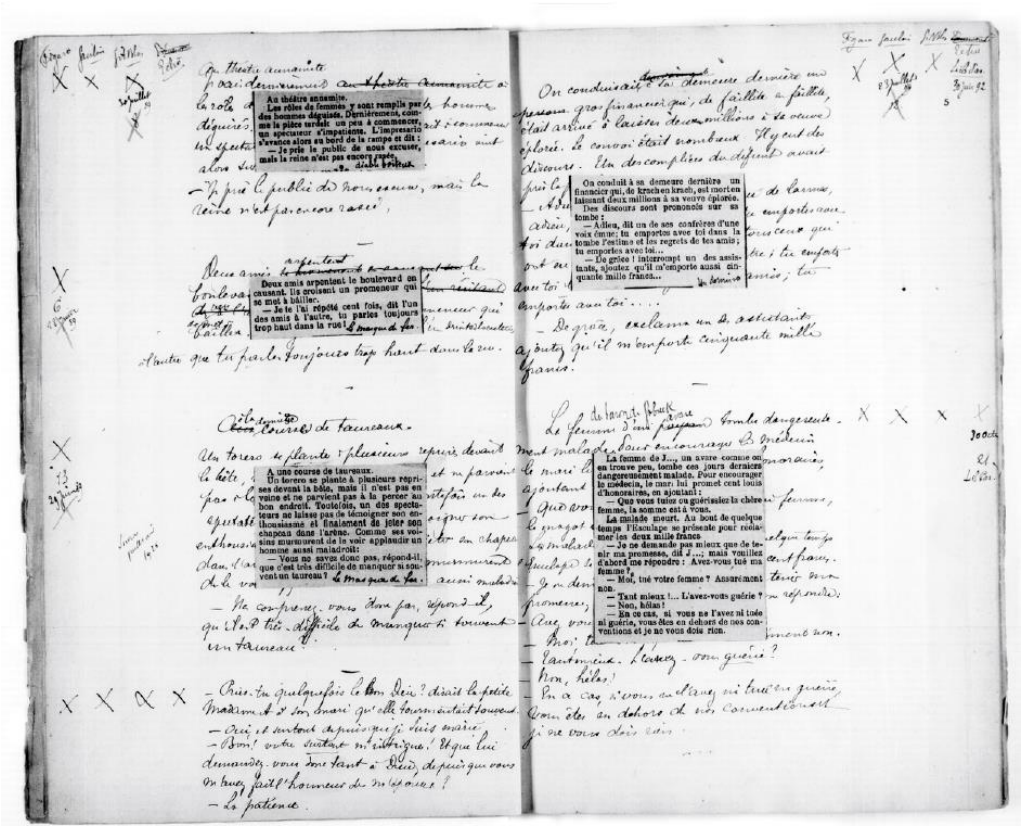
NOUVELLES A LA MAIN

FOURNIES A LA PRESSE

PENDANT LES ANNÉES 1889-189

PAR

PAUL MASSON

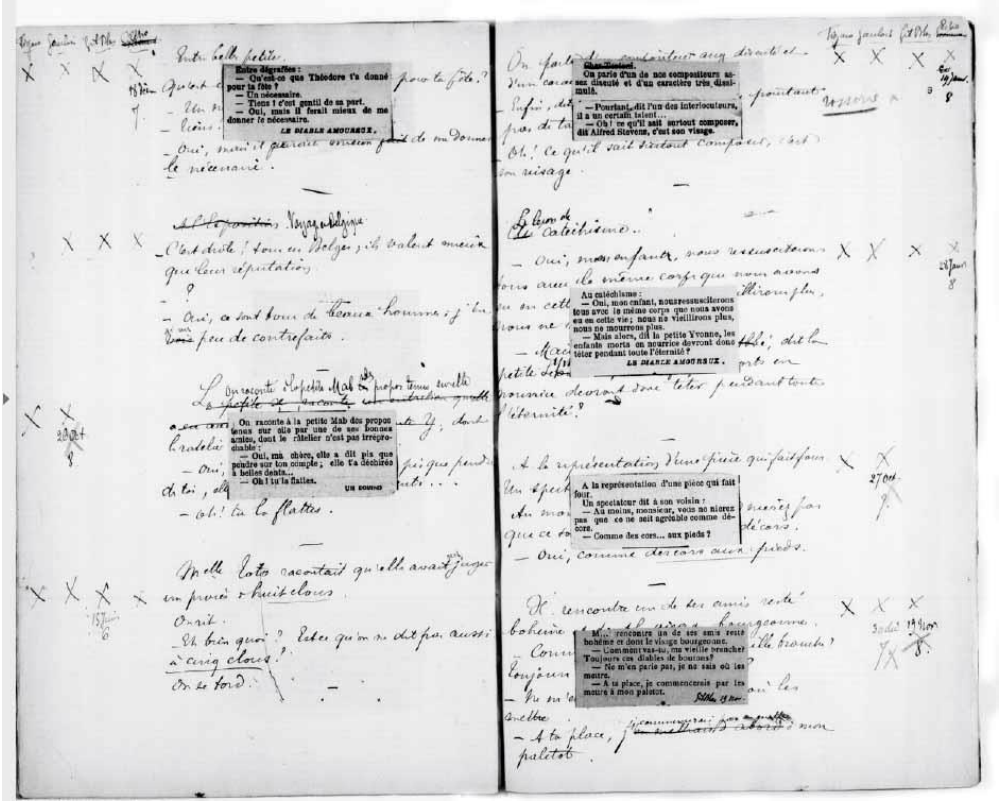

Au théâtre ensemble.
Les rôles de femme y sont remplis par des hommes déguisés. Dernièrement, comme la pièce tardait un peu à commencer, un spectateur s'impatienta. L'impresario s'avance alors au bord de la rampe et dit :
— Je prie le public de nous excuser, mais la reine n'est pas encore prête.

Deux amis arpentent le boulevard en causant. Ils croisent un promeneur qui se met à hâbler.
— Je te l'ai répété cent fois, dit l'un des amis à l'autre, tu parles toujours trop haut dans la rue !

A une course de taureaux.
Un torero se plante à plusieurs reprises devant la bête, mais il n'est pas en veine et ne parvient pas à la percer au bon endroit. Toutefois, un des spectateurs ne laisse pas de témoigner son enthousiasme et finalement de jeter son chapeau dans l'arène. Comme ses voisins murmurent de le voir applaudir un homme aussi maladroit :
— Vous ne savez donc pas, répond-il, que c'est très difficile de manquer si souvent un taureau ?

On conduisait à sa demeure dernière un financier qui, de riche en riche, est mort laissant deux millions à sa veuve éplorée. Des discours sont prononcés sur sa tombe :
— Adieu, dit un de ses confrères d'une voix émue; tu emportes avec toi dans la tombe l'estime et les regrets de tes amis; tu emportes avec toi...
— Les grèves ! interrompt un des assistants, ajoutez qu'il m'emporte aussi cinquante mille francs...

La femme de L..., un avare connu, se trouve peu, tombe ces jours derniers dangereusement malade. Pour encourager le médecin, le mari lui promet cent louis d'honoraires, en ajoutant :
— Que vous tuiez ou guérissiez la chère femme, la somme est à vous.
La malade meurt. Au bout de quelque temps l'Etat-major se présente pour réclamer les deux mille francs.
— Je ne demande pas mieux que de tenir ma promesse, dit L..., mais veuillez d'abord me répondre : Avez-vous tué ma femme ?
— Moi, tué votre femme ? Assurément non.
— Tant mieux !... L'avez-vous guérie ?
— Non, hélas !
— En ce cas, si vous ne l'avez ni tuée ni guérie, vous êtes en dehors de nos conventions et je ne vous dois rien.



IL. La Chanson des Réacs

MENU

23e Année. — N° 874. 9 Février 1890.

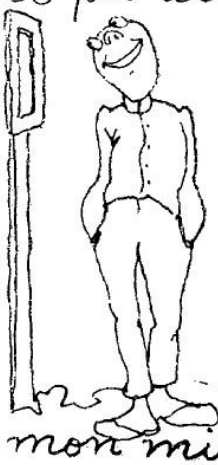


TRIBUNES

La semaine dernière je m'en suis allé a la Chambre des député pour voir si ces mâtins la ils gagne bien leur paye et s'ils en donne a leur z'électeur pour leur argent. Une fois que je m'ai vu dedans l'an sainte ousqu'on fabrique les lois et quan j'ai vu bavarder les père sonne qui font les lois, je m'ai dit que j'ai peut-être bien toucher sans le fair esprès une loi qui voltigeait dans l'air et ça m'a tant telment grandi moralement parlant que je m'ai senti d'au moin 6 pied

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

plus grand que le 2e tambour major de mon régiment.
Brouf! il m'a semblé comme si, moi Onésime Boquillon, simple musicilien de premierre classe, je portais toute la France dessur moi-même.
Et pis alors, voila que je panse que j'ai vu les député de mon pays et pis les minisse, que j'ai pu les toucher et leur causer, et pi que je m'ai trouvé dedans le même endroit qu'eusse, Brouf! je me redresse et je me regarde avec respect dan mon miroir a la chambrée et je me fais a moi-même un bo salut militair a 6 pas en avant d'avec le petit doigt sur la couture du pantalon.





La Chambre c'est comme les téâtre ousqu'on joue la comédie. Y a les banc des député rangé en demi rond et par devant c'est le foteuil de monsieu le président de la Chambre d'avec sa

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

3

sonnette et pis au-dessous la tribune
qui est comme qui dirait l'endroit où
les députés ils vont débiter leur rôle.
C'est là que la comédie elle se joue
Et pis au bas de la tribune y avait tout
plein de bo messieu d'avec
des chaîne otour du cou
que c'est bien sûr pour les
attacher o gouvernement.
Parait que c'est mâtin la
c'est tout naivement des huissier
Ah! maman Ste Breloque c'est pas moi
que je voudrai être huissier par le temps
qui court vu qu'après avoir embistroui
lé les pôvres gens c'est maintenant
a leur tour a être estrangouillé
A preuve le crime dont mon-
sieu Gouffé il a été l'héro.
Tiens a propos d'héro, vous
savez peut-être pas ousque
a été élevé Eyraud, celui qui a fait
passer la vie a gauche a l'huissier
Gouffé
Il a été élevé o z'école crétiennes de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

4

Lyon urellement et c'est pour ca qu'il a bien tourné, est-ce pa don ?
Pas movaise l'éducacion des frère ignorantin, dite don.
Et pi pour en revenir o huissier de la Chambre ils paraisse bien plus agréable que les uissier qui on assassiné.



C'est eusse qui porte les urne o députés pour qu'ils se dérange pa, et pi qui leur apporte des verre d'o sucrée a la tribune.
Moi, j'aime bien ca l'o sucrée.
Pour lorss, les uissier de la Chambre c'est comme qui dirait les marchand de jumelle et de programme au téatre.
Mais bouffre Jésus ! c'est pa ca qui fait les député rester en place et ils remue comme tout, je vous promet.
Seurment les ceusse qui se berlingue le plus c'est encor ces mâtins de la Droite qui font du tapage et qui interrompe a tire la rigôle.
Même que voila a l'otre page une chanson qu'un réagcionnouillard il a chanté a la Chambre, le jour où j'y suis été.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ça que voilà c'est ce que mon matin de député de la Droite il braille sur l'air de : *La Boiteuse.*

LA CHANSON DES RÉACS

A la Chambre de cette anné'
Le chambard va recommencer,
Avec les amis d'Boulanger
Nous f'rons du bruit à tout casser.
C'que nos électeurs f'ront un nez!
Pour le reste ils pourront s'fouiller.
Ils n'avaient qu'à n'pas nous nommer :
Nous n'serions pas leurs députés.

Faudra nous voir écouter chaque affaire,
Tantôt en dormant, tantôt sans rien faire;
Quand on dira : Vous ne fait's rien du tout!
Nous aboierons : Ouou, ouou, ouou!
Comm' les canards nous f'rons dans l'coin :
Coin coin, coin coin, coin coin!
Malgré c'qu'on dira, nom d'un chien,
A la Chambr' nous f'rons du bousin,
Vive le potin!

Si l'on parle de Révision
On chant' la *Digue digue don,*
Pour embêter l'gouvernement
On chant' le *Bi du bout du banc;*
Si l'on parle de Boulanger,
On chant' la *Patrie en danger;*
Pour tout on entonne un p'tit air :
C'est à s'croire au café-concert.

Il faut nous voir écouter chaque affaire,
Tantôt en chantant, tantôt sans rien faire;
Quand on nous dit : Vous ne fait's rien du tout!
Nous aboyons : Ouou, ouou, ouou!
Comm' les canards, nous f'sons dans l'coin :
Coin coin, coin coin, coin coin!
Toujours à la Chambr', nom d'un chien,
Nous entonnons d'joyeux refrains!
Vive le potin!

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

.

Mon journal : 10 mai 1890



Le nouveau personnage que je m'étais choisi, le littérateur farceur et pourfendeur d'imbéciles que je voulais jouer dans les coulisses de la scène parisienne, faute de savoir en écrire la représentation, ressentirait-il de la joie à agir en sous-main, comme les dieux qui se moquent en tirant à plaisir les ficelles des ridicules marionnettes que nous sommes ? J'en étais convaincu car tout le reste, à part Aladdin, et quelques amis chers, m'était devenu indifférent.

Je serais dorénavant le nouveau Janus : face, Paul Masson., et pile, Lemice-Terrieux

Mon journal : 5 mars 1891 je me marie…pour rire

.

Dans *l'Intransigeant* du 13 mars 1891

Un mariage bouddhique à Paris

Nous avons reçu hier soir le billet de mariage suivant :

M. Goomah, préfet militaire de Kotonou (Dahomey), et Mme Halpha ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille Tittee avec M. Paul Masson, ancien magistrat, commandeur du Nichan-Iftikhar.

La cérémonie nuptiale aura lieu le dimanche 15 mars, à midi précis, en la chapelle bouddhique du musée Guimet, sous la présidence de M. Maurice Barrès, qui fera l'allocution.

(Jardin d'Acclimatation)

À la contrepartie de la lettre, M. Paul Masson, 43, boulevard Saint-Michel, annonce son mariage avec Tittee.

Cette lettre de mariage nous a semblé, à première vue, être l'œuvre d'un fumiste.

Pour nous renseigner, nous nous sommes rendu chez M. Masson.

À l'adresse indiquée, 43, boulevard Saint-Michel, se trouve un hôtel meublé, l'hôtel Saint-Louis.

—M. Masson ? demandons-nous à la patronne de l'hôtel.

— Il n'est pas chez lui.

— Mais il habite bien ici ?

— Oui, monsieur, depuis cinq ans. Il occupe une chambre. Il logeait d'abord plus haut. Puis il est descendu.

— Va-t-il tarder à rentrer ?

— Certainement. D'habitude il est rentré, à cette heure-ci. Mais comme il n'est pas encore là, c'est qu'il rentrera très tard. (!!!)

— Savez-vous si c'est lui qui a envoyé ces lettres de mariage ? demandons-nous en montrant notre lettre.

— Ah ! c'est' aussi pour cela ! Non, je ne sais pas. Je crois que si M. Masson devait se marier le 15 mars, il nous en aurait avisé.

— Il a été magistrat ?

— Je crois que oui. Il reçoit des lettres portant : ancien magistrat.

— Il est bien décoré du Nichan-Iftikhar ?

— Oui. Mais qui ne l'est pas !

Cette réponse judicieuse met fin à notre entretien. Après avoir longtemps attendu l'ancien magistrat, nous nous retirons, regrettant de ne pas l'avoir vu pour savoir si nous assisterons réellement à un mariage bouddhique.

Il est bien évident que M. Masson ne rentrera pas de bonne heure. Peut-être même passera-t-il la nuit à jouer quelque air charmeur sur une vielle, derrière les barreaux du Jardin d'Acclimatation.

Au Jardin, domicile (?) de la jeune fiancée, on ne sait rien de ce mariage.

En Somme, si c'est une plaisanterie, M. Masson nous a tout fait l'air d'en être l'auteur.

Dans quel but ?... Cela n'est pas facile à déterminer. Peut-être l'ancien magistrat, commandeur, etc., n'a-t-il pas hésité à compromettre une honnête Dahoméenne, hôtesse de la France, pour se faire une réclame.

Le 15 mars, il annoncerait que le mariage a manqué, et il espère peut-être que quelque jeune fille romanesque se jetterait au cou du malheureux fiancé éconduit de l'amazone Tittee.

Peut-être bien, après tout, M. Paul Masson, ancien magistrat, commandeur du Nichan-Iftikhar, est-il amoureux de la fille du préfet militaire (?) de Kotonou, et veut-il l'épouser. Le joyeux Tartarin, gouverneur de Port-Tarascon, a bien épousé la princesse Liki-riki, produit du noble pays qu'il gouvernait.

Dans *l'Intransigeant* du 14 mars 1891

Une mystification. — C'était décidément une mystification — comme nous l'avions supposé, du reste — que la lettre de faire-part du mariage bouddhique de M, Paul Masson, ancien magistrat, commandeur du Nichan-Iftikhar (!) avec Mlle Tittee, fille de Goomah, préfet militaire (?) de Kotonou et de Mme Halpha.

Les dénommés Goomah, Halpha et Tittee font bien partie du clan dahoméen qui campe chez M. Geoffroy-Saint-Hilaire, au Jardin d'acclimatation, mais *Monsieur* Goomah est une *femme* ; *Madame* Halpha est un guerrier... Quant à *Mademoiselle* Tittee, elle a dans les sept à huit ans, ce qui, même en tenant compte des latitudes, exclut toute idée de conjungo.

Ce fut une réussite. Elvire Janin, ancienne grisette de comédie (lyrique) et, aujourd'hui, patronne de l'hôtel, a bien joué son rôle. Elle dit s'être énormément amusée à voir la tête du journaliste. Ça m'a coûté une sortie à l'Opéra-Comique pour aller voir la création d'*Esclarmonde*. (suivie d'un dîner aux Halles). Elle m'a conté un potin tiré de la rubrique des spectacles que je compte, un de ces jours, utiliser dans un de mes recueils de maximes :

Une artiste du Grand-Théâtre de Lyon, Mlle Verheyden, a commandé un superbe manteau pour jouer justement le rôle d'Esclarmonde. Ce manteau coûte fort cher, huit mille francs, dont sept mille pour les broderies.

La brodeuse a exposé le manteau et invité sa nombreuse clientèle à venir admirer ce chef-d'œuvre.

Grande colère de Mlle Verheyden qui demande des dommages et intérêts à la brodeuse, prétendant que celle-ci a beaucoup diminué l'effet qu'elle comptait produire, et lui a causé, de ce fait, un réel préjudice.

— Qu'en penses-tu, Paul, en tant qu'ancien magistrat ? accorderais-tu les dommages ?

Lâchement, j'ai répondu par l'affirmative ! N'étions-nous pas complices en matière de mensonge ?

Quant à Maurice Barrès, s'il lit l'Intransigeant, il sera sûrement navré de ne pas pouvoir faire l'éloge de ma petite amazone. (56)

MENU

Mon journal : 12 avril 1891 : Qui suis-je ?

On commence à me prendre au sérieux…si l'on peut dire. Les farces ou plaisanteries de mon avatar Lemice-Terrieux, le sont de plus en plus. On m'en prête même qui ne sont pas de moi, je veux dire, de lui ! Je suis devenu le « fameux » Lemice-Terrieux. On ne dit plus : un mystificateur, un farceur ; on dit « un Lemice-Terrieux quelconque », ou « un émule de Lemice-Terrieux ».

Dans *la Petite Presse* du 3 avril 1891

POISSONS D'AVRIL

La journée d'hier appartenait tout entière aux adeptes du fameux Lemice-Terrieux.

Pendant vingt-quatre heures, en effet, règne en maîtresse en ce premier jour d'avril l'innocente mystification qui consiste à envoyer un *bleu* demander le parapluie de l'escouade à la cantine ou bien à charger un apprenti naïf et peu au courant des usages de l'atelier d'aller acheter chez l'épicier du coin l'huile de cottrets ou le fil à couper le beurre. On connait les diverses facéties mises chaque année en circulation à l'occasion du 1er avril.

Le stock n'en a guère varié, car les novateurs en ce genre trouveraient sans doute indigne d'eux d'appliquer leurs facultés mystificatives à la recherche de plaisanteries qui ne pourraient servir qu'un seul jour dans l'année. Lemice-Terrieux travaille lorsqu'il s'y met sur une plus grande échelle.

Aussi les farces du 1er avril sont-elles en nombre assez restreint : elles sont en quelque sorte comme le classique du genre.

L'atelier, le bureau le magasin en conservent pieusement la tradition intacte à laquelle ils se gardent bien de rien ajouter. Par suite, le poisson d'avril proprement dit ne peut-il guère faire de victimes que parmi les enfants que leur inexpérience met moins en garde contre ces plaisanteries.

C'est ainsi par exemple qu'on les envoie chercher une corde pour « lier le vent », un « moule aux aiguilles » un « bâton à un seul bout », une once d'esprit «en bouteille », un brochet « sans arêtes » et mille autres choses de même nature.

[…]

Aussi, mes amis lecteurs, prenez bien garde aux nouvelles que vous lirez dans les journaux. On a beau se méfier de Lemice-Terrieux, avec ce gaillard-là on ne sait jamais ; et l'agence Havas elle-même n'est pas à l'abri de ses fantaisies.

---

56 Voir le chapitre Les Dahoméens au Champ-de-Mars

J'accède à la notoriété. On aimerait bien percer le mystère, sans le vouloir vraiment, car ce serait couper le cou de la poule aux œufs d'or.

Dans *le Figaro* du 1er avril 1891

INSTANTANÉ DU 1er AVRIL
LEMICE-TERRIEUX

Un jeune homme qui a l'air très vieux. Un imberbe qui a la rage de se mettre un jour une barbe blonde, un jour une barbe noire. Ni grand, ni petit. Se voûte selon le besoin. Ni gras, ni maigre. Porte le ventre en avant quand il veut se donner l'air d'un propriétaire.

Parle toutes les langues, connait tout le monde, va dans tous les mondes.

A été pris le mardi-gras pour Valentin-le-Désossé et le mercredi des Cendres pour le maréchal Booth.

Porte comme Thivrier une blouse bleue sur une redingote noire, et comme personne un habit sous sa redingote.

Très habile à saisir le cheveu de l'occasion. Sait tout. Voit tout. Fait tout.

Excelle dans les exercices de dislocation. Sa maitresse l'appelle : Mon petit serpent multicolore.

A voté Boulanger et soutient Constans au ministère. A applaudi Jules Ferry au banquet de l'Elysée-Montmartre et l'a sifflé à la sortie.

Profession : Homme de *lettres*.

Aurait pu faire mieux !

Dans *Le figaro Supplément littéraire du dimanche*, 11 avril 1891

Lemice-Terrieux, le Maître de l'énigme.

On devine chez cet érudit, la volonté de créer un genre nouveau d'écriture. Soit qu'il se sente impuissant à produire une œuvre romanesque, soit que, comme Huysmans, il veuille, à dessein, prendre son époque « à rebours ».

Je pencherais pour la deuxième explication. Il trouve le monde contemporain trop prosaïque, mais hélas il n'est pas poète. Les romans l'ennuient car, le plus souvent, leurs auteurs travestissent la réalité pour séduire le public en le distrayant, sans qu'il puisse en retirer quoi que ce soit d'utile. On sent qu'il souffre de voir la vulgarité, la cupidité, la stupidité, s'afficher partout dans les journaux, gagner du terrain chaque jour. Il sait que tous les prêches resteront paroles mortes.

Il a deux éléments à marier, son amour des mots et son dégoût de la médiocrité invasive. Décrire cette dernière n'aiderait en rien ceux qui en sont les victimes. De tout temps les prédicateurs ont été au pire, ignorés bel et bien, au mieux, admirés pour la beauté de leurs discours. Mais, qui a jamais tenu compte de ce qu'ils disent ?

Lemice-Terrieux a choisi une maïeutique de son cru. Ses lettres énigmatiques envoyées aux journaux, plutôt que de décrire les faits, les fabriquent. Comme dans les récits d'E.T.A. Hoffmann, il y a dans les « fausses nouvelles » de Lemice-Terrieux, une étrangeté qui incite le lecteur à s'interroger, à dépasser le contentement de soi, à oser

affronter, peut-être, « les espaces infinis » qui l'effraient. Peut-être en accouchera-t-il d'un peu plus de lucidité et, étant lui-même, à l'origine de cette échappée qui le grandit, il la fera sienne, en acceptera la leçon.

Pourquoi inventer ce faux mariage avec une amazone venue du Dahomey, au moment où la France est occupée à conquérir son pays ? pourquoi inviter Maurice Barrès à prononcer un discours pour célébrer les noces d'un Européen et d'une négresse barbare ? Tout est faux et pourtant tout est vrai.

Au-delà de l'amusette, il y a toujours, chez lui, une devinette subtile.

Lemice-Terrieux vaut la peine qu'on le déchiffre

SPHINX

MENU

Très perspicace, ce Sphinx-là !

Mon journal : 5 mai 1891. Le Figaro ne sera plus dupe…

Dans la Presse du 3 mai 1891

Encore Lemice-Terrieux

Du *Figaro* (du 2 mai) :

Voilà Lemice-Terrieux qui recommence à faire des siennes.

Nous avons reçu hier, en dernière heure, une feuille *autographiée* annonçant pour le 21 mai l'ouverture du Salon du Champ de Mars et le vernissage pour le 20 mai.

Cette annonce était accompagnée de renseignements très précis sur le mode d'admission à ces deux journées et de divers autres qui lui donnaient un caractère absolument authentique.

Or, c'était encore une fumisterie du joyeux drôle pour qui il y a 365 «premier avril» par an. Le vernissage et l'ouverture du Salon du Champ de Mars — nous le tenons de source officielle — auront lieu les 14 et 15 mai.

C'est la première fois que le *Figaro* se laisse prendre à ce genre de mystification. Ce sera la dernière. Désormais, quelle que soit l'importance du renseignement, nous ne l'accueillerons que sous la garantie d'une signature à nous connue, et, si inconnue, que dûment légalisée.

Ils ont manifestement oublié ma lettre de Chandernagor en 1880, signée Joseph de Rozario, Propriétaire !

MENU

Mon journal : 3 avril 1891 : j'opère aussi en province

Dans *le Figaro* du 3 avril 1891

Limoges ; 2 avril.— Il paraît que Lemice-Terrieux opère aussi en province.

Il a envoyé une note à différents journaux annonçant qu'à propos de la visite de M. Carnot dans notre ville, une sorte de conflit s'était élevé entre préfet de la Haute-Vienne et la corporation des bouchers, qui voulait, en vertu d'un privilège remontant à 1241, une place spéciale dans le cortège officiel.

Les bouchers n'ont jusqu'ici fait aucune démarche auprès du préfet, M. Sée, qui a appris seulement par la presse le soi-disant désir des bouchers,

Mon journal : 5 avril 1891 : le salon poil et plume

https://www.wikiwand.com/fr/Paul_Masson_(écrivain)

Je participe au *Salon des Gens de Lettres* avec un pastel dont on dit qu'il est dans l'inspiration de Jean-Louis Forain — sous-entendu, aux lignes pas très nettes pour que l'œuvre évoque davantage qu'elle ne révèle. Je l'ai intitulé : *Mon Idéïal,* et cela représente une tête sous un voile. Un voile est certes plus facile à dessiner qu'un visage de femme, et pourtant le portrait n'en dit-il pas plus que si l'on avait adopté le mode (la mode ?) photographique ?

À ce Salon « Poil et Plume » qui réunit les œuvres des littérateurs-peintres, je côtoie mes amis de l'Ermitage, la revue dirigée par Henri Mazel. Le règlement veut que l'on accompagne l'œuvre d'une description et que l'on décline son identité, que l'on nomme son maître idéal, le mouvement artistique que l'on suit, le prix dont on rêve, sa devise…

Je me présentai ainsi :

MASSON

Prénoms, surnoms :	*Paul (Soif-de-réclame, Un Yoghi, Trissotin, etc.)*
Maître idéal :	*Hokusaï.*
Esthétique :	*Éclectico-subversive.*
Prix rêvé :	*Un sourire de Louise Michel*
Devise artistique :	*Scherzando.*

Ce n'est qu'en participant à l'obscurité des choses que nous parviendrons dans une certaine mesure à en vaincre le mystère. Tissons nos rêveries dans le voile qui nous dérobe Maya, si nous voulons entrevoir ses beautés cachées.

***Pensées d'un Yoghi* N°16**

DESCRIPTION DE L'ŒUVRE

Condenser en une puissante formule les mille et une prosopographies des gynoscopes de tous les temps, lier tous ces rameaux épars en un unique et indissoluble faisceau ; faire converger autour d'une seule tête les irradiations projetées par les poètes, prosateurs, aèdes, académiciens, bardes, rapsodes, scaldes, troubadours et diascévastes de tous les pays et les polariser en un éblouissant et définitif halo ; arracher à la Joconde

son inquiétant sourire, aux anges de Botticelli leur rictus séraphique et à M^lle^ X. l'aristocratie de sa moue hautaine; bref, créer un type qui participe tout ensemble de Frédégonde, d'Ève pendant la pomme, de M^me^ Adam, de Messaline, de Jeanne d'Arc, de Marie Alacoque, de Charlotte Corday et d' Yvette Guilbert.

Tel est le plan peu ambitieux que je me suis proposé et que mon crayon prométhéen a tenté d'accomplir, Émile, ô toi que jamais trop haut l'opinion ne *pêchera*.

Cf. *le Figaro* du 11 avril 1891



Au Jour le Jour

LE SALON DES GENS DE LETTRES

Caliban, dont nos lecteurs savent les spirituelles fantaisies et les trouvailles toujours surprenantes, a eu l'idée de créer pendant quelques semaines une exposition exclusivement consacrée aux écrivains — peintres ou sculpteurs. Ne craignez rien! Ce n'est pas la menace d'un troisième Salon; il n'y aura ni jury, ni médailles, ni récompenses : il n'y aura même pas d'achats; et cette réunion originale de dessins, de tableaux ou de statuettes signés de gens de lettres ne nuira ni au fastueux Champ de Mars ni à l'antique palais des Champs-Elysées. Ce sera tout simplement la distraction fort inoffensive de personnalités littéraires n'ayant en vue que l'amusement de leurs concitoyens.

Une distraction pas du tout vulgaire, d'ailleurs, et qui peut avoir un succès beaucoup plus grand que ne l'imaginent ses organisateurs eux-mêmes.

Cette exposition s'ouvre aujourd'hui dans la galerie du Théâtre d'Application et va faire affluer chez M. Bodinier le tout-Paris élégant et brillant. Elle se divise en deux parties : le Louvre et le Luxembourg. Excusez du peu! Le Luxembourg pour les artistes vivants, le Louvre pour les morts.

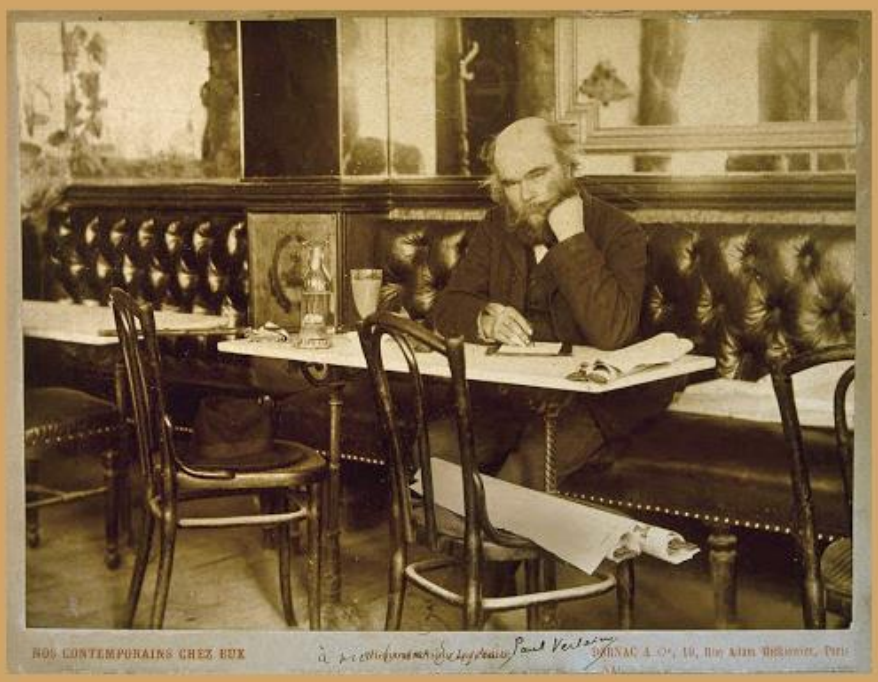
Au Louvre, on retrouvera : VICTOR HUGO, avec ses paysages romantiques, d'aspect étrange, encombrés de tours, de toits pointus, de mâchicoulis, de créneaux. ALFRED DE MUSSET : caricatures et portraits de famille. THÉOPHILE GAUTIER : pastels et huiles. GÉRARD DE NERVAL : dessin à la plume. PROSPER MÉRIMÉE : dessin. CHARLES BAUDELAIRE : son portrait par lui-même, et des croquis illustrant ses poésies. AUGUSTE DE CHATILLON : peinture. ALEXANDRE SCHAUNE, dit SCHAUNARD : deux tableaux. JULES DE GONCOURT : une très belle aquarelle et deux peintures tout à fait originales.

Au Louvre, on retrouvera : VICTOR HUGO, avec ses paysages romantiques, d'aspect étrange, encombrés de tours, de toits pointus, de mâchicoulis, de créneaux. ALFRED DE MUSSET : caricatures et portraits de famille. THÉOPHILE GAUTIER : pastels et huiles. GÉRARD DE NERVAL : dessin à la plume. PROSPER MÉRIMÉE : dessin. CHARLES BAUDELAIRE : son portrait par lui-même, et des croquis illustrant ses poésies. AUGUSTE DE CHATILLON : peinture. ALEXANDRE SCHAUNE, dit SCHAUNARD : deux tableaux. JULES DE GONCOURT : une très belle aquarelle et deux peintures tout à fait originales.

Au Luxembourg : EDMOND DE GONCOURT avec une très curieuse aquarelle. VICTORIEN SARDOU : croquis et idées de décors. HENRI MEILHAC : une lecture aux Variétés et les deux portraits de Meilhac et d'Halévy par l'auteur de *Ma Cousine*. ARSÈNE HOUSSAYE : une peinture. ERNEST D'HERVILLY : aquarelle. EMILE BERGERAT : un très beau portrait de Flaubert et trente aquarelles de Caliban. OCTAVE MIRBEAU : peinture genre Monet. MAURICE MONTÉGUT : marine. CLOVIS HUGUES : huiles. JEAN RAMEAU : de très beaux pastels. RAOUL PONCHON : de charmantes peintures. FERNAND CALMETTES : peinture et de jolis dessins destinés à son prochain livre. OGIER D'IVRY : le Rêve de Plewna. PAUL VERLAINE : dessins à la plume. PAUL MASSON : Tête sous un voile, très curieux dessin genre Forain. JULES LEMAITRE : un portrait d'Hugues Le Roux. ANATOLE FRANCE : dessin d'enfant. GYP : de grands pastels très curieux ; un portrait de petite fille tout à fait réussi, etc.

MENU

IL. Salon poil et plume



Portrait du poète Paul Marie Verlaine
au "Café François 1er", 69 boulevard Saint-Michel

Dans *Poil et plume : salon des littérateurs-peintres et statuaires...* [préface d'Emile Bergerat]. 1891

Aujourd'hui s'ouvre le Salon des Écrivains-Peintres français, dans la galerie des Folies-Bodinier, autrement dit Théâtre d'Application. L'un des organisateurs a trouvé cette rubrique de *Poil et Plume*, qui vaut mieux que le *Ut pictura poesis* un peu prévu et sonne moins de prétention. Elle est bonne, en outre, pour l'œil et pour l'oreille, et enfin elle a paru drôle, car il s'agit de s'amuser et non d'autre chose. Que les peintres ne tremblent pas, nous leur laissons le marché des toiles !

Est-il encore permis de s'amuser, en ces jours mornes, si le plaisir qu'on prend ne nuit à personne, n'attente pas à l'ordre de choses établies, ne prévarique pas contre l'encroûtement général et n'empêche point enfin la terre de griller au soleil sur le tournebroche fictif de l'équateur ? Or, l'idée d'une exposition de peintures et dessins de gens de lettres n'est rien de plus ou de moins que cet inoffensif essai d'amusement dans une ville qui tourne à la capitale de l'embêtement universel. Et voilà tout ! Si l'on rit chez Bodinier, nous nous développerons l'année prochaine, soit en long, soit en large.

Mais du calme ! il n'est point encore question de jury ni de médailles. Amateurs nous sommes et dilettantes devons rester.

Malheur au fin connaisseur qui se risquerait (cette fois-ci) à nous adresser d'imprudents éloges sur l'un de nos essais de coloris ! Il en recevrait le lendemain même, gratuitement et le port payé, par un commissionnaire, le paquet encadré et reconnaissant ! Nous ne vendons pas, nous donnons nos œuvres. Que les Musées d'État se le disent !

Là, est l'héroïsme peut-être de ce Salon sans précédents dans l'histoire de l'art ; la clientèle qu'il nous ouvre est celle des bourses plates. L'Amérique et ses californies restent entièrement à ces coquins de professionnels qui en exploitent si égoïstement les gisements aurifères. S'il résulte une gilde de notre réunion bodinière, là sera le chiendent pour sa bannière. Des êtres privilégiés, tels que Léon Bonnat, par exemple, continueront à épuiser le placer parce que jamais ils n'ont lâché le Poil pour la Plume, et nous, nous resterons pauvres — oh ! que pauvres ! — parce que nous sommes assez dindons et assez oies pour alterner, selon l'inspiration de la nature, pour écrire le mardi, peindre le jeudi, guitariser le dimanche et mener toute la semaine le chœur des Muses sur le Pinde ! Le monde ne croit qu'aux spécialités et la France notamment en est folle. Elle n'a pas encore avalé le violon du père Ingres, qui cependant en pinçait comme Orphée lui-même. De nos jours, un Léonard de Vinci, peintre, architecte, statuaire, poète, ingénieur, astronome, musicien, physicien, géomètre et bel homme ne ferait point ses frais dans la Ville-Lumière et il crèverait de faim à la porte de l'Institut. À moins que le *Chat-Noir* ne le recueillît.

Les raisons, cependant, pour lesquelles un écrivain s'exerce à la peinture sont exactement identiques à celles dont un peintre s'autorise pour écrire. J'en connais trois. D'abord celle-ci : que cela lui fait plaisir. Puis cette autre : que cela le change. Enfin la troisième, *id est*: tout vaut mieux que de verser dans les cloaques de la politique. Mais il y en a de meilleures encore.

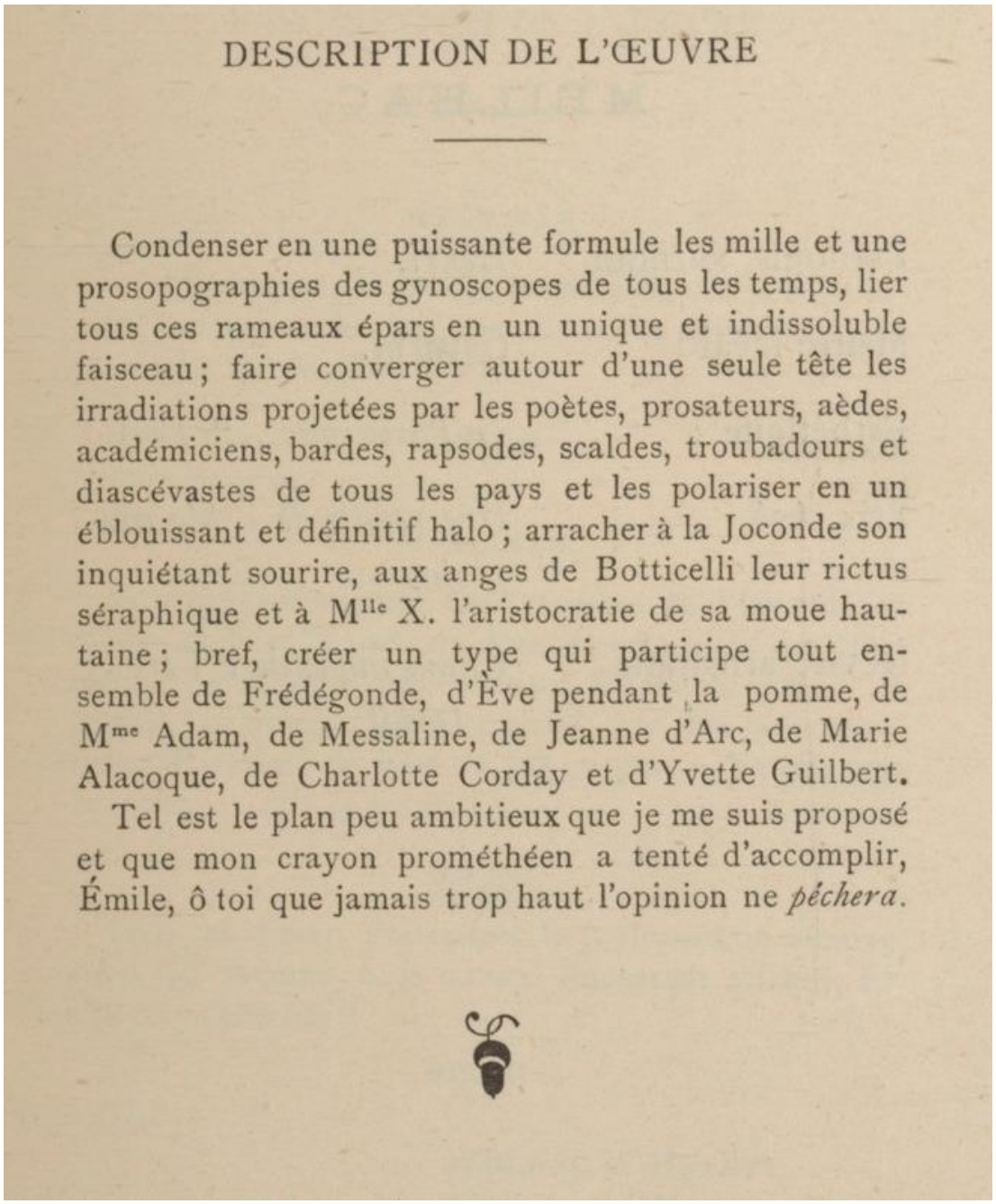
À y regarder d'un peu près, la nature ne fait qu'un artiste, l'omniartiste. Ce sont les sociétés qui le morcellent. Peindre, sculpter, écrire et chanter, c'est tout un, l'hymne de l'âme humaine à la beauté. Les prédilections, d'où viennent les spécialités, ne sont déterminées que par les sens, organes d'expression, selon le degré d'affinement ou d'ankylose où l'éducation et la fatigue de la race les ont réduits ou montés. Mais au printemps de la création, l'art n'avait qu'un prêtre, il en disait tous les offices. Il doit encore en être ainsi chez les sauvages, nos maîtres.

Trêve de philosophie. Redescendons, car Bodinier va nous perdre de vue. Dites-moi, quel homme sur la terre est plus heureux que Jules Breton, lorsque, à la tombée du jour, il lâche la palette et saisit la lyre pour célébrer encore, bien avant dans la nuit, le paysage qui lui échappe? Rendu par lui, il le sait, ce paysage vaut, sur la toile, cent mille francs, et, sur le papier, rien du tout. Mais que lui importe ! Et surtout, qu'est-ce que cela prouve ? Il a joui deux fois, soit une fois de plus que celui qui n'en jouit qu'une, de la beauté immortelle des choses. Il en eût joui trois fois, si, comme Carolus Duran, il pouvait encore exalter le site sur la mandore. Tout ce dont on peut le féliciter, c'est d'être, en se spécialisant peintre dès le début, parti d 'un bon pied dans la vie.

Il en est qui n'ont pas eu cette chance toute française, le pauvre Fromentin, entre autres. Fromentin, né aussi bon écrivain que bon oléographe, n'a pas su, ou pas osé, choisir entre deux voies. S'il vivait encore, il exposerait chez nous, à tous les titres, car on n'a pas écrit pour des prunes *Dominique* et *Le Sahel*. Il est des nôtres. Plus de plume que de poil, ce poète-peintre. Mais serions-nous bien avancés, si, pour complaire à la routine, disons franchement à la critique, Fromentin avait renoncé à la peinture, l'un de ses deux modes d'expression, et ne pouvons nous imaginer que l'artiste ait souvent besoin de plusieurs arts pour rendre les beautés multiples de l'infini modèle qui l'oppresse ?

On passera un bon quart d'heure chez Bodinier. Tout est là, il faut se secouer sous la Troisième.

ÉMILE BERGERAT.



DESCRIPTION DE L'ŒUVRE

Condenser en une puissante formule les mille et une prosopographies des gynoscopes de tous les temps, lier tous ces rameaux épars en un unique et indissoluble faisceau ; faire converger autour d'une seule tête les irradiations projetées par les poètes, prosateurs, aèdes, académiciens, bardes, rapsodes, scaldes, troubadours et diascévastes de tous les pays et les polariser en un éblouissant et définitif halo ; arracher à la Joconde son inquiétant sourire, aux anges de Botticelli leur rictus séraphique et à Mlle X. l'aristocratie de sa moue hautaine ; bref, créer un type qui participe tout ensemble de Frédégonde, d'Ève pendant la pomme, de Mme Adam, de Messaline, de Jeanne d'Arc, de Marie Alacoque, de Charlotte Corday et d'Yvette Guilbert.

Tel est le plan peu ambitieux que je me suis proposé et que mon crayon prométhéen a tenté d'accomplir, Émile, ô toi que jamais trop haut l'opinion ne *péchera*.

MENU

Mon journal : 5 mai 1891 on fait parler la dynamite…

Dans *le Gaulois* du 2 mai

La dynamite à l'hôtel du marquis de Trévise
Conversation avec la marquise de Trévise

Hier, dès la première heure, le bruit courait, dans Paris, que des criminels restés inconnus, avaient tenté de faire sauter, à l'aide d'une cartouche de dynamite, l'hôtel du marquis de Trévise, situé à l'angle de la rue de Berri et de l'avenue des Champs-Elysées.

Quelque invraisemblable que nous parut cette nouvelle, étant donné que le marquis et la marquise de Trévise ne comptent, à Paris, que des amitiés, que leur charité est inépuisable et universellement admirée, nous nous sommes rendus 2, rue de Berri, où nous n'avons pas tardé à apprendre, non sans une vive émotion, que cette nouvelle était exacte.

L'hôtel du marquis de Trévise se compose de trois étages solidement établis sur leurs assises de pierre.

Un fossé et une grille le séparent de l'avenue des Champs-Elysées sur laquelle il n'a pas accès. Une terrasse triangulaire est accotée à l'angle de la rue de Berri.

À l'extrémité de cette terrasse, sous le pignon même de l'hôtel, à hauteur de la troisième fenêtre, des malfaiteurs ont placé une cartouche de dynamite, non sans avoir eu le soin de desceller une partie du treillage en fer d'une fenêtre du sous-sol, de façon à disposer obliquement l'engin explosif.

Mais, laissons la parole à la marquise de Trévise, qui a bien voulu nous faire elle-même le récit de l'accident.

— Je suis rentrée la nuit dernière, nous dit-elle, vers une heure et demie, de la réception de la princesse de Wagram.

« À quatre heures un quart, alors que je dormais paisiblement dans ma chambre, qui prend jour sur l'avenue des Champs-Elysées, je fus réveillée tout à coup par le bruit, qui me parut lointain, d'une détonation.

« Je pensais aussitôt qu'une explosion s'était produite du côté de la place de la Concorde, et je m'apitoyais sur le sort des malheureux qui en avaient sans doute été victimes, lorsque d'incessantes rumeurs, venant de la rue de Berri et de l'avenue des Champs-Elysées, parvinrent jusqu'à moi, me laissant à supposer que quelque chose d'insolite se passait autour de notre maison.

« Je me levai, inquiète, et je ne tardai pas à apprendre, en même temps que la vérité, que ma fille et mon gendre, qui habitaient avec moi, ainsi que tous mes serviteurs d'ailleurs, étaient, grâce au Ciel, sains et saufs.

« Rassurée sur ce point essentiel pour moi, vous le comprenez, n'est-ce pas? je m'habillais attendant l'arrivée du commissaire de police, M. Lefébure.

« Ce magistrat vint vers cinq heures du matin, accompagné de M. Bacot, officier de paix, et procéda aussitôt à une première enquête. M. Lozé arriva vers huit heures et descendit dans les sous-sols pour se rendre compte *de visu* des dégâts produits par la cartouche de dynamite — car c'est bien une cartouche de dynamite —que les malfaiteurs ont jetée dans les sous-sols de mon hôtel, les débris qui ont été retrouvés le prouvent à n'en pas douter.

« Mais pourquoi voulait-on nous faire sauter ?

« Nous ne nous connaissons pas d'ennemis ; nos domestiques sont de vieux serviteurs que nous aimons bien et qui nous le rendent, et nous vivons loin du bruit de la foule.

« Les malfaiteurs auront peut-être fait choix de notre maison parce qu'elle est située dans un quartier tranquille que la police ne surveille pas et que d'ailleurs elle n'a pas outre mesure à surveiller ; à moins qu'ils aient voulu ouvrir au hasard mais avec « éclat », la journée du 1er mai ?

Peut-être encore ces messieurs n'ont-ils pas été fâchés de juger de l'effet que peut produire une cartouche de dynamite sur un immeuble solidement construit comme le nôtre.

« Je me perds en conjectures, je ne vous le dissimule pas.

« Quoi qu'il en soit, nous avons été sauvés par un véritable miracle, et j'en remercie Dieu du fond de l'âme.

« Et puis j'ai pu juger en cette circonstance que le bien que l'on sème ne donne pas toujours comme récolte l'ingratitude, car vous ne pouvez vous faire une idée des marques d'amitié que j'ai reçues de toute part, non point seulement des personnes de la société, mais encore — et ces marques ne me sont pas le moins chères — des représentants de toutes les classes.

« Depuis ce matin, C'est à l'hôtel une véritable procession de braves gens venant, inquiets, se renseigner, et s'en retournant heureux d'apprendre que nous sommes sortis sains et saufs de cette bagarre.

« Ce qu'il y a de plus curieux dans l'explosion dont nous avons failli être victimes, c'est que, dans les sous-sols où est partie la cartouche, les dégâts sont insignifiants.

« Les vitres de la fenêtre qui les éclaire ont été toutes brisées, il est vrai mais aucun des carreaux du premier et du deuxième étage n'a été endommagé.

« Au troisième étage, les vitres d'une lucarne ont été détruites.

« Par contre, la maison du numéro 3 de la rue de Berri qui fait vis-à-vis à la nôtre a subi l'action de la poudre, que le mur épais de notre hôtel a refoulée sur elle.

« Elle a subi par ce fait, une violente commotion, et tous ses carreaux ont été pour ainsi dire pulvérisés.

« Quant à la maison du numéro 1, qui fait l'angle droit de la rue de Berri et de l'avenue des Champs-Elysées, dont le rez-de-chaussée est occupé par une officine de pharmacie, elle a à peine ressenti le choc ; deux de ses vitres seulement ont été brisées.

« Un incident aussi curieux que touchant s'est produit.

« Pendant que M. Lozé examinait de près les murs de notre hôtel, il aperçût, placé entre deux pierres, un chiffon blanc que chacun soupçonna aussitôt de renfermer une autre cartouche de dynamite, car il parait que les cartouches de dynamite sont enveloppées d'ordinaire dans un chiffon graissé.

« Sans réfléchir au danger qu'il pouvait courir et que nous aurions d'ailleurs partagé avec lui, M. Bacot, officier de paix, s'empara du chiffon, l'ouvrit et en retira une médaille en or de Notre-Dame-des-Victoires.

« D'où venait cette médaille ? Qui l'avait placée là ? Depuis quand y était-elle? Autant de questions auxquelles personnes chez moi ne put répondre.

« Et pourtant, elle était là, et peut-être et sans doute est-ce à elle que nous devons d'avoir échappé à la mort.

« Cette chère petite médaille, les agents de l'autorité l'ont emportée, comme c'était leur devoir ; mais M. le préfet de police m'a promis de me la rendre, et je la garderai précieusement, comme un doux et touchant souvenir de cette terrible journée.»

Nous avons demandé alors à Mme la marquise de Trévise des nouvelles du marquis, qui souffre, depuis longtemps, d'une maladie nerveuse :

—Mon mari, qui va beaucoup mieux, n'est pas, Dieu soit loué, à l'hôtel ; dans son état, l'explosion d'hier lui eut fait un grand mal.

« Il est installé en ce moment à Sceaux, et ne vient qu'à de rares intervalles à Paris, où il ne reste jamais plus de quelques heures.

« Comme je ne voulais pas qu'il apprît par une indiscrétion la tentative dont les siens ont été l'objet, je lui ai envoyé, ce matin même, une personne sûre qui l'a mis au courant des événements. »

Durant la journée d'hier, les salons de l'hôtel de la marquise n'ont pas désempli, et Mgr le duc de Chartres et Mme la duchesse de Chartres ont envoyé, à la première heure, rue de Berri, prendre des nouvelles de la marquise et de ses enfants.

Ajoutons à ces renseignements que M. Franqueville, juge d'instruction, est chargé par le parquet de procéder à une enquête, et que, par ordre de M. Fallières, ministre de la justice, MM. Couturier et Flory, juge d'instruction et substitut, sont restés hier en permanence, au palais de Justice, jusqu'à minuit.

En quittant l'hôtel de la rue de Berri, non sans avoir demandé à la gracieuse maîtresse de maison pardon da notre indiscrétion, nous suivons les Champs-Elysées, où nous rencontrons un de nos amis qui nous annonce qu'une autre cartouche de dynamite a été jetée dans l'hôtel de la Vicomtesse de Trédern.

En hâte, nous nous rendons place Vendôme, où nous apprenons de la bouche même de Mme de Trédern que nous avons été victime d'une de ces facéties dont Lemice-Terrieux a le secret. C'est, sans doute, ce même Lemice-Terrieux qui s'est amusé à faire courir le bruit qu'une tentative semblable avait eu lieu à l'hôtel de Mgr le duc d'Alençon, où demeure Mgr le duc de Nemours. Avenue Kleber, où nous nous sommes rendu, tout était absolument tranquille, heureusement.

Où l'on vérifie la vérité du dicton : *on ne prête qu'aux riches*.

Comme Bucéphale qui, à poil, acceptait le plus humble cavalier, et, caparaçonné, le seul Alexandre, ceux qui, devenue riches, renient les amis de l'infortune, atteignent tout juste la hauteur de sentiments d'un cheval de race.

Pensées d'un Yoghi N°249

MENU

La Lanterne de Boquillon [57] du 10 mai, annonce ma mort dans sa « Chronique Impertueuse »

À propos de fumistes, on sait qu'un farceur, resté inconnu, et que l'on désigne sous le nom de Lemice-Terrieux, a pris l'habitude d'écrire de temps à autre une lettre à effet, signée du nom d'un personnage en vedette, lettre que l'on reconnaît plus tard apocryphe.

Or le *Figaro* publie les lettres de faire part suivantes :

« Monsieur,

« J'ai le devoir de vous apprendre la mort de M. Lemice-Terrieux, survenue ce soir cinq heures.

[57] Dans laquelle avait été publiée *La Chanson des réacs* (voir plus haut)

« Cette mort sera accueillie avec un soupir de soulagement par presque tous les grands organes de la presse parisienne.

« Elle met en deuil les familles Lemice, Lefumiste, Laconfiance et Lacoupe, ainsi que toute la famille Terrieux.

« Sous le coup d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le défunt n'a eu le temps de prononcer que quelques paroles à l'adresse de sa femme et de sa fille ; tout le monde a compris qu'il s'agissait d'une suprême tentative de mystification.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments douloureusement sympathiques.

« LEMICE TRALL. »

Signe particulier : personne n'a pris de cuite l'enterrement

MENU

Mon journal : 14 juillet 1891 le général Boulanger, auteur malgré lui…

Mes *Réflexions et Pensées*, dont j'attribue la paternité à ce pauvre général Boulanger, sont sorties chez Savine. Un total de 1100 maximes prétendument *extraites de ses papiers et de sa correspondance intime.*

Dans la table des matières les trois mots qui renvoient au plus grand nombre de *réflexions* ou *pensées* sont : « Amour » (59), « femmes » (132), « mariage » (44).

« Guerre », n'apparait que deux fois. « Bruxelles » et « fuite » (0).

29

La vertu féminine est une forteresse qui n'est sérieusement gardée que quand la laideur fait sentinelle.

36

Il y a des femmes tellement changeantes que ce serait vraiment leur être infidèles que de les aimer d'une façon continue.

40

Si la femme ne demande qu'une chose : être préférée, l'homme de son côté n'a qu'un but : former ou plutôt déformer à son image celle qu'il préfère. Ainsi que les enfants, nous n'aimons que les joujoux que nous avons fabriqués nous-mêmes

1000

Un des plus remarquables exemples de gradation nous est donné par ce verset de la Bible : Tu ne prendras à ton voisin ni sa femme, ni son âne, ni son bœuf, ni son serviteur.

218

On range une jolie femme parmi les talents de son mari.

337

M. Colonne termine volontiers ses concerts dominicaux par une marche nuptiale, pour bien montrer que le divertissement est fini.

829

Chez le véritable pessimiste, le suicide serait le plus faux des calculs, étant pour la nature un actif moyen de reproduction.

Associer le nom du général à cette collection assommante de petites phrases qui n'ont eu, à l'origine, que le mérite de plonger leur véritable auteur dans la griserie des mots, fut en définitive un très bon appât pour ferrer quelque Monsieur Gogo. Ce joli poisson se nomme Saint-Réal. Il tourne en rond dans la rédaction du *Gaulois*. La semaine dernière, il a donné son imprimatur aux *Réflexions*.

LES PENSÉES DU GENERAL BOULANGER

L'éditeur Savine publiera, demain, un très curieux volume de pensées et de maximes, dont on a déjà mis en doute l'authenticité : *Réflexions et Pensées du général Boulanger, extraites de ses papiers et de sa correspondance intimes.*

Nous avons vu, hier, une personne de la maison Savine qui nous a dit à ce sujet :

— Je suis en mesure d'affirmer que le volume en question est bel et bien l'œuvre du général Boulanger lui-même.

Albert M., la « personne de la maison Savine » a été suffisamment convainquant pour que Saint-Réal publie son article. Le doute quant à l'authenticité de mon volume ne fait qu'aiguiser la curiosité et sert à sa promotion. On vend de nos jours plus facilement un mensonge qu'une vérité. Mais quel talent et quel humour chez cet Albert, quelle manœuvre habile pour allécher le chaland. (58)

MENU

Mon journal : 10 septembre 1891 grâce à moi les conséquences des catastrophes ferroviaires seront moins… catastrophiques, à l'avenir…

Après le terrible accident de chemin de fer de Saint-Mandé du 26 juillet, je voulus faire quelque chose pour servir la France voyageuse et excursionniste. Je m'inventai une tante chérie, Félicité Maurer, victime innocente pour donner du poids à ma réaction. J'en fis la dédicataire de mon ***Projet d´un dispositif aussi commode qu´infaillible pour prévenir tout accident de chemin de fer par collision ou tamponnement,*** que j'envoyai aussitôt à l´Académie des sciences.

58 Voir le chapitre : IL. Les fausses confidences

Le procédé consiste uniquement à adapter à 1 ' avant et à 1' arrière du train un plan incliné à roulettes qui partira du niveau des rails pour aboutir au sommet, soit de la locomotive, soit du dernier wagon. Ce plan portera lui-même des rails qui auront même gabarit et même écartement que ceux de la voie dont ils ne seront que le prolongement. Ces rails se poursuivront tout le long du train : se joignant bout à bout comme les wagons eux-mêmes et reposant sur de solides châssis en fer soutenus de distance en distance par des piliers à roulettes

Que l'on suppose, maintenant, deux trains venant à la rencontre l'un de l'autre. Au lieu de s'éventrer mutuellement, de se télescoper, suivant 1' odieuse expression qui a cours, l'un d'eux s'engagera sur la pente qui lui sera présentée par le train adverse, parcourra ce dernier dans toute sa longueur, et redescendra par la pente de queue, sans avoir causé le moindre dommage, et sans en avoir subi aucun. Il est bien entendu qu'un seul des trains devra être muni du double appareil en question. […] Je rougirais, moi profane, de soumettre (mon projet) à une aussi illustre compagnie que l'Académie des sciences, si l'expérience n'était là pour me rappeler que les plus notables inventions industrielles sont souvent dues à des gens étrangers à la technique, et si surtout il ne s'agissait pas d'une question d'humanité aussi impérieusement actuelle.

J’ai pu, en usant de la ruse, assister à la séance de l'Académie des sciences du 7 septembre. Qu’allait dire M. Joseph Bertrand de ma géniale invention ? Après avoir négligemment feuilleté le dossier, l’honorable secrétaire perpétuel dit d’un air détaché mais non moins docte : « Renvoyé à la commission des chemins de fer! »

Quelle jouissance, ma foi, que de tirer ainsi la barbichette de cette éminence scientifique.

Mon journal : 29 septembre 1891 : dans *La Croix* : on ne prête qu’aux riches…

Le toast de M. Buffet

Les journaux annonçaient hier, sur la foi des Agences, qu'au comice agricole •de Mirecourt, M. Buffet, sénateur, avait fait l'éloge de MM. Méline et Carnot, et s'était rallié à la république. L'auditoire, dans son enthousiasme aurait chanté la *Marseillaise* en son honneur.

M. Buffet télégraphie qu’il a prononcé un discours non politique, à Mirecourt, et que les agences ont été victimes d’une mystification de Lemice-Terrieux.



IL. Les fausses confidences

Dans le Gaulois du 8 juillet 1891

LES PENSÉES DU GENERAL BOULANGER

L'éditeur Savine publiera, demain, un très curieux volume de pensées et de maximes, dont on a déjà mis en doute l'authenticité : *Réflexions et Pensées du général Boulanger, extraites de ses papiers et de sa correspondance intimes.*

Nous avons vu, hier, une personne de la maison Savine qui nous a dit à ce sujet :

— Je suis en mesure d'affirmer que le volume en question est bel et bien l'œuvre du général Boulanger lui-même.

» Il y a quelques mois, on annonçait du même auteur la publication de documents autrement graves, intitulés : *Mémoires*. Pour des raisons toutes personnelles, le général Boulanger n'a pas cru devoir donner suite à ce projet. Peut-être s'est-il dit qu'en tant qu'homme politique, son prestige était à jamais effacé et qu'il ne retirerait aucun bénéfice moral de cette confession volontaire et, disons-le, parfaitement inutile. Il faut donc le louer d'avoir eu la pensée, puisqu'il obéit lui aussi à la manie d'écrire, de se révéler à nous sous un jour entièrement nouveau.

» Rien ne rappelle, en effet, dans ces pages qui pourraient s'intituler : *Feuillets de l'exil*, le Boulanger que nous connûmes et que nous révélèrent tant de brochures, d'interviews et de clichés photographiques ! Rien n'y rappelle non plus l'homme politique déçu de toutes ses ambitions.

» On sent que le cerveau qui a pensé ces aphorismes est, sinon toujours d'un parfait équilibre, du moins d'une sérénité qui parfois confine à la naïveté la plus magnifique et la plus réjouie.

» Maintes pages cependant, retiennent et captivent par leur philosophie résignée, leur malice un peu vulgaire, leur ironie non sans acuité. Quel dommage que, çà et là, de lourdes plaisanteries de commis voyageurs en goguette viennent gâter tout ce qu'a de léger le cynisme de cœur et d'esprit de cet épicurien en bottes molles qui, après avoir voulu jouer les grands premiers rôles de la politique, aspire à éclipser La Bruyère, et qui se console de sa déchéance en rédigeant des nouvelles à la main !

» Est-il modeste, le général Boulanger, ou simplement malin ? Cette question, le lecteur va se la poser dès la première page du livre, dès la préface.

» On y lit, en effet, que « c'est à l'indiscrétion d'un secrétaire qu'il nous est donné de lire avant l'heure où elles devaient voir le jour ces notes « fugitives ».

» Pour moi, qui sais de source certaine que ces « notes fugitives » ont été classées et colligées avec le plus grand soin par le général Boulanger lui-même, rien de plus joyeux en ce livre gai, que ce préambule.

» Le préfacier anonyme ajoute ensuite que « ces notes ont été extraites d'une correspondance volumineuse, dispersée aux quatre coins de l'Europe, tombée entre les mains de possesseurs de hasard, parfois d'amateurs jaloux et, si la découverte de leurs destinataires a exigé le flair d'un policier, il a souvent fallu mettre en œuvre, pour en obtenir la communication, toutes les ressources d'une diplomatie habile...»

» Est-ce que, sous ces précautions oratoires, vous ne sentez pas, comme moi, le désir violent qu'a l'auteur d'intéresser le lecteur à son livre en lui faisant croire qu'il est un composé d'indiscrétions plus ou moins savoureuses ?

» Donc, pour ma part, je ne suis en aucune façon dupe du « secrétaire indiscret ». Et c'est d'une main à la fois indulgente et légère que vous pourrez parcourir ces *marginalia*, où l'on trouve et les boutades griffonnées par le jeune humaniste à peine échappé des bancs du collège, et les réflexions parfois amères d'un observateur mêlé aux luttes de la politique et des partis, enfin les sentences d'un esprit plus rassis, burinées par le vétéran dont la neige des ans commence à blanchir les tempes »

» Le tout rappelle à la fois Paulus, Gaudissart et Joseph Prudhomme !

» On a beaucoup écrit, naguère, sur les bonnes fortunes du général Boulanger. À en croire ses pensées, il aurait beaucoup pratiqué le sexe faible, et sa connaissance du cœur féminin

serait aussi sûre et aussi profonde que celle de notre ami Paul Bourget, le casuiste reconnu et quasi officiel des belles pécheresses. À cette connaissance extra-lucide du cœur d'Eve, le général Boulanger joint une ironie toute spéciale, et d'une telle intensité qu'à le lire on pense parfois que le moraliste, en lui, cède le pas à l'homme, et qu'il se venge. »

⁂

Nous avons reproduit textuellement la conversation de notre interlocuteur. Nous n'y ajouterons aucun commentaire, le lecteur jugera ; quant à nous, nous ne parlerons jamais ici du général Boulanger qu'avec la plus grande correction.

D'autre part, le *XIX^e^ Siècle* publie ce matin une dépêche du général Boulanger dont voici la teneur :

« C'est l'œuvre d'un mauvais farceur. Je n'ai publié aucun livre. »

⁂

Revenons, aux pensées ou soi-disant pensées du général Boulanger. Et commençons par l'amour et les femmes.

—La dernière fois que je rompis avec une amie idolâtrée, la curiosité me prit de faire analyser, par un pharmacien, les éléments de cette brouille, et voici le résultat de ses recherches :

La chaîne pesait 1,000 kilos, dans lesquels mon amour entrait pour 95 kilos, ma bonté pour 304, mon ennui pour 82, ma jalousie pour 9, ma lassitude pour 8, mon dépit pour mon prédécesseur pour 55, ma paresse pour 60, ma fierté pour 50, mon goût pour le quartier de la Madeleine pour 335. Total : 1000 kilos,

Un peu plus loin, il est vrai, nous tombons sur des lignes plus romanesques. Jugez plutôt:

. —En amour, il n'y a qu'un moment vraiment divin, c'est quand vous rencontrez pour la première fois, dans un salon ou en partie de campagne, une fraiche jeune fille, aux grands yeux étonnés et interrogateurs, à la fois candide et mutine, qui se pose devant vous en troublante énigme et par qui vous vous sentez vous-même observé. Que de pâles créatures sont venues ainsi vers moi, semblant m'apporter, suivant la jolie expression de Tourguenieff, tout le bonheur de ma vie dans leurs mains ! C’est peut-être le bonheur le plus entier que puisse donner la femme et pourtant ni les codes ne le prévoient, ni les pères et les maris ne s'en inquiètent.

Maintenant nous entrons dans la série des impertinences, des constatations cruelles, à la suite desquelles je cueille deux pensées qui me paraissent une mise en pratique du mot de Platon: « Connais-toi toi-même ! »

—On n'entre dans le cœur de certaines femmes qu'à quatre chevaux !

— On a raison de comparer la froideur de certaines dames à la glace : il suffirait d'un diamant pour l'entamer.

— Les charmeuses savent apprivoiser tous les serpents, excepté celui de la jalousie.

— M. Colonne termine volontiers ses concerts dominicaux par une marche nuptiale, pour bien marquer que le divertissement est fini.

— Les officiers à bonne fortune auraient tort d'étaler des signes de victoire sur une poitrine qui enferme un cœur toujours vaincu.

— Ce sont, prétend-on, ceux qui disent le plus de mal des femmes qui les aiment le mieux. Je ne vois rien là de bien rassurant. Ne sont-ce pas les mêmes qui, par expérience, possèdent à leur sujet les notions les plus variées et les plus approfondies ? Si donc ils ne cessent de blasphémer contre elles, qu'attendre des profanes ?

De l'Amour à la Politique, la pente est douce. Le général y glisse avec désinvolture.

Il semble vraiment qu'il ait tout oublié de son passé lorsqu'il se met à écrire des choses aussi dures que celles-ci et qui pourraient lui être si facilement appliquées : *Il y a une circonstance qui devrait rendre les modernes plus indulgents pour Judas : ce sont les faibles honoraires de sa trahison.*

Suit une pensée qui est comme un souvenir à un ami des heureux jours :

— Il est curieux de remarquer que les plus habiles dans un genre très modeste peuvent souvent marcher de pair avec des artistes d'une hiérarchie beaucoup plus élevée. Thérésa, par exemple, a autant d'envergure que la Krauss. Paulus dit mieux que plus d'un sociétaire de la Comédie-Française, et, qui sait ? le premier des pêcheurs la ligne est peut-être un psychologue de la force d'Herbert Spencer

Ensuite :

— Les canards sont bien heureux de se passer de parapluie, mais tout porte à croire que leur félicité serait moindre si on les obligeait à se passer de canes.

— On prétend que tous les poissons sont muets, on a tort. On oublie que le thon fait la chanson.

— Quand le bois d'un meuble joue, il est rare qu'il gagne.

Un mot pour finir.

Notre interlocuteur de tout à l'heure nous définissait ainsi le général Boulanger écrivain :

—C'est Vauvenargues obèse et rédacteur au *Tintammarre.* (59)

SAINT-RÉAL



IL. le général Boulanger croqué à Pont-à-Mousson

59 . Le général a quitté la France pour se réfugier à Bruxelles auprès de sa maîtresse, madame de Bonnemains, depuis le 1er avril 1889. À peine le livre est-il paru que madame de Bonnemains meurt de phtisie le 16 juillet. Incapable de lui survivre, le général se suicide sur sa tombe au cimetière d'Ixelles (Bruxelles), le 30 septembre 1891. De nombreuses réflexions du livre qui lui est attribué ont pour objet, précisément, le suicide. L'éditeur Savine, avec ou sans l'autorisation de l'auteur véritable, change la couverture et la page de titre du livre qui devient *Pensées d'un faussaire*, toujours sans nom d'auteur, mais avec la même préface. [Wikipédia]

LA FUITE DU BRAV'GÉNÉRAL BOULANGER



Le général Boulanger était en train de caresser le menton de la duchesse tout en travaillant au projet de constitution qui doit faire le bonheur du peuple français....

lorsque Rochefort vint brusquement lui annoncer qu'on avait vu un gendarme se diriger du côté de la rue Dumont d'Urville.

— Notre existence est en péril, écoutez, on dresse l'échafaud, filons en Belgique, mon Général ; la bière y est bonne, les cigares excellents et nous ferons la noce sans danger.



Et sans attendre de réponse, Rochefort, qui s'est muni de ce qu'il appelle : une chaude couverture de voyage, se précipite vers St-Denis pour prendre le rapide, via Belgique.

— Rochefort a raison ! La noce, il n'y a que ça de vrai ! Le referendum, j'en ai plein le dos, je me tire les pattes. Venez-vous chère belle ?

Et furtivement, déguisé comme un banquier véreux qui lève la caisse, Barbenzingue se faufile dans le train de Bruxelles.



Pendant ce temps-là, Naquet, Laisant Laguerre et Déroulède sortant du tribunal se précipitent chez le brav'général pour recevoir les félicitations dues à leur dévouement.

Ils sont reçus par Joseph, le groom, qui leur explique que son maître est occupé à poser des sangsues en ville.

Les malheureux flairent une mystification. Hélas ! ils cherchent vainement le général, ils sont navrés !



— Allo... Allo ! Général, pour vous nous étions prêts à tous les sacrifices, vous nous lâchez sans argent, notre avenir est perdu, on se moque de nous ; c'est honteux !

— Allo !... Mes chers amis, du courage. Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi ; je suis avec vous de cœur, à bientôt !

— Voilà mon plan, cher journaliste, quand ma blessure me permettra de monter à cheval, j'accours à Paris et... — Les Parisiens vous recevront avec le manche à balai que vous avez oublié.

Imagerie de Pont-à-Mousson, MARCEL VAGNÉ, Imprimeur (Déposé)

MENU

Mon journal : 18 juin 1893 : la ménagerie humaine à Paris

Mademoiselle Tittee, de qui j'ai failli faire ma femme en 1891, est de retour à Paris, âgée maintenant de dix ans. Elle campe avec sa tribu au Jardin d'Acclimatation. Elle ne sera jamais, je crains, une de ces amazones de la Côte des Esclaves, ces guerrières qui ont le front de vouloir empêcher la France de civiliser le Dahomey. Les Parisiens sont curieux de voir danser quelques spécimens de ces peuplades sauvages que l'on va domestiquer. Les Dahoméens avaient déjà gesticulé au son de musiques grinçantes en 89, pendant l'Exposition, mais, alors, nous ne les avions pas encore vaincus. Aujourd'hui ils font le spectacle au Champ-de-Mars. (60)



Les Dahoméens au Jardin d'Acclimatation - La Danse de Guerre
Revue de la Marne 1er mars 1891

MENU

IL. Les Dahoméens au Champ-de-Mars.

60 Voir le chapitre : IL. *Les Dahoméens au Champ-de-Mars*.

Dans La semaine des familles 7 mars 1891

DAHOMÉENS ET AMAZONES

La caravane de Dahoméens, annoncée il y a quelque temps, est installée au Jardin d'Acclimatation, à l'endroit où se produisent habituellement les exhibitions d'hommes sauvages. Ceux-ci ont été amenés par le même cornac, le même *manager* pour employer le mot propre, qui conduisit dernièrement en France les Achantis.

Ce *manager* est un grand Indou de race noire, un Gudjarati selon toute apparence, superbe de formes et d'un plastique irréprochable. Il a le type des marchands indous aux mains de qui est restée une bonne partie du commerce entre la côte orientale d'Afrique, les Indes Hollandaises et l'Indo-Chine. Ne vous imaginez point un personnage habillé ou plutôt déshabillé en sauvage de foire. Le *manager* en question, de son nom John Hood, a l'extérieur d'un parfait gentleman. Chapeau haut de forme correct, redingote aussi sévèrement boutonnée qu'un diplomate, pantalon du bon faiseur, rien ne lui manque. Il se promène au milieu de ses «sujets» avec majesté : sa parole est brève, son geste dominateur, on sent qu'il se considère comme bien au-dessus de ces représentants de races inférieures. Sous ces dehors un peu raides, John Hood cache un bon cœur. Ainsi les Achantis, à leur départ de France, lui laissèrent, pour compte une petite fille âgée aujourd'hui de trois ans. Il l'a gardée, élevée, et cette gamine couleur de réglisse fait en ce moment la joie du Jardin d'Acclimatation : il est certain qu'avec son petit minois de sapajou elle est fort amusante.

Tous les journaux et relations de voyages qui nous ont parlé des fameuses Amazones nous les ont peintes comme des guerrières farouches, sanguinaires, aux instincts carnassiers, bref de vrais monstres avides de sang et de chair pantelante. Nous avons là sous les yeux, en plein Paris, des Amazones, et rien, dans leur extérieur, ne répond à l'idée que l'on s'en faisait d'après des descriptions artistement dramatisées. Les Amazones du Jardin d'Acclimatation sont petites ; les lignes du corps sont douces, assez élégantes, sans saillie anguleuse ; les membres souples n'ont rien de masculin, et dans l'œil étonné qu'elles promènent sur les nombreux curieux qui les examinent, on ne retrouve aucune lueur fauve rappelant la tigresse. Ces femmes-là n'ont certainement jamais chassé l'homme pour fournir des victimes aux sacrifices humains dont se régale le roi du Dahomey. Elles ont un air bon enfant qui contraste singulièrement avec toutes les histoires qui courent, sur leur compte.

Au nombre de vingt-quatre, ces Amazones sont originaires les unes d'Abomey, les autres de Yoroba; et, quoique ces deux villes soient assez rapprochées l'une de l'autre, les races qui les habitent sont différentes. Toutes, elles ont les cheveux crépus, assez courts, divisés en une infinité de petites nattes disposées parallèlement et ramenées au sommet de la tête. Les lèvres sont lourdes et épatées ; mais l'angle facial se rapproche sensiblement de celui des beaux-types de la race noire. Les mains ont une certaine finesse et la cambrure des pieds est plus accentuée que celle du pied de la femme européenne. Elles ne portent sur le corps que de rares tatouages : ils consistent en incisions qui ont soulevé la chair et déterminé une cicatrice qui apparaît en relief.

Les Amazones d'Abomey ont l'épiderme relativement clair et d'une coloration presque uniforme. Elles se distinguent des autres par une structure corporelle d'un ensemble assez harmonieux. Les Yorobaiennes sont plus noires et moins bien bâties.

En général elles sont toutes laides, très laides même, quelques-unes sont tout simplement horribles et font penser à ces dieux Pilou-Pilou qui gardent, sentinelles de bois emplumées, l'entrée des villages de ces pays.

Du coté des hommes on retrouve les mêmes différences : eux aussi sont de deux races distinctes. Chez les naturels d'Yoroba, leurs yeux tirés, leurs pommettes saillantes, l'ensemble général de la figure, sont bien plutôt de la race jaune que de la race noire, quoique leur teint soit d'un noir très foncé. Les guerriers d'Abomey sont au contraire de taille moins élevée, leur teint est plus clair, et ils ont de grandes ressemblances avec les femmes du même pays. Ils ont tous la jambe nerveuse et sèche, la jambe du marcheur infatigable. Leurs traits sont énergiques, mais sans trace de férocité. Paisiblement assis dans leur campement, ils fument des pipes en bois cerclées de cuivre, qu'ils se sont procurées en Europe ; le tabac français est leur tabac de prédilection.

« À l'état de paix », hommes et femmes sont habillés à peu près de même. Leur costume se compose simplement d'un fourreau de cotonnade avec une pièce d'étoffe roulée autour du corps. La rigueur de la saison a contraint de remplacer tout de suite cette partie du costume par une couverture de laine.

« À l'état de guerre » l'équipement change d'aspect ; il est presque tout en *camsés* ou coquillages blancs. Disposés en double rangée sur des bandes d'indienne, ils forment pour les femmes un corsage qui n'est pas disgracieux, couvrant la poitrine et retenu sur les épaules par deux bretelles. Les Amazones portent encore un diadème, des colliers, des bracelets en *camsés* et une espèce de genouillère à laquelle elles ont attaché, comme ornement, des mors de cheval agrémentés de grelots à leurs extrémités, qui tintent à chaque pas.

Pour les guerriers l'habillement est, presque pareil, sauf que, sous leur pagne d'indienne, ils portent une espèce de caleçon également bordé de coquillages blancs.

La coiffure est bizarre et bien digne de ces sauvages. Son aspect n'a rien qui réjouisse l'œil. C'est une sorte de diadème en fourrure, un cercle et deux croisillons. Là-dessus se dresse un panache qui a toutes les allures d'un superbe plumeau. Derrière cet échafaudage empanaché pendent, chez les hommes, des crinières noires, chez les femmes, des houppettes de crins blancs.

Pan ! pan! pan! pan ! pan! pan ! Voilà la danse de guerre qui commence. Les deux musiciens de la caravane font rage sur leurs caisses, instruments aussi primitifs que bruyants. En place pour le quadrille ! Nous avons tellement vu danser de nègres et autres exotiques pendant l'Exposition, que cette danse ne nous offre rien de bien nouveau : ce sont toujours les mêmes contorsions, grimaces, cris suraigus, gestes provocateurs et simulacres de luttes. Celle-ci n'a d'autre intérêt que d'être la danse, nous dit-on, qui accompagne les *grandes coutumes* d'Abomey, sacrifices humains où tombent de trois à quatre mille têtes. Les guerriers sont armés de vieux fusils à piston dont la crosse est constellée de clous de cuivre, ainsi que d'épées à la poignée recouverte d'étoffes voyantes. Pan! pan! pan! les musiciens (il est malheureux d'être obligé de leur donner ce nom) frappent à tour de bras sur leurs tambours, les guerriers pirouettent, sautent en choquant leurs épées. Les petites Amazones, grosses comme le poing, enlèvent à bras tendu les fusils de munition, au milieu du cliquetis de leurs mors de chevaux qui sonnent la ferraille. C'est un tintamarre infernal.

Tout d'un coup le vacarme s'arrête, et les forcenés se calment : à la danse de guerre va succéder la danse de paix, qui est aussi intéressante.

Les danseurs forment le cercle, les tambours battent une sorte de mélopée à deux temps, qui rappelle à s'y méprendre celle des musiciens arabes. Les Amazones frappent dans leurs mains et poussent des cris discordants, qui, pour n'appartenir à aucune gamme connue, n'en sont pas moins parfaitement rythmés. L'une après l'autre elles se détachent du cercle et viennent exécuter une sorte de pas acrobatique, quelque chose comme un cavalier seul. Puis elles se rangent en file, serrées les unes contre les autres, et, se balançant en cadence, vont reprendre leurs places. Les guerriers jusque-là n'ont pas bougé ; à eux de montrer leurs talents chorégraphiques. Jambes par-ci, jambes par-là, sautant, se déhanchant à plaisir, on dirait des

sauterelles en délire. On ne sait plus ce que l'on voit, et involontairement on se rappelle les cabrioles désordonnées des Aïssaouas de l'Exposition.

Impassible et digne au milieu de ce tourbillon, master John Hood fait un geste, et la représentation est terminée. Ces messieurs et ces dames vont déjeuner : ils l'ont bien mérité.

La nourriture des Dahoméens se compose de mouton, de riz et de pommes de terre : ce mode d'alimentation leur plait beaucoup. Comme boisson ils ne prennent que du thé ; l'alcool est sévèrement interdit dans la caravane. Étant donné le goût tout particulier de ces sauvages pour les spiritueux et les excès auxquels ils se livrent après en avoir absorbé, cette mesure est sage et prudente.

Voilà ce que l'on voit en ce moment au Jardin d'Acclimatation, Bien que nous commencions à être un peu rassasiés de toutes les exhibitions de ce genre, les Dahoméens et les Amazones valent la peine d'une visite, ne serait-ce que pour pouvoir dire qu'une fois dans sa vie on a regardé de près une Amazone.

ANDRÉ MARSAY.

Dans le *Figaro* du 17 mars 1893

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Du mars 16 mars

Retour du Tonkin

MARSEILLE. — Le *Liban*, de la Compagnie Fraissinet, est arrivé ce matin à neuf heures avec 250 passagers venant du Dahomey.

Les passagers militaires étaient au nombre d'une centaine environ, parmi lesquels quinze alités seulement qui ont été soignés en cours de voyage par M. le major Dubois Saint-Sevrin.

À leur arrivée dans le port, les militaires ont reçu la visite de M. le général de Roincé. Ils ont été aussitôt dirigés sur l'hôpital militaire.

À bord se trouvait Mme Oswald, veuve d'un chef de bataillon mort au Dahomey.

À signaler aussi une troupe de 82 Dahoméens et de 39 femmes dahoméennes recrutés par M. Toinot, qui les conduit au Jardin d'Acclimatation de Paris. Les femmes sont vêtues d'un pagne qui cache assez mal leurs formes. Ils paraissent obéir à un chef noir comme eux, qui dit se nommer le prince Lawani Konoko et qui aurait été donné à M. Toinot par le gouverneur Ballot.

Dans Les Dahoméens au Champ de Mars (Palais des Arts libéraux) : mœurs et coutumes : exposition d'ethnographie coloniale / par Jean Bayol. 1893.

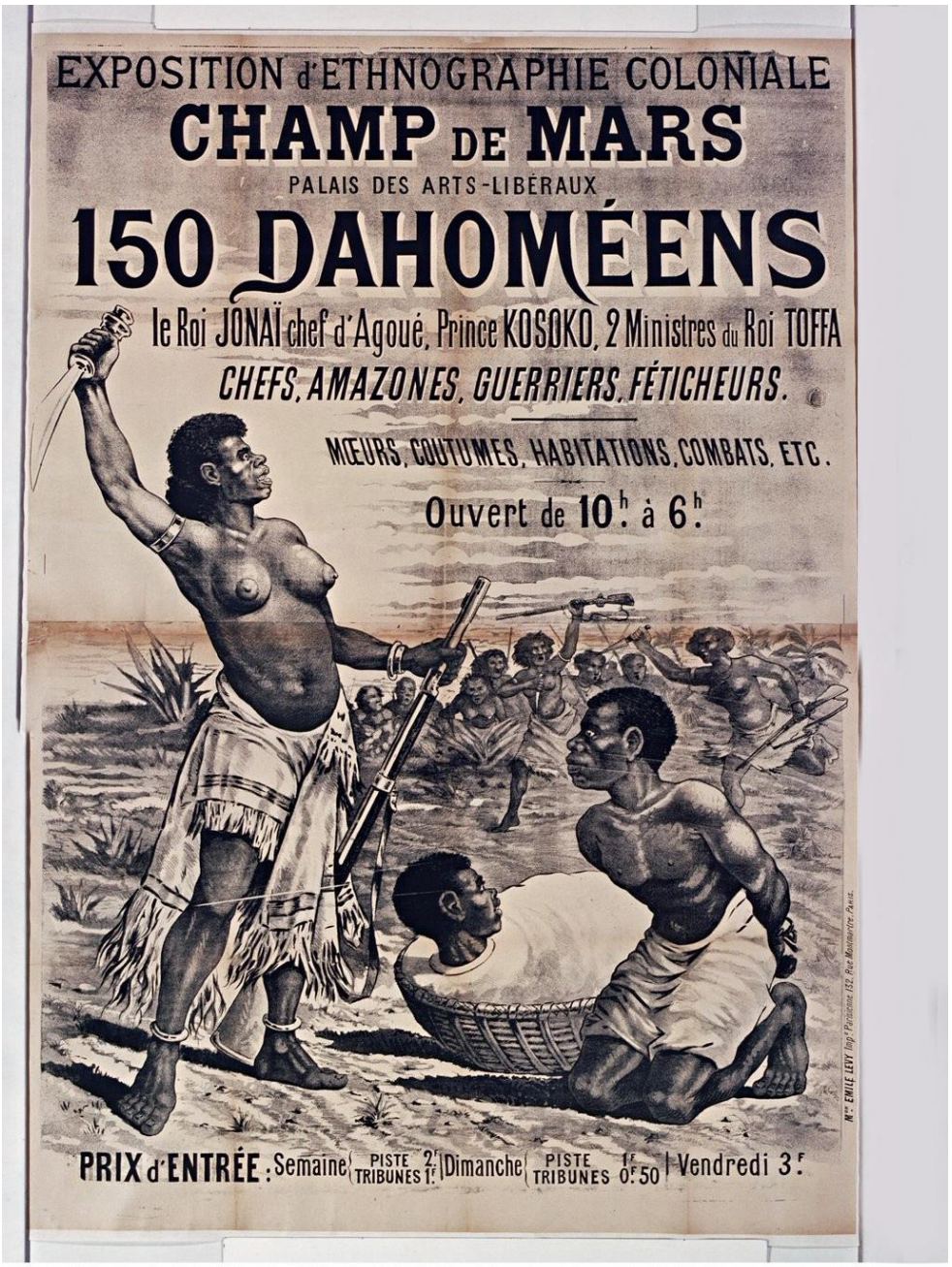


.

AVANT-PROPOS

Nos victoires au Dahomey, les combats sanglants livrés par la colonne expéditionnaire dont ont fait partie de nombreux-Français avant d'atteindre Abomey ont donné l'idée à un Comité, qui a pris le titre de Société d'ethnographie coloniale, de faire venir en France des spécimens véritables de la nation dahoméenne, et des types des différentes races qui habitent le littoral de la côte des Esclaves.

Faire au Champ-de-Mars, non loin de l'endroit où s'élevaient les villages indigènes en 1889, une exposition ethnographique aussi intéressante et aussi complète que possible, tel a été le but de la Société.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dans le *Figaro* du 6 mai 1893

LES INCIDENTS DE MARSEILLE
PAR DÉPÊCHE DE NOTRE CORRESPONDANT

Marseille est toujours en ébullition à propos des incidents du 1er mai, et les conseillers municipaux organisent avec l'appui des socialistes une manifestation contre le retour du général Dodds. Ils croient ainsi faire acte d'hostilité envers le gouvernement et ils oublient que ce sont nos soldats seuls qui seraient atteints.

Dans les mille récits qui circulent on prétend qu'un complot avait été ourdi contre M. Deffès, préfet des Bouches-du-Rhône, complot qui a avorté, bien entendu.

Un certain nombre de conseillers socialistes avaient résolu d'enlever le préfet des Bouches-du-Rhône la veille du 1er mai : huit agents résolus, de forts gaillards sur la fidélité

desquels on croyait pouvoir compter, devaient s'assurer de M. Deffès, après avoir pénétré à la préfecture sous un prétexte quelconque.

Si on renonça à l'exécution de ce coup de main, c'est qu'un de ces étranges édiles fit remarquer qu'on risquerait, à ce jeu-là, ni plus ni moins que les travaux forcés. Pour aussi abracadabrant qu'il puisse paraître, ce projet a été discuté dans un conciliabule secret, et le préfet lui-même ne l'ignore point puisqu'il en a informé le ministre de l'intérieur.

Voici le texte d'une proposition faite en commission plénière du Conseil municipal et signée par MM. Cadenat, Tressaud, Flayol, Vaulbert, Milan, Tisot, Lévy, Nègre, Couley, Calvet, Francon, Poullain et Delague, ceux-là mêmes qui, avec le maire, ont formé la majorité de 14 voix contre 11 pour repousser le crédit de 100,000 francs demandé pour la réception du général Dodds :

> Considérant que l'expédition du Dahomey n'a été que la continuation par des Européens civilisés des tueries humaines reprochées au tyranneau Behanzin et à ses prédécesseurs ;
>
> Que cette expédition n'a été qu'un prétexte nouveau pour répandre le sang de nos malheureux soldats et dépenser à la sauvegarde de quelques intérêts particuliers les ressources qu'on refuse de consacrer à l'amélioration du sort de la classe ouvrière ;
>
> Qu'il ne peut convenir à une assemblée qui s'honore du titre de socialiste de justifier par un vote une politique d'aventures et d'expéditions lointaines que de simples radicaux ont condamnée et flétrie ;
>
> Considérant, d'autre part, que la même assemblée ne saurait s'associer à la glorification d'un général alors qu'on a laissé passer sans s'émouvoir les malheureux soldats légionnaires ou fantassins de marine que divers paquebots ont déposés sur nos quais, le corps anémié par le climat africain ou troué par les balles dahoméennes, et laissés par l'administration militaire dans le dénuement le plus complet ;
>
> Que des citoyens libres, tout en exprimant leur sympathie pour toutes les victimes de l'expédition, depuis le haut jusqu'en bas de l'échelle hiérarchique, ne sauraient contribuer à hisser sur le pavois un militaire quelconque, surtout après l'exemple récent du boulangisme qui naquit à l'adoration d'un sabre :
>
> Le Conseil délibère qu'il y a lieu :
>
> 1° De s'abstenir de prendre part à la réception organisée à l'occasion du retour du général Dodds ;
>
> 2° D'envoyer aux familles des blessés, des malades et des morts de l'expédition du Dahomey l'expression de la vive sympathie du Conseil pour les victimes, de ses sentiments de réprobation pour les organisateurs de ces massacres et de son espoir dans le- prochain avènement d'un état de choses meilleur, où les tueries humaines noires ou blanches seront à jamais bannies ;
>
> 3° De voter la somme de 500 francs pour venir en aide aux soldats nécessiteux revenant du Dahomey et qui ont dû, jusqu'à présent, avoir recours pour se vêtir à un comité de généreux donateurs.

Pour protester contre un pareil vote, M. Bouge, député de Marseille, a adressé aussitôt la lettre suivante au préfet des Bouches-du-Rhône :

> Monsieur le préfet,
>
> Comme député de Marseille, je vous prie de vouloir bien me réserver une place à vos côtés pour la réception du général Dodds. Je considère comme un devoir de me trouver, ce jour-là, au milieu de la population marseillaise et je serai, dans les

circonstances actuelles, particulièrement heureux et fier d'être l'interprète de ses sentiments véritables de patriotisme ardent et d'admiration pour nos soldats.

Veuillez agréer, etc.
Signé : BOUGE.

Quoi qu'il en soit, on redoute un incident au moment de l'arrivée du général Dodds.

D.

Dans le Figaro. Supplément littéraire du dimanche, du 15 avril 1893

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

On nous écrit d'Abomey :

Le convoi de Parisiens amené récemment au Jardin d 'Acclimatation d'Abomey a obtenu un grand succès chez nous. Il se compose, comme vous savez, d'anciens ministre et de députés, que vous avez remplacés par un personnel nouveau. La direction de l'entreprise a reçu, de plusieurs rois du pays, les plus brillantes propositions pour l'un de ses « sujets » à la fois très gras et très majestueux, et qui ferait une merveilleuse pièce montée dans un repas de corps.

Vous savez que la noblesse dahoméenne avait pris le deuil la suite de la fuite du roi Behanzin. Elle commence maintenant à rouvrir ses salons. Samedi dernier, chez Mme Kou-Koulé, un ravissant bal noir réunissait la fleur de la jeunesse d'Abomey. Chez Mme Ké-papa, on a joué, l'autre soir, le *Misanthrope*, où le jeune Rapita s'est fait applaudir dans le rôle d'Alceste. Il était vêtu, suivant la tradition, de quelques rubans verts.

Après la comédie, on a bu un peu de champagne et grignoté des sandwichs de foie humain ; puis on a dansé jusqu'à l'aurore.

La colonie étrangère était au grand complet. Rien de gracieux comme de voir certaines grandes dames de l'Afrique centrale relever leurs seins sur l'épaule au moment de prendre le bras de leur danseur.

Le Juif-Errant.

MENU

Mon journal : 5 juillet 1893 : je suis une éminence grise !

Dans le *Gnafot* du 2 juillet 1893

ZIGZAGS

Maintenant, soyons Joyeux.

Nous voici débarrassés de Déroulède et Millevoye, à la suite des inénarrables documents apportés à la tribune par « La Chûte-Desfeuilles » à qui les avait confiées Norton, l'Éminence Grise du fameux Lemice-Terrieux.

Que les amis de la gaîté se rassurent : le Laboureur des chants du soldat et Lachûte-Desfeuilles nous reviendront.

La *Cocarde* ne tardera pas à nous apprendre que les électeurs les ont de nouveau honorés de leurs suffrages, en publiant, pour cela, dès six heures du matin, la 98e édition de son numéro du jour !...

Seulement, nous engageons Millevoye à renoncer à Amiens et se présenter à Charenton !...

MENU

Mon journal : 31 octobre 1893 bouquinistes et bouquineurs

Le livre d'Octave Uzanne vient de paraître. Ce qu'il appelle son « épitre dédicatoire », est empreinte d'une poésie un peu surannée qui témoigne de son affection toute particulière pour ces conservateurs de trésors égarés dans les recoins des vies passées, que sont les bouquinistes de nos quais parisiens. Ils aident aussi à préserver une race fragile, celle des « bouquineurs », joli mot ma foi. Ils s'apparentent à ces « antiquarians » anglais, qui existent bien encore de nos jours à Paris, mais à qui nous n'avons pas su donner, chez nous, un nom spécial. Ces gens dont la passion est de faire ressusciter le passé en allant dénicher des objets curieux, des livres rares ou singuliers, des textes oubliés, qui n'ont de valeur première que d'ordre sentimental. Ils fouinent dans les interstices du temps, ils furètent dans les placards de la mémoire. En un mot, ils me plaisent.

Rien ne me rend plus heureux que de découvrir quelque estampe fanée, non signée peut-être, représentant non pas un bosquet bien recomposé, ou une montagne bien rééquilibrée, mais une scène de la vie d'antan, des personnages portant des vêtements dont je n'ai jamais connu la tournure. Ces objets ont le pouvoir de nous grandir en élargissant le champ de notre conscience. À quoi s'ajoute la jouissance du chasseur qui débusque une proie nouvelle.

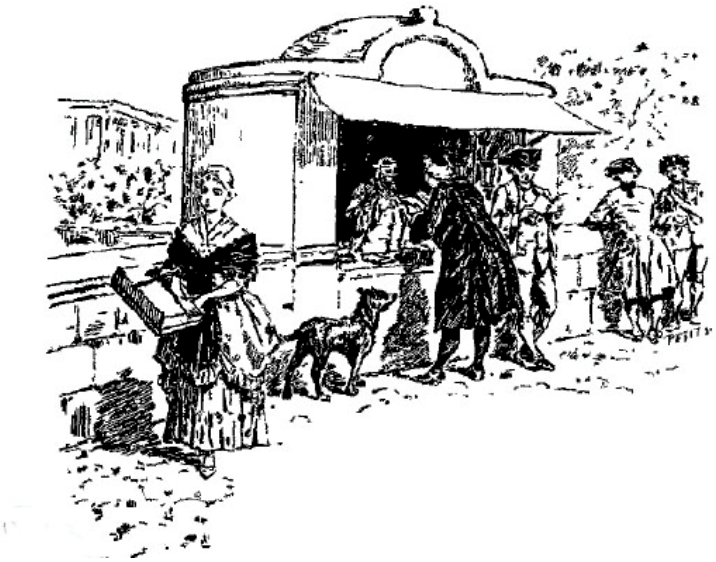
MENU

IL. bouquinistes et bouquineurs

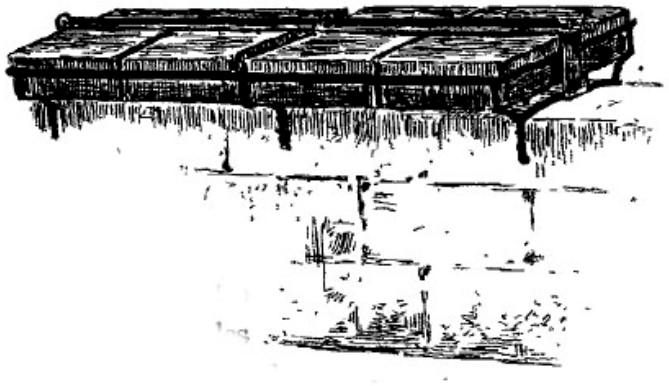
Extraits de : Bouquinistes et bouquineurs : physiologie des quais de Paris du Pont Royal au Pont Sully / par Octave Uzanne,... 1893



Quand bien même vous protesteriez avec grande modestie, c'est à vous qu'il mérite d'être offert, ce livre, Messieurs les philosophes du plein air et du gagne-petit, à vous qui, immuables et résignés, faites sentinelle, du matin à la vesprée, devant toutes ces épaves de la pensée humaine que la lassitude, le dégoût ou l'inconstance des modes ont apportées dans vos boîtes primitives, comme en une friperie d'impressions, pour amorcer de nouveau la curiosité du passant, enrichir l'imagination du pauvre ou surexciter par la recherche du document la passion toujours inquiète de l'érudit.



Il mérite de vous être dédié, car vous fûtes les inspirateurs de ce frais bouquin qui, tôt ou tard, après avoir couru la fortune, au printemps de sa novelté, et subi le destin inéluctable des choses, risque fort, à l'automne de son succès, de venir échouer à votre asile de déshérités, comme ces feuilles jadis éclatantes de verdeur, et maintenant ternes ou rouillées, que le vent agressif de novembre fait tournoyer au-dessus de vos têtes et tomber parmi tant d'autres feuilles imprimées sur les froids parapets de la Seine.



Vous le recueillerez alors en quelque jour de rafale, loqueteux, humide et maculé, ce livre aujourd'hui si pimpant dans son dandysme de bibliophilie, et l'occasion vous le fera lire pour la première fois sans doute, tandis qu'assis sur votre humble tabouret de paille, dans le rapide courant d'air des Quais, vous percevrez vaguement des pas hâtifs de promeneurs sur l'asphalte ou des fragments de dialogues mondains emportés par le vent.

Vous le lirez dans son milieu et son atmosphère véritables, avec plus d'intérêt et de plaisir assurément que n'en auront eu en le parcourant d'un œil distrait, enfouis dans leur causeuse, à demi assoupis, les plus heureux de ses lecteurs frileusement retraités au coin du feu.

Je n'ai cependant point écrit ici un poème digne de votre stoïcisme, ni retracé en vers solidement forgés l 'héroïsme de votre attitude et la belle constance de votre moral par les frimas d'hiver, sous la pluie, la grêle et les giboulées, vaillants, simples et éternels lutteurs qui n'hésitez jamais à appareiller au moindre sourire du ciel le plus capricieux.

Car vous êtes comparables aux matelots, coiffés du caban, vêtus à la diable, toujours droits et fermes à votre banc de quart ; vous veillez au grain, sans cesse calfatant la fragile enveloppe de votre cargaison, laçant la toile, manœuvrant les cordages à l'heure de la tempête, carguant encore les écoutes à la première lueur d'accalmie, sans lassitude ni trêve.

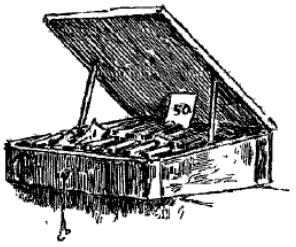


Aux temps avrileux ou aoûtés, vous, si farouches gabiers sous les intempéries de décembre, vous apparaissez soudain comme des lazaroni napolitains, insoucieux, attiédis et buveurs de soleil ; on vous voit, dans la lumière d'or des journées sereines, rêveurs et alanguis, accotés dans un demi-sommeil aux assises de pierre de votre étalage, les pieds au nord et la tête au midi, charmés, dégustant l'air et l'azur, bercés par le nonchaloir de la vie contemplative, vous enivrant enfin de *farniente* et si béatement heureux que vous mettez les badauds de passage en brusque appétit de sieste et de jouissances neutres, C'est à peine alors si vous daignez vous livrer aux luttes nécessaires de l'offre et de la demande; vous indulgentez l'acquéreur dans ses marchandages, vous êtes comme les Héliades aux bords des rives, caressés par le vent qui passe et tout aux sensations de la sève montante; ce n'est plus Zénon ni Caton qui conduisent votre esprit, c'est Épicure en personne, mes Amis, qui, à cette heure charmeuse, vous dicte ses lois.



Je m'étais proposé de ne faire qu'une légère incursion dans votre pays d'indépendance et de bohème, aimables riverains du fleuve de Seine, car je pensais que votre constitution sociale, vos mœurs, votre physionomie, votre passé, ne m'attireraient pas au-delà d'une étude fugitive ; mais, sous le frêle échafaudage de votre situation publique, je me suis plu à découvrir peu à peu tant d'originalités diverses, tant de bizarreries, de singularités, que j'ai élu domicile près de vos campements, enflant ma brochure, — pour y mieux loger à l'aise — dans les proportions du très respectable volume que voici.

Au cours de ce voyage ethnologique le long de votre confédération tout en frontières, j'ai pu apprécier l'urbanité de vos manières et l'agrément de votre commerce ; j'ai ouï causer les jeunes dans la fougue ou l'élan de leurs théories bouquinières et j'ai prêté une extrême attention aux souvenirs précieux et à la tropologie édifiante de vos vétérans. — L'on m'avait parlé de votre intempérance un peu trop légendaire, je n'ai eu à constater que votre sobriété Spartiate à l'heure du frugal repas en plein vent préparé par vos ménagères.







N'eussé-je contemplé que la façade trompeuse de votre moralité, que je ne consentirais encore à être convaincu d'erreur, car dans votre humble condition, assaillis par les nécessités d'une existence souvent féroce et toujours précaire, mouillés, transis, non moins malmenés que votre pauvre butin, vos faiblesses mériteraient l'absolution en vertu des principes de la plus haute et de la plus clémente théologie.

ADVIS

AUX ESCHOLIERS ET AULTRES

Oncques ne vist-on
Au paiis d'Angleterre, d'Espaigne,
Voire d'Allemaigne,
Les admirateurs penchés sur les boites
Y laisser choir
Cendres de cigares, de cigarettes,
De pipes même et brûle-gueules.
Ni laisser couler
De leurs nez roupies.
Adoncques, le pauvre bibliothéqueux,
Pouant et geignant,
Invoque de tous Précaution et Mercy
Sous peine d'estre, en contraire cas,
Marrys et jetés en Seine
Comme malfaisants matous.

Recueillez donc cet ouvrage, Bouquinistes, mes Amis, à l'heure où il viendrait vous mendier refuge, aide et protection ; c'est peut-être le seul opuscule qui vous ait été collectivement dédié en toute équité et logique, mais je ne désespère point de voir mon exemple suivi par tous les sages, lesquels n'ignorent point qu'ici-bas la gloire compte éternellement ses invalides. — Et puis… n'est-ce pas encore revivre que d'errer dans vos boîtes, en pleine lumière, sous la gaieté

plus ou moins voilée du ciel, fatigué par l'usure de la vie, coupé, lacéré, consulté, lu, repris et relu, utile à tous et presque fier de ses meurtrissures ? C'est assurément mieux que de dormir embaumé dans le maroquin doré et couvert d'entrelacs, sous une brillante vitrine, intact aussi bien qu'inlu, vierge encore et respecté par la candeur vaniteuse d'un Joseph bibliophile.

Au milieu du phalanstère de vos étalages, les livres n'échangent point le dialogue des morts ; ils attendent les jugements derniers des vivants dans une confusion sociale et confraternelle digne des paraboles de l'Écriture ils sont miséricordieux à l'œil du flâneur et

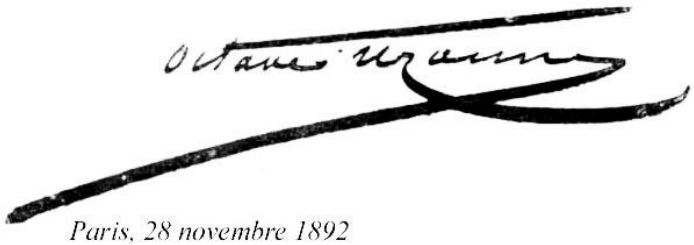


confiants dans la juste curiosité publique.

— En conséquence, allez, mes Amis, accueillez-moi auprès des ponts, sur ces murs de solide granit où la Seine semble frôler sa glauque robe de soie ; je serai certes plus à l'aise, couché sur la pierre nue des parapets dans la turbulence et l'ivresse montante de la grande Ville et l'agitation passagère des Quais, que dans la nécropole d'ébène des plus riches bibliothèques. Sali par la poussière du vent, terni par la pluie, horizontalement étendu au rabais, je donnerai encore, comme Job, l'expression de la plus belle philosophie humanitaire, celle qui montre le néant de toutes choses, aussi bien des pétales de roses que des feuilles de laurier, le néant des effigies, des médailles et des couronnes, le néant des réputations et de la gloire et aussi le profond néant de la rareté, qui le plus souvent n'est qu'éphémère et demeure soumise aux folies et à l'inconstance de la mode.

L'histoire de toutes les littératures est faite d'évolutions successives et de révolutions imprévues, et le spectacle de tant de kilomètres de livres, composés en partie de célébrités défuntes, est non moins éloquent à nos yeux et parle peut-être plus à notre entendement que celui de l'herbe qui croit et fleurit sur les murailles à moitié détruites de l'antique et altière Bysance.

.



Paris, 28 novembre 1892

MENU

Mon journal : 3 avril 1894 : on parle de moi dans *Le Journal*

Hugues le Roux fait un éloge de moi comme si j'étais déjà mort. Tout n'est pas tout à fait exact dans ma « biographie », notamment Mademoiselle Tittee n'était pas « une personne notoirement galante, et qui vivait de son sourire », c'était une Dahoméenne qu'on exhibait au jardin d'acclimatation et n'avait que huit ans.

. Dans *la Fraternité* du 27 mars 1894



27 mars 1894

LA FRATERNITÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ORGANE DES INTERÊTS D'HAITI & DE LA RACE NOIRE

À la place des apophtegmes ingénieux ou des singulières maximes de notre collaborateur Paul Masson que, sous la rubrique l'Education de Thersite, nous donnons ici chaque semaine, il nous paraît intéressant de reproduire l'article qui lui a été consacré dernièrement dans « Le Journal », par M. Hugues le Roux.

Le *Figaro* annonçait, dernièrement, dans ses échos, une conférence toute prochaine de M. Paul Masson, sur la *Fumisterie et les fumistes, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*. Cette causerie, dit le Figaro, sera d'autant, plus curieuse, que M. Paul Masson est, vivement soupçonné par l'opinion publique d'être, ni plus ni moins, l'insaisissable Lemice-Terrieux, qui s'est si fort diverti, depuis quelques années, aux dépens de ses contemporains.

On est toujours fier d'avoir vécu dans l'intimité des hommes illustres, et de les avoir distingués avant que le grand public s'avisât de leur mérite. Je ne -résiste donc pas au plaisir de vous conter l'histoire de mes rapports déjà anciens avec M. Paul Masson, à cette minute où il s'avance dans la pleine lumière.

Il y a sept ou huit ans, le petit hameau des Bruyères, à la lisière des bois de Bellevue, formait comme une colonie d'artistes. C'était le peintre Jules Garnier qui, le premier, était venu planter sa tente au milieu des arbres. Il avait bâti un atelier formidable, où un escadron aurait pu charger, et une autre maison coiffée, elle aussi, d'une pièce à grand vitrage, qu'il me louait. J'ai passé là plus d'un été en adoration devant le paysage exquis de l'Ile-de-France. Henry Maréchal habitait, dans le jardin de Garnier, un autre pavillon. Il composait, en ce temps-là, son opéra de *Pinxin* et, dans le grand silence de la clairière, son piano faisait une basse à nos rêveries. De l'autre côté de la

rue, une maisonnette charmante, avec un atelier qui montait des fondations au toit : la villa de Paul Masson.

Jules Garnier m'a souvent conté qu'il avait fait la connaissance de ce personnage hoffmannesque au temps du quartier Latin, dans une crêmerie. La petite bande de camarades, dont Garnier était le boute-en-train, avait, remarqué à une table voisine de la sienne, toujours seul et muet, un homme singulier, qui portait les cheveux épars sur les épaules et, qui s'enveloppait, dans une cape espagnole comme un conspirateur. Les rieurs étaient gênés à la fin par cet œil qu'ils sentaient toujours fixé sur eux. Ils se demandaient si l'inconnu n'était pas un revenant du Saint-Office. Un jour, ils l'interpellèrent.

L'homme à la cape répondit de façon à aiguiser les curiosités. Il savait tout et il était inclassable. Sa conversation, tantôt savante, tantôt incohérente, déroutait, toutes les conjectures. On se lia pourtant, et l'étranger déposa son masque. Il dit qu'il s'appelait Paul Masson, qu'il avait été juge d'instruction à Pondichéry. Il avait, rompu avec la magistrature et il vivait pour s'instruire. C'était là le compagnon que la fantaisie du pauvre Garnier avait toujours rêvé, Du jour au lendemain, Paul Masson devint son *fidus Achates*, une réplique, une commodité dans la maison. Quand Garnier se maria, il expliqua à sa jeune femme que Masson faisait, partie du mobilier et des bagages. On l'emmena dans le voyage de noces. Au retour, Garnier décida son ami à acheter un terrain aux Bruyères, et il lui fit bâtir une maison pour le garder sous sa main.

Cependant, dès cette époque, Paul Masson préparait une incarnation nouvelle qu'il devait considérer (en bon bouddhiste qu'il est devenu aux Indes), comme une ascension dans la sagesse. Il essayait la vertu de la fumisterie sur soi-même. Un matin, on s'aperçut qu'il avait mis la clef sous sa porte, et pendant des mois on n'entendit plus parler du fuyard.

On le croyait en voyage (peut-être rentré dans la magistrature coloniale), lorsque tous ses amis reçurent, sans préparation un billet de faire-part.

On y lisait :

« M. Paul Masson, *ancien magistrat, membre honoraire de l'Académie d'Hippone, Commandeur du Nicham-if-Tikhar*, a l'honneur de vous faire part de son mariage avec Mademoiselle... »

Ici, le nom d'une personne notoirement galante, et qui vivait de son sourire.

On s'émut, on s'indigna. Quelques naïfs se rendirent à l'église au jour indiqué par la lettre. Pas plus de Masson que sur ma main. Alors, de bonnes âmes crurent à une vengeance de femme, à quelque infâmie de jaloux. Mais cette hypothèse ne pouvait, se soutenir : les adresses des lettres de mariage avaient été écrites par Masson lui-même. Il avait, seulement voulu prendre date, et il inaugurait la série de ses fumisteries en se bafouant soi-même.

À quelque temps de là, il donna une marque non moins précieuse de son indépendance. Il se défit à vil prix, par décision philosophique, de sa maison campagnarde qui devait être vendue deux fois plus cher quelques semaines après. Une « propriété » était un embarras pour un homme qui voulait se consacrer uniquement à la fumisterie, et dont la persévérance s'afflige des distractions.

Ce fut alors que Lemice-Terrieux commença à sévir. Il troubla, par ses lettres apocryphes, la cuisine académique. Il posa des candidatures, il publia des désistements. Il escalada même la tribune parlementaire pour annoncer des interpellations. Les administrations, le gouvernement les journaux étaient terrorisés. Je m'empresse de dire que jamais Paul Masson ne m'a fait de confidences sur son concubinage avec Lemice-Terrieux, mais en rapprochant les actes antérieurs de sa vie, de ses publications

officielles, on est « fondé à croire », comme dit l'autre, que nous sommes devant deux incarnations de Vichnou, qui laissent au Grand Fumiste la vertu de son unité.

Je ne sais pas si l'on trouve encore en librairie le *Journal intime de Bismarck*, et les *Pensées du général Boulanger* pour lesquelles M. Paul Masson n'eut pas de collaborateur ; mais je crois pouvoir affirmer que les bibliophiles et les chiffonniers n'ont pas complètement retiré de la circulation sa *Fantaisie mnémonique sur le Salon de 1890*, (Genonceaux, éditeur). C'est, dans le genre soutenu, le plus complet monument que je connaisse d'une plaisanterie dont la platitude devient grandiose à force d'insistance. M. Paul Masson s'est imposé de faire un calembour ou un *à peu près* sur les 4,628 noms du catalogue ; et il enchâsse ces trouvailles dans une appréciation sommaire de l'œuvre d'art.

Voulez-vous des exemples ? On conçoit que j'aie l'embarras du choix :

590. Rien COMMEREite de ce portrait, on juge un peintre de race.

771. Si vous avez envie de m'offrir ça en guise DESTREM, ne vous gênez pas.

774. Voici des artilleurs qui me paraissent DETAILLE à faire trembler plus d'un escadron ennemi...

On se doit assistance entre conférenciers.

Je vous ai, tout récemment, recommandé M, de Montesquiou. Je devais, pour la bonne justice, vous signaler la tentative de M. Masson qui, tout autant que M. de Montesquiou, a le courage de son opinion.

HUGUES LE ROUX.

Mon journal : 3 avril 1894 : j'irai à Belle-Île cet été

MENU

On ne comprend pas dans mon entourage, ou l'on fait semblant de comprendre pourquoi, si je pars en voyage, il faut que mon horrible domestique me suive. J'ai hâte de voir les mines de Willy et Colette lorsque j'irai les retrouver à Belle-Île-en-Mer, cet été. (61)

Mon journal : 25 novembre 1894 : à défaut d'être un bourreau des cœurs…

Dans l'*Univers* du 15 novembre :

CHRONIQUE

Il est sérieusement question de la démission du bourreau, M. Deibler, en faveur de son fils, dit-on.

Voici, à ce sujet, la lettre que vient de recevoir M. Casimir-Perier :

Paris, 11 novembre 1894.

Monsieur le président de la République,

Ayant appris que le poste d'exécuteur des hautes œuvres allait être prochainement vacant, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je me porte candidat à

61 Voir le chapitre Post Mortem, Masson vue par Colette.

cette suprême magistrature. Il importe en effet que, sous un régime démocratique, aucun office, fût-ce le moins envié, ne devienne, même en fait, héréditaire, et aujourd'hui que l'armée du crime se recrute de plus en plus parmi les classes élevées, il n'est peut-être pas inopportun de rehausser par quelque prestige nouveau la mission de justicier. La fermeté avec laquelle je présidai autrefois le tribunal de Chandernagor, comme aussi les efforts que j'ai tentés depuis pour charmer les ennuis inséparables d'une république prolongée, vous sont de sûrs garants que je saurai' dans ces redoutables fonctions, satisfaire aux exigences d'une exacte justice sans méconnaitre les droits imprescriptibles de l'humanité.

J'ose donc espérer que vous voudrez bien prendre la présente requête en sérieuse considération.

Je suis avec un profond respect, monsieur le président de la République, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

Paul Masson,
77, boulevard Saint-Michel.

Un rédacteur du *Matin* s'est demandé s'il ne s'agissait pas là, purement et simplement, d'une lettre de l'illustre Lemice-Terrieux… qui habite cette adresse.

M. Masson ne s'est pas fait prier pour expliquer les raisons qui l'ont déterminé à faire cette démarche.

Ayant été magistrat, M. Masson désire être bourreau, pour cette raison que qui rend l'arrêt doit l'appliquer !

M. Masson est, d'autre part, scandalisé de voir que l'hérédité supprimée en tout, subsiste encore, en l'an de grâce 1894, pour les bourreaux, et c'est pour que le fils Deibler ne succède pas à son père qu'il demande cette place !

Cette nouvelle invention de l'éminent fumiste divertit le public.

MENU

.

Nous méprisons le bourreau et nous honorons le procureur général. Si un polisson nous jetait une pierre, est-ce donc à la pierre que nous nous en prendrions ?

Sac à maximes (pensée N°307)

Mon journal : 5 janvier 1896 décorations

Dans *La Lanterne* du 3 janvier 1896

Lemice-Terrieux est rentré en scène, ces jours derniers, à l'occasion de la pluie de décorations du 1er janvier.

Ledit Lemice-Terrieux n'avait-il pas lancé la nouvelle de la nomination de Guillaume II au grade d'officier... d'Académie ?

Le *Berliner Tageblatt* — « *Tadeblag* » serait peut-être plus exact — a accueilli ce canard avec empressement et avisé ses lecteurs, que l'empereur d'Allemagne allait être nommé officier de « l'Académie française ».

Pourquoi pas tout de suite le collègue de M. Jules Simon ?

MENU

Mon journal : 3 août 1896 : fini de rire…

Il s'agit maintenant du deuxième manuscrit commencé au moment de son départ pour sa cure à Aix-les-Bains. Le premier est vraisemblablement resté à Paris.

Le docteur Hans Jœger chez qui Liette m'a envoyé — sur les conseils de Séverine — me parla sans détour. L'affaire était sérieuse, il détectait un risque de cachexie due probablement à l'assuétude dans laquelle j'étais visiblement tombé vis-à-vis de l'opium. Les céphalées, démangeaisons et autres débilités ou excitations nerveuses en étaient la triste conséquence. Il préconisa une cure thermale et me donna le nom d'un sien cousin qui exerçait à Aix-les-Bains et qui n'avait pas son pareil pour prescrire les douches *ad hoc* pour ce genre d'affection.

Je partirai demain. Liette a tenu à m'accompagner, prétendant que pour elle ce ne serait pas du tout un sacrifice que de se rendre en villégiature dans une ville qui attire les grands de ce monde. Têtes couronnées et magnats en tous genres. Le *Cri du Peuple* lui pardonnerait certainement cette peccadille, ce léger manquement à l'éthique ouvrière. Après tout elle ne va pas à Lourdes accompagner son cousin malade (se rendre dans cette autre ville d'eau, aurait représenté une faute inexcusable pour les disciples de Jules Vallès)

5 août

Nous voici arrivés. Le voyage en chemin de fer aux bons soins de Liette m'a paru néanmoins bien long et fatigant. Je ne parvenais pas à m'intéresser au paysage souvent grandiose. Je pensais à la congaï qu'il avait fallu congédier. À l'opium auquel il avait fallu dire adieu. Mon cerveau seul acceptait la marche forcée vers l'instant d'après. Il me construisait déjà un décor lamartinien pour ce séjour improbable. Les lieux ne valent pour moi que par cette alchimie cérébrale que leur font subir les poètes, les littérateurs, les artistes et les rêveurs en général, tous les bavards en somme. Que serait-ce qu'Aix sans Lamartine, le Saint-Gothard sans Turner ? des cailloux ni plus ni moins. Trouville sans Boudin ne serait qu'un triste trou… dans l'eau. Liette, qui n'existe pas que dans sa tête va vivre la ville à sa manière, et jouir sans ruminer du magnifique été.

14 août

J'avais malgré tout fait l'effort de me renseigner avant de quitter Paris, et *Aix-les-Bains, Marlioz et leurs environs : guide médical et pittoresque* par le Dr M. Legrand et P. Joanne..., paru il y a cinq ans, m'avait pratiquement tout appris.

Je m'attendais au côté monastique de la cure, horaires stricts, règlement inflexible.

Pendant le service à heure fixe, la durée de la douche ne peut excéder 20 min., et la durée du bain 1 h. 15, y compris l'entrée et la sortie.

Les heures sont réglées sur l'horloge de l'établissement. Les surveillants annoncent le commencement et la fin de chaque douche, et font l'appel des baigneurs d'après l'ordre de leur inscription sur le tableau affiché.

Ils veillent à ce que les personnes qui ont reçu leurs douches ou pris leurs bains sortent des cabinets, pour y faire entrer celles qui viennent après dans l'ordre du tableau.

Les baigneurs doivent arriver à l'établissement 5 min, avant l'heure qui leur est attribuée.

Si la personne appelée ne répond pas, le surveillant attend 5 min., introduit ensuite la personne qui a le numéro suivant, ou, à défaut, toute autre personne.

Le baigneur qui n'a pas répondu à l'appel de son nom perd son tour d'inscription et n'a droit à passer qu'autant que, dans les diverses séries du service journalier et avant la fin du service, il se présente un cabinet vacant.

La même baignoire ne peut servir pour deux personnes.

[…]

Nul n'est admis à se baigner dans les piscines ct ne peut entrer dans les cabinets dits *bouillons* au moment du service ordinaire, s'il est reconnu que la nature de ses infirmités est une cause de répulsion. Le médecin inspecteur sera juge des cas dont il s'agit, sauf réclamation devant le Préfet.

[…]

Sécheurs et sécheuses.

Quand le médecin a indiqué la douche qui doit être prise, il faut aller à l'établissement ou y envoyer le domestique de la maison dans laquelle on est logé, et se faire inscrire. Le bureau est situé à g., au-dessus du grand escalier qui fait face à la porte principale de l'établissement. L'heure la plus commode pour la douche est 7 h. du matin. Elle n'oblige pas à se lever trop tôt ; elle laisse le temps de se reposer ensuite, et de s'habiller à loisir pour le déjeuner, qui a lieu à 10 h.

Une fois en possession des cachets, on n'a plus qu'à prévenir le sécheur ou la sécheuse du jour et de l'heure où l'on ira à la douche.

Les sécheurs et les sécheuses sont des domestiques qui pendant la saison sont attachés dans chaque maison au service exclusif des baigneurs. Ils se chargent de réveiller ceux-ci, de les accompagner aux douches, d'emporter le linge et les couvertures dont on a besoin, de rapporter les vêtements et de préparer le lit. Ils restent à la disposition des baigneurs tout le temps que ceux-ci sont couchés après la douche, ils leur donnent à boire, et les essuient quand ils transpirent, — d'où le nom de sécheurs. — Les malades, emmaillotés, sont incapables de se servir eux-mêmes.

Les personnes qui ne se font pas rapporter doivent aussi être accompagnées du sécheur, l'établissement ne fournissant pas de linge pour le service des douches.

Ce sont encore les sécheurs qui se chargent d'apporter, matin et soir, de l'eau thermale aux baigneurs qui en ont besoin, soit pour boisson, soit pour bains de pieds, soit tout autre usage.

Le sécheur et la sécheuse (ordinairement le mari et la femme), attachés à la même maison, sont payés à raison de 60 cent. par jour et par baigneur; cette rémunération est comptée dans le prix de location sous le nom de *service*. Toutefois il est d'usage, en partant, de leur donner ce que dans le pays on appelle *des étrennes*; le chiffre en sera proportionnel aux services rendus, à la durée du séjour, à la fortune du baigneur, etc. Nous conseillons aux personnes qui viennent à Aix pour la première fois de se renseigner, pour les étrennes ou *tringelts* à donner aux sécheurs, doucheurs et porteurs, auprès de leur médecin.

Portefaix, crocheteurs.

Les crocheteurs sont responsables des effets confiés à leurs soins. Ils doivent scrupuleusement les transporter dans les maisons ou hôtels qui leur seront indiqués.

Les crocheteurs doivent porter d'une manière ostensible une plaque indiquant leur emploi.

Tout acte d'impolitesse est sévèrement défendu.

Il est défendu à tout crocheteur en état d'ivresse d'exercer son emploi.

[…]

Les crocheteurs doivent exhiber, à toute réquisition des agents de l'autorité ou des personnes qui voudront les employer : 1° l'autorisation d'exercer qui leur aura été délivrée par le Maire ; 2° un exemplaire du présent arrêté.

⁂

J'avais choisi de résider à la pension Chabert car mon *Guide* affirmait :

La maison Chabert a été habitée par Lamartine, et c'est là que se sont passées les premières scènes du livre intitulé *Raphaël*. La chambre dont la fenêtre donne sur la campagne, la treille, le jardin ou Julie se réchauffait au soleil d'automne, sont toujours tels qu'ils ont été décrits par le poète. C'est dans cette maison que Lamartine fit plus tard la connaissance de Mlle B., qu'il épousa.

En effet les lieux sont tels qu'ils sont décrits dans *Raphaël*, que j'avais évidemment relu dans le train.

Liette profita de mon délire littéraire pour me convaincre de faire une excursion sur le lac, jusqu'à l'abbaye de Haute Combe. Nous jouerions à Raphaël et Julie sans que nous ayons à craindre une quelconque tempête. Je consultai mon guide :

Les courses ou promenades faites sur le lac sans but déterminé d'avance seront payées à l'heure, savoir :

Pour les bateaux à deux rameurs :
La première heure. . . . . 3 fr. »
La seconde heure. . . . . 2 fr. 50
Chaque heure suivante. . . . . 2 fr. »

J'essayai de m'attacher à des préoccupations concrètes.

Mais je ne pus m'empêcher, cependant, lorsque nous nous fûmes éloignés de la rive, la barque un moment immobile, de repenser à cette scène vécue et racontée par Raphaël :

Le soleil et l'ombre de la montagne se partageaient par égale moitié notre bateau, la proue au soleil, la poupe dans le demi-jour. J'étais assis aux pieds de Julie, dans le fond de l'embarcation, comme le jour où je l'avais ramenée de Haute-Combe. Nous nous plaisions à nous rappeler par toutes les circonstances le premier jour de cette ère intime d'où le monde commençait pour nous, puisque ce jour était la date de notre rencontre.

Elle était couchée à demi sur le banc, un bras passé sur le bordage et pendant sur l'eau, l'autre appuyé sur mon épaule, la main jouant avec une boucle de mes longs cheveux ; ma tête était un peu renversée en arrière, pour que mes yeux ne vissent de tout l'horizon que le firmament et sa figure se détachant sur le fond du ciel. Son visage était incliné sur le mien. Une expression de bonheur calme, profond, ineffable, débordait de tous ses traits et donnait à sa figure une lueur, une transparence digne de ce cadre de ciel

dans lequel je la regardais. Tout à coup, je la vis pâlir, retirer ses deux bras, l'un de mon épaule, l'autre des bords du bateau, se relever comme en sursaut sur son séant, porter ses deux mains sur ses yeux, y ensevelir un instant son visage, réfléchir, muette, puis retirer ses mains baignées de quelques gouttes de larmes et s'écrier d'un accent de résolution sereine et calme : « Oh ! mourons…»

Après ce seul mot elle resta un moment en silence, puis elle reprit : «Oh ! oui, mourons, car la terre n'a rien de plus à nous donner, le ciel rien de plus à nous promettre !»

Elle regarda longtemps autour d'elle le firmament, les montagnes, le lac, les vagues transparentes et demi-lumineuses sous l'ombre du bateau.

« Vois-tu, me dit-elle (c'était la première fois qu'elle se servait, en me parlant, de cette forme de langage, solennelle ou familière selon qu'on l'adresse à Dieu ou à l'homme), vois-tu comme tout est préparé autour de nous pour un évanouissement de nos deux vies ! Voilà ce soleil de la plus belle de nos années qui se couche pour ne plus se lever peut-être demain ; voilà ces montagnes qui se mirent pour la dernière fois dans le lac ; elles étendent leurs longues ombres jusqu'à nous comme pour nous dire : «Ensevelissez-vous dans ce linceul que je vous tends» ; voilà des vagues pures, limpides, profondes, muettes, qui nous préparent une couche de sable où nul ne viendra nous réveiller pour nous crier « Partons !» Aucun œil humain ne nous voit. Nul ne saura par quel mystère la barque vide ira demain échouer sur quelque rocher de la côte. Pas une ride de ces flots ne trahira aux curieux ou aux indifférents la place où deux corps auront glissé en s'embrassant sous les ondes, d'où deux âmes auront remonté réunies dans l'éternel éther. Aucun bruit ne restera de nous sur la terre que le bruit du pli de la vague qui se refermera sur nous !... Oh ! mourons dans cette ivresse de l'âme et de la nature, qui ne nous laissera sentir de la mort que sa volupté ! Plus tard, nous voudrons mourir, et nous mourrons peut-être moins heureux ! »

Notre couple très chaste ne baignait pas dans ces langueurs romantiques, mais ces « mourons ! » répétés résonnaient étrangement dans ma tête. Mais Liette semblait aux anges.

J'oubliai un peu mes tourments ce jour-là. La routine est maintenant installée. Je suffoque dans le *bouillon* avant d'être assailli par les sécheurs pendant que Liette savoure, l'une après l'autre toutes les attractions de la station thermale. Il en est une, cependant, dont elle ne se lasse pas : les ânes.

On se sert beaucoup à Aix de ces animaux modestes et patients pour les promenades aux environs. Ils stationnent rue de Genève, près de l'avenue du Gigot.

Lamartine, lui, parle plutôt de mulets :

Nous laissâmes paître nos mulets débridés dans la forêt, sous la garde des enfants qui nous conduisaient. […]

Quand nous fûmes tout à fait en haut de la ville, nous descendîmes de nos mulets. Nous congédiâmes les enfants.

Raphaël

Aujourd'hui encore, les enfants se plaisent à escorter les touristes ou les curistes perchés sur leurs ânes.

Le soir je retrouve Liette et, bien qu'il m'en coûte — je ne parle pas d'argent, mais de mes forces qui m'abandonnent malgré la cure — nous allons tantôt au Casino de la Villa des Fleurs, où nous avons assisté à une représentation de Phryné, un opéra-bouffe de Camille Saint-

Saëns, tantôt au Cercle d'Aix-les-Bains, qui donne en ce moment *Le Pardon de Ploërmel*, de Meyerbeer. Ces soirées me fatiguent, mais j'essaie de faire bonne figure devant Liette.

4 septembre

Lorsque j'étais en meilleure santé à Paris, j'aurais certainement pu faire miennes les réflexions de Lamartine sur la puissance évocatrice d'un lieu. Il écrit, au tout début de *Raphaël* :

> Il y a des sites, des climats, des saisons, des heures, des circonstances extérieures tellement en harmonie avec certaines impressions du cœur, que la nature semble faire partie de l'âme et l'âme de la nature, et que si vous séparez la scène du drame et le drame de la scène, la scène se décolore et le sentiment s'évanouit. Otez les falaises de Bretagne à René, les savanes du désert à Atala, les brumes de la Souabe à Werther, les vagues de la mer des Indes et les mornes de l'île de France à Paul et Virginie, vous ne comprendrez ni Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Goethe. Les lieux et les choses se tiennent par un lien intime, car la nature est une dans le cœur de l'homme comme dans ses yeux. Nous sommes fils de la terre. C'est la même vie qui coule dans sa sève et dans notre sang. Tout ce que la terre, notre mère, semble éprouver et dire aux yeux dans ses formes, dans sa physionomie, dans sa mélancolie ou dans sa splendeur, a son retentissement en nous. On ne peut bien comprendre un sentiment que dans les lieux où il fut conçu.

J'aurais inclus dans les « sites », tous les lieux chargés d'histoire du vieux Paris, de ces villes qui se racontent. Je sentais tout cela en germe dans Aix, mais il m'est impossible d'entrer en harmonie avec elle. Cette ville ne peut rien me donner, ni la santé, ni aucun « lien intime ». Il me reste un recours, un lieu qui n'a pas le droit de me repousser, de m'ignorer. Je dois partir.

MENU

Mon journal : 8 septembre 1896 : retour à Strasbourg, ou je suis né…

20 octobre

Quelle naïveté. Le lieu ne fait rien à l'affaire. La souffrance me rend étranger à tout, mes parents, ma ville natale, le théâtre des jeux de mon enfance. Je suis le double désemparé d'un double désespéré. Faute de morphine je respire de l'éther, qui accorde un certain répit à mes tourments.

26 octobre

J'ai pris le train pour Paris. Retrouver Liette, rappeler la congaï, toucher les livres, les estampes, reprendre mon travail à la Bibliothèque nationale. Le voyage ressemblait à un chemin de croix, et j'ai renoncé à la première station. Autant mourir ici.

MENU

POST MORTEM

Post mortem — obituaires

La Justice 14 novembre 1896

MORT DE LEMICE-TERRIEUX

On nous annonce la mort de Paul Masson (62)qui sous le nom de Lemice-Terrieux mystifia pendant si longtemps ses contemporains.

Lemice-Terrieux habitait Paris, 77, boulevard Saint-Michel, un petit appartement, au sixième étage. Depuis dix ans, il travaillait à la Bibliothèque à la confection du catalogue.

Au mois d'août dernier, se sentant très souffrant, il partit pour Aix-les-Bains, mais, sans se rendre aux avis qu'on lui donnait, prit force douches qui l'affaiblirent encore. II partit alors pour Strasbourg, où sont établis ses deux frères, et y resta jusqu'à la fin d'octobre. Son état s'aggravait toujours. Paul Masson cependant voulait rentrer à Paris et prit un beau jour le train sans prévenir personne ; mais, à la première station, le malade eut assez du voyage. Il revint à Strasbourg, où il s'éteignit le lendemain 31 octobre. On l'enterra au cimetière de Strasbourg. Les médecins qui procédèrent à l'autopsie du corps attribuèrent la mort, nous déclare le frère de M. Paul Masson, à un affaiblissement général. […]

Dans *La Farce et le Sacré*, de François Caradec, 1977

Au cours de l'année 1896, sa santé s'altéra profondément. « En proie à une grande agitation nerveuse : à des accès d 'hallucination : à de vives douleurs », il se retire en septembre auprès de sa mère, à Strasbourg. Le 31 octobre, à 8 heures du matin, il se suicide en se jetant dans l'Ill, « en appliquant contre ses narines un coton imbibé d'éther » (Colette). Son corps est retrouvé le 7 novembre près du barrage de la Robertsau. Il avait quarante-sept ans.

Post mortem —Masson vu par Colette

MENU

Mes apprentissages 1936

J'avais des amis nouveaux, et point d'amie. La compagnie des hommes mûrs plaît aux filles jeunes, mais elle les attriste secrètement. Mon mari comptait quinze ans de plus que moi. Pierre Veber, témoin de M. Willy (63), avait rejoint après notre mariage les compagnons que méritaient, qu'exigeaient ses vingt-huit ans frais, sveltes, chuchoteurs, spirituels. Quand il venait rue Jacob, je respirais l'air qu'il agitait, son parfum d'homme jeune et soigné, je le regardais avec surprise, avec plaisir, et je ne pensais pas que j'aurais pu le convoiter. Cependant la calvitie de M. Willy miroitait sous la lampe, et non loin de lui Paul Masson, mélancolique commensal facétieux, tiraillait sa petite barbe pointue, qui grisonnait...

[…]

---

62 décès le 31 octobre 1896 à Strasbourg à 47 ans

63 (Son mari)

Mon autre ami quotidien avait moins d'éclat, sinon moins de mystère. Une figure grise, effacée et inoubliable, une petite barbe de foin sec, le regard d'un mauvais curé, un rire grinçant et faible. Adonné au calembour, aux mystifications élaborées comme des crimes, il n'a laissé que des miettes, signées « Lemice-Térieux », des Pensées d'un yoghi, un *Catalogue du Salon de la Nationale*, entièrement rédigé en calembours qui combinaient, avec une ingéniosité insensée, le nom du peintre et la légende du tableau... Sa patience, sa culture lui permirent des divertissements coupables, qui troublèrent la paix ; un *Carnet de jeunesse de Bismarck*, fabriqué par Paul Masson, mit la France et l'Allemagne au seuil de la guerre. « Un peu plus tôt, un peu plus tard... » disait le monomane...

Magistrat à Chandernagor, il y rendit quelques jugements dont les «attendu» ne parvinrent pas jusqu'à l'Europe. Il avouait lui-même que « c'était dommage... » Mais une relation de l'expulsion des pères jésuites, adressée au *Figaro*, émut la France bien-pensante, et le gouvernement, étonné, ordonna une enquête. Avec quel zèle, avec quelle conscience Paul Masson s'en chargea, est-il besoin de le dire ? Le plus documenté des rapports en fit foi, attestant qu'il n'y avait plus de jésuites dans l'Inde française depuis Louis XV.

Il ressemblait, pour le physique, à ces démons qui s'abattent sur une province, avec la mission d'abuser les jeunes filles, de changer le châtelain en loup, l'honorable notaire en vampire. Il donnait parfois son adresse, mais n'ouvrait jamais sa porte. Je crois qu'il avait, ex-magistrat colonial, gardé l'habitude de l'opium, mais rien ne m'en fournit la certitude. Je ne suis sûre que de l'affection, et probablement de la pitié qu'il me voua, lorsqu'il fut au fait des conditions de ma vie nouvelle et qu'il me vit si grièvement dépérir. Pour sa manie mystificatrice, elle lui tenait, je pense, lieu de vice, et d'art.

L'époque d'ailleurs couvrait la farce d'une faveur qui nous paraît aujourd'hui inexplicable. Plus récemment, nous eûmes la surprise-party, forme grossière, et Dieu merci dangereuse, de l'exploration... Mais dix-huit cent quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze eurent leurs plaisantins patentés ; Vivier, Sapeck, aboutissent à Salis, préparent, présagent Allais et Jarry. Quand l'oisiveté fut moins estimée, la mystification évolua, s'affina et périt, passant le sceptre à une génération capable de tirer profit d'une aptitude que ses devanciers exploitaient avec désintéressement.

C'est le désintéressement, un sens malfaisant de l'avenir qui signalent un Lemice-Térieux. Il œuvrait pour la postérité, dans le silence. Attaché à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque nationale, il semblait vivre de peu, ne manquer de rien. Mais tout ce qu'il nous laissait voir n'était que vaine apparence, et destiné à créer, à entretenir l'erreur.

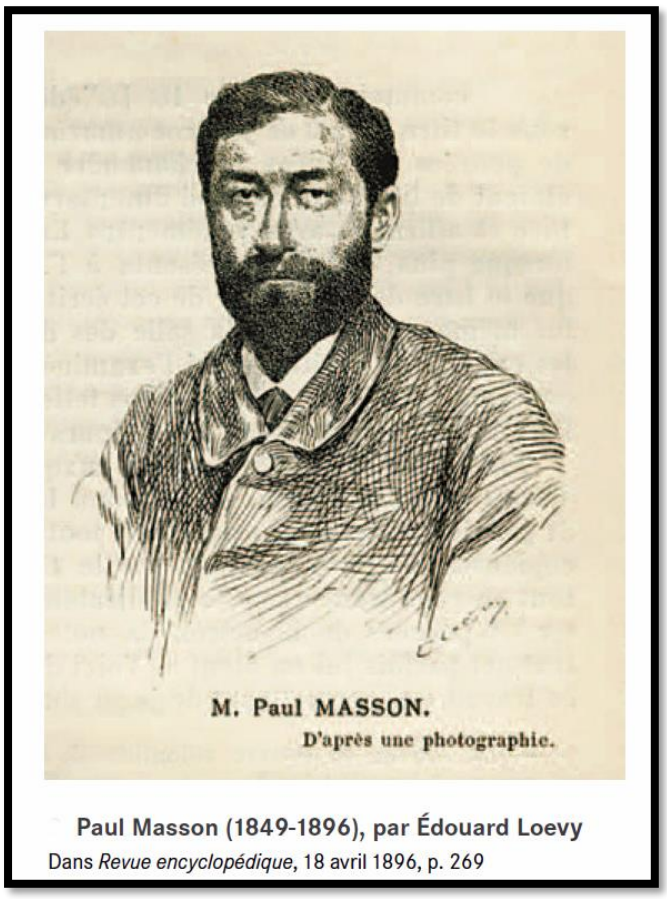
Lorsque, presque guérie contre toute vraisemblance, je m'en allai, avec M. Willy, à Belle-Île-en-Mer, Paul Masson nous accompagna, invariablement vêtu de son complet veston noir (64), bordé d'un galon mohair. Débile, jamais las, il suivait ma jeune allégresse que chaque journée d'eau salée et de soleil fortifiait.

L'abondance méridionale de l'île nous émerveillait. Des terrasses et des treilles, des figuiers comme en Italie, des lézards gris brodant le roc, des voiles roses et bleues sur la mer... L'alluvion féminine annuelle — les bigouden casquées, brillantes comme des coléoptères, engagées pour l'étêtage et la cuisson des sardines — attendait le poisson qui tardait, et en attendant recherchait tout ce qui portait brayes : « Vous avaî pas besoin de personne ? » demandaient les bigouden à mon compagnon.

« Pourquoi faire ?

— Pour couchaî avec vous... »

64 Plus tard j'en fis Masseau dans *l'Entrave.*



Paul Masson (1849-1896), par Édouard Loevy
Dans *Revue encyclopédique*, 18 avril 1896, p. 269

Il leur faisait un signe fourchu et elles fuyaient, remuant dans leurs belles jupes l'odeur du poisson gâté... De Kervilaouen à la mer Sauvage, de Sauzon aux Poulains nous allions, respectant l'isolement de M. Willy qui longuement écrivait, au sens épistolaire du mot tout au moins, car ces heures de recueillement fructifiaient en lettres et télégrammes dont le nombre et le poids eussent inquiété toute jeune épouse... Mais j'apprenais déjà à détourner les yeux.

J'entraînais Paul Masson au vieux fort campé sur la pointe des Poulains, que Sarah Bernhardt un peu plus tard acquit. Une grenaille d'authentiques rubis effrités teintait de mauve, au soleil, le sable de la Pointe, je triais les plus gros, et les perdais ensuite... Pour la première fois de ma vie je goûtais, je touchais le sel, le sable, l'algue, le lit odorant et mouillé de la mer qui se retire, le poisson ruisselant. Le climat marin endormait, ralentissait en moi le souvenir d'un long mal et l'habitude de penser.

À l'ouest de l'île, la mer Sauvage — « elle vient d'Amérique », disais-je avec considération — accourait. Un tonnerre régulier, la course des grandes crinières d'écume qui chassaient devant elles le vent et la grève, empêchaient tout échange de paroles entre Paul Masson et moi. Cette mer sans repos apportait des grains brusques, une pluie aussi dure que la grêle. Alors nous cherchions, mon compagnon taciturne et moi, l'abri des rocs caverneux. Patiemment j'attendais, heureuse de regarder blanchir au loin la mer. Un après-midi, laiteux de pluie, bleu de nuages bas, Paul Masson releva le petit col de son veston bordé, s'assit sur un escabeau de granit violet, tira de ses poches une écritoire, un porte-plume à capuchon et un petit paquet de fiches de carton sur lesquelles, en écriture de « ronde » moulée, il écrivit quelques mots.

Qu'est-ce que tu fais, Paul ? »

Il ne détourna pas, de sa besogne, ses yeux qu'il serrait entre des paupières plissées.

« Je travaille. Je travaille de mon métier. Je suis attaché au catalogue de la Nationale. Je relève des titres. »

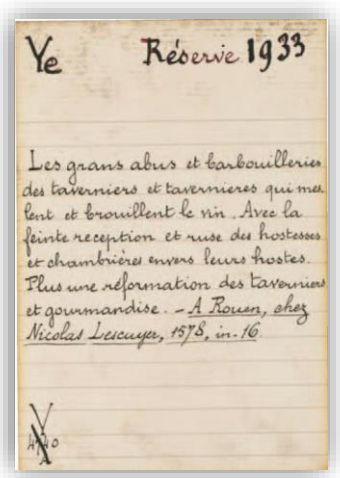
J'étais déjà assez crédule, et je m'ébahis d'admiration :

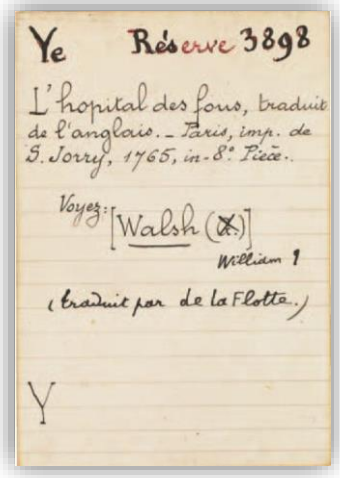
« Oh !... Tu peux faire ça de mémoire ? »

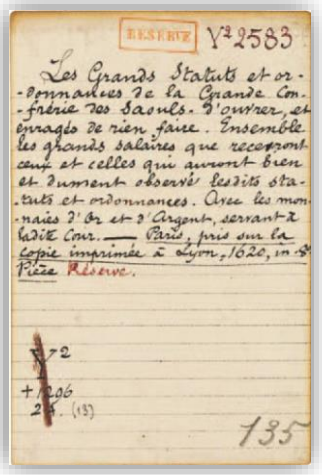
Il pointa vers moi sa petite barbiche d'horloger :

« De mémoire ? Où serait le mérite ? Je fais mieux. J'ai constaté que la Nationale est pauvre en ouvrages latins et italiens du siècle. De même en manuscrits allemands. De même en lettres autographes intimes de souverains — et bien d'autres petites lacunes... En attendant que la chance et l'érudition les comblent, j'inscris les titres d'œuvres extrêmement intéressantes... qui auraient dû être écrites... Qu'au moins les titres sauvent le prestige du catalogue, du Kkatalogue...

« Mais, dis-je avec naïveté, puisque les livres n'existent pas ?
— Ah ! dit-il avec un geste frivole, je ne peux pas tout faire. »







J'insiste sur cet homme parce qu'il m'étonna, et aussi parce que je perdis, quand il mourut, mon premier ami, le premier ami de mon âge de femme. J'ai pensé plus tard, qu'il s'était fort attaché à moi. De là à concevoir que je méritais cet attachement, il n'y avait qu'un pas : l'affection d'un célibataire, tôt vieilli, solitaire, autrefois voyageur, me donna un peu de confiance dans une enfant sitôt trompée qu'épousée, obstinée à demeurer dans son semblant de gîte et à y régner sur deux amis et une chatte. Grâce à lui je cotai un peu plus haut ce que j'avais d'insolite, de désolé, de secret et d'attrayant. Autocrate dans l'ombre et suivie de mes deux longues tresses, nourrie de bananes et de noisettes, une guenon en cage, je n'étais au-dehors que mutisme et malaise... Si Paul Masson, parfois confident de M. Willy, souffrit de ce qu'il savait, et s'inquiéta de moi, du moins il garda son silence honorable.

Il fit une fin classique d'homme facétieux : au bord du Rhin, il appliqua contre ses narines un tampon imbibé d'éther, jusqu'à perdre l'équilibre. Il tomba, et se noya dans un pied d'eau.

[…]

Pierre Veber, brouillé avec M. Willy par l'affaire *Une passade*, me manquait, et j'évoquais son humour bondissant… D'ailleurs elle n'a qu'un temps, l'infatuation charmante qui improvise pour son propre compte autant que pour l'ébahissement d'autrui, la jeune folie qui précipitait Pierre Veber, à grand bruit, précédé de sa canne, du haut de l'escalier de la rue Jacob jusque dans la cour. D'en bas, il interpellait M. Willy, en vociférant :

« Il y a des juges, monsieur, pour les gens qui foutent leurs créanciers dans l'escalier au lieu de payer leurs dettes ! »

Toutes les fenêtres du vieil immeuble s'ouvraient, y compris les deux nôtres, où se penchaient deux longues tresses, et un crâne nu, vaste et vernissé. M. Willy « enchaînait » et répliquait à tue-tête.

« Mes créanciers, monsieur, je les respecte et je les honore ! Je suis un débiteur assidu, ponctuel, je tiens à mes créanciers ! Mais je refuse ce titre à un salopiaud qui vient me relancer deux fois par semaine, sous prétexte que je lui dois trente-deux francs, en réalité pour pincer les fesses de ma bonne ! »

La concierge, conçue et réalisée d'après la tradition ancienne, le balai au flanc, le caraco hors de la ceinture, ivre de tafia et de chartreuse de ménage, applaudissait son locataire.

« Ça, c'est tapé ! »

Tandis que Paul Masson, qui se glissait parmi la petite foule ameutée, tirait de sa serviette d'avocat des images qui n'étaient point de piété et les distribuait, impartial dans le crime, aux écoliers comme aux écolières. « Pour occuper les longues veillées d'hiver », leur murmurait-il…

❖

Masseau (65) dans *L'Entrave* N° 12 du 22 mars 1913

Nous quatre dans l'automobile de louage qui nous ramène à Nice, May et moi au fond. Jean son amant et Masseau sur les strapontins, et comme un vent aigre nous rejette notre propre poussière, avec celle des voitures que nous croisons, nous sommes, tous les quatre, à demi masqués de lunettes. […]

Masseau a fumé l'opium cette nuit — naturellement ! Il n'y a qu'à voir — entre le nez grand, pincé, et la barbe en pointe démodée — la mauvaise couleur des lèvres tourmentées, intelligentes, tristes, et la bouffissure d'un bout de joue verte. Il se tait, il attend d'être à Nice pour fumer.

[…]

— Mufle ! s'écrie May dans le vent, qu'est-ce que ça te faisait de m'être agréable ? Je te demande pourquoi tu n'as pas voulu rester dîner ici ?

— Parce que je n'en ai pas envie, dit Jean paisiblement.

Un rire rouillé accueille cette réplique, celui de Masseau, qu'on n'avait pas entendu parler depuis des heures…

— Tiens, te voilà, toi ! lui jette May, agressive. Il paraît que ça va mieux ?

Masseau retire ses lunettes, et montre aux lumières passantes, de petits yeux, rouges aux bords, sataniques et clignotants, des yeux de diable bureaucrate.

— Cela va mieux, en effet, que si cela allait plus mal : car si vous dites : « Je vais mieux » vous paraissez entendre que, pendant une époque antérieure, et que d'ailleurs vous ne précisez point, cela allait moins bien. Mais, comme, en l'espèce, je ne suis pas satisfait de mon état de santé, je ne puis que vous répondre : « Oui, cela va mieux — mieux que si cela allait plus mal ».

Il a une voix de vieux, et une figure sans âge. Il est faible

[…]

L'Entrave N° 13 du 29 mars 1913

— Quel est, murmure dans la brise la voix de Masseau, le comble du non-dîner à Monte-Carlo ? Réponse : le comble du non-dîner à Monte-Carlo, c'est de faire du pied à Madame Renée Néré...

[…]

---

65 Inspiré par Paul Masson

Masseau, qui semblait dormir, s'intéresse. Aux lumières de Beaulieu, que nous traversons, il prend, pour entendre, la pose rêveuse d'un portrait sentimental de chez Disderi — un doigt au coin de la bouche, l'œil el l'oreille écouteurs, il annonce :

— Je suis l'impératrice Eugénie.

[…]

Masseau, indifférent à la mode et même aux convenances, baille si fort qu'il en larmoie, la barbiche relevée par l'extraordinaire col Médicis de son loden. Il s'aperçoit dans une glace, pince les coins de sa bouche en un sourire apprêté, se penche vers moi et me confie :

— Henri III.

[…]

Comment charger Masseau, lettré et bibliomane, sombré dans l'opium ?

L'Entrave N° 14 du 5 avril 1913

On ronfle dans la chambre voisine, un ample et majestueux ronflement aspiratoire, coupé à l'expiration par un sec petit « cloc » comique et macabre. C'est une variété de ronflement qui ne m'est pas inconnue, je la préfère au ronflement progressif, qui commence bas, grandit et s'achève dans une crise de toux. Le grand nez de Masseau retentit sans doute d'un caverneux fracas, à moins que la lampe à opium ne veille encore, flamme courte qui vacille, par moments, sous une goutte de suc grésillant...

L'Entrave N° 15 du 12 avril 1913

—On peu entrer ?

— Qui, on ?

— Nous !

C'est une voix flûtée, où je ne retrouve pas bien le joli mezzo de May ; — elle a un son de voix qui dore ses paroles ; — j'ouvre et je me trouve en face de deux hommes, Masseau et Jean. Celui qui parlait en fausset, c'est Masseau. Déjà levé ou pas encore couché, il promenait sur les galets, où Jean l'a rencontré, sa dégaine unique de magistrat bilieux. Ses gants de peau glacée grise, le feutre mou qui le coiffe, sa cravate quelconque, tout prend sur lui, je ne saurais dire pourquoi, un caractère d'extravagance. D'ailleurs il vient de traverser la Promenade, la rue et le hall de l'hôtel, m'assure Jean, paré d'une algue ruchée, large de deux mains, qu'il a trouvée près de la mer et épinglée autour de son cou. Il chiffonne en collerette ce colifichet marin, devant mon miroir à coiffer, en murmurant comme pour lui seul :

— Colombine !

Masseau, vous êtes fou ? enlevez ça, vous sentez la moule crue.

— De deux choses l'une, dit Masseau. Ou bien vous êtes l'esclave d'un préjugé qui a nom « Mode », et je me détourne de vous. Ou bien vous me donnez, dans l'ombre de votre cœur, ce que toute femme rayonne à ma vue : l'amour, et alors adorez mon caprice d'un gai matin. Ou bien encore... Mais j'aurais dû dire : « De *trois* choses l'une... » Je vais recommencer. De trois choses l'une...

— Jean, vous ne pouviez pas lui ôter ça ?

— Ma foi non. Je ne sais pas ce qu'il m'a fait, mais je suis sans force contre Masseau. Si nous habitions de l'autre côté de la terre, je serais roi, et je bombarderais Masseau saint, tout nu sous un baobab.

— Je l'ai été, dit froidement Masseau. On s'en lasse vite, et l'hygiène du saint, de l'autre côté de la terre, est forcément déplorable. Offrandes multiples des fidèles, fruits, riz au safran, mouton au riz, riz au sucre : c'est la dilatation d'estomac qui gâte le métier.

J'ai très peur des fous, d'habitude, mais je subis, comme Jean, l'attrait de ce monomane. Il n'est pas possible de savoir où commence chez Masseau la simulation. Il m'a confié qu'il est assez profondément atteint pour *voir* écrite, devant lui, la phrase qu'il prononce, et il ne peut se retenir de marquer, d'un petit coup de doigt dans l'air, la ponctuation de son discours. Quand il retrouve par instants, comme il vient de le faire, une élocution rapide et nette, sans parasites grammaticaux, c'est pour des récits brefs, dénués de toute vraisemblance, et que je me sens prête à accepter pour authentiques. May déteste Masseau, qu'elle ne parvient ni à séduire ni à pénétrer. Elle est, devant lui, comme un chien devant le hérisson inexpugnable.

[…]

Masseau, nous n'avons rien commandé pour vous. L'entrecôte béarnaise vous va ?
— Droit au cœur.

[…]

— C'est idiot, et blessant... Parfaitement, blessant, et pour toutes les deux ; vous n'avez pas besoin de rire... Masseau, je vous fais juge...

Mais je ne vois de Masseau, réfugié derrière un journal, qu'une main sèche, levée pour écarter toutes les responsabilités...

[…]

Masseau surgit, satanique et clignotant, de derrière son journal, comme s'il espérait d'autres paroles irréparables...

[…]

Masseau a tiré un stylographe de sa poche et écrit patiemment sur ses pommes soufflées, énormes et rondes comme des galets : *Souvenir du Tréport ; Biarritz, reine des plages ; Dieppe, été 1912*. Puis il les dispose en rond autour de son assiette et ne mange pas. Lorsqu'on lui passe le plat d'entrecôte, il soupire : « Quelle est cette bête morte ? » d'une voix si épouvantée que je refuse ma viande saignante, à la vive joie de Jean, qui éclate de rire. Il a un rire non d'homme gai, mais d'enfant assez méchant, et pourtant contagieux.

— Ce qu'on doit devenir mauvais, à vivre près de vous, Jean ! Vous ne riez jamais que des catastrophes... Dieu non, je ne veux pas de cette viande ! Demandez-moi tous les fromages, un pot de crème et les fruits. Vous, Masseau, je souhaite que ce soir votre digne compagne brûle toutes les pipes qu'elle vous cuira. Et puis est-ce qu'on ne va pas sortir d'ici ? On n'en finit pas, ce matin !

L'Entrave N° 16 du 19 avril 1913

C'est la veille de mon départ que j'ai consenti, mes malles bouclées en secret, à passer une demi-nuit dans la chambre fumerie de Masseau, sur la natte blanche et les froids coussins

de soie lisse. Je me suis accordé cette soirée d'opium, moi qui ne fume pas, comme une délectation un peu honteuse et aussi, dirait Masseau, « pour voir... »

May s'est jetée sur l'opium, goulûment, moins soucieuse de son plaisir que de montrer son expérience et son endurance. Elle disait « la drogue, le bambou » et louait la consistance sirupeuse de l'opium avec une compétence de vieux Chinois intoxiqué.

Jean s'était mis à fumer sans conviction et sans profit., à la hâte, et comme anxieux de parvenir à l'instant béni où l'on appuie aux coussins une tête assoupie et flottante. Lorsqu'il lâcha sa dernière pipe, il s'étendit et tourna seulement vers moi un regard où il n'y avait pas de convoitise, ni d'inquiétude, mais une sécurité aussi paisible que la mort.

J'étais un peu moins couchée qu'eux tous, et séparée de Jean par May, gisante, mais agitée, tourmentée de migraine et de crampes d'estomac. J'aimais la lumière étouffée de la lanterne en soie rouge, et les soins silencieux de celle que Masseau nomme sa congaï, une humble créature laide, aux beaux yeux de servante. Je ne comprenais pas bien pourquoi ces gens-là, hormis Masseau, fumaient l'opium — mais j'excusais que Jean, assommé, reposât ensuite comme un homme qui s'est saoulé exprès, par hygiène.

La courte flamme en amande, sous la cloche de verre, ramenait sans cesse mon regard errant, et je jouais à saisir l'ombre, presque insaisissable sur la natte blanche, d'un Bouddha en cristal de roche, debout auprès de la lampe... Par-delà le corps de Jean, les petites mains sèches de Masseau, claires dans la pénombre, évoluaient lentement, douées de la précision, de la prudence lucide qui conduit les mains d'aveugles...

L'Entrave N° 18 du 3 mai 1913

« Je suis en bas, dans le hall. Je voudrais vous parler. Puis-je monter ?

« JEAN. »

— Attendez... Garçon ! garçon ! Vous ne pouvez pas attendre la réponse ? C'est extraordinaire, un service comme celui-là ! Dites à ce Monsieur... Non, je vais descendre. Ou plutôt non, vous allez porter un mot... Restez une minute dans le corridor, je vous appellerai...

Il n'y a pas de quoi perdre la tête, et pourtant il me semble qu'on vient d'ouvrir, d'une oreille à l'autre, un courant d'air dans ma cervelle. J'ai saisi mes gants, je les ai remis sur la table, — je jette, dans le cabinet de toilette, des serviettes mouillées qui traînent sur le tapis, —je couvre le lit, puis je me regarde dans la glace, incapable de coudre deux idées simples, — et pendant cette minute de désarroi imbécile, il y a quelqu'un debout dans le cadre de la porte ouverte, qui m'observe, quelqu'un qui n'est pas Jean, mais Masseau.

— Masseau !... Qu'est-ce que vous faites là ?

Il est en jaquette, coiffé de son feutre trop petit, et ganté de peau grise glacée, des gants de cérémonie, sans piqûres, cousus à surjet comme les gants des femmes. Il attend, tête nue, l'air respectueux et parfaitement extravagant.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? Entrez, voyons ! Jean est en bas ?

— Non, Madame !

— Ah !... Alors ?...

Il entre, pose son chapeau, et dégante ses fines petites mains jaunes qu'il frotte :

— Il n'est pas en bas. Car, s'il eût été en bas, il serait déjà en haut. Et, s'il était en haut, je ne pourrais vous répondre, sans porter atteinte à la vérité : « Oui, Madame, il est en bas. » Or, de deux choses l'une...

Je crie d'agacement :

— Non ! non ! assez Je n'ai pas le temps de jouer Pourquoi êtes-vous ici ?

Masseau hausse les sourcils, et pose la main droite sur une garde d'épée imaginaire :

— Pourquoi ? Mais, parce que je vous aime !

— Idiot ! C'est encore vous qui avez écrit cette lettre ! Ça vous amuse, ce genre de... mystification ? Je vous fais remarquer que j'emploie un mot poli ! On ne peut pas vous reprocher de varier vos moyens, en tous cas... Vous êtes bien bas, mon pauvre ami !

Le pauvre ami, très calme, mange le reste de mon pot de miel, d'un air dégoûté, en murmurant :

— Trois cuillerées à café toutes les deux heures... Dieu, que cette potion est mauvaise!...

Puis, s'étant essuyé posément les moustaches avec ma serviette, il daigne répondre :

— Ma chère amie, de deux ch...

— Masseau !... je vais casser un vase !

— ... Ou j'ai commis un faux en écritures privées, ou je ne l'ai pas commis. C'est ce que l'enquête nous apprendra. Mais il urge auparavant de savoir si : 1° j'ai le droit— ô sèves bouillonnantes, ô printemps caché, — le droit — ô lubrique éveil d'un mâle exaspéré ! — le droit, dis-je, d'être amoureux de vous ; 2° celui, dévolu à tout être pensant, catholique et vacciné, de me prénommer, moi aussi, Jean.

— Comment ?

— Je m'appelle Jean, répète Masseau d'une voix flûtée.

Il a marqué, dans l'air, les virgules et les tirets de son discours, et paraît enchanté de lui-même. Je m'assieds en face de lui, tout d'un coup très fatiguée :

— Ah! la la... Ce que la vie est éreintante avec vous tous ! Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, et pourquoi êtes-vous ici ?

— Je m'appelle Jean, répète Masseau.

Et rejetant la tête en arrière, le regard aminci entre les cils et le menton insolent, il réalise, trois secondes — malgré sa barbiche, sa peau jaune et fripée — un tel prodige de ressemblance que je me lève, émue d'une rancune inexplicable :

— C'est stupide ! c'est stupide ! Pensez-vous que je vais manquer mon train pour le plaisir de contempler votre galerie de portraits ?... Mon petit Masseau, ne soyez pas rosse, dites-moi comment vous avez su que j'étais à Genève ?... Dieu, que je suis bête J'ai fait prendre mon billet par le portier de *l'Impérial* ! Dites-moi, plutôt, pourquoi vous êtes venu ?

J'use maintenant de gentillesse et de patience, comme on doit avec les fous. Pour que celui-ci ait quitté ses nattes blanches, ses pipes et sa lampe, il faut bien qu'il y ait eu quelque chose... Mais il est plus fin que moi, et je ne l'« aurai » pas si aisément. Il n'est pas dupe de ma cordialité, et d'ailleurs, il m'a vue tout à l'heure, par la porte ouverte...

— Partez, chère amie, partez ! L'anecdote ne vaut pas, en effet, que vous manquiez votre train. Et pourtant, Jean voulait...

— Quoi ?

— Mais non, c'est trop tard, partez !...

Ce renard au nez pincé, ce faux toqué me prend, me ramène, puis me laisse, et me reprend, tout cela à l'aide d 'un nom, le nom d'un homme dont je devrais, depuis quatre jours, être moins occupée.

— ... Et tenez, voici le garçon qui vient chercher vos malles.

— Flûte ! Laissez ça là, vous. Je prendrai le train de... de deux heures.

— Mais, Madame, il n'y a pas de train à deux heures, objecte le rougeaud aux bras nus.

— Ça vous regarde ? J'en ferai chauffer un !

Quand la porte est refermée, je glisse à Masseau un sourire humble et complice, un sourire déshonorant, qui attend l'explication...

Un doigt au coin de la bouche, il minaude d'une manière révoltante :

— Je dirai tout, s'écrie-t-il. Mais je veux qu'on vienne déjeuner, à Ouchy avec moi.

— À Ouchy ? Pourquoi à Ouchy plutôt que... bon, bon, à Ouchy, je veux bien. Mais nous avons le temps ; il est neuf heures. D'ici là...

— D'ici là, je veux qu'on fasse un bésigue avec moi !

— Un bésigue ? oh ! la barbe !...

— Je veux ! je veux ! glapit Masseau, drapé dans mon couvre-lit à dessins cachemire. Ou l'enfant que je porte dans mon sein naîtra avec un treize-mille-cinq-cents sur le nez !

Il interrompt sa promenade dramatique et murmure, figé d'admiration devant l'armoire à glace :

— Oh ! La Duse !...

Jusqu'à l'heure du bateau, je joue au bésigue, avec la plus lâche complaisance, et sans tirer de Masseau le moindre éclaircissement.

— Où déjeune-t-on, Masseau, à Ouchy ?

— A l'hôtel du Château — avec Jean.

— Avec Jean ?

— Je m'appelle Jean, dit-il d'un ton suave. Quarante de varlets, sans préjudice d'un vingt de cœur que je n'abandonnerais pas contre une médaille bénite.

Je reste, et il en abuse. Je reste, comme si Masseau fût le diable en jaquette, et qu'il y eût, entre nos deux éventails de cartes, un enjeu dont on ne parle pas. Je reste surtout parce que Masseau m'aide, avec une habileté d'aliéné, à faire renaître dans ma vie la curiosité, le goût de l'intrigue et de l'aventure, l'envie qu'on me désire — il y a place pour tout cela, dans ma vie, et pour bien pis et bien mieux encore. Je ne l'ignorais pas, mais le tout était d'arriver à l'heure, comme l'a fait ce bouffon providentiel...

Cependant je joue sans faute, et même je gagne, combinant les mariages et les séries de quatre valeurs, car les complications sans profondeur de ce jeu à cent quatre-vingt-douze cartes plaisent à mon état d'esprit actuel... « Un jeu de vieilles pipelettes ! » disait Brague. Un jeu de femmes désœuvrées, au moins — le bésigue au milieu, un sac de bonbons à droite, un verre de liqueur à gauche—et le temps passe...

— Masseau... et May ?

J'aurais pu poser cette question, avant que le bateau quittât le ponton, évidemment... Masseau fait d'ailleurs ses adieux à la terre et ne m'écoute pas, occupé à échanger des signaux de mouchoirs avec une famille suisse, la grand'mère, la mère et quatre filles, qui lui répondent en conscience. Il y a foule sur le bateau — c'est dimanche — fiers jeunes gens des orphéons, demoiselles de tout âge, portant parapluie et sac à tout mettre brodé au point russe.

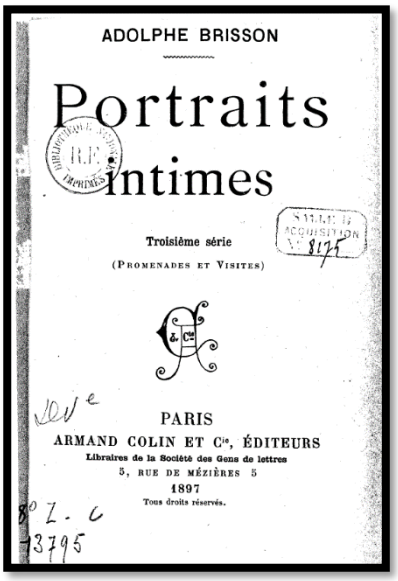
La « grande fillette » abonde, poussée trop vite, et vêtue avec une indiscrétion qui n'est pas française : la robe courte laisse voir des jambes de femme, nues et duvetées au-dessus des chaussettes, et des seins de fausse mineure gonf1ent la brassière enfantine. Elles sont gênantes et ingénues, plus candides et plus effrontées que chez nous...

— C'est charmant ! dit Masseau. Que voilà donc un peuple, enfin, qui semble comprendre et encourager ces deux formes les plus convaincues de l'amour : le viol et l'assassinat sadique ! Laissez : je veux offrir à cette robuste enfant, si mal couverte de sa jupe, une collection de cartes postales...

— Masseau ! ne soyez pas ignoble ! Masseau, je vous demande : Et May ?

Il ne me réplique que par un regard, un regard non apprêté, où paraît le vrai Masseau, fin, méprisant... C'est la première fois que je m'avise d'être honteuse devant lui comme devant un homme... Cinq minutes après, il est assis entre une jeune fille d'une quinzaine d'années et sa mère, et cause avec elles. Les mains croisées sur la pomme de son parapluie, il imite la contenance papelarde, l'œil en dessous, la mine confidentielle d'un mauvais prêtre, et semble désormais ignorer que j'existe.

Post mortem —1897 portraits intimes Adolphe Brisson


ADOLPHE BRISSON

Portraits intimes

Troisième série

(Promenades et Visites)

PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

Libraires de la Société des Gens de lettres

5, RUE DE MÉZIÈRES 5

1897

Tous droits réservés.

LES THÉORIES DE LEMICE-TERRIEUX (p.263)

Je suis allé voir le monstre en son antre (66). M. Lemice-Terrieux occupe, non loin de l'Odéon, un sixième étage, d'où il domine Paris. Il contemple ainsi de haut ses victimes. Tout en gravissant l'escalier je me remémorais ce que j'avais lu et entendu raconter sur cet étrange personnage. Il se nomme Paul Masson, il est ancien magistrat, il a siégé comme juge à Bône, à Tlemcen ; il fut président du tribunal de Chandernagor, et c'est de ce poste éminent qu'il lança sa première mystification, la première dont l'histoire ait gardé le souvenir. Il envoya au *Figaro* une lettre signée Joseph de Rozario, où il retraçait en termes pathétiques l'expulsion des jésuites de Chandernagor, en exécution des décrets du 29 mars. Cette narration fit grand tapage ; la polémique s'en empara. Le gouvernement ému prescrivit une enquête et s'adressa au président Paul Masson pour avoir des renseignements sur le prétendu Joseph de Rozario. Il ne pouvait mieux tomber !

De ce jour, naquit la vocation de Lemice-Terrieux. Il dépouilla la toge, revint en France, se fit bâtir à Meudon une maison moresque, auprès de la villa du peintre Jules Garnier, son ami. Il partagea dès lors ses loisirs entre la fumisterie est l'érudition, collaborant à *L'Intermédiaire des chercheurs*, travaillant au catalogue de la Bibliothèque nationale, posant sa candidature à l'Académie, sollicitant du président de la République la place de bourreau en remplacement de M. Deibler.

Cet homme doit habiter un logis qui lui ressemble, un logis incohérent. M'y voici. Une porte bâtarde sur laquelle est clouée une carte de visite. Je sonne. L'huis s'entre-bâille. Une voix courtoise me souhaite la bienvenue. M. Lemice-Terrieux en personne est venu m'ouvrir, il me guide en ses appartements où règne une propreté méticuleuse. La bibliothèque est admirablement rangée, quelques bibelots sont disposés avec coquetterie sur la table, quelques estampes clouées au mur. Je puis me croire transporté chez une vieille rentière de province il n'y manque que le chat (67) et le perroquet. Il frise la cinquantaine ce qui est un âge assez avancé pour un émule de Cabrion. Il a le regard franc, les dents très blanches ; il parle lentement, avec un léger accent alsacien ; sa parole est parfois hésitante, surtout quand il exprime des idées générales ; d'assez longs silences coupent ses discours. Sa tête change de caractère, selon qu'on la voit de face ou de côté. M. Lemice-Terrieux (soit dit sans l'offenser) a exactement le profil d'un chimpanzé. Peut-être existe-t-il un secret rapport entre son profil et son humeur. Il est un peu singe au moral comme au physique.

« Ainsi c'est bien à M. Lemice-Terrieux que j'ai l'honneur de parler ? »

Il sourit. Et dans ce sourire je vois passer comme une lueur de douce ironie… Il semble me dire « Assurément, je suis le grand fumiste des temps modernes, et vous croyez, chétif, déchiffrer mes secrets ? Vous n'en saurez que ce que je voudrai. Je suis impénétrable comme le

66 Depuis que ces lignes ont été écrites, Lemice-Terrieux a quitté la terre. On n'a pas oublié les circonstances singulières et tragiques de sa mort.

67 Et pourtant le chat Murr habitait bien la maison. Peut-être était-il allé, ce jour-là, faire sa cour à sa Mimine…

sphinx… » Nous nous regardons, un moment, sans parler. Ainsi deux adversaires se mesurent avant d'engager l'épée. Puis brusquement il s'écrie :

« J'affirme, cher monsieur, qu'il n'y a pas au monde une plus vive jouissance que de se moquer du public ! »

Et il ajoute, sans se départir de son sang-froid :

« Je suis indigné qu'on m'ait attribué la dépêche de Guillaume II relative à la mort de Jules Simon ; c'est une détestable facétie. » II continue de sourire, ce qui signifie en bon français « Après tout, cela m'est indifférent. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. »

Oui, M. Lemice-Terrieux est ravi de son sort ; il n'en connaît pas de plus enviable. Entre nous, je le suppose un tantinet grisé par tout le bruit qui se fait autour de lui. On le discute, on le met en scène ; le chroniqueur Willy lui a consacré un article de revue substantiel et documenté. Il n'en faut pas davantage pour exalter la vanité qui sommeille au fond de tout homme de lettres — eût-il été président à Chandernagor ! M. Lemice-Terrieux est convaincu de l'utilité de sa mission sociale ; il a la prétention d'être un philosophe et, sans qu'il y paraisse, un bienfaiteur de l'humanité. Il se flatte, sinon d'avoir inventé un genre, du moins de l'avoir porté à la dernière perfection. Et il voudrait qu'on le traitât avec moins de dédain. La mystification égale en noblesse les plus hautes manifestations de l'esprit ; elle est une des formes de la critique. Jugez plutôt… Trois poètes ridicules postulent pour entrer à l'Académie. Lemice-Terrieux leur fait écrire, à tous trois, le même jour, une lettre, où ils déclarent se désister. Ne met-il pas en relief, par ce moyen ingénieux, l'excès de leur infatuation ? Et que d'autres leçons il a données. Il a attribué au général Boulanger des paroles mémorables qui ont été traduites dans toutes les langues il a rédigé les mémoires de Bismarck et pétri à son idée l'âme du chancelier ; il a transformé des avares en prodigues et s'est amusé des transes de la police en la lançant sur de fausses pistes, à seule fin d'aiguiser sa sagacité. Il tient entre ses doigts les fils, qui font manœuvrer ces marionnettes ; ils viennent se concentrer en cette mansarde du boulevard Saint Michel. Il les agite à son gré. Il jette, du haut de son balcon, sur la cité, le mot qui allume les discordes et met aux prises les intérêts et les vanités. Et tandis que l'œuvre s'accomplit, l'auteur se frotte les mains et s'épanouit dans l'estime de soi-même. M. Lemice-Terrieux m'expose gravement ses théories.

« Je satisfais de la sorte au besoin de mystère qui est en moi, et qui existe, je pense, chez tous les hommes. Accomplir un acte et ne point le révéler ; ne l'avouer qu'à demi et laisser planer un doute ; garder à part soi un petit coin d'ombre où jamais nul regard ne pénétrera cela est exquis. On m'a prêté beaucoup de facéties dont je ne suis pas coupable. Je n'ai point écrit le fameux billet par lequel M. Osiris attribuait cinquante mille francs au Salon du Champ de Mars. J'en ai désavoué la paternité ; on n'a pas ajouté foi à mon démenti. Vous-même, en ce moment, vous ne savez pas au juste si je vous trompe ou si je suis sincère. Et votre perplexité me rend heureux. Avouez que mon art est plus délicat que celui des Sapek et des Viviers. Ceux-ci pratiquaient la fumisterie en action ; ils jouaient un rôle. Ils se livraient à la risée des foules. Moi, je demeure dans la coulisse. C'est par le verbe que j'agis sur elles ! »

Le plus beau jour de sa vie fut, pour M. Lemice-Terrieux, celui où l'une de ses œuvres eut l'honneur d'être déposée sur le bureau de l'Académie des sciences. La catastrophe de Saint-Mandé venait d'affoler Paris. Une brochure parut, encadrée de noir, intitulée « *les Trains éperons*, projet d'un dispositif aussi commode qu'infaillible pour prévenir tout accident de chemin de fer ». L'auteur dédiait son opuscule aux « mânes de sa chère tante, écrasée à Saint-Mandé », et proposait d'établir désormais en avant de chaque train un plan incliné muni de rails, partant du niveau de la voie et suivant le sommet de la locomotive et des wagons. Avec ce système, plus de collisions possibles. Les trains, au lieu de se heurter, passaient élégamment au-dessus les uns des autres, imitant dans leur allure le jeu du saut-de-mouton. Un grossier schéma accompagnait ce travail. Lemice-Terrieux s'était faufilé à la séance. Quand il vit son humble volume entre les mains de M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel, il éprouva un grand

saisissement. M. Bertrand le feuilleta d'un doigt distrait et prononça cette phrase « Renvoyé à la commission des chemins de fer ! » Lemice-Terrieux faillit mourir de joie il venait de duper la plus illustre compagnie de l'univers ! Napoléon ne fut pas plus heureux après avoir gagné la bataille d'Austerlitz !

Comment s'exécutent les mystifications ? Quelles sont les conditions où elles doivent s'accomplir, pour avoir leur plein effet ? J'ai forcé Lemice-Terrieux, le poing sur la gorge, à me dévoiler ses procédés. Me voyant déterminé à la violence, il s'est exécuté de bonne grâce. Il m'a confié que le bon fumiste devait être un excellent psychologue, choisir le moment favorable et tâter le pouls de l'opinion avant de lancer son brûlot. Pour qu'une mystification réussisse, il faut qu'elle soit mûre, qu'elle soit dans l'air, que le public l'attende inconsciemment, qu'elle réponde à un état d'âme général.

« Plusieurs de celles que j'ai tentées ont fait long feu, parce que j'avais commis des erreurs de diagnostic Un jour j'ai déclaré que j'inspirais M^{lle} Couédon et que cette voyante était mon élève. Ce bruit fallacieux est tombé de lui-même. Le peuple, épris de merveilleux, préférait croire à l'intervention de l'ange Gabriel. Au contraire, pour Boulanger, j'ai deviné juste. Il avait énervé et fatigué les trente-huit millions de Français. Ils accueillirent avec empressement les inepties prudhommesques que je mettais sous sa plume. On était enchanté de trouver un prétexte de se « payer la tête du brav' général »…

Pour ce qui est des moyens matériels d'exécution, ils sont innombrables. Il en est de prompts et il en est de sournois, qui éclatent brusquement ou qui cheminent sous terre. Tous les véhicules sont susceptibles d'être employés selon les cas, la poste, le télégraphe, le pigeon voyageur, l'aréostat, (sic) ou même la parole humaine. Une rumeur, adroitement semée et volant de bouche en bouche, arrive à son but. La lettre est excellente ; la dépêche vaut mieux, car il est difficile d'en contrôler la provenance. Quelquefois, le mystificateur élabore son plan durant des mois, d'autres fois il le réalise sur l'heure. On se rappelle la fausse lettre de M. Lacaussade, envoyée à M. Jules Lemaître. M. Lemice-Terrieux n'en était pas l'auteur, mais il résolut de s'en emparer ; il envoya sans tarder un petit bleu au critique qui l'accueillit avec un soupçon d'impatience et une longue épître qu'il reproduisit dans son feuilleton. Au bout de huit jours, l'affaire était si bien embrouillée qu'on ne pouvait plus s'y reconnaître ni distinguer le vrai du faux Lacaussade, ce qui était de Lemice-Terrieux et de cet autre fumiste, dont l'état civil ne sera jamais sans doute établi. Mais admirez l'adresse du scélérat. Il eut, soin d'expédier sa missive au dernier moment, pour que l'esprit subtil de M. Jules Lemaître n'eût pas le loisir de flairer la supercherie. C'est là une précaution essentielle. La victime ne doit pas avoir le temps de se ressaisir. Lorsque les secrétaires de rédaction sont dans le feu de la mise en page, leur méfiance naturelle est endormie, ils hésitent et se décident, n'ayant pas des moyens immédiats d'investigation. Ajoutons que leur scepticisme, mis en éveil par tant de déconvenues, est devenu intraitable et qu'ils se laissent difficilement tromper.

« Après l'incident Jules Simon, me dit M. Lemice-Terrieux, il n'y a rien à frire, pendant au moins six semaines. Mais patience ! patience ! En attendant de rentrer dans la vie active, je range mes paperasses. » Il est allé chercher un gros registre où sont collés et classés les nombreux articles qui lui furent dédiés. Il soigne sa gloire. Cet homme qui aime le mystère ne hait pas la publicité. Et ainsi n'échappe-t-il pas au ridicule qu'il épanche sur ses contemporains. Il accorde à une besogne stérile et qui peut être en certains cas malfaisante, une importance démesurée. Tandis que je parcours ses cahiers, son éternel sourire me poursuit.

« Vous trouvez que le but auquel je m'attache n'est pas en proportion de l'effort que je m'impose ? Vous êtes étonné que j'éprouve tant de satisfaction à vivre dans le mensonge Mais, songez-y, le mensonge nous entoure. Le passé, le présent ne sont qu'illusion. Les événements les plus proches de nous sont enveloppés de nuages. On n'est pas d'accord sur la mort de Gambetta, sur la maladie de Napoléon III. Il est reconnu que les mots attribués aux rois, aux princes, aux grands capitaines sont pour la plupart apocryphes. Il est douteux que François Ier

et Henri IV aient prononcé les paroles qu'on leur prête. Donc, cher monsieur, ne m'accusez pas d'imposture. En créant des légendes, je fais de l'histoire à ma façon. Telle de mes inventions d'aujourd'hui sera la vérité de demain. »

M. Lemice-Terrieux s'est échauffé ; son œil noir a dardé des étincelles ; mais cette flamme s'éteint. Il retombe dans son flegme.

« Au reste, je suis un peu fatigué de ce métier. J'attends, pour me retirer, qu'un autre Lemice-Terrieux, plus malin que moi, amuse la galerie à mes dépens. Je n'ai encore été mystifié par personne. N'est-ce pas inconcevable ? »

MENU

Post mortem —chez Paul à Meudon ?



OUEST

Près Meudon. — Maison mauresque. Très grands salons, salle à manger, 8 chambres de maîtres, 4 chambres de domestiques, eau, gaz, cour intérieure avec bassin et jet d'eau, conviendrait pour pension de famille ou dancing. Prix : 150.000 francs.

Dans l'*Œuvre* 5 juin 1921

Dans *le Journal des débats politiques et littéraires* du 8 février 1939

La *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du février, publie du brillant écrivain dont on n'a pas oublié les études sur George Sand : *Ferdinand de Lesseps, mon parrain*. Mme Marie-Louise Pailleron a été tenue, en effet, sur les fonts baptismaux par le grand Français et par sa femme. Et ce sont des souvenirs qu'elle nous donne, c'est la vivante image de Ferdinand de Lesseps qu'elle nous peint, ce sont les traits particuliers de son caractère qu'elle nous révèle. Après avoir esquissé rapidement les débuts de sa carrière et rappelé son amitié avec Mohamed Saïd, fils du vice-roi d'Egypte Abbas Pacha, l'auteur nous montre Lesseps vivant un conte des Mille et une nuits à l'instant où ce même Mohamed Saïd monte sur le trône. Reçu par le nouveau souverain, fêté, adulé, il lui parle de son projet de canal des deux mers. Son autorisation lui est indispensable. Enfin, ô merveille ! après quelques objections, Saïd Pacha répond : « Je suis convaincu, lui dit-il, j'accepte votre plan ; nous nous occuperons, dans le reste du voyage, des moyens d'exécution ; c'est une affaire entendue, vous pouvez compter sur moi. » La partie était gagnée ; on sait la suite.

Mais ce que l'on connait moins, et c'est l'originalité de l'article de Mme Pailleron de nous les tracer, de nous les peindre, ce sont les traits, les expressions de l'homme intime. Lesseps nous apparait, grâce à la mémoire fidèle de l'auteur, « comme une sorte de grand-père plein de gentillesse, d'une complaisance inépuisable pour les petits » ; nous le voyons, après son second mariage, entouré de ses innombrables enfants à Meudon, « dans la petite maison mauresque piquée au milieu des bois humides » ; [68]nous le retrouvons au Bois, à cheval, avec ses petits, car il les avait dressés « à tous les exercices et à tous les sports d'agilité et d'endurance en habit, prononçant un discours de distribution de prix et interrompu soudain par une petite voix claire, nette, légèrement impatiente » qui dit: « Oh ! papa ! donne un prix à ce pauvre Edmond: tu vois bien qu'il attend ! » C'était sa fille Fernande qui, certainement, ne fut pas grondée. Nous le coudoyons enfin dans ses réceptions nombreuses — il connaissait tout l'univers — et particulièrement brillantes.

Post mortem —en guise d'épitaphe

Si jamais on veut décerner mon nom à une rue après ma mort que ce soit une impasse.

***Pensées d'un Yoghi* N° 104**



[68] Je me plais à imaginer qu'il s'agit de la villa mauresque que Masson a fait construire. Voir le chapitre : JE 77 boulevard St Michel